


BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1141
NAPOLI



COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

TOME SEPTIEME.



COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE, &c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, de l'Académie Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.

TOME SEPTIEME.



GENÈVE,
Chez DU VILLARD Fils & NOUFFER, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXX.







HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE TREIZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Galba.

PENDANT les guerres civiles qui ont ruiné le gouvernement républicain, les généraux étoient au moins aſſurés de l'obéiſſance des troupes. Elles ſe donnoient à eux; mais elles n'avoient pas encore perdu tout eſprit de ſubordination; & à quelque récompenſe qu'elles oſaſſent prétendre, elles n'imaginoient pas que le pillage de Rome même, dût être le prix de leurs ſervices; elles conſervoient encore quelque reſpect pour la capitale de l'empire.

Tout avoit changé, le despotisme sanguinaire d'une suite de tyrans avoit effacé jusqu'aux noms des anciennes familles, & une longue servitude avoit achevé d'étouffer tout sentiment. Un sénat avili, un peuple esclave, & des richesses immenses, voilà ce que Rome offroit à l'avidité des soldats, & ils en étoient déja les maîtres ; ils n'avoient pas besoin de courage. Les gardes prétoriennes qui faisoient trembler cette capitale, n'en avoient plus : elles étoient amollies elles-mêmes, mais elles avoient des armes.

Galba avoit été proclamé hors de Rome. Les armées apprirent donc qu'elles pouvoient à leur tour vendre l'empire ; & les soldats par conséquent, ne songerent plus qu'aux prix qu'ils en pourroient retirer. Il leur importoit peu de choisir l'empereur, de le connoître même ; il leur suffisoit de le faire, ne voulant un chef que pour vaincre, ne voulant vaincre que pour piller, & ne connoissant plus de maître, lorsqu'ils avoient vaincu. Nous pouvons prévoir que plusieurs empereurs, créés en même tems, se disputeroient le siege de l'empire ; que les armées se raviroient tour-à-tour les richesses des citoyens ; & que Rome seroit plus d'une fois la proie des soldats.

Servius Sulpicius Galba étoit d'une famille ancienne & illustre. Parvenu aux honneurs avant le tems, il commanda, avec différens titres dans plusieurs provinces ; & il acquit une réputation qui le fit juger digne de l'empire, tant qu'il ne fut pas empereur. Assez politique pour ne pas donner d'ombrage à Néron, il vécut dans la retraite, jusques vers le milieu du regne de ce prince ; ayant ensuite obtenu l'Espagne tarragonoise qu'il gouverna pendant huit ans, il tint une conduite fort inégale. D'abord occupé de ses devoirs avec zele, il se relâcha dans la suite, disant que personne n'est obligé de rendre compte de son oisiveté.

Incapable de choisir ses amis & ses affranchis, il s'accommodoit de ceux qui étoient bons, il souffroit ceux qui étoient méchans; & parce qu'il étoit également foible avec les uns & les autres, il se croyoit humain & généreux, quoique cruel, lorsqu'il voulut être sévére, & avare, lorsqu'il vouloit être économe : il avoit soixante-douze ans, lors de son avénement. Avec l'âge, sa foiblesse n'avoit pu que s'accroître.

Vindex étoit mort, Verginius qui commandoit dans la haute Germanie, s'étoit refusé aux instances des soldats qui lui offroient l'empire ; & lorsque Galba eut été reçu à Rome, il força en quelque sorte, les légions à lui prêter serment.

Cependant une conspiration se formoit. Nimphidius, collegue de Tigellinus dans la préfecture des gardes, en étoit le chef, & il songeoit à se faire proclamer empereur, lorsqu'il périt dans une sédition de soldats.

Galba auroit donc pu s'appercevoir qu'il ne réunissoit pas encore tous les vœux, & que, par conséquent, il avoit des ménagemens à garder. Il n'en garda point; il traita durement plusieurs peuples d'Espagne & des Gaules, pour avoir balancé à se déclarer en sa faveur. Il prit en chemin Verginius, lui ôta le commandement, & l'emmena avec lui. Quoique la probité de ce général fut reconnue, la considération dont il jouissoit auprès des troupes, le rendit suspect à l'empereur, naturellement soupçonneux.

Arrivé à Rome, ce prince confirma l'opinion qu'on avoit de sa sévérité; il fit punir sans les entendre, ceux qu'on accusoit d'avoir trempé dans la conspiration de Nimphidius. Il décima des troupes, qui s'obstinoient à vouloir servir dans les légions plutôt que dans la marine; enfin il cassa la cohorte des soldats germains, que les Césars avoient

pris pour leur garde, & il la renvoya ſans récompenſe. Il exerçoit le deſpotiſme avec les troupes : cette conduite n'étoit pas prudente.

Il étoit gouverné par trois hommes qui ne le quittoient point & qu'on nommoit ſes pédagogues, Icetus, affranchi plus avide qu'aucun de ceux de Néron, Vinius qui mérita la priſon ſous Caligula, & Laco, homme arrogant, qui paroiſſoit n'avoir d'autres regles, que de s'oppoſer aux conſeils qu'il n'avoit pas donné. Mais pour mieux juger des révolutions qui ſe préparoient ſous ce vieil empereur, il eſt néceſſaire de conſidérer qu'elle étoit la diſpoſition des eſprits à Rome, dans les armées & dans les provinces.

La fin de Néron avoit d'abord cauſé une joie univerſelle, parce que le premier mouvement de la multitude eſt d'obéir à l'impreſſion qu'elle reçoit. Mais comme tous les citoyens n'étoient pas réunis par un même intérêt, le ſénat, le peuple, les cohortes prétoriennes & les armées, ſe livrerent bientôt à des ſentimens différens.

Les ſénateurs crurent qu'ils alloient recouvrer la liberté ſous un prince de l'âge de Galba, jugeant qu'il feroit plus amoureux de ſon repos, que jaloux de l'autorité. Ils ne prévoyoient pas que ce prince leur donnoit plus d'un maître. Les principaux de l'ordre équeſtre & la partie la plus ſaine du peuple étoient dans la même illuſion. Cependant Néron emportoit les regrets de la populace, à laquelle il ne falloit que des jeux, & ceux encore des hommes, qui perdus de dettes & de débauches, avoient mis en lui toute leur reſſource.

Les gardes prétoriennes, attachées de tous tems aux Céſars, ne l'avoient abandonné que parce qu'on leur avoit dit qu'il s'étoit enfui; elles craignoient de s'être laiſſées ſurprendre; elles craignoient

dans Galba une réputation de févérité : elles n'attendoient rien de fon avarice ; & elles préfumoient que les faveurs feroient plutôt pour l'armée qui l'avoit élu. Non-feulement, on ne leur avoit rien donné ; mais Galba défavouant les promeffes qu'on leur avoit fait en fon nom, dit qu'il choififfoit les foldats, & qu'il ne les achetoit pas : mot courageux qui ne convenoit, ni à fon caractere, ni aux tems où il régnoit ; enfin la mort de Nimphidius n'avoit pas éteint tout efprit de fédition. Les complices de ce chef vivoient dans la crainte d'être découverts & punis ; & en général, les foldats defiroient des troubles, pendant lefquels ils faifoient valoir leurs prétentions, bien mieux que dans la paix.

Les efprits étoient dans ces difpofitions, lorfqu'on apprit les meurtres de Clodius Macer, & de Fonteius Capito. Le premier qui commandoit en Afrique, étoit en effet, coupable de révolte, & il avoit été tué par ordre de Galba. Le fecond le fut par fes lieutenans, Cornélius Aquinus, & Fabius Valens, qui n'avoient pas reçu d'ordres, & qui l'accufoient d'avoir voulu foulever les légions de la baffe Germanie. Bien des perfonnes penfoient que Capito, plongé dans la débauche, n'étoit pas capable d'une pareille entreprife. On foupçonnoit fes lieutenans de l'avoir affaffiné, que parce qu'ils n'avoient pu lui perfuader de prendre les armes ; & on difoit que Galba, n'ofant approfondir la vérité, les avoit approuvés. Quoiqu'il en foit, on reprocha généralement ces deux meurtres à Galba, & il en devint plus odieux.

L'Orient étoit tranquille ; il y avoit fept légions : quatre en Syrie, fous les ordres de Licinius Mucianus, & trois en Judée, fous ceux de Flavius Vefpafianus, que Néron avoit chargé de la guerre contre les Juifs. Ces deux généraux étoient dans

une position à pouvoir aspirer à l'empire, ou du moins à pouvoir le donner. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

Depuis Auguste, les empereurs gouvernoient l'Egypte par un simple chevalier. Ils n'osoient confier aux premiers citoyens cette province, dont l'abord étoit difficile, & qui étoit un des greniers de l'Italie. Afin même d'en ménager les habitans qui portoient impatiemment le joug étranger, ils avoient voulu que le gouvernement ne parut point changé à leurs yeux, & que le gouverneur en fût comme le roi. Celui même qui commandoit dans cette province, du tems de Galba, étoit un Egyptien, nommé Tibérius Alexander. Elle étoit soumise, ainsi que l'Afrique; depuis la mort de Macer, ou plutôt elle étoit tranquille; mais si l'orient s'étoit soulevé, il l'entraînoit dans la révolte.

Culvius Rufus, orateur estimé, commandoit en Espagne, il n'y avoit rien à craindre de sa part : peu expérimenté dans la guerre, il aimoit l'étude & la paix. Mais tous les peuples de cette province ne paroissoient pas également bien disposés pour Galba.

Les légions de la Bretagne ne songeoient point à troubler l'empire, soit à cause de leur éloignement, soit parce que c'étoit assez pour elles de contenir les peuples de cette isle.

Quelques provinces, telles que la Mauritanie, la Rhétie, la Norique & la Thrace, étoient chacune trop foibles pour oser les premieres, lever l'étendard de la révolte.

L'armée d'Illyrie avoit offert ses services à Verginius : elle pouvoit les offrir à un autre. Mais c'est dans les Gaules, & sur-tout, dans la Germanie que les troubles devoient naturellement commencer; parce que c'est dans ces provinces qu'il y avoit & plus de forces & plus de mécontentement. Des

peuples gaulois, que Galba avoit dépouillé de leurs terres, n'attendoient que le moment de la vengeance. S'il paroissoit pouvoir compter sur ceux qui avoient suivi Vindex, c'est qu'il les avoit déchargés de tout tribut, & qu'il leur avoit donné les droits de cité : bienfaits qui excitoient la jalousie des légions de Germanie, & qui, par conséquent, les aliénoient. D'ailleurs ces légions pensoient que Galba n'oublieroit pas qu'elles avoient balancé à le reconnoître, & elles songeoient aux moyens de n'avoir pas à le craindre.

Les généraux étoient peu capables de les contenir. Hordéonius Flaccus, qui avoit succédé à Verginius, commandoit l'armée du haut Rhin. Vieux, infirme, sans vigueur, il étoit généralement méprisé des soldats.

Après la mort de Capito, Vitellius prit le commandement dans la basse Germanie. Fils de ce Vitellius qui se deshonora sous Claude, il avoit été élevé auprès de Tibere, auquel il se prostituoit ; & il avoit contracté de bonne heure les vices les plus crapuleux. Voilà donc le choix que Galba faisoit de ses généraux.

Pendant qu'il négligeoit les provinces, il ne gouvernoit pas la capitale avec plus de sagesse. Ses ministres qui abusoient tour-à-tour de sa foiblesse, sembloient se hâter de profiter d'un regne qui devoit être court, & il n'y avoit qu'un cri contre leurs rapines. C'est dans ces circonstances, qu'il apprit que les légions du haut Rhin avoient brisé ses images, & qu'elles invitoient le sénat & le peuple à proclamer un autre empereur.

Le danger étoit pressant ; il ne restoit d'autre ressource à Galba, que d'associer à l'empire un homme dont les vertus ôteroient tout prétexte aux séditieux ; il adopta L. Piso Frugilicianus.

Mais ce ne fut pas dans le sénat, ce fut dans

le camp qu'il fit cette adoption. Il paroissoit donc reconnoître que les soldats avoient le droit de faire les empereurs, & cependant il ne leur promit aucune gratification ; ignoroit-il qu'on ne pouvoit se les concilier que par des largesses?

Othon, que Néron avoit envoyé en Lusitanie, s'étoit le premier déclaré pour Galba ; il l'avoit accompagné à Rome, dans l'espérance d'en être adopté ; & il avoit tout tenté pour réussir dans ce projet. Entiérement ruiné, il restoit avec des dettes immenses, & un luxe qui eût été à charge dans un empereur, de sorte que l'empire étoit pour lui une ressource, plutôt qu'un objet d'ambition. Il jugea devoir saisir le moment, où l'autorité de Pison commençoit à peine, & où celle de Galba étoit chancelante.

Deux soldats entreprirent de disposer de l'empire, & ils en disposerent. Il n'y en avoit encore que vingt-un qui étoient entrés dans la conjuration, lorsque le 15 janvier, cinq jours après l'adoption ; ils se rassemblerent au milliaire doré, où Othon se rendit. Ils le saluerent empereur, & le porterent au camp ; telle fut la disposition des esprits, que tous approuverent cet attentat, ou le souffrirent.

Le peuple, à cette nouvelle, accourt au palais : il demande la mort d'Othon, & Galba délibere, incertain du parti qu'il doit prendre. Cependant le bruit se répand que ce chef des séditieux vient d'être tué ; un soldat qui se présente avec une épée ensanglantée, dit l'avoir tué lui-même. *Qui vous en a donné l'ordre*, répond l'empereur ? & les grands qui se précipitent alors au-devant de lui, se plaignent qu'on leur ait enlevé la gloire de le venger.

Enfin Galba & Pison sortent ; ils rencontrent sur la place les gardes prétoriennes. Ils meurent percés de coups, Vinius périt dans le tumulte. Lacon fut tué par l'ordre d'Othon, & on réserva

Icétus pour être exécuté publiquement. Galba a regné sept mois & quelques jours, à compter de la mort de Néron.



CHAPITRE II.

Othon.

OTHON n'étoit pas encore sorti du camp, lorsque les sénateurs, les chevaliers, & le peuple accoururent avec les démonstrations d'une joie d'autant plus vive, qu'elle étoit peu sincere. Ils insultoient à la mémoire de Galba; ils rendoient graces aux gardes prétoriennes, & ils s'humilioient à l'envie devant l'assassin, dont un moment auparavant ils avoient demandé la mort. Othon parut ignorer les outrages qu'on lui avoit fait, & depuis il n'en témoigna aucun ressentiment.

Maître du sénat & du peuple, il ne l'étoit pas également des troupes. Pour sauver Marius Celsus, consul désigné, que sa fidélité pour Galba lui rendoit odieux, il fut contraint de le faire charger de chaînes, feignant de le réserver à de plus grands supplices. Tout fut ensuite à la disposition des soldats. Ils donnerent la préfecture de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien; & ils choisirent pour préfets du prétoire, Plotius Firmus, & Licinius Proculus.

Le souvenir des anciens déréglemens d'Othon faisoit trembler pour l'avenir, lorsqu'une guerre civile qui se préparoit, répandit une consternation générale.

Quelques jours avant le meurtre de Galba, les légions de Germanie, dont nous avons vu le mé-

contentement, avoient donné l'empire à Vitellius ; & elles marchoient déja sur les ordres de deux lieutenans qui les avoient foulevées. Fabius Valens, avec quarante mille hommes, avoit pris fa route par les Gaules & par le Mont-Cenis, Alienus Cecina, avec trente mille s'avançoit par les paſſages, qu'on nomme aujourd'hui le grand Saint Bernard.

On fe rappelloit les anciennes guerres civiles, les profcriptions, les provinces dévaftées, les plus belles contrées de l'Italie données en recompenfe aux foldats. Mais enfin, difoit-on, l'empire a fubfifté fous Céfar, il a fubfifté fous Augufte; & aujourd'hui il femble que ce foit pour fa ruine, qu'Othon & Vitellius prennent les armes. Pour lequel formera-t-on des vœux ? On fait feulement que le vainqueur, quel qu'il foit, eft celui des deux qu'on doit redouter davantage. Quelques-uns tournoient les yeux du côté de l'Orient, & préfageoient une autre guerre qu'on ne craignoit pas moins, parce que la réputation de Vefpafien étoit encore équivoque.

Othon cependant contre l'attente de tout le monde, fe donnoit uniquement aux foins du gouvernement; mais il ne raſſuroit pas. Ses vertus, dont les circonftances lui faifoient une néceſſité, faifoient craindre le retour de fes vices.

Vitellius n'étoit pas feulement capable de ces vertus forcées & paſſageres. Abrutie dans la crapule, fon ame comme fon corps, étoit pour ainfi dire, fans action & il falloit que les foldats priſſent fur eux les fonctions du général.

Comme le peu de confiance qu'on avoit aux talens militaires de l'un & de l'autre, ne permettoit pas de prévoir de quel côté feroit la victoire, on n'ofoit prendre ouvertement un parti : on auroit craint de s'être déclaré contre le vainqueur. Dans le fénat, où c'étoit une néceſſité d'ouvrir

un avis, & où il n'étoit pas possible de ménager à la fois Othon & Vitellius, chacun eût voulu parler, & personne n'eût voulu être entendu : ce n'étoit que dans les momens de tumulte que les sénateurs montroient quelque assurance.

Sur ces entrefaites, une sédition qui s'éleva tout-à-coup, répandit de vives alarmes dans la ville. Varius Crispinus, chargé de faire porter des armes à une cohorte qu'Othon faisoit venir d'Ostie, crut devoir choisir la nuit pour exécuter cet ordre avec plus de tranquillité. Cette précaution même occasionna la sédition ; un transport d'armes, à pareille heure, parut suspect à des soldats ivres. Ils jugent qu'Othon est trahi par le sénat : ils se saisissent des armes : ils tuent les tribuns & les centurions qui les veulent contenir : ils demandent que les sénateurs leur soient livrés ; & ils marchent au palais.

Ce jour même, Othon avoit à souper chez lui les citoyens les plus distingués. Effrayés au bruit que font les soldats, les soupçons qui s'offrent tout-à-coup à leur esprit, redoublent leur effroi. Ils ne savent s'ils doivent s'enfuir, & ils observent la contenance d'Othon qui craint lui-même & qui se hâte de les congédier. Ils se sauvent à la faveur des ténébres. Cependant les soldats forcent les portes, pénétrent jusqu'à l'empereur, se laissent à peine fléchir, & se retirent à regret.

Le lendemain Othon se rendit au camp. Trop de sévérité pouvoit aliéner les soldats, trop d'indulgence pouvoit les enhardir à tout oser : la conjoncture étoit délicate. Le discours que Tacite fait tenir à l'empereur, le peint trop bien pour le passer sous silence.

Je ne viens point, dit Othon, animer votre zele & votre courage, vous en avez assez prouvé l'un & l'autre ; je viens au contraire, vous demander d'y mettre des bornes. Ce sont ces sentimens qui, pour n'être pas réglés, produisent parmi vous ces

désordres, qui sont dans les autres armées, l'effet de la haine, de la cupidité, de la désobéissance ou de la crainte : car les meilleurs motifs ont des suites funestes, lorsque la prudence ne dirige pas nos démarches. Nous allons commencer la guerre. Faudra-t-il donc délibérer toujours en public, & ne rien entreprendre que chacun n'ait donné son avis ? l'occasion qui passe rapidement, le permet-elle ? n'est-ce pas une nécessité de traiter bien des choses dans le secret ? & y aura-t-il quelque subordination dans une armée, si tous sont en droit de demander compte des ordres qu'on leur donne ? un ou deux séditieux tremperont les mains dans le sang de leurs officiers ; & ils porteront le tumulte jusques dans la tente de leur général. Je dis un ou deux : car je ne crois pas que la derniere sédition ait eu un plus grand nombre de chefs. C'est en ma faveur, à la vérité, qu'elle a été excitée : mais dans les ténébres & dans le tumulte, ne pouvoit-elle pas tourner contre moi-même ? Que pouvoit nous souhaiter Vitellius, sinon que l'esprit de discorde soulevât le soldat contre le centurion, & le centurion contre le tribun ? c'est l'obéissance des troupes qui assure le succès d'une guerre ; & l'armée la plus soumise, est la plus redoutable. Laissez-moi le soin de vous conduire : ne soyez jaloux que de montrer votre courage. Peu sont coupables : deux porteront la peine du crime ; que les autres oublient les désordres honteux de la nuit derniere ; qu'aucune armée n'apprenne, que vous tenez contre le sénat, l'ame & l'ornement de l'empire, des discours menaçans, que les Germains armés pour Vitellius, n'oseroient tenir eux-mêmes. Faut-il que des Romains aient demandé la ruine d'un ordre, dont la gloire nous donne tout l'avantage sur cette horde que Vitellius a formé d'un ramas de nations ? car enfin, le sénat étant pour

nous, la république eſt où nous ſommes, & nos ennemis ſont les ſiens; de ſon ſalut dépendent l'éternité de l'empire, la paix de l'univers, votre conſervation & la mienne. Conſervons-le à nos deſcendans avec tout l'éclat qu'il a reçu de nos ancêtres; & ſongez qu'on choiſit les ſénateurs parmi vous, comme on choiſit les princes parmi les ſénateurs.

Je me ſuis arrêté, Monſeigneur, ſur cette ſédition, afin de vous faire connoître l'état où étoit alors la diſcipline militaire. Vous voyez que les généraux n'avoient plus d'autorité, & que les ſoldats, ſans ſubordination, s'armoient contre la fortune & la vie des citoyens. Voilà principalement ce qui caractériſe la guerre qui alloit commencer.

Othon apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie, & de Mœſie lui avoient prêté ſerment; & peu de jours après, il ſut que l'Eſpagne, l'Aquitaine, & la Gaule narbonoiſe s'étoient déclarées pour ſon ennemi. Ce n'eſt pas que ces provinces fuſſent plus attachées à l'un qu'à l'autre: mais elles craignoient davantage celui qui les menaçoit de plus près. L'Afrique & l'Orient paroiſſoient reconnoître Othon, ſoit parce qu'on y avoit appris ſa proclamation avant celle de Vitellius.

Cependant Cécina & Valens avançoient, laiſſant ſur toute leur route des traces de leur avarice & de la licence des ſoldats. Othon qui avoit fait ſes préparatifs, harangua le peuple avant de partir. Il établit ſes droits ſur le conſentement des deux ordres: il parla avec circonſpection des légions qui s'étoient déclarées contre lui, ne les accuſant que d'erreur; & il ne fit aucune mention de Vitellius, ſoit modération de ſa part, ſoit politique de la part de Galerius qui avoit fait la harangue, il laiſſa Salvius Titianus ſon frere, pour gouverner Rome avec Flavius Sabinus; & il emmena les principaux ci-

toyens, moins pour en tirer des fecours, que parce qu'il craignoit de les laiffer ; de ce nombre, étoit L. Vitellius, qu'il ne traita, ni comme fon ennemi, ni comme frere d'un empereur.

Sa flotte fit voile vers la Gaule narbonnoife, & il partit à la tête de fon armée de terre, marchant à pied, couvert d'une cuiraffe, & auffi peu recherché qu'un fimple foldat. Il avoit fous lui, pour lieutenans Suétonius Paullinus, Marius Celfus & Annius Gallus, trois capitaines eftimés ; mais Licinius Proculus, préfet du prétoire, avoit toute fa confiance, & c'eft lui qui la méritoit le moins.

Si la flotte eût d'abord quelques avantages, ce fut fans fruit, parce que les généraux ne conferverent aucune autorité. Les foldats en mirent un dans les fers, & ils pillerent les provinces mêmes qui s'étoient déclarées pour Othon.

Quoique l'armée de terre n'offrît pas abfolument les mêmes défordres, il n'y avoit cependant ni difcipline, ni fubordination ; les foldats fe portoient pour juges des généraux, & à chaque mouvement qu'ils n'approuvoient pas, ils croyoient qu'ils étoient trahis. Meurtriers de Galba, qui craignoient d'être punis, fi tout autre qu'Othon avoit l'empire, ils étoient les premiers à former des foupçons, & à les répandre. Les chofes vinrent au point que l'empereur ne fachant plus à qui donner fa confiance, écrivit à fon frere de venir prendre le commandement des troupes.

Des deux généraux de Vitellius, Cécina avoit le premier paffé les Alpes, & il étoit maître de tout le pays jufqu'au Pô. Il y avoit la même licence dans les troupes : mais quelque revers paroiffoient avoir rétabli la fubordination quand Valens arriva.

Ces deux généraux ayant réuni leurs forces, il ne pouvoit plus leur venir de fecours, ni de

Germanie, ni de Bretagne. Ils avoient déja ruiné les provinces qu'ils occupoient. Ils commençoient même à manquer de vivres; & on prévoyoit que les Germains ne résisteroient pas au changement de climat, si la guerre continuoit jusques dans les chaleurs de l'été.

Il importoit donc à Cécina & à Valens d'en venir promptement à une action décisive, & Othon par conséquent devoit temporiser. C'est le conseil que lui donnoient Paullinus, Celsus & Gallus. Mais Proculus & Titianus furent d'un avis contraire. Ils persuaderent même à l'empereur de ne pas se trouver à la bataille qu'on alloit livrer. On ne pouvoit pas lui faire faire une plus grande faute : en effet, les soldats qui mettoient en lui toute leur confiance, s'abandonnerent à leurs premiers soupçons. Il n'y eut plus de discipline; les généraux perdirent toute autorité; & l'armée fut défaite à Bédriac, entre Crémone & Mantoue.

Quoique vaincu, Othon n'étoit pas sans ressources. Il lui restoit assez de forces pour se flatter encore de pouvoir vaincre. Ses soldats lui montroient un zele & une ardeur qui l'invitoit à continuer la guerre. Mais son parti étoit pris, & il répondit aux instances de ses troupes.

Nous nous sommes éprouvés la fortune & moi, peu de tems, il est vrai : mais j'aurois usé avec modération d'un bonheur, dont je prévoyois le peu de durée. Vitellius a commencé la guerre, je la finirai, & la postérité nous jugera. Qu'il jouisse de son frere, de sa femme, de ses enfans; il ne me faut, ni vengeance ni consolation. D'autres auront conservé l'empire plus long-tems, aucun ne l'aura quitté avec plus de courage. Quoi! je pourrois vous exposer encore! je pourrois enlever à la république une si belle armée! non : ce seroit mettre un trop grand prix à ma vie. C'est

assez que j'emporte l'idée que vous étiez prêts à vous immoler pour moi. Vivez : souffrez que je ne sois plus un obstacle à votre conservation, & cessez de vous opposer à la résolution que j'ai pris.

Après ce discours, il les invita à ne pas aigrir le vainqueur par un plus long retardement; parlant avec autorité aux plus jeunes, employant les prieres avec les plus âgés, les consolant tous, & ne montrant ni crainte, ni troubles, ni altération. Il brûla les écrits trop flatteurs pour lui, ou trop injurieux pour Vitellius; il distribua de l'argent avec économie, & non comme un homme qui va cesser de vivre. Enfin, assuré du départ de ses amis, il passa une nuit tranquille : on assure même qu'il dormit, & à la pointe du jour il se perça le cœur.

Ainsi finit Othon, après trois mois de regne. Il étoit dans sa trente-huitieme année. Sa mort l'a rendu célébre ; elle fait voir au moins qu'il auroit été capable de vertus, dans un siecle où il y auroit eu des mœurs. Tacite assure qu'il gouverna la Lusitanie avec intégrité.



CHAPITRE III.

Vitellius.

LE sénat se conduisit avec les légions de Germanie comme il avoit fait avec les gardes prétoriennes : il leur rendit graces, & cependant ces légions dévastoient les campagnes, pilloient les villes & profanoient les temples. Les généraux ne pouvoient les réprimer, ou ne le vouloient pas. Valens sur-tout, fermoit les yeux sur les rapines des sol- dats,

dats, parce qu'il étoit lui-même d'une avidité insatiable.

Vitellius étoit encore dans les Gaules, & déja on le proclamoit à Rome : il venoit lentement. Son intempérance retardoit sa marche ; toujours plongé dans le vin, il sembloit arriver pour se baigner dans le sang. A Bedriac, à la vue des cadavres qui infectoient l'air, il dit : *un ennemi mort sent toujours bon.*

A son approche, les sénateurs & les chevaliers, soit crainte, soit adulation, s'empresserent d'aller au-devant de lui. Aucun citoyen connu n'osa l'attendre. La populace y accourut sur-tout, & avec elle, les farceurs, les histrions, & tout ce que Rome avoit de plus corrompu ; c'est avec ce cortege qu'il se montra dans la capitale, où la licence ruina son armée. Toujours ivres, à son exemple, les soldats commettoient toutes sortes de violences, & tournoient leurs armes les uns contre les autres.

Il dispersa les troupes qui avoient servi sous Othon, cassa les gardes prétoriennes qu'il redoutoit, & il retint en Italie les légions qu'il avoit amené de Germanie. Il ne les fit pas camper, il les répandit dans les villes, où elles s'amollirent promptement. Sans discipline, elles vivoient dans la débauche.

Toute la puissance fut entre les mains de Cécina & de Valens qui se méprisoient mutuellement, & qui jaloux de se surpasser en richesses & en faste, ne pouvoient cacher la haine qu'ils se portoient. Forcés l'un & l'autre à ménager un affranchi qui partageoit la faveur, ils partagerent avec lui les dépouilles de l'empire. Il y avoit à peine quatre mois que Vitellius regnoit, & déja cet affranchi égaloit en rapines ceux qui avoient le plus abusé du crédit, sous les regnes précédens.

Livré à ces trois hommes, le stupide empereur

s'abrutiffoit de plus en plus, fans crainte, comme fans prévoyance : & cependant il n'étoit pas encore arrivé à Rome, lorfque l'Orient donnoit un nouveau maître à l'empire. Vefpafien que l'Afie venoit de proclamer, s'étoit tranfporté en Egypte d'où il menaçoit d'affamer l'Italie; & Mucianus, qui l'avoit engagé à prendre les armes, marchoit à Byfance, fe propofant, fuivant les circonftances, de pénétrer par l'Illyrie, ou de fe porter à Dyrachium. La faifon ne lui avoit pas permis de tenter le trajet par mer.

A cette nouvelle que Vitellius feignoit de ne pas croire, les légions d'Illyrie, de Pannonie & de Dalmatie fe déclarerent pour Vefpafien. Deux confulaires vieux & riches, qui commandoient dans ces provinces, ne prirent aucune part à leur foulevement. Ce fut le chef d'une fimple légion, Antonius Primus, qui fe mit à la tête des troupes, & qui les conduifit en Italie, quoique cependant il n'eut point reçu d'ordre. Au contraire, Vefpafien vouloit qu'on attendit Mucianus. Primus d'abord flétri & chaffé du fénat, avoit recouvré la dignité du fénateur pendant les derniers troubles. Eloquent, audacieux, raviffeur, diffipateur, il avoit les vices & les talens, qui font d'un chef de parti un homme tout à la fois utile & dangereux.

Vitellius enfin, ne pouvoit plus fe cacher le danger qui le menaçoit. Il arma: mais les Germains énervés par les débauches, n'avoient plus les mêmes forces, ni le même courage. Ils marchoient lentement, fans ordre, fans difcipline. La chaleur, la pouffiere, le poids des armes, tout les incommodoit.

Cette armée avoit pour général Cécina, qui jaloux du crédit de Valens, étoit parti dans le deffein de trahir Vitellius. Il eft vrai qu'il ne fut pas conduire cette entreprife avec affez d'adreffe. Ses

ſoldats le mirent dans les fers, & choiſirent deux autres généraux ; mais cette révolution ayant jetté le déſordre dans l'armée, Primus qui en profita eut l'avantage dans pluſieurs combats, & ſe rendit maître de Cremone qu'il livra au pillage. Cette ville fut conſumée par les flammes.

Valens qui étoit parti de Rome, auroit pu joindre l'armée avant la défection de Cécina. Mais auſſi intempérant que Vitellius, il marchoit avec la même lenteur ; & il n'étoit encore qu'en Etrurie, lorſqu'il apprit le ſac de Crémone. Quelques jours après s'étant embarqué pour la Gaule narbonnoiſe, d'où il comptoit revenir avec de nouvelles forces, il tomba entre les mains des ennemis, & il perdit la vie.

La mort de Valens acheva de ruiner le parti de Vitellius. Abandonné de toutes ſes armées, ce prince ſe vit réduit aux ſeules troupes qu'il avoit gardé auprès de lui ; & Primus vint à Rome preſque ſans obſtacles, ravageant l'Italie comme un pays de conquête. Il ſe livra, au dehors & au dedans des murs pluſieurs combats, dans leſquels il périt cinquante mille hommes ; & ce qu'il y eut de plus étonnant ; c'eſt que le peuple applaudiſſoit, comme au cirque, aux combattans des deux partis.

Vitellius trouvé dans la loge d'un eſclave, où il avoit cru ſe cacher, fut expoſé aux inſultes du peuple, qui le mit en pieces. Il a ſurvécu huit mois à Othon.





CHAPITRE IV.

Vespasien.

La guerre paroissoit finie, & cependant la paix ne commençoit pas encore. Maîtres de Rome, les soldats ne croyoient plus devoir obéir à un général, qui n'avoit eu le commandement, que parce qu'ils le lui avoient donné ; & Primus qui s'enrichissoit des dépouilles de Vitellius, autorisoit la licence par son exemple, bien loin de penser à la réprimer. Le sang couloit donc jusques dans les temples.

Mucianus arriva ; comme il n'osoit blâmer ouvertement la conduite de Primus, il le combla d'éloges en plein sénat, il lui offrit des recompenses. Il accorda des graces à plusieurs personnes à sa considération ; & lorsqu'il eut assez flatté sa vanité, il lui enleva toutes ses forces, en éloignant sous différens prétextes, les légions qui lui étoient le plus attachées. Primus fut réduit à se retirer auprès de l'empereur qui le reçut bien ; mais pas aussi bien qu'il l'espéroit. Les lettres de Mucianus l'avoient desservi, & il se nuisoit encore plus lui-même, par la hauteur avec laquelle il faisoit valoir ses services. Alors Mucianus gouverna plutôt comme collegue, que comme ministre de Vespasien ; & il se rendit si odieux, qu'on lui sut à peine gré d'avoir établi l'ordre. Il immola plusieurs citoyens à ses soupçons.

La derniere guerre civile parut aux Germains & aux Gaulois une occasion de secouer le joug. Les Bataves leverent les premiers l'étendard, portés à la révolte par Claudius Civilis, qui descendoit des rois du pays. Chargé de chaines sous Néron,

ſous Vitellius menacé de perdre la vie, Civilis avoit ſes injures à venger. Il repréſenta aux principaux de ſa nation, que les Romains n'avoient laiſſé que de vieux ſoldats ſur le haut & le bas Rhin; que leurs meilleures troupes ſe ruinoient en Italie; & que les Germains & les Gaulois étoient au moment de ſe ſoulever.

Il avoit été invité à s'oppoſer aux ſecours, que Vitellius entreprendroit de faire venir de Germanie. Primus lui avoit écrit lui-même à ce ſujet. Civilis ſaiſiſſant le prétexte qui lui étoit offert, feignoit d'armer pour Veſpaſien; il arma contre l'empire.

Il eut d'abord des ſuccès qui attirerent ſucceſſivement dans ſon parti, les Germains & les Gaulois, & qui ſemerent l'eſprit de ſédition dans les légions romaines. Les ſoldats ſoulevés à pluſieurs repriſes contre Hordéonius Flaccus, qu'ils regardoient comme la cauſe de leurs revers, finirent par l'égorger; & ſous Vocula qu'ils choiſirent pour général, ils continuerent d'être indociles & ſéditieux.

Sur ces entrefaites, le Capitole ayant été brulé, les Gaulois jugerent que les dieux ſe déclaroient pour eux. Autrefois diſoient-ils, nous avons pris Rome; mais nous n'avons pas détruit le temple de Jupiter, & l'empire romain a ſubſiſté. Aujourd'hui la deſtruction de ce temple eſt une preuve que les dieux courroucés contre Rome, veulent que l'empire paſſe aux nations tranſalpines; comme les Druides prédiſoient eux-mêmes cette révolution, il ne paroiſſoit pas qu'on en pût douter. Les premiers événemens contribuerent même à donner de la confiance aux Gaulois.

Claſſicus leur chef vint camper à deux milles des légions du bas Rhin; ſe flattant de les aſſocier à ſa révolte, parce qu'elles refuſoient de reconnoître Veſpaſien; en effet, elles ſe ſouleve-

rent contre les officiers qui les commandoient; tuerent les uns, mirent les autres dans les fers, & préterent serment aux Gaulois.

Les légions du haut Rhin ayant suivi cet exemple, Classicus crut avoir jetté les fondemens de l'empire des Gaules. Cependant on demandoit oú seroit le siege de cet empire, & cette question divisoit déja les peuples qui avoient pris les armes. D'ailleurs tous n'étoient pas encore entrés dans cette ligue, & plusieurs attendoient l'événement pour se déclarer, lorsque sur le bruit que Mucianus envoyoit des troupes dans les Gaules, toutes les villes, à l'exception de Treves & de Langres, abandonnerent Classicus. Les légions arriverent peu après, & Cérialis termina cette guerre.

Domitien, second fils de Vespasien étoit alors à Rome. A peine venoit-il d'être créé César par le sénat, qu'il abusoit déja de l'autorité. Il eût pris le commandement des troupes qui partoient pour les Gaules, si Mucianus ne s'y fût opposé; il n'osa lui résister ouvertement : mais il écrivit à Cérialis pour l'engager à lui livrer l'armée. On n'a point su quel pouvoit être son dessein. Quand il sût que son pere qu'il avoit irrité par sa conduite, devoit bientôt arriver, il cessa de se mêler du gouvernement, & il affecta de s'appliquer à différentes études.

Titus-Flavius-Sabinus-Vespasianus, né à Rieti de parens obscurs, employa la flatterie pour plaire à Caligula. Sous Claude, il s'éleva par le crédit de Narcisse. Sous Néron, il gouverna l'Afrique avec intégrité; il en revint ruiné, & il fut délicat sur les moyens de rétablir sa fortune. Simple particulier, il eut une réputation au moins équivoque : il montra des vertus sur le trône. Il est le premier que la puissance souveraine ait changé en mieux.

Il abolit la coutume oú étoient ses prédécesseurs

de faire fouiller les perſonnes qui venoient leur faire la cour. Il pardonna généralement à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui. Sans crainte & ſans ſoupçons, il fut acceſſible à tous les citoyens, & il n'écarta que les délateurs. Sur ce qu'on vouloit lui rendre ſuſpect Metius Pompotianus, il le fit conſul, diſant : *ſi jamais il devient empereur, il ſe ſouviendra que je lui ai fait du bien.* Il donna une dot à une fille que Vitellius avoit laiſſé, & il la maria convenablement.

Simple dans ſes mœurs, il vivoit familiérement avec ſes amis. Il alloit manger chez eux, & ils venoient manger chez lui. Il avoit auprès de Riéti une petite maiſon dans laquelle il étoit né, & où il alloit paſſer tous les étés. Il n'imagina point de l'agrandir, ni de l'embellir. Les jours ſolemnels il buvoit dans une petite taſſe d'argent que ſa mere lui avoit laiſſé. Il ne diſſimuloit point la médiocrité de ſa naiſſance, & il ſe moquoit des flateurs qui lui cherchoient des ayeux. Le roi des Parthes lui ayant écrit, *Arſace roi des rois, à Flavius Veſpaſianus :* il répondit, *Flavius Veſpaſianus, à Arſace, roi des rois.*

Il railloit volontiers : mais il ſouffroit qu'on le raillât. Il vouloit qu'on lui parlât avec liberté ; il ne s'offenſoit même pas de l'indépendance qu'affectoient quelques philoſophes. Démétrius le cynique, dédaignoit de le ſaluer, & ne ceſſoit de crier contre la monarchie : *cet homme*, diſoit Veſpaſien, *voudroit que je le fiſſe mourir, mais je le laiſſe aboyer.*

Le préteur Helvidius Priſcus lui refuſoit le prénom d'empereur, & ne faiſoit aucune mention de lui dans les édits qu'il publioit. Veſpaſien auroit pu en être d'autant plus offenſé, qu'Helvidius jouiſſoit d'une grande conſidération. Il ne l'exila néanmoins, que lorſqu'il eut été pouſſé à bout par les outrages qu'il en reçut publiquement. L'innocence

trouvoit en lui une ſauvegarde, s'il ſe commit des injuſtices, ce fut à ſon inſu; il donnoit des larmes aux punitions les plus juſtes.

Occupé à rétablir l'ordre, il licencia une partie des troupes de Vitellius; il réprima l'autre, & il maintint dans la diſcipline les légions qui avoient combattu pour lui. Il s'appliqua ſur-tout, à la réforme du luxe & des mœurs; il y contribua par ſon exemple.

Pendant ſa cenſure, dans laquelle il eut pour collegue, Titus ſon fils, il compléta l'ordre des ſénateurs & celui des chevaliers, exterminés en partie par la tyrannie, ou par les guerres civiles; & il en exclut les membres indignes, qui s'y étoient introduits à la faveur des troubles. Le dénombrement qu'il a fait a été le dernier.

Sous ce regne, le ſénat auroit pu reprendre ſon premier luſtre, ſi Rome avoit encore eu des citoyens, dont l'ame eut été capable de quelque élévation. Veſpaſien communiquoit les affaires au ſénat. Il y étoit aſſidu, il lui écrivoit lorſqu'il ne pouvoit pas s'y rendre, & ſes fils portoient eux-mêmes ſes lettres.

L'avarice eſt le ſeul vice qu'on lui ait reproché; en effet, il rétablit pluſieurs impôts abolis ſous Galba; il en ajouta de nouveaux & de plus onéreux. Il vendoit les dignités aux candidats, & l'abſolution aux coupables; on prétend même qu'il élevoit aux emplois des hommes avides, afin de les preſſurer, lorſqu'ils ſe feroient enrichis. Il ne cherchoit pas même à cacher ſon avarice : ſouvent il en faiſoit un ſujet de plaiſanterie. Une ville lui avoit décerné une ſtatue coloſſale d'un grand prix; il dit aux députés, en leur montrant le creux de ſa main, *voilà la baſe.*

L'épuiſement où il trouva le tréſor public, & l'uſage qu'il faiſoit de ſes revenus, pourroient le

justifier, s'il étoit possible de justifier un souverain qui foule ses peuples. Car enfin tout l'état souffre lorsque les impôts sont portés à l'excès ; & la générosité du prince ne répare jamais que la moindre partie des maux que fait son avarice.

Vespasien entretenoit les grands chemins. Il en faisoit de nouveaux, il élevoit des édifices publics, il réparoit ceux que le tems avoit endommagé. Il faisoit rebâtir les villes incendiées, ou renversées par des tremblemens de terre ; il soulageoit les peuples qui avoient éprouvé des calamités; enfin il soutenoit par ses largesses, les familles illustres qui avoient besoin de secours. Je ne parle pas des gratifications qu'il accordoit aux poëtes, aux rhéteurs ; & je voudrois qu'il n'eût jamais été sourd aux cris du peuple, & qu'il eût acheté moins chérement ses suffrages.

Il triompha des Juifs la seconde année de son regne, & le temple de Janus fut fermé pour la sixieme fois; il bâtit celui de la Paix, dans lequel il déposa les dépouilles les plus précieuses du temple de Jérusalem; il destina cet édifice aux assemblées des gens de lettres qu'il protégeoit & on y conserva leurs ouvrages.

Titus fut alors associé à la puissance tribunicienne, & selon quelques-uns à l'empire. Il est au moins certain qu'il faisoit auprès de son pere, les fonctions de secrétaire & de ministre; il prit même le commandement des gardes prétoriennes, ce qui ne donna pas peu de lustre à cette place, occupée jusqu'alors par de simples chevaliers.

Vespasien réduisit en provinces romaines l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Bysance & Samos, qu'on regardoit comme des pays libres ; la Thrace, la Cilicie & la Comagene, auparavant gouvernées par des rois.

Dans la dixieme année de son regne, on décou-

vrit une conſpiration, dont Alienus Cécina & Eprius Marcellus étoient les chefs. Le premier fut aſſaſſiné par ordre de Titus, & l'autre condamné par le ſénat, ſe donna la mort.

Quelques jours après, l'empereur tomba malade, & ſe retira dans ſa petite maiſon de Rieti. *Il me ſemble*, diſoit-il, *que je deviens dieu.* Quoique ſa maladie empirât, il continua de donner ſes ſoins au gouvernement, diſant qu'un empereur doit mourir debout. En effet, ce fut ainſi qu'il mourut, dans la ſoixante-dixieme année de ſon âge.



CHAPITRE V.

Titus.

ÉLEVÉ à la cour de Claude & de Néron, avec Britannicus, Titus eut la même éducation & les mêmes maîtres; il montra de bonne heure des diſpoſitions à tout. Bien fait, fort, adroit, il ſe formoit ſans efforts à tous les exercices de ſon âge; une intelligence prompte & une grande mémoire le rendoient également propre à tous les genres d'étude; & il acquit une connoiſſance profonde des lettres grecques & latines. Dès ſes premieres armes il ſe diſtingua, on voyoit en Germanie & en Bretagne, les monumens que ces provinces avoient élevé à ſa valeur & à ſa modération. Ce fut lui qui acheva de ſoumettre la Judée.

Tout paroiſſoit donc devoir prévenir en ſa faveur. Aucun prince néanmoins n'eſt parvenu à l'empire avec une plus mauvaiſe réputation; on le jugeoit cruel, parce qu'il avoit en effet donné

des preuves de violence; débauché, parce qu'il passoit souvent les nuits avec des jeunes gens dissolus; avare, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir fait un trafic de son crédit, en un mot, on disoit publiquement que ce seroit un second Néron.

Quelques asservis que soient les peuples, il y a des préjugés que le despote même est forcé de respecter. A Rome, si un prince eût épousé une étrangere, il se fut rendu odieux; & voilà ce qu'on craignoit de la part de Titus. C'est peut-être, aussi ce qui prévint contre lui : en effet, il aimoit Bérénice, fille d'Agrippa, dernier roi de Judée : il en étoit aimé : elle logeoit dans le palais, & elle se conduisoit déja, comme si elle eût été la femme de l'empereur. Titus la renvoya, il écarta les jeunes gens qui manquoient de mœurs : il s'attacha les citoyens éclairés & vertueux : sa conduite dissipa jusqu'à l'apparence du vice : il ne montra plus que des vertus, & il devint l'amour & les délices du genre humain.

Sous Tibere il falloit solliciter de nouveau, pour être confirmé dans les graces qu'on avoit obtenu sous Auguste; & depuis, chaque empereur avoit eu pour maxime de regarder comme nulles, toutes les concessions qu'il n'avoit pas ratifié. Titus abolit cet usage, & confirma par un édit tout ce qui avoit été accordé avant lui. Cet exemple ne seroit pas bon à suivre, si on succédoit à un prince dissipateur, qui auroit distribué les graces sans discernement.

La bienfaisance faisoit le caractere de Titus; elle se montroit dans tous ses réglemens, & l'empire attendoit ses ordres, comme autant de bienfaits : vous savez ce mot, Monseigneur : *mes amis, j'ai perdu un jour*! mot admirable, mais ce ne seroit pas assez de le répéter : ce ne seroit pas même assez de marquer par des bienfaits chaque jour de son

regne; un prince feroit inhumain, fi pour être généreux envers fes courtifans, il furchargeoit fes peuples, qui doivent être le principal objet de fa bienfaifance. Titus diminua les impôts; il refufoit même les préfens que l'ouvrage autorifoit : c'eft fon économie qui fourniffoit des fonds à fa générofité.

En recevant le fouverain pontificat, il déclara qu'il ne l'acceptoit que pour conferver fes mains pures; en effet, il ne verfa jamais le fang d'aucun citoyen, deux patriciens furent convaincus d'avoir confpiré contre lui : il leur fit grace, les admit à fa table, leur donna une place à côté de lui dans un fpectacle de gladiateurs, & leur préfenta les épées des combattans, qu'on lui avoit apporté fuivant l'ufage; il dépêcha même un courier à la mere de l'un des deux, pour la raffurer fur le fort de fon fils. Domitien qui fe déclaroit ouvertement fon ennemi, il le traita toujours avec les mêmes égards, & la même confidération; il défendit aux magiftrats de prendre connoiffance des accufations de leze-majefté, aimant mieux laiffer de pareils crimes impunis, que d'expofer les meilleurs citoyens à être perfécutés fous ce prétexte, il ordonna au contraire de févir contre les délateurs.

Ce fut la premiere année de fon regne, qu'Herculanum, Pompeïa, & d'autres villes furent englouties par une éruption du mont Véfuve. Les cendres volerent en Afrique, en Egypte, en Syrie; le ciel en fut couvert à Rome, & le foleil obfcurci pendant plufieurs jours. Titus, occupé des moyens de foulager la Campanie, affigna des fonds à cet effet; il envoya dans cette province deux confulaires pour réparer les dommages, autant qu'il étoit poffible, & l'année fuivante il s'y tranfporta lui-même.

Il y étoit encore, lorſqu'une incendie qui dura trois jours, conſuma le Capitole, le panthéon, la bibliotheque d'Auguſte, le théatre de Pompée, & quantité d'autres édifices, il déclara qu'il repareroit à ſes frais toutes ces pertes; & pour remplir cet engagement, il vendit tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans ſes palais.

Si jamais prince n'eut plus d'humanité, aucun n'eut auſſi, dans un ſi court eſpace, autant d'occaſions d'exercer cette vertu. L'incendie fut ſuivie d'une peſte ſi cruelle, qu'à peine en avoit-on vu de ſemblable. L'empereur préſent par-tout, ſe montra comme le pere du peuple; donnant des ſecours aux uns, conſolant les autres, veillant ſur tous.

Peu de tems après il acheva un amphithéatre que ſon pere avoit commencé, & qui aujourd'hui ſubſiſte en partie; à l'occaſion de la dédicace de cet édifice, il donna des jeux pendant trois mois. Il les jugeoit néceſſaires pour faire oublier les calamités paſſées.

C'eſt ainſi qu'il s'occupoit du bonheur des peuples, lorſqu'il fut enlevé à l'empire. Nouvelle calamité, qui répandit une conſternation générale, & que rien ne pouvoit faire oublier; le ſénat lui donna plus d'éloges après ſa mort, qu'il n'avoit prodigué de flatteries à aucun prince vivant. Titus mourut dans ſa maiſon de Rieti, âgé de quarante-un ans, après avoir regné deux ans, deux mois & vingt jours.





CHAPITRE VI.

Domitien.

DOMITIEN foupçonné d'avoir empoifonné fon frere, lui fuccéda, & affecta de le décrier. Cependant il ne fit pas d'abord connoître tous fes vices, & dans les commencemens on crut voir en lui quelques vertus. Il montroit du défintéreffement; il paroiffoit abhorrer le fang; il fembloit s'occuper de la réforme des mœurs; & on prétend que la juftice n'a jamais été adminiftrée avec plus d'intégrité. Il étoit néanmoins peu capable de travail. Dès lors il s'enfermoit tous les jours pendant une heure, pour prendre des mouches, qu'il perçoit avec un poinçon.

Sa cruauté fe manifefta par degrés; dès qu'une fois il eut verfé du fang, il en répandit tous les jours davantage. Ce ne fut pas affez pour lui de chercher des prétextes: fes craintes lui en firent chercher jufques dans l'avenir; il voulut avoir l'horofcope des principaux citoyens, & il fit mourir ceux à qui le fort promettoit quelque chofe de grand; prouvant à la fois qu'il croyoit à l'aftrologie & qu'il n'y croyoit pas, puifqu'il penfoit pouvoir en arrêter les effets.

Il fe ruina en fpectacles, en bâtimens, en profufions de toute efpece; pour s'attacher les foldats, il leur donna une augmentation de paye. Alors ne pouvant plus fuffire à fes dépenfes, il fe livra aux rapines, & devint plus cruel que jamais; pour être criminel à fes yeux, il fuffifoit d'être accufé, quel que fut le délateur. Les actions les plus indif-

férentes, les paroles échappées, tout fut crime de leze-majesté; & pour insulter aux malheureux qu'il condamnoit, il parloit de clémence lorsqu'il alloit prononcer un arrêt de mort; on redoutoit même jusqu'à ses faveurs : car il ne traitoit jamais mieux ceux avec qui il vivoit familiérement, que lorsqu'il avoit résolu de les faire périr.

Il imagina un jour de donner un souper dans une salle tendue de noir, avec tout l'appareil de la mort, & c'est là qu'il rassembla les principaux des sénateurs & des chevaliers. Quand ils se séparerent, il voulut qu'ils fussent accompagnés par des gens à lui : & quelques heures après il envoya encore chez eux, afin de leur donner de nouvelles frayeurs. C'étoit des présens qu'il leur faisoit : mais il se réjouissoit de les voir alarmer; tels étoient les jeux de ce monstre.

Les délateurs répandus de toutes parts, étouffoient jusqu'aux plus légeres plaintes; on craignoit ses esclaves, ses affranchis, ses parens, ses amis, & personne n'étoit assuré d'échapper à la cruauté de Domitien, ni ses affranchis, ni sa femme, ni ses confidens les plus intimes. On conspira enfin, & il fut assassiné dans la quarante-cinquieme année de son âge, après avoir regné quinze ans; il fit la guerre aux Celtes, aux Daces & aux Sarmates. Après quelques succès, il eut des revers, & il finit par acheter la paix de Décébale, roi des Daces.



LIVRE QUATORZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Nerva & Trajan.

On a de la peine à comprendre que la nature humaine puiſſe être dégradée, au point où elle l'a été ſous les regnes de Caligula, Claude, Néron, Domitien. Mais quand on a vu ce que la tyrannie oſoit ſe permettre, on a peut-être plus de peine encore à comprendre que Rome ait jamais pu être gouvernée par une ſuite de princes vertueux. Nous allons cependant commencer un ſiecle, où cinq empereurs ont ſucceſſivement fait le bonheur des Romains.

Les conjurés éleverent à l'empire M. Coccéius Nerva, né à Narni en Ombrie, d'une famille originaire de Crete. C'eſt le premier empereur qui n'ait pas été romain ou italien d'origine.

Agé de 65 à 70 ans, Nerva quoiqu'éclairé & vertueux, parut trop foible pour le fardeau dont il s'étoit chargé. On ſe plaignit que tout fut permis ſous ſon regne, comme tout avoit été criminel ſous le précédent.

Il ſut allier, dit Tacite, deux choſes auparavant incompatibles, la monarchie & la liberté. Il paroît cependant qu'il ne fut pas capable de les maintenir dans un juſte équilibre : un trait prouve tout à la fois ſa foibleſſe & ſa bonté. Dans le tems même qu'il falloit ſévir contre les délateurs, il en avoit

à

à sa table. La conversation étant tombée sur un de ces hommes infâmes, *que feroit-il aujourd'hui*, demanda Nerva, *s'il vivoit encore* ? quelqu'un lui répondit, *il mangeroit avec nous*, & l'empereur ne s'offensa point de cette répartie.

Les gardes prétoriennes, à qui les mauvais princes étoient toujours chers, se souleverent & demanderent la mort des meurtriers de Domitien; il ne fut pas au pouvoir de Nerva de les contenir; & on égorgea sous ses yeux ceux qui lui avoient donné l'empire. Il ne se dissimula pas sa foiblesse, il adopta & prit pour collegue M. Ulpius Trajanus Crinitus, qui commandoit alors sur le bas Rhin. Il mourut peu après : rien ne lui a fait plus d'honneur que d'avoir choisi, hors de sa famille, un prince tel que Trajan. Il a regné seize mois.

Trajan étoit d'Italica, ville d'Espagne; il n'y avoit point eu d'illustration dans sa famille, jusqu'à son pere qui parvint au consulat; mais on trouvoit en lui les vertus & les talens qu'on peut desirer dans un souverain.

Grand capitaine, il rétablit la discipline, & il eut des armées redoutables & victorieuses : il marchoit toujours à pied à la tête de ses troupes, se nourrissant des mêmes alimens que les soldats, supportant comme eux la faim, la soif, la fatigue, & dispensant avec discernement les peines & les récompenses.

Sa premiere guerre fut contre les Daces : honteux de payer le tribu auquel Domitien s'étoit assujetti, il saisit le premier prétexte que lui fournit Décébale, le vainquit & lui fit la loi.

Quelques années après, Décébale n'ayant pas été fidele à ses engagemens, cette seconde guerre, plus longue que la premiere, fut terminée par la conquête entiere du pays des Daces. La colone trajane, qu'on voit encore à Rome, est le monument des victoires remportées dans ces deux guerres.

Jaloux d'exécuter le projet de Jules-César, Trajan marcha contre Cofrhoès, roi des Parthes, qui avoit difpofé de la couronne d'Arménie ; l'empereur qui regarda cette démarche comme une ufurpation fur fes droits, conquit ce royaume, la Méfopotamie, l'Adiabéne, l'Affyrie, Babylone, Ctefiphon, capitale des Parthes, & l'Arabie heureufe. Il eût defiré d'être plus jeune, afin de porter fes conquêtes auffi loin qu'Alexandre ; mais il avoit alors foixante-trois ans, & c'étoit la dix-neuvieme année de fon regne. L'empire cependant n'étoit déja que trop étendu ; & la paffion des conquêtes eft d'autant plus blâmable dans Trajan, qu'il étoit fait pour une gloire plus réelle & plus folide. C'eft fous ce point de vue que je vais le confidérer.

C'étoit l'ufage de donner le confulat aux empereurs, le premier Janvier après leur avénement. Trajan le refufa. Il étoit abfent : il voulut fe conformer à une loi plus ancienne que cet ufage. Il vint à Rome l'année fuivante. Sa marche ne fut ni à charge au peuple ni difpendieufe à l'état ; il fit fon entrée à pied, au milieu des acclamations.

Lorfqu'il brigua le confulat ; il obferva fcrupuleufement toutes les formes ufitées, quoique fes prédéceffeurs euffent dédaigné de s'y foumettre. Il vint aux comices en habit de candidat. Après fon élection, il fe préfenta pour faire le ferment. Il le répéta debout, devant le conful qui étoit affis. Il ajouta qu'il fe foumettoit à la colere du ciel, s'il manquoit jamais à fes engagemens. Il voulut même que dans les vœux qu'on faifoit tous les ans pour lui ; on inférât cette condition : *s'il gouverne comme il doit la république, & s'il procure le bien de tous.* Il penfoit qu'un fouverain qui veut faire refpecter les loix, doit les refpecter lui-même.

A fon avénement il donna, fuivant l'ufage, une gratification aux foldats. Mais le peuple étoit fur-

tout, l'objet de ses largesses. On prétend que sous son regne, les distributions qui se faisoient chaque mois, nourrissoient deux millions de personnes. Il faisoit élever les enfans dont les parens étoient dans la misere. Il avoit assigné à cet effet des fonds à Rome & dans les provinces. Il fonda des villes. Il en rétablit plusieurs. Il répara la population. Il multiplia les chariots de poste, qu'Auguste avoit le premier établi. Il continua les grands chemins jusqu'aux extrémités de l'empire. Enfin il orna Rome de bâtimens utiles & magnifiques, & il y forma plusieurs bibliotheques.

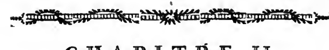
Il suffisoit à toutes ces dépenses, par une économie sage & par une vigilance éclairée; riche, parce qu'il vivoit avec simplicité, il enrichissoit l'état, parce qu'il veilloit sur tous ceux auxquels il confioit quelque partie de l'administration. Il auroit été difficile de commettre des rapines, sous un prince aussi vigilant. *Eurithme n'est pas Polyclete, ni moi Néron*, disoit-il à des personnes qui craignoit l'intérêt que cet affranchi prenoit à une affaire; & un jour que ce même affranchi appréhendoit qu'on le soupçonnât d'abuser de son crédit, *je ne crains pas ce soupçon pour vous*, lui dit Trajan, *je le craindrois plutôt pour moi-même.*

La suite de Trajan étoit modeste. Il n'envoyoit pas devant lui des gardes pour écarter le peuple. Il vouloit que les rues fussent également libres pour tous les citoyens, & s'il trouvoit de l'embarras, il attendoit qu'il fût dissipé. *Je veux être pour les autres*, disoit-il souvent, *ce que je voudrois qu'un empereur fût pour moi, si je n'etois que particulier.*

Il respectoit le mérite. Il l'excitoit par des récompenses. Il aimoit sur-tout, à trouver des talens dans les jeunes gens qui portoient un grand nom; & quoique lui-même eût peu de naissance, il cherchoit les occasions de relever les anciennes

familles. Il eſt inutile de remarquer qu'il n'y eut point de délateurs pendant ſon regne, & que la juſtice ne fut jamais mieux adminiſtrée. Les loix régnoient, parce qu'au lieu de ſe croire le maître abſolu de l'empire, Trajan ſe croyoit ſeulement le premier magiſtrat d'une république libre. En armant un préfet du prétoire, il lui dit : *ſervez-vous de cette épée pour moi, ſi je gouverne bien ; contre moi, ſi je gouverne mal.* Le ſénat reprit de l'autorité : mais par lui-même, il n'étoit pas capable de la conſerver. Elle ne pouvoit plus être que le bienfait d'un prince vertueux.

Sous les mauvais princes, l'amitié étoit bannie, les particuliers même ne la connoiſſoient pas : Trajan la connut, & la fit connoître. Il vivoit ſans défiance avec ſes amis qu'il ſavoit choiſir. Il alloit chez eux ſans gardes : il s'entretenoit de leurs affaires, il ſe mêloit à leurs plaiſirs, & il y avoit, en quelque ſorte, entr'eux & lui, un commerce d'attentions & de devoirs, comme d'égal à égal. Ses vertus ont fait pendant dix-neuf ans, le bonheur des Romains. Il mourut âgé de ſoixante-trois ans, à Selinonte en Cilicie. On lui donna le nom *d'optimus*, très-bon.



CHAPITRE II.

Adrien.

PÆLIUS Adrianus, originaire d'Italica, étoit parent de Trajan, qu'il eut pour tuteur dans ſon enfance, & dont dans la ſuite, il épouſa la petite niece. Trajan néanmoins ne l'adopta que quelques momens avant de mourir, ſi même encore il l'a-

dopta. Il eſt certain qu'il ne l'aimoit pas: c'eſt ſur cette adoption vraie ou ſuppoſée qu'Adrien fut proclamé par l'armée d'Antioche. Il écrivit au ſénat qui ne pouvoit refuſer de le reconnoître.

Les Parthes avoient été vaincus, mais ils n'étoient pas ſoumis ; ils avoient même forcé Trajan à reprendre les armes. Adrien ſe hâta de leur donner la paix. Il rétablit Coſrhoès, & lui rendit toutes les provinces qu'on venoit de lui enlever. Il eût encore abandonné la Dace, s'il n'eut été retenu par la conſidération des colonies romaines que Trajan y avoit tranſporté.

Grand capitaine, Adrien ne craignoit ni les fatigues ni les dangers. Mais les Parthes paroiſſoient en quelque ſorte inacceſſibles aux Romains. Défendus par les barrieres que la nature avoit élevé entre les deux empires, ils pouvoient toujours le ſoulever; & pour les retenir ſous la domination, il auroit fallu ſoutenir des guerres continuelles & ruineuſes. C'eſt un pays dont Rome ne pouvoit s'aſſurer, qu'en exterminant les habitans. Adrien préféra la paix.

Il avoit d'ailleurs à diſſiper des troubles qui auroient pu faire des progrès. Les Juifs de Cyrene avoient cruellement ravagé la Libye & l'Égypte : la Lycie & la Paleſtine ſe révoltoient : une partie de la Bretagne s'étoit ſouſtraite aux Romains : enfin les Maures & les Sarmates faiſoient des irruptions dans les provinces de leurs frontieres.

Auſſi-tôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, Adrien revint a Rome. Il remit tout ce qui étoit dû au fiſc depuis ſeize ans; il défendit d'en rien exiger; & il en brûla publiquement les regiſtres, afin que perſonne ne pût être inquiété à ce ſujet. Cette libéralité, ſans exemple, fit dire de lui qu'il avoit enrichi toute la terre.

Sa libéralité ne ſe démentit jamais; il ſe fit un

devoir de fecourir les anciennes familles, que des accidens malheureux plutôt qu'une mauvaife conduite, avoient mis hors d'état de fe foutenir; & il affigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans, que les parens ne pouvoient pas élever. Il difoit fouvent : *l'empire n'eft pas à moi, il eft au peuple.*

Ce n'eft pas affez qu'un prince faffe le bien par lui-même : s'il n'empêchoit pas le mal que d'autres peuvent faire, il ne rempliroit que la moindre partie de fes devoirs. Adrien fe propofa d'affurer la paix & d'empêcher les vexations.

Pour remplir ce double objet, il réfolut de fe porter avec des forces par-tout où fa préfence feroit néceffaire, & il vifita toutes les provinces de l'empire. Il y en eût même où il fe tranfporta plufieurs fois. Il fe faifoit rendre compte de l'adminiftration. Il réprimoit les abus : il réparoit les édifices publics : il en conftruifoit de nouveaux : il foulageoit les peuples par une diminution d'impôts ou par des largeffes. Un tremblement de terre ayant ruiné en Bithynie, Nicée, Nicomédie & plufieurs autres villes, il les rétablit toutes à fes dépens, enforte qu'il mérita le titre de *reftaurateur de la Bithynie*; il rebâtit auffi Jérufalem, qu'il nomma *Ælia Capitolina.*

Il ne vouloit pas que fa préfence fût à charge aux provinces. Il voyageoit à pied, à la tête de fes troupes; expofé à la pluie, à la neige, au foleil; il campoit avec elles. Sa vie, quoique dans la paix, étoit toute militaire. Il partageoit les fatigues des foldats. Il fe nourriffoit comme eux. Il ne paroiffoit que le premier foldat de l'empire; par cette conduite qui le faifoit refpecter des troupes, il étoit auffi redouté des ennemis, qu'il étoit chéri de fes peuples; & fon regne fut tranquille & floriffant.

Il prenoit rarement les titres d'empereur, de pere

de la patrie, de souverain pontife. Il n'accepta le consulat que les deux premieres années de son regne. Populaire au point qu'il oublioit quelquefois son rang, il alloit volontiers aux bains publics se mêler avec le peuple, & il paroissoit importuné des hommages des grands. Ce n'étoit pas lui faire la cour, que de venir le saluer, lorsqu'on n'avoit point d'affaires à lui communiquer.

Comme Trajan, il vivoit familiérement avec ses amis : mais naturellement soupçonneux, il n'étoit pas capable de leur donner la même confiance. Ni le tems, ni les services, rien n'assuroit le sort de ceux qu'il aimoit davantage. Ce fut sans doute, par cette raison, que Similis préfet du prétoire, ayant obtenu de passer les sept dernieres années de sa vie dans la retraite, ordonna d'écrire sur son tombeau, qu'il étoit mort âgé de soixante-seize ans, & qu'il en avoit vécu sept.

Adrien, dans les commencemens de son regne, a fait mourir sur de simples soupçons, quatre consulaires qui avoient eu part à la confiance de Trajan. Quoiqu'avec les grands quelquefois porté à la cruauté, il étoit généreux avec ceux qui ne lui pouvoient donner d'ombrage. Si quelqu'un lui avoit déplu, il se bornoit à lui écrire qu'il étoit mécontent ; & lorsqu'il se voyoit forcé de punir, il modéroit la peine à proportion du nombre des enfans du coupable. Après son avénement, il dit, à un homme dont il avoit été l'ennemi déclaré : *ne craignez rien, je suis empereur.*

Il joignoit à une grande mémoire, un esprit vaste & une curiosité qui le portoit à tout ; versé dans les lettres grecques & latines, il écrivoit également bien en vers comme en prose dans l'une & l'autre langue. Il chantoit, il jouoit des instrumens, il gravoit, il peignoit. Il paroissoit avoir fait une étude de toutes les sciences.

Avec ce goût pour les lettres & pour les arts, il recherchoit les ſavans & les artiſtes, & il les combloit ſouvent de ſes bienfaits. Mais il avoit la manie de vouloir paſſer pour ſupérieur dans tous les genres, & malheur à celui qui auroit affecté quelque ſupériorité ſur lui. Ayant fait bâtir un temple à la fortune de Rome, ſur un deſſin qu'il avoit fait lui-même, il envoya le plan à l'architecte Apollodore, & il lui en demanda ſon ſentiment, d'un ton qui paroiſſoit un défi. Apollodore n'étoit pas flatteur. Du tems de Trajan il avoit écouté avec aſſez de dédain, des raiſonnemens d'Adrien ſur l'architecture. Il répondit donc que le temple n'étoit pas aſſez élevé pour le lieu où il étoit placé, & qu'au contraire, les ſtatues de Rome & de Vénus étoient trop hautes pour le bâtiment : car, ajoutoit-il, quand il plaira à ces ſtatues de ſe lever & de ſortir, elles ne le pourront pas. Adrien ne pardonna pas cette critique ; il bannit Apollodore, & la même année il le fit mourir ſous quelques faux prétextes.

Après une ſuite de maladies compliquées qui firent des progrès pendant trois ans, Adrien termina ſa vie dans les tourmens les plus cruels. La douleur l'avoit rendu furieux. Il demanda un poignard ou du poiſon, & dans ſon déſeſpoir, il ordonna la mort de pluſieurs ſénateurs, ſe plaignant d'être le maître de la vie des autres & de ne pouvoir diſpoſer de la ſienne.

Quelques mois avant ſa mort, il adopta T. Aurélius Fulvius Boionius Antoninus : *je ſais bien, diſoit-il, qu'Antonin eſt de tous ceux que je connois, celui qui deſire le moins l'empire : mais je ſais auſſi que perſonne n'eſt plus capable de bien gouverner.* Il lui fit adopter L. Commodus & M. Annius Varus. Il étoit dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge, & dans la vingt-deuxieme de ſon regne.

Adrien a eu des vices dont je n'ai pas parlé. Il est triste d'en trouver dans un prince qui a fait le bonheur des peuples, qui a voulu l'assurer après lui, & qui a choisi des successeurs tels qu'Antonin & Marc-Aurele.



CHAPITRE III.

Antonin.

Les tems les plus heureux sont les moins féconds pour l'histoire. Le regne d'Antonin offre si peu d'événemens, qu'on peut oublier l'empire, pour ne s'occuper que du prince. Ce n'est pas que l'administration du souverain éclairé & vertueux, ne puisse fournir un grand nombre d'observations intéressantes & instructives : mais ces observations sont précisément, ce qui échappe au commun des historiens. D'ailleurs, il faut l'avouer, l'histoire des monarchies est bien aride ; si les monarques sont foibles, on paroît ne faire que des satyres qui se ressemblent ; & s'ils ont des lumieres & des vertus, on paroît ne faire que des panégyriques qui se ressemblent encore.

Antonin étoit originaire de Nîmes. Sa famille très-ancienne, mais étrangere à Rome, ne parvint que tard aux magistratures. Il montra sur le trône toutes les vertus. Il n'eut aucun vice ; & il fit son bonheur d'être aimé des peuples. *Que je serois malheureux, si je découvrois que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens*, dit-il, à l'occasion d'une conspiration qui se forma dès le commencement de son regne, & dont il arrêta les recherches.

Sans précipitation & sans foiblesse, il veilloit sur toutes les parties du gouvernement avec une égalité d'ame, qui assuroit le bonheur des peuples, & qui le rendoit en quelque sorte invariable. Il réparoit au moins par ses soins éclairés & généreux, les maux que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher. Il y eut des incendies à Rome, à Narbonne, à Antioche, à Carthage; & un tremblement de terre ruina les villes de Cos, de Rhodes, & plusieurs encore dans la Lycie & dans la Carie. *Je n'ai rien à moi*, disoit Antonin, *depuis que je suis empereur*, & sa bienfaisance qui ne se lassoit jamais, se montroit sur-tout, dans les calamités publiques. Alors, il n'avoit en effet rien à lui; son patrimoine même étoit employé au soulagement des malheureux.

Simple dans ses mœurs, la nature sembloit l'avoir fait tout ce qu'il étoit. Il jouissoit des avantages attachés à son rang, comme s'il en eût toujours joui; & il s'en passoit plus volontiers, sans s'appercevoir qu'ils lui manquoient. Contre la coutume des autres empereurs, il voulut n'être servi que par des esclaves.

Avant lui, on étoit dans l'usage de récompenser un gouverneur de province, en lui donnant un meilleur gouvernement. Au lieu de déplacer ceux qui se conduisoient bien, Antonin les laissoit où ils se trouvoient, & les récompensoit d'ailleurs. Il les choisissoit avec un tel discernement, qu'on eût souvent dit qu'il leur communiquoit ses lumieres & son intégrité.

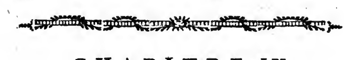
Incapable de jalousie & de soupçons, il donnoit de la considération au sénat, dont il ne paroissoit que le ministre. Il respectoit le peuple : il protégeoit les lettres : il vivoit avec confiance au milieu de ses amis. Il y a un trait de sa vie, qui peut faire juger de la douceur de son caractere. Lorsqu'il étoit proconsul d'Asie, il se logea, en arrivant à Smyrne

dans la maison du sophiste Polémon, qui étoit alors absent. Polémon étonné à son retour de trouver sa maison occupée, se plaignit & demanda qu'elle lui fût rendue. Bien des proconsuls auroient prouvé à ce sophiste que sa maison n'étoit pas à lui. Antonin aima mieux la lui rendre : quoique ce fût au milieu de la nuit, il délogea sur le champ ; lorsqu'après son avénement, Polémon vint à Rome pour lui faire sa cour, il le reçut comme ancien hôte, voulut le loger dans son palais ; & ayant donné des ordres à cet effet, il ajouta, *sur-tout, qu'on ne le déloge pas.*

Chéri des Romains, Antonin fut considéré chez toutes les nations. Vologese, roi des Parthes, marchoit pour se rendre maître de l'Arménie : l'empereur lui écrivit, ce roi se retira. Les barbares le prirent souvent pour arbitre de leurs différens, & les rois s'empresserent de lui rendre des hommages. Il parut régner sur tous les peuples connus.

Dès la seconde année de son regne, il donna le titre de César, & sa fille Faustine à Annius Verus, connu sous le nom de Marc-Aurele. Il le désigna pour être consul avec lui l'année suivante ; & quelques années après, il lui assura l'empire auquel il l'associa. Quant à L. Commodus, il ne paroissoit le souffrir, que parce qu'Adrien le lui avoit donné ; il ne lui accorda jamais le titre de César, & il ne l'éleva que tard au consulat. Il permit seulement qu'on le qualifiât de *fils d'Auguste.*

Antonin mourut dans la soixante-quatorzieme année de son âge, après un regne de vingt-deux ans. Ses vertus lui mériterent le surnom de *Pius* ; mot pour lequel nous n'avons point d'équivalent, & elles firent du nom d'Antonin un titre auguste, que ses successeurs furent jaloux de porter, ou qu'ils refuserent par modestie.



CHAPITRE IV.

Marc-Aurele.

La famille de Marc-Aurele prétendoit remonter jusqu'à Numa. Cette chimere pouvoit la flatter : mais il suffisoit d'avoir été adopté par Antonin. Il paroît que son bisayeul est le premier qui se soit élevé aux magistratures. Aprés son avénement, il donna le nom de *Verus* à L. Commodus, son frere adoptif, & il prit lui-même celui d'Antonin. C'est sous ce dernier nom qu'il est ordinairement désigné dans l'histoire.

Sous les empereurs, la philosophie des stoïciens étoit devenue la secte dominante ; toujours en contraste avec les mœurs publiques, elle affichoit la morale la plus austere ; dans ces tems où le luxe se portoit au dernier excès. Elle devoit, par conséquent, former des enthousiastes.

Or, l'enthousiasme est d'autant plus contagieux, qu'on seroit honteux d'échapper à la contagion. On en prend donc au moins le langage. Ainsi un grand nombre se donnoit pour stoïciens, & il leur suffisoit de le paroître.

D'autres l'étoient sincérement. Le malheur des tems sembloit leur en faire une nécessité : car les vertus stoïques leur offroient des motifs de consolation, & leur ouvroit une asyle contre la tyrannie.

Né sous Adrien, Marc-Aurele n'avoit vu que deux regnes heureux & florissans, où l'on ne sentoit pas le même besoin de ses vertus. Il les eut toutes cependant : c'est qu'il les trouva en lui ; ayant eu dès l'âge de douze ans, occasion de connoître,

la philoſophie des ſtoïciens, il s'attacha principalement à la morale. Cette étude ne fit que lui découvrir les principes qui régloient, à ſon inſu, toutes ſes actions; & on eût pu remarquer qu'il étoit ſtoïcien, avant d'avoir penſé à l'être. Auſſi le fut-il toujours, & il le fut ſans oſtentation. Les vertus les plus ſublimes paroiſſoient ſimples comme lui, parce qu'elles prenoient ſon caractere: parvenu à l'empire à l'âge de quarante ans, il confirma cette maxime de Platon: *les peuples ſeront heureux, quand les philoſophes ſeront rois, ou quand les rois ſeront philoſophes.* Il frémiſſoit néanmoins, lorſqu'il ſongeoit au fardeau dont il s'étoit chargé.

Antonin l'avoit préféré à L. Verus dont il connoiſſoit les vices. Cependant Marc-Aurele, ſe hâta de partager tous ſes titres avec ce frere adoptif; & Rome eut des Auguſtes. Cette action, quoique généreuſe, eſt inexcuſable. Comment ne frémiſſoit-il pas, lorſqu'il ſe voyoit un collegue qui n'étoit pas digne de commander, & qui pouvoit lui ſurvivre?

La mort d'Antonin parut aux ennemis une conjoncture favorable pour attaquer l'empire. Les Parthes entrerent dans l'Arménie, ſurprirent l'armée romaine, la tailleren en pieces, & porterent le ravage juſques dans la Syrie; d'un autre côté, les Cattes couroient impunément la Germanie; & il y avoit encore des ſoulevemens dans la Bretagne.

Marc-Aurele envoya contre les Parthes L. Verus, qu'il ſe flattoit de retirer de la molleſſe, en lui fourniſſant une occaſion de ſe ſignaler. Il chargea deux de ſes généraux des deux autres guerres, & il reſta lui-même en Italie, où pluſieurs fléaux rendoient ſa préſence néceſſaire; un débordement du Tibre avoit renverſé une partie de Rome, & cauſé de grands dommages dans la campagne; des tremblemens de terre ſurvenus preſque en même tems, avoient ruiné pluſieurs villes. L'air étoit infecté d'une

multitude d'insectes, & la famine commençoit à se faire sentir. Marc-Aurele fut présent par-tout avec une bienfaisance ingénieuse à soulager les peuples, & ses vertus parurent les consoler des maux ausquels il ne pouvoit pas remédier.

Il ne reste aucun détail des campagnes faites en Bretagne & en Germanie. Quant à la guerre contre les Parthes, on sait que L. Verus ne la fit pas. Il s'arrêta dans tous les lieux où il trouva des plaisirs conformes à ses penchans. Il fit son séjour ordinaire à Antioche, allant suivant la saison, à Daphné & à Laodicée, & vécut dans la débauche pendant que ses généraux Avidius Cassius & Martius Verus remporterent des victoires; ils forcerent à la paix Vologese roi des Parthes. Flatté cependant de ses succès auxquels il avoit si peu de part, il commencoit à souffrir impatiemment un collegue qui le gênoit; & on voyoit qu'il eût secoué le joug, si la chose eût été en son pouvoir.

Il revint à Rome après cinq ans d'absence. La peste étoit alors parmi les troupes qu'il ramenoit, & il n'avoit pris aucune précaution pour l'empêcher de se répandre. Elle passa avec lui de province en province, parcourut l'empire pendant plusieurs années, dépeupla sur-tout l'Italie, laissa plusieurs terres sans culture, & occasionna une famine.

Ce fleau continuoit depuis trois ans, lorsque les Marcomans, les Quades, les Sueves, les Sarmates, les Allemands, les Vandales, les Daces, & d'autres barbares prirent les armes en même tems. Ils dévasterent la Pannonie, firent des courses dans la Grece, & pénétrerent jusques dans le Péloponese.

Cette guerre, une des plus grandes que l'empire eût soutenu jusqu'alors, arriva dans la conjoncture la plus triste: car les secours donnés pendant les calamités publiques avoient absolument épuisé les finances; & la population causée par la peste, ne

laiſſoit pas aſſez de citoyens pour completter les troupes. Il fallut enrôler des eſclaves & des gladiateurs; & il auroit fallu mettre de nouveaux impôts, ſi Marc-Aurele n'eût pas préféré de vendre les meubles de ſes palais.

Le ſénat ayant arrêté que les deux Auguſtes marcheroient contre les peuples de Germanie, ils partirent pour Aquilée. Ce réglement avoit été fait de concert avec Marc-Aurele, qui ne vouloit ni laiſſer Verus à Rome, ni lui confier le commandement de l'armée; heureuſement pour l'empire, la mort enleva ce collegue quelques mois après, plus maître alors de faire le bonheur des peuples, Marc-Aurele n'en parut que plus grand.

Nous avons peu de détails ſur la guerre de Germanie. On voit que les barbares infideles à tous leurs engagemens, ne connoiſſoient d'autre droit que celui du plus fort. Ils faiſoient la paix lorſqu'ils avoient été vaincus; & lorſqu'ils croyoient avoir réparé leurs forces, ils recommençoient la guerre. On pouvoit prévoir dès-lors qu'ils extermineroient les Romains, ou qu'ils ſeroient eux-mêmes exterminés.

Après cinq ou ſix campagnes, Marc-Aurele les ayant réduits à demander la paix, ſongeoit à les mettre hors d'état de reprendre les armes de longtems; lorſqu'il ſe vit forcé de terminer promptement avec eux, & de leur accorder des conditions plus favorables. Sur un faux bruit de ſa mort, Avidius Caſſius qui l'avoit répandu lui-même, venoit de ſe faire proclamer empereur.

Pendant la guerre des Parthes, ce capitaine avoit déja paru ſuſpect à L. Verus, qui l'eût condamné ſur de ſimples ſoupçons s'il en eût été le maître. Voici la réponſe de Marc-Aurele à ſon frere qui l'invitoit à ſévir.

» J'ai reçu votre lettre. Elle décele une inquietude
» qui fait injure à notre adminiſtration. Si les dieux

» ont résolu de donner l'empire à Cassius, il n'est » pas en notre pouvoir de l'empêcher ; & s'ils ne » l'ont pas résolu, il se perdra lui-même ; sans que » nous devenions cruels. Vous savez le mot de » votre ayeul Adrien : *jamais on n'a fait mourir* » *son successeur.* Ajoutez que nous ne pouvons » pas faire le procès à un homme que personne » n'accuse, & qui est aimé des soldats. D'ailleurs » dans les crimes leze-majesté, le public croit pres- » que toujours qu'on fait injustice à ceux mêmes qui » en sont visiblement convaincus : avez-vous oublié » ce que disoit encore Adrien : *tel est le sort des* » *princes : on ne croit aux conspirations qui se font* » *contr'eux, que lorsqu'on les voit assassiner.* Domi- » tien est le premier qui ait dit ce mot : mais j'ai » mieux aimé vous le citer d'Adrien, parce que les » pensées des tyrans n'ont pas le poids de celles des » bons princes. Servons-nous donc de Cassius, puis- » que c'est un grand capitaine, nécessaire à la ré- » publique. Quant à mes enfans dont vous voudriez » procurer la sûreté par sa mort, qu'ils périssent, » si Cassius mérite plus d'être aimé, & si sa vie est » plus utile à l'état ».

Quoique l'événement ait confirmé les soupçons de L. Verus, on ne peut qu'applaudir à la conduite de Marc-Aurele. Il est de la sagesse de ne pas soupçonner légérement un homme qui a rendu des services, & qui en peut rendre encore. Il y auroit même de la cruauté & de la pusillanimité à le condamner pour des crimes, dont on ne peut pas le convaincre.

Marc-Aurele gémissoit de se voir engagé dans une guerre civile. Mais sans inquiétude sur l'événement, il ne desiroit la victoire, que pour rendre Cassius fidele à force de bienfaits. *Je veux prouver*, disoit-il, *qu'on peut faire un bon usage, même des guerres civiles.* Cassius, trois mois après sa ré-

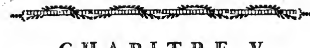
volte,

volte, ayant été tué par un centurion, l'empereur ſe plaignit qu'on l'eût enlevé à ſa clémence, & il ne ſongea plus qu'à ſauver les complices de ce rebelle. Il écrivit au ſénat. Je vous prie, je vous conjure de vous départir de votre ſévérité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma clémence, ou plutôt à la vôtre, de condamner perſonne à la mort. Rappellez même ceux que vous avez exilé, & que les proſcrits jouiſſent de leurs biens; plût à dieu pouvoir encore rendre la vie à ceux qui l'ont perdue. Je ne puis approuver dans un empereur la vengeance de ſes injures perſonnelles : elle paroît toujours trop grande, quelque juſte qu'elle puiſſe être. Pardonnez donc aux enfans de Caſſius, à ſa femme, à ſon gendre. Que dis-je? ils ne ſont pas coupables. Qu'ils conſervent leurs jours, leurs biens, leur liberté, pour apprendre qu'ils vivent ſous Marc-Antonin, & pour être par-tout où ils iront, une preuve de votre piété & de la mienne. Ce n'eſt certainement pas une grande clémence que de pardonner aux enfans & aux femmes des coupables. Je vous demande encore d'exempter de la mort, de la proſcription, de l'infamie & de toute injure, les ſénateurs & les chevaliers, qui ont trempé dans la conſpiration. Accordez cela aux tems où je gouverne la république, afin qu'on excuſe la mort de ceux qui ont été dans le dernier tumulte. « Quand la vertu ſe montre avec cette ſimplicité, quels ſentimens touchans & délicieux, elle répand dans les ames honnêtes.

Marc-Aurele étant allé en Aſie, où il rétablit l'ordre, tout l'Orient lui rendit des hommages. Il parut aux peuples & aux rois, comme une divinité bienfaiſante qui aſſure le calme par ſa préſence. A ſon retour à Rome, d'où il étoit abſent depuis ſept ans, il fut reçu avec les démonſtrations de la joie la plus vive & la plus ſincere; il remit aux pro-

vinces de l'empire tout ce qui étoit dû au fisc, pour les quarante-six ans écoulés depuis la remise faite par Adrien.

Cependant les Marcomans, les Sarmates & d'autres peuples de Germanie avoient repris les armes; forcé de marcher contr'eux, Marc-Aurele demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor public, les fonds qui lui étoient nécessaires. *Car*, disoit-il, *rien n'est à moi, le palais même que j'habite vous appartient.* C'est ainsi qu'il saisissoit toutes les occasions de relever le premier ordre de la république; & c'est aussi de lui sur-tout qu'on a pu dire qu'il allioit deux choses, trop souvent incompatibles, la monarchie & la liberté; comme Trajan, il dit au préfet du prétoire : *je vous donne cette épée pour me défendre, tant que je m'acquitterai fidelement de mon devoir; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que mon devoir est de faire le bonheur des Romains.* Il ne s'oublia jamais. Magistrat plutôt que souverain, il fut le salut de la république dans des tems malheureux, où les barbares commençoient à devenir redoutables, & où des fléaux de toute espece paroissoient conspirer la ruine de l'empire. On remarque qu'il a le premier élevé un temple à la Bienfaisance. Dans un siecle idolâtre, il étoit fait pour partager le culte avec cette divinité. Rome le perdit, lorsqu'il avoit remporté les plus grands avantages sur les barbares; & qu'il se flattoit avec raison de les réduire. Il étoit sur la fin de la cinquante-neuvieme année de son âge, & il en avoit regné dix-neuf & quelques jours. Il laissa l'empire à Commode son fils.



CHAPITRE V.

Je n'ai pas essayé, Monseigneur, de vous peindre Marc-Aurele, cette entreprise eût été au dessus de mes forces. Heureusement il s'est peint lui-même dans ses réflexions morales. Je vais vous en faire connoître le premier livre. C'est celui qui a le plus de rapport à vous : il vous apprendra ce que vous devez être.

PREMIER LIVRE.

Des Réflexions morales de Marc-Aurele.

J'ai appris de mon ayeul Verus à avoir des mœurs simples, honnêtes & toujours bien réglées.

De la réputation que mon pere a laissé & de la mémoire que j'en conserve, à être d'un caractere mâle & modeste.

De ma mere, à avoir de la piété, à ne nuire à personne, à ne pas même en avoir la pensée, à éviter toute espece de luxe, & à vivre d'une maniere simple & frugale.

De mon bysayeul à ne rien épargner pour avoir de bons maîtres.

De mon gouverneur, à ne prendre aucun parti dans les factions qui partagent le peuple aux combats des gladiateurs & aux courses des chevaux, à soutenir le travail, à être patient dans les fatigues,

à ſavoir me ſervir moi-même, à me contenter de peu, à ne point me mêler des affaires des autres, à ne jamais écouter les délateurs.

De Diognetus, à ne pas m'occuper à des choſes vaines & frivoles, à ſouffrir qu'on parle de moi avec liberté, à ne pas ajouter foi aux preſtiges, aux enchantemens, aux impoſteurs.

Je lui ai encore l'obligation de m'être adonné à la philoſophie : d'avoir ſu faire des dialogues dans mon enfance, de m'être accoutumé à coucher ſur un grabat, couvert d'une ſimple peau, & à me conformer en tout aux mœurs auſteres des vrais ſtoïciens.

Je dois à Ruſticus d'avoir penſé à me corriger de mes défauts, & d'avoir ſenti le beſoin d'y donner mon attention. Il m'apprit à goûter la poéſie ſans paſſion, à mépriſer les ſubtilités de la rhétorique & de la dialectique, à ne pas m'étudier à parler avec une élégance qui eſt toujours vicieuſe, quand elle eſt recherchée : à éviter l'oſtentation des ſophiſtes, & toute affectation de ſavoir & d'auſtérité. Il me montra comment je devois écrire mes lettres d'un ſtyle ſimple, avec quel ſoin je devois faire mes lectures, combien il eſt néceſſaire de ne pas ſe contenter d'entendre les choſes ſuperficiellement. Je lui ai l'obligation d'avoir lu les commentaires d'Epictete, dont il m'a fait préſent, de vivre chez moi ſans faſte, & de pardonner facilement les fautes ou les offenſes.

J'ai appris d'Appollonius (de Chalcis) à me conſerver libre : à ne pas flotter dans mes deſſeins, à conſulter la raiſon juſques dans les plus petites choſes, à être toujours le même dans les douleurs les plus aigues, dans les longues maladies ; dans les adverſités de toute eſpece. Je voyois en lui un modele d'un caractere ſévere ou indulgent ſuivant les circonſtances, & d'un eſprit qui, ſe communiquant

ſans contrainte, regardoit ſes connoiſſances & le talent d'en faire part comme le moindre de ſes avantages. Enfin j'ai appris de lui comment une ame honnête reçoit des bienfaits, ſans être ingrate ni ſervile.

Sextus m'a montré par ſon exemple à gouverner ma maiſon en pere de famille, à me ſoumettre à la providence, à être ferme ſans chercher à le paroître, à être attentif envers mes amis, à ſouffrir les ignorans & les perſonnes inconſidérées qui ne ſe conduiſent que d'après l'opinion, à m'accommoder à tout le monde. Quoique ſon commerce eut quelque choſe de plus doux que la flatterie même, il inſpiroit une ſorte de vénération à ceux qui l'approchoient. Il avoit ſur-tout le talent de mettre dans le meilleur ordre, & dans le plus beau jour, les préceptes néceſſaires à la conduite de la vie. Il m'apprenoit à vaincre mes paſſions, à me conſerver tout entier à l'amitié, à faire du bien ſans bruit, & à m'inſtruire ſans en devenir plus vain.

J'ai appris d'Alexandre le grammairien, à ne pas relever d'un ton choquant, ce qui échappe aux perſonnes avec qui je m'entretiens : mais à les reprendre avec adreſſe, ſoit en ne paroiſſant que répondre ; ſoit en feignant d'ajouter de nouvelles raiſons, ſoit en m'occupant plus des choſes que des mots, ſoit par d'autres voies indirectes qu'on ne prend pas pour des leçons & qui en ſont néanmoins.

J'ai appris de Fronton que la cour eſt le ſéjour de l'envie, de la fauſſeté, de l'hypocriſie, & combien il faut peu compter ſur l'affection des grands.

D'Alexandre le platonicien, que les affaires, quelles qu'elles ſoient, ne devoient jamais être un prétexte pour m'exempter de rendre à chacun les ſervices, dont l'humanité ou l'amitié me fait un devoir & que *je n'ai pas le tems* eſt une réponſe que la néceſſité doit ſeule m'arracher.

De Catulus, à ne jamais négliger les plaintes de mes amis, lors même qu'elles ne sont pas fondées; mais plutôt à me montrer tel que j'étois, lorsque je n'y donnois pas occasion.

De mon frere Sévére, à aimer mes parens, la vérité, la justice. C'est lui qui m'a fait connoître Thrasea Petus, Helvidius, Caton, Dion, Brutus; & qui m'a fait concevoir le plan d'un gouvernement populaire, où l'équité préside, & où le souverain veut & assure la liberté des sujets. Je lui dois mon goût pour la vie simple, mon attachement constant pour la philosophie, mon plaisir à faire du bien, mon habitude à espérer jusques dans les revers, ma répugnance à douter de l'affection de mes amis, & ma confiance à m'ouvrir à eux sur ce que j'approuve ou désaprouve dans leur conduite.

Maximus m'a appris à me rendre maître de moi-même, à ne me permettre ni emportement ni écart, à conserver du courage dans les accidens les plus fâcheux, à me former à la douceur sans me rendre trop facile, & à traiter toutes les affaires sans impatience & sans humeur. Il parloit & se conduisoit lui-même de maniere que sa franchise se montroit dans tous ses discours, & sa droiture dans toutes ses actions. Sans jamais s'étonner, il agissoit constamment avec la même modération, toujours exempt de précipitation, de lenteur, d'irrésolution, de découragement, d'humeur, de colere, de défiance. Il aimoit naturellement à pardonner & à faire du bien. Jamais il n'a donné lieu de croire qu'il méprisât les autres, ou qu'il s'estimât lui-même davantage.

Mon pere Antonin m'a appris par son exemple à avoir de la clemence, à être ferme dans les partis pris après une mûre délibération, à n'être pas séduit par les honneurs, à trouver du plaisir dans l'assiduité au travail, à écouter volontiers tous ceux

qui peuvent propofer quelque chofe d'utile pour la république. Attentif à démêler les talens & les vertus, rien ne pouvoit l'empêcher de rendre ce qui étoit dû au mérite. Incapable d'envie, il cédoit à ceux qui dans quelques genres, avoient plus de talens que lui, ou plus de connoiffances, & il aimoit à contribuer à leur célébrité.

Son amitié n'étoit pas comme celle des grands, un fentiment qui paroît vif auffi-tôt qu'il commence, & qui paffe rapidement. Il choififfoit fes amis, & il n'y avoit, ni confidération dans fon choix, ni légéreté dans fon attachement. Soigneux à les conferver, il n'exigeoit d'eux aucune complaifance. Soit qu'ils l'euffent prévenu par des attentions, foit qu'ils n'y euffent pas penfé; ils le retrouvoient toujours le même.

Il ne s'aviliffoit jamais devant le peuple, pour en obtenir la faveur: au contraire, il en réprimoit les acclamations. S'il donnoit des fpectacles; s'il faifoit des largeffes, s'il élevoit des édifices, il ne fongeoit point à fa propre célébrité: il ne voyoit dans tout ce qu'il faifoit que la convenance ou l'utilité publique. Jaloux de fournir à tous les befoins de l'empire, il retranchoit fur fes propres dépenfes, & fouffrant qu'on lui reprochât fon économie, il n'étoit recherché ni dans fa table, ni dans fes habits, ni dans le choix de fes efclaves. La robe qu'il portoit à Lorium, avoit été faite dans un village voifin.

D'un commerce facile, il foutenoit la converfation avec un enjouement qui ne fatiguoit point, & qui n'ennuyoit jamais. Aux foins qu'il prenoit de fa perfonne, il ne paroiffoit ni rechercher ni négliger l'élégance, ni s'attacher à la vie, ni s'en dégoûter. Il fe conformoit aux anciennes mœurs, fans affecter de s'y conformer. Il s'accommodoit aux tems, aux lieux, aux affaires. Il ne changeoit jamais par

inquiétude ni de place ni d'occupation. Il faifoit toujours ce qu'il devoit faire: il étoit toujours où il devoit être, & il paroiffoit trouver le loifir au milieu des plus grandes occupations, lors même que fes foins fe portoient jufques fur les plus petites chofes. En un mot, dans quelque pofition qu'il fût, toujours calme, toujours content, il fe fervoit des commodités de fon état avec une modération qui lui permettoit de s'en paffer comme d'en jouir: double avantage, dont la plupart des hommes font privés par foibleffe ou par intempérance.

Je rends graces aux dieux de m'avoir donné de bons ayeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne fœur, de bons précepteurs, de bons domeftiques, de bons amis, & prefque toutes les chofes qui font bonnes.

De n'avoir manqué à aucune de ces perfonnes, quoique j'en euffe été capable. Heureufement mon naturel ne s'eft pas décelé, & c'eft aux dieux, qui ne l'ont pas permis, que j'en ai l'obligation.

Je dois les remercier encore, de n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon ayeul, d'avoir paffé ma jeuneffe fans taches, & de m'avoir donné pour pere, un prince qui devoit m'infpirer de l'éloignement pour le fafte, & m'apprendre comme un empereur peut fans luxe, fans pompe, fans gardes, vivre comme un fimple particulier, & conferver cependant la dignité néceffaire dans celui qui commande.

Je les remercie d'avoir fait peu de progrès dans l'éloquence, dans la poéfie & dans d'autres études de cette efpece, qui m'auroient peut-être tenu trop long-tems fi j'y avois réuffi; de m'avoir fait connoître Appollinus, Rufticus & Maximus; d'avoir fait naître en moi le defir de choifir le genre de vie le plus conforme aux ordres de la providence, & de m'avoir éclairé par leurs infpirations. C'eft

uniquement ma faute, si ayant été sourd à leurs avertissemens, je ne me suis pas toujours bien conduit.

Je reconnois que c'est par une faveur particuliere des dieux, qu'avec une santé foible, j'ai pu résister long-tems au travail & à la fatigue; que j'ai renoncé de bonne heure à l'amour, auquel je m'étois laissé surprendre; qu'ayant eu de la colere contre Rusticus, il ne m'ait rien échappé dont j'aie dû me repentir, que ma mere, quoique morte jeune, a passé les dernieres années de sa vie avec moi, que lorsque j'ai voulu faire du bien, on ne m'a pas répondu une seule fois que les fonds me manquoient: que je n'ai jamais été dans la nécessité de rien recevoir de personne, que j'ai trouvé pour mes enfans des précepteurs habiles, qu'ayant eu la passion de la philosophie, je ne suis pas tombé entre les mains d'un sophiste, qui ne m'auroit entretenu que des choses subtiles & frivoles. Je ne puis devoir tous ces avantages qu'aux secours que les dieux m'ont donné.

Voilà, Monseigneur, une idée des réflexions que faisoit Marc-Aurele, pour se rappeller continuellement ses devoirs, je vous les ai rendues bien imparfaitement : cependant vous y trouvez une candeur & une simplicité qui vous charment. Jugez du plaisir que vous auriez à les lire dans l'original.

Il écrivit ce premier livre dans son camp, sur le fleuve Granua, au pays des Quades. Vous voyez donc l'usage qu'il faisoit de quelques momens de loisir. Instruisez-vous par son exemple. Apprenez de lui ce que des précepteurs plus habiles que moi lui avoient appris à lui-même ; & souvenez-vous sur-tout, que quoique ce grand prince fût né avec les dispositions les plus heureuses, & qu'il les eût cultivées de bonne heure, avec une attention au dessus de son âge, il crut devoir travailler tous les jours de sa vie à se former à la vertu.

CHAPITRE VI.

Depuis la mort de Marc-Aurele jusqu'à celle de Caracalla.

COMMODE, né peu après l'avénement de son pere, est le premier empereur qui ait été élevé dans la pourpre. Il étoit simple, timide, & par lui-même peu porté au vice, dit Dion, qui a vécu sous son regne: mais, ajoute cet historien, cette simplicité & cette timidité le rendirent plus facile aux impressions des hommes corrompus qui l'entouroient. En effet, la flatterie qui le prit au berceau, en fit un monstre.

Faustine, fille d'Antonin & femme de Marc-Aurele fut, sans doute, une des premieres causes des vices de son fils: car cette princesse s'est elle-même déshonorée par ses déréglemens. Or, si les caresses & les complaisances d'une mere vertueuse sont dangereuses, parce que ce sont des foiblesses; que pouvons-nous attendre des caresses & des complaisances d'une mere qui donne l'exemple du vice?

Marc-Aurele, qui vit le mal, le vit trop tard, & n'y remédia pas. Il est vrai qu'il écarta les corrupteurs, qu'il mit auprès de son fils des hommes vertueux, & qu'il sacrifia des momens pour l'instruire lui-même. Mais Commode ne se consoloit pas d'être séparé des personnes qui flattoient ses vices: il s'opiniâtra dans son chagrin, il en tomba malade; & son pere trop foible eut la complaisance de les lui rendre. Une plus grande faute qu'il commit encore, c'est qu'il le fit déclarer Auguste, chose

jusqu'alors sans exemple. Il falloit ou que la tendresse l'aveuglât, ou qu'il pensât qu'on ne change pas la destinée.

Commode avoit dix-neuf ans, lorsqu'il parvint à l'empire. Impatient de se débarrasser de la guerre, il n'eut rien de plus pressé que de faire la paix avec les barbares, & il l'acheta. A son retour à Rome il fut reçu avec toutes les marques de l'amour que le peuple conservoit pour les deux Antonins.

Il parut d'abord avoir quelques égards pour les ministres que Marc-Aurele lui avoit laissé. Mais bientôt il ne donna sa confidence qu'à des affranchis qui faisoient un trafic des emplois, & il n'eut pas honte de partager avec eux les gains infames, qu'il leur laissoit faire. Afin même d'avoir plus de graces à vendre, il désigna pour une seule année, jusqu'à vingt-cinq consuls Il porta l'impudence au point qu'il faisoit écrire sur les registres publics, ses actions les plus honteuses.

Aussi odieux que méprisable, il suscita contre lui plusieurs conspirations. La premiere, dans laquelle entra Lucile sa propre sœur, fut découverte, & coûta la vie à tous ceux que le tyran cruel ou avide enveloppa dans ses proscriptions. Il échappa encore à la seconde: la troisieme en délivra l'univers. Marcia sa concubine, Létus préfet du prétoire, l'affranchi Electe, grand chambellan, découvrirent qu'il avoit résolu leur mort, & ils le prévinrent. Ce monstre fut étranglé par un gladiateur, dans la trente-deuxieme année de son âge & dans la treizieme de son regne.

Létus donna l'empire à P. Helvius Pertinax, soldat de fortune, âgé de soixante-sept ans. Sans naissance, ou plutôt d'une naissance vile, ce vénérable vieillard, né d'un esclave, avoit passé par tous les emplois militaires. Marc-Aurele, dont il mérita l'estime, lui donna successivement le commandement des armées dans plusieurs provinces, le fit sénateur,

& l'éleva au consulat. Il étoit alors préfet de Rome. En acceptant l'empire, il réunit le vœu du sénat & du peuple.

Pendant quatre-vingt & quelques années les Romains avoient été heureux par les vertus des grands princes qui les gouvernoient. Les armées accoutumées à la discipline, avoient oublié qu'elles pouvoient disposer de l'empire, & la sagesse des souverains faisoit régner les loix.

Sous Commode, le désordre se reproduisoit tout à coup. Occupé à corrompre les troupes, ce prince leur apprit qu'il n'étoit puissant que par elles; & dès-lors les soldats ne voulurent plus sur le trône que des tyrans, qui odieux comme lui, fussent intéressés à les ménager.

Pertinax, occupé à réformer les abus, veilloit sur toutes les parties du gouvernement. Il acquittoit les dettes de l'état, il retablissoit les finances, il encourageoit l'agriculture, il remettoit la discipline en vigueur & on voyoit déja renaître les tems des Antonins. Tant de vertus souleverent les gardes prétoriennes. Létus lui-même les arma contre un prince qu'il n'avoit élevé que par des vues d'ambition; & Pertinax fut massacré, après un regne de trois mois.

Flavius Sulpicianus, son beau-pere, demanda l'empire aux soldats. Ils lui déclarerent qu'ils en disposeroient en faveur de celui qui leur donneroit davantage, & aussi-tôt ils le mirent à l'enchere. M. Didius Julianus osa se présenter. Les deux concurrens enchérirent l'un sur l'autre, & l'empire fut adjugé à Didius.

Le sénat ne fit aucune difficulté de reconnoître cet empereur. Mais pendant qu'il s'humilioit, le peuple, moins capable de dissimulation, se souleva. Il traita Didius d'usurpateur, de parricide: il fit des imprécations contre lui, contre les soldats; & il se

retira dans le champ de Mars, où il passa la nuit & le jour suivant à implorer le secours de tous les généraux, & nommément celui de Niger, qui commandoit en Syrie.

C. Pescennius Niger, d'une naissance médiocre, mais grand capitaine, avoit exercé le consulat avec distinction. Appellé par le peuple de Rome, aimé dans son gouvernement & généralement estimé, il fut reconnu dans toutes les provinces de l'Asie. Mais dans le même tems deux autres généraux furent proclamés par leurs troupes, Decimus Clodius Albinus en Bretagne, & L. Septimus Severus en Illyrie.

Albinus avoit de la naissance & du courage, & Marc-Aurele qui l'avoit employé, avoit paru en faire cas. Il falloit pourtant qu'il eût bien des vices, puisqu'on l'appelloit le Catilina de son siecle.

Severe étoit un mélange de bonnes & de mauvaises qualités. Actif, vigilant, laborieux, faux, sans probité, sans foi, il étoit capable de tout oser, & de porter dans ses entreprises la hardiesse, la confiance & la promptitude. Il marcha sur le champ à Rome.

A cette nouvelle, les prétoriens abandonnerent Didius qui leur avoit promis plus qu'il n'avoit pu leur donner, & le sénat qui le condamna aussi-tôt à mort, le fit exécuter dans le palais même. Sévére, à son arrivée à Rome, reprocha aux gardes prétoriennes, le meurtre de Pertinax, l'empire mis à l'enchere, leur infidélité envers Didius, & il les cassa. Il créa ensuite une nouvelle garde, qu'il composa des soldats de tous pays, & qui, par cette raison, devenoit plus difficile à discipliner. Il paroît qu'il la forma quatre fois plus nombreuse, ce qui fut une nouvelle charge pour l'état, parce que la paye des gardes prétoriennes étoit plus forte que celle des autres troupes.

Cependant cette garde, quelque puiſſante qu'elle fût, ne pouvoit plus ſe promettre de diſpoſer de l'empire. Les armées lui enlevoient ce droit. Le choix d'un empereur devoit être le ſujet d'une guerre civile. L'Orient & l'Occident armoient contre Sévére.

Dans l'impuiſſance de faire face à tous ſes ennemis, Sévére feignant de rechercher l'amitié d'Albinus, le déſigna pour ſon ſucceſſeur, afin de ne l'avoir pas pour concurrent. Albinus y fut trompé.

Niger perdit trois batailles & la vie. Sévére ne pardonna ni aux provinces, ni aux villes, ni aux particuliers qui s'étoient déclarés pour ſon ennemi. Il n'eut aucun égard à la néceſſité qui avoit pu les engager dans ce parti; & ſes proſcriptions forcerent les ſoldats de Niger à ſe retirer chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'uſage des armes romaines.

Les Gaules furent le théatre de la guerre contre Albinus. Aprés une bataille ſanglante, ce général vaincu, s'enferma dans Lyon, oú il ſe tua, & cette ville fut réduite en cendres. Cruel & avare, Sévére pourſuivit tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec Albinus, & ſous ce prétexte il enveloppa dans ſes proſcriptions un grand nombre de citoyens riches: vainqueur de ſes ennemis, il fit déclarer Auguſte, par un décret du ſénat, ſon fils Buſcien, auquel il avoit donné le nom d'Antonin, & qu'on nomme Caracalla. Il marcha enſuite contre les Parthes, ſur leſquels il remporta de grands avantages.

Il avoit pour maxime d'enrichir les gens de guerre & de s'embarraſſer peu du reſte des citoyens. Avec cette politique, il acheva de perdre la diſcipline militaire. Cependant il n'enrichiſſoit pas les ſoldats, qu'il rendoit auſſi diſſipateurs qu'avides, & il ruinoit l'empire par des vexations de toute eſpece. Si cette politique étoit ſuivie dans ſes ſucceſſeurs,

comme on avoit lieu de le présumer, il devoit arriver un tems où les provinces réduites à la misere, ne pourroient plus fournir aux dépenses de l'état, & où cependant il seroit d'autant plus difficile d'enrichir les gens de guerre, qu'on les auroit accoutumés à de plus grandes largesses.

Sévére avoit donné toute sa confiance à Plautien, préfet du prétoire; & cet homme étoit auprès de lui ce que Séjan avoit été auprès de Tibere. Il le gouvernoit entiérement. Plautien cependant, de la plus basse naissance, banni dans sa jeunesse pour des crimes, abusoit insolemment du pouvoir, & s'enrichissoit par les voies les plus odieuses. Cette confiance de la part de Sévére étonnoit d'autant plus qu'il étoit extrêmement jaloux de son autorité, & que d'ailleurs il savoit discerner les hommes de mérite & les employer.

Il paroissoit ne manquer au préfet du prétoire que de s'allier de l'empereur. Sévére n'eut pas honte de préférer cette alliance à celle des plus illustres familles, & Caracalla épousa la fille de Plautien, qui lui apporta des richesses immenses. Mais ce mariage prépara la ruine du préfet du prétoire. De tous tems odieux à Caracalla, il lui devint plus odieux encore, parce que ce prince avoit été forcé d'épouser une femme qu'il n'aimoit pas. Il connut aux menaces du fils de Sévére, à quoi il étoit exposé. Pour prévenir sa perte, il trama une conspiration; & il perdit la vie, lorsqu'il aspiroit à l'empire.

Le commandement des gardes prétoriennes fut donné à Papinien. Comme le prétoire étoit devenu un tribunal, & que le préfet, au nom de l'empereur, jugeoit souverainement, il étoit de la plus grande importance que cette place fut occupée par un homme vertueux, juste & versé dans les loix. Tel étoit Papinien. Ce choix fit d'autant plus

d'honneur à Sévére, qu'il devint lui-même plus juste & moins cruel, dès qu'il eut donné sa confiance à ce ministre.

Six ans après, lorsqu'il étoit en Bretagne, où il venoit de terminer heureusement la guerre, son fils Caracalla attenta à ses jours, & il mourut d'une maladie à laquelle le chagrin parut avoir beaucoup de part. Il a régné près de dix-huit ans, & en a vécu soixante-six.

Il laissa l'empire à ses deux fils, Caracalla & Géta, qu'il avoit fait Augustes. De tout tems odieux l'un à l'autre, ces deux princes se haïrent encore davantage lorsqu'ils partagerent l'autorité : également vicieux & faits pour les mêmes attentats, ils se tendirent mutuellement des embuches, & il en coûta la vie au plus jeune. Caracalla l'égorgea dans les bras même de sa mere. Il fit ensuite mourir Papinien, qui, refusant de justifier ce forfait, lui dit qu'il n'étoit pas aussi facile de justifier un parricide que de le commettre; & pour appaiser les soldats il leur donna une augmentation de paye, & il leur prodigua les trésors que son pere avoit amassé.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes, remarque M. de Montesquieu. *Caligula, Néron, Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome : celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.* En effet il s'abreuva de sang dans les Gaules, en Asie & en Egypte. C'est ainsi qu'il regnoit depuis six ans, lorsqu'Opilius Macrinus préfet du prétoire, le fit assassiner sur le chemin d'Edesse à Carres. Il étoit dans sa trentieme année.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Jusqu'à l'avénement de Valérien.

Les désordres qui avoient commencé à Commode, continuerent & allerent même en croissant jusqu'au regne de Dioclétien. Dans cet intervalle qui est d'un siecle, je n'ai d'autre objet que de considérer comment le despotisme, qui met toute sa confiance dans les soldats, & qui compte pour rien le reste des citoyens, dégénére dans une anarchie militaire, pendant laquelle les despotes, précipités presque aussi rapidement qu'élevés, paroissent monter sur le trône comme sur un échaffaud où ils doivent perdre la vie.

Macrin, né en Mauritanie, dans la condition la plus vile, obtint l'empire. Les troupes qui regrettoient Caracalla, ignoroient qu'il en fût l'assassin. Mais il ne tarda pas à les aliéner, parce qu'il voulut les assujettir à la discipline & les réduire à la solde qu'elles avoient eu sous Sévére. Elles furent vaincues par les Parthes, & elles rejetterent sur lui la honte de leurs défaites. Enfin elles découvrirent ou soupçonnerent au moins qu'il étoit le meurtrier de Caracalla. Une femme profita de ce mécontentement & donna un chef à l'empire.

Sévére avoit épousé une fille de Bassien, pontife du soleil ou d'Elagabal à Emese en Phenicie; & Mœsa, autre fille de ce pontife venoit de quitter la cour après la mort de Caracalla, & s'étoit retirée à Emese avec ses deux filles, Soémie & Mamée, & ses deux petits fils Bassien & Alexien. Elle fit pontife du soleil le plus âgé de ses petits

fils, connu sous le nom d'Héliogabale; & bientôt après, elle osa tenter de le faire empereur.

On commençoit déja à croire que la naissance donnoit quelques droits à l'empire. Il falloit même qu'on pensa que le fils naturel d'un Auguste pouvoit y prétendre avec autant de titre qu'un fils légitime; car Mœsa, pour faire réussir son projet, répandit qu'Héliogabale étoit adultere de Caracalla avec Soémie: des soldats qui étoient aux environs d'Emese, & qu'elle corrompit par des largesses, feignirent d'ajouter foi à ce bruit scandaleux, & saluerent empereur Héliogabale. Macrin envoya des troupes qui se joignirent aux rebelles. Vaincu peu après, forcé de s'enfuir, il fut arrêté, & perdit la vie après un an & deux mois de regne.

Héliogabale n'avoit que quatorze ans. Mœsa regna; elle accompagnoit son petit-fils au sénat: elle prenoit place auprès des consuls, & opinoit; une femme sénateur étoit une chose qu'on n'avoit point encore vu, & qu'on ne vit plus depuis.

Sa puissance étoit néanmoins mal affermie. Héliogabale sans jugement & sans mœurs, se rendoit tous les jours plus méprisable par ses extravagances & par ses sales débauches, & il étoit d'autant plus difficile de le ramener à ses devoirs, que Soémie sa mere, l'entretenoit dans le déréglement. Ce ne fut pas assez pour lui de se livrer stupidement aux vices les plus honteux, il voulut encore insulter aux dieux que Rome adoroit. Il les chassa des temples & il offrit au peuple, comme unique objet de culte, le dieu dont il avoit été le pontife. C'étoit une pierre noire, ronde par le bas, & qui s'élevoit en forme de cône. Si d'autres monstres avoient été détestés on ne pouvoit donc pas souffrir long-tems Héliogobale. Les soldats même, malgré ses prodigalités, étoient toujours au moment de se soulever.

Mœsa chercha un appui, & l'empereur à sa con-

ſidération, adopta Alexien. Il lui donna les noms de M. Severus Alexander, le fit Céſar, & le déſigna conſul pour l'année ſuivante. Il conçut d'abord de l'amitié pour ce fils adoptif. Il ſe flattoit ſans doute, de l'entraîner dans ſes déſordres : mais quand il ne vit dans ce jeune prince, que des inclinations honnêtes, il réſolut de le faire mourir, ou de caſſer au moins ſon adoption. Il ne s'apperçut pas que les ſoldats s'intéreſſoient au ſort d'Alexandre, & il lui en coûta la vie. Les gardes prétoriennes l'égorgerent lui & Soémie ſa mere; il étoit âgé de dix-huit ans, & il en avoit regné près de quatre.

L'épuiſement des finances, la licence des troupes, l'aviliſſement de tous les ordres, & les abus ſans nombre introduits ſous les derniers regnes, paroiſſoient demander un prince conſommé. Cependant les Romains n'avoient pour les gouverner qu'un enfant de ſeize ans. Ils furent heureux de l'avoir.

Le jeune Auguſte ſe hâta de renvoyer en Syrie le dieu Elagabal, qui étoit pour Rome un objet de ſcandale, & il chaſſa les hommes corrompus qui avoient contribué aux déréglemens du dernier empereur. Ces commencemens donnerent de lui les plus grandes eſpérances.

Il ſe laiſſa néanmoins ſéduire lui-même. Mamée ſa mere & Mœſa lui avoient formé un conſeil de ſeize ſénateurs, choiſis parmi ceux qui paſſoient pour les plus éclairés & les plus vertueux. Alexandre trompé par des flatteurs, qui l'invitoient à gouverner par lui-même, éloigna de lui ces hommes ſages. Heureuſement il ne fut pas long-tems à reconnoître ſa faute. Il chaſſa ignominieuſement ceux qui avoient abuſé de ſa confiance : il voulut que le ſénat les pourſuivit comme corrupteurs, & quelques-uns furent punis de mort. Cet exemple réprima la flatterie, & l'empereur devenu plus cir-

conſpect, apprit à choiſir ſes amis, & fit aimer ſon gouvernement.

La quatrieme année de ſon regne, l'empire des Parthes qui ſubſiſtoit depuis 476 ans, finit ſous Artaban, le dernier des Arſacides. Autrefois redoutables, les Parthes, alors amollis avoient préparé leur ruine. Un Perſe nommé Artaxerce, ſouleva ſa nation, vainquit Artaban & jetta les fondemens d'une nouvelle monarchie.

Les prétextes les plus frivoles furent des titres pour les conquérans. Souvent il ne leur fallut qu'un mot, & un mot en effet, ſoutenu par les armes, fût un titre aux yeux des peuples ſtupides : parce que les Perſes s'appelloient encore Perſes, Artaxerce prétendit avoir des droits ſur toutes les provinces qui avoient fait partie de la monarchie des ſucceſſeurs de Cyrus, & il arma pour en faire la conquête.

Alexandre partit pour l'Orient & commanda lui-même ſes troupes. On ſait qu'il montra du courage & qu'il rétablit la diſcipline par ſa fermeté. D'ailleurs les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur les événemens de cette guerre. Il paroît ſeulement qu'à ſon retour à Rome, l'empereur triompha des Perſes.

L'année ſuivante il marcha contre les Germains qui avoient fait irruption dans les Gaules, & il les battit. Cependant il n'avoit pas trouvé dans les légions du Rhin la même docilité que dans les troupes de l'Orient. Il voulut rétablir la diſcipline : il parla de punir : les ſoldats murmurerent, & Maximin qui entretint leur mécontentement, le fit aſſaſſiner. Il étoit âgé de vingt-quatre ans, & il en avoit regné treize.

Maximin ſalué Auguſte par l'armée, s'aſſocia ſon fils ſous le titre de Céſar. De berger devenu ſoldat, il s'étoit élevé de grades en grades : & fait ſénateur ſous Alexandre, il avoit obtenu le com-

mandement d'une légion. Une taille gigantesque & une force extraordinaire le faisoient sur-tout remarquer. Il étoit Goth. C'est le premier empereur d'origine barbare. Il ne signala son regne que par des cruautés.

Il étoit encore dans les Gaules, lorsqu'en Afrique un de ses intendans le ministre de ses rapines, ayant été assassiné ; les meurtriers pour s'assurer l'impunité, offrirent l'empire au proconsul de la province, Gordien qui descendoit des Gracques. Agé de quatre-vingt ans, ce nouvel empereur prit son fils pour collegue. Il écrivit sur le champ au sénat qui le fit reconnoître, & on arma dans toute l'Italie contre les deux Maximins.

Mais lorsqu'à Rome on prenoit des mesures pour assurer l'empire aux deux Gordiens, ils n'étoient déja plus. Ils avoient été tués l'un & l'autre, quelques jours après leur proclamation. Comme il n'étoit plus possible de revenir à Maximin, le sénat créa Augustes Maxime & Balbin ; & parce que le peuple déclara qu'il vouloit un prince de la famille des Gordiens, il associa à ces deux empereurs, un enfant de treize ans, fils du jeune Gordien, mort en Afrique.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, les deux Maximins qui assiégeoient Aquilée, furent égorgés par leurs soldats, & l'armée reconnut les empereurs que le sénat avoit élu. Mais trois mois après, les gardes prétoriennes tuerent Maxime & Balbin, & déclarerent le jeune Gordien seul Auguste.

Pour être absolus, les empereurs s'étoient mis dans la dépendance des soldats. Ils périssoient s'ils vouloient rétablir la discipline ; & s'ils ne la rétablissoient pas, ils périssoient encore. Toujours exposés aux caprices d'une multitude séditieuse, ils

n'étoient pas assurés d'un instant de vie. Ils n'avoient que le pouvoir de commettre des crimes.

Gordien n'étoit pas né pour le vice; mais à son âge, il avoit besoin d'être éclairé : & cependant il fut livré par sa mere à des affranchis qui regnerent sous son nom. Il se seroit rendu misérable & odieux, s'il avoit eu la foiblesse de se laisser gouverner longtems par de pareils ministres. Chose singuliere, dans un prince mal entouré ! il voulut approcher de lui un homme vertueux & instruit, & il le trouva. Cet homme se nommoit Misithée. L'empereur pour se l'attacher, en fit son beau-pere ; il n'avoit alors que seize ans.

Eclairé par Misithée qui lui dévoila les iniquités de ses ministres, il se hâta de réparer le mal qu'il avoit laissé faire ; & déterminé à suivre désormais les conseils de cet homme sage, il le fit préfet du prétoire, & lui donna les titres de pere des princes & de tuteur de la république.

Vers la fin de la quatrieme année de son regne, il ouvrit le temple de Janus, cérémonie qui paroît s'être alors observée pour la derniere fois. L'empire avoit la guerre avec Sapor, fils & successeur d'Artaxerce, & les Romains avoient perdu la Mésopotamie. Gordien repoussa les Perses au-delà des frontieres de l'empire, mais il perdit son beau-pere.

Misithée avoit été tué par la trahison de Philippe. Gordien qui l'ignoroit, nomma préfet du prétoire Philippe même. Ce traitre le fit périr & usurpa l'empire ; il étoit fils d'un Arabe, chef de brigands.

Philippe fit la paix avec Sapor, revint à Rome, & fut égorgé par ses soldats, lorsqu'il marchoit contre Décius, que les légions d'Illyrie avoient salué empereur. Dans cet intervalle périrent encore deux Augustes, qui avoient été proclamés, l'un par l'armée de Syrie & l'autre par celle de Mœsie.

Décius, d'un bourg d'Illyrie, province qui a donné plusieurs chefs à l'empire, n'a regné que deux ans, ce furent des tems de troubles. Il périt dans la guerre contre les Goths, & vraisemblablement par la trahison de Gallus qui lui succéda, & dont on ignore la famille & la patrie.

Pour obtenir la paix, Gallus se rendit tributaire des Goths, & après un regne de dix-huit mois, pendant lequel la peste ravagea plusieurs provinces, ses soldats le tuerent, pour passer dans le parti d'Emilien que les légions de Pannonie venoient de proclamer, celui-ci périt de la même maniere au bout de trois mois; & P. Licinius Velerianus qui étoit venu au secours de Gallus, fut fait empereur, il s'associa son fils Gallien.



CHAPITRE VIII.

Jusqu'à l'avénement de Dioclétien.

L'EMPIRE étoit attaqué de toutes parts; les peuples du Nord pénétrerent jusqu'en Italie, & les Francs qui parurent pour la premiere fois, ravagerent les Gaules. A ces barbares, Valérien opposa d'habiles généraux. Il les savoit choisir, & on a remarqué que tous sont parvenus à l'empire; quand à lui, il marcha contre Sapor.

Ce prince avoit rempli toutes les magistratures avec distinction. Il avoit de la naissance, des connoissances, des mœurs & tant qu'il ne fut que particulier, personne ne parut plus digne de l'empire. Mais dans les circonstances où il se trouvoit, &

qui demandoient de la célérité, une lenteur naturelle qui ne lui permettoit ni de se déterminer promptement, ni d'agir à propos, rendoit presque inutiles les meilleures qualités qu'on lui connoissoit; aussi pendant que ses généraux repoussoient de toutes parts les ennemis, il perdit en Asie des provinces & la liberté. La septieme année de son regne, il fut livré à Sapor qui lui fit souffrir toutes sortes d'outrages.

La captivité de Valerien parut être l'avant-coureur de la ruine de l'empire. Sous Gallien son fils qui regna seul pendant huit ans, Sapor envahit presque toute l'Asie. Les barbares porterent le ravage dans les Gaules, dans la Grece, dans l'Italie, & les Francs pénétrerent en Espagne d'où ils passerent en Afrique.

Sans défense contre tant d'ennemis, les provinces furent encore dévastées par les armées romaines, qui se révolterent & qui donnerent chacune des chefs à l'empire; pendant cette confusion, sur laquelle les historiens jettent peu de lumiere, on compta jusqu'à trente tyrans qui prirent le titre d'Auguste, & Gallien se vit à peine maître de l'Italie. L'incapacité de ce prince, plongé dans la débauche, fut la principale cause des calamités publiques.

L'anarchie militaire étoit enfin parvenue à son dernier période; mais il est inutile de s'arrêter sur ces tems malheureux, & il l'est encore plus d'étudier l'histoire de ces tyrans qui, dans une espace fort court, périrent presque tous de mort violente; bornons-nous à observer les circonstances qui retarderent la chûte de l'empire.

Si les barbares n'envahirent pas les provinces qu'ils ravageoient, c'est qu'ils ne songeoient point encore à faire des établissemens; ils ne vouloient que piller.

Sapor auroit vraisemblablement achevé la con-

quête de l'Asie, s'il n'avoit eu que les Romains à combattre; mais Odonat prince de Palmyre, le vainquit & le repoussa jusques dans la Perse.

Allié des Romains, Odonat leur fut toujours fidele. Gallien l'associa à l'empire & triompha pour les victoires que ce général avoit remporté. Odonat cependant étoit le seul maître de l'Orient.

Enfin Gallien périt dans une conspiration; & quatre grands hommes qui par un bonheur inespéré, se succéderent, sauverent l'empire. Le premier fut M. Aurelius Claudius, un des généraux de Valerien.

Odonat étoit mort, & Zenobie sa femme, maîtresse de la plus grande partie de l'Orient, avoit conquis l'Egypte, & secoué le joug des Romains. Il restoit encore deux Augustes: Tetricus qui tenoit sous sa domination les Gaules & l'Espagne; & Auréolus à qui l'Illyrie obéissoit, & qui avoit conduit une armée dans le Milanés. Enfin les Allemands, les Goths, & d'autres barbares continuoient leurs irruptions.

Claude marcha contre Auréolus qui perdit la bataille & la vie; & il vainquit les Allemands & les Goths. On prétend que ceux-ci laisserent sur le champ de bataille plus de trois cent mille hommes. Mais la peste qui étoit dans le camp, se communiqua aux Romains, & elle enleva Claude sur la fin de la seconde année de son regne.

Aurélien qui lui succéda, avoit encore été un des généraux de Valérien; il ne regna que cinq ans, cependant il fut le restaurateur de l'empire. Non-seulement, il recouvra les provinces perdues, il travailla encore avec succès à rétablir l'ordre, bannissant les brigues, les violences & les délations. Une si grande réforme demandoit sans doute, de la fermeté, mais il est facheux que pour être sévere, il ait quelquefois été cruel.

Les Allemands avoient ravagé le Milanès, & se répandoient dans l'Ombrie. Aurélien d'abord vaincu près de Plaisance, les vainquit à son tour dans plusieurs combats, & les extermina; ayant ensuite passé les Alpes, il défit les Vandales qu'il força à demander la paix.

Sa principale guerre fut contre Zenobie; cette femme célebre, remplie de connoissances, courageuse, & capable même des fatigues de la guerre, paroissoit n'avoir aucune des foiblesses de son sexe, quoiqu'elle en eût la beauté. Elle gouvernoit avec humanité les peuples qu'elle avoit soumis, & faisoit aimer sa domination.

Dans le dessein de recouvrer les provinces qu'elle avoit enlevé à l'empire, Aurelien arma, & prit la route de Bysance. Il chassa les barbares qui inondoient l'Illyrie & la Thrace, passa l'Hellespont, se rendit maître de la Bithynie sans résistance, & successivement vainqueur à Immes, à Daphné, à Emese, il mit enfin le siege devant Palmyre.

Cette place entourée de déserts où il étoit difficile qu'une armée subsistât; ne paroissoit pas devoir être forcée. Les Perses, les Arméniens, les Sarrasins étoient venus à son secours; & elle avoit des munitions pour soutenir un long siege; mais Aurélien ayant vaincu les Perses, engagea les Arméniens & les Sarrasins à se joindre à lui; & par les précautions qu'il prit, son armée se trouva dans l'abondance, lorsque les assiégés commençoient à manquer de vivres. Alors Zénobie ayant tenté d'aller chercher elle-même de nouveaux secours chez les Perses, fut faite prisonniere, & Palmyre ouvrit ses portes.

L'empereur avoit repassé en Europe, quand les Palmyriens révoltés le forcerent à revenir sur ses pas. Il se vengea cruellement. Palmyre fut rasée, & tous les habitans massacrés sans distinction. Il

foumit enfuite l'Egypte, où Firmius avoit ramaffé les reftes du parti de Zenobie.

Il ne reftoit plus à l'empereur qu'à recouvrer les Gaules, l'Efpagne & la Bretagne; c'eft à quoi Tetricus, fatigué des féditions continuelles de fes troupes, l'invita lui-même. L'empire fe trouva donc rétabli dans fes limites, à la Dace près qui n'en faifoit partie que depuis Trajan; en abandonnant cette province, l'empereur en tranfporta les habitans dans la Mœfie.

Par la réunion de toutes les provinces fous un feul chef, l'empire paroiffoit rétabli; en effet, il l'étoit autant qu'il pouvoit l'être, & c'eft pourquoi, j'ai dit qu'Aurelien en a été le reftaurateur. Mais dans l'état où fous les derniers regnes, l'anarchie militaire l'avoit réduit, ce n'étoit plus, dans le vrai, qu'un coloffe fans forces; & il avoit en lui-même tous les principes de deftruction qui naiffent du defpotifme & de la corruption des mœurs. S'il lui arrivoit par intervalles de montrer encore quelque vigueur, il le devoit uniquement aux talens des chefs qui le gouvernoient.

Maître de toutes les provinces de l'empire, Aurelien voulut venger fur les Perfes les guerres que Sapor avoit fait aux Romains, & il arma. Il étoit dans la Thrace, lorfque fon affranchi Mnefthée, craignant d'être puni pour fes extorfions, contrefit l'écriture de fon maître, & fit une lifte de profcrits où il mit les noms des principaux capitaines. Cette lifte montrée à ceux qui crurent leurs jours ménacés, fut la caufe d'une confpiration qui coûta la vie à l'empereur. Peu après l'impofture ayant été découverte, Mnefthée fut livré aux bêtes, & tous les conjurés furent punis, les uns fur le champ, par l'armée, les autres, dans la fuite, par les fucceffeurs d'Aurelien.

Dans la crainte de donner l'empire à un de ceux

qui avoient eu part à la mort d'Aurelien, l'armée invita le sénat à nommer lui-même l'empereur; & le sénat, au lieu de saisir cette occasion de rentrer dans ses droits, renvoya le choix à l'armée. Cette modération, à laquelle on ne s'attendoit pas, se soutint & occasionna un interregne de huit mois; l'armée & le sénat continuant de céder à l'envi l'un de l'autre; ce qui étonna encore, c'est le calme qui régna pendant cet interregne. Il n'y eut de soulevement ni parmi le peuple, ni parmi les soldats: aucun général ne tenta d'usurper l'empire: aucun même ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ordre, qu'Aurelien laissoit après lui.

Tacite élu par le sénat, n'accepta qu'à regret, il étoit âgé de soixante-quinze ans; on ne sait pas ce qu'il avoit fait jusqu'alors: on voit seulement qu'il jouissoit d'une grande considération; son regne ne dura que six mois; il fut assassiné en Cilicie, lorsqu'il venoit de chasser les barbares.

Florien son frere se saisit de l'empire & le perdit presque aussi-tôt avec la vie: l'armée de Syrie l'ayant donné à Probus, que Tacite avoit proposé lui-même, lorsqu'il se refusoit aux instances du sénat.

Probus, né en Pannonie, d'une famille obscure, est encore un des capitaines que Valerien avoit employé. Comme il avoit servi dans des tems où l'empire étoit attaqué de toutes parts, il n'y avoit point de provinces où il n'eût laissé des preuves de valeur & de capacité. Homme de guerre, il étoit encore homme d'état, & on estimoit ses mœurs.

Les cinq premieres années de son regne furent une suite de guerres & de succès; & la sixieme, il venoit de donner la paix à l'empire lorsqu'il périt dans une sédition. Les troupes se révolterent parce qu'il voulut les employer à des travaux utiles.

Le préfet du prétoire, Carus, né à Narbonne, lui succéda, fit une recherche des séditieux, les punit, & s'associa ses deux fils, Carin qu'il envoya commander dans les Gaules, & Numérien, qu'il emmena avec lui contre les Perses. Il défit les Sarmates, & il conquit la Mésopotamie ; mais il ne régna qu'un an. Il mourut dans sa tente d'un coup de foudre. Le bruit en courut au moins ; il paroît cependant qu'il fut assassiné par Aper, préfet des gardes prétoriennes, & beau-pere de son fils Numérien ; ce qui confirma ce soupçon, c'est que Numérien qui ramenoit l'armée victorieuse, fut poignardé quelques mois après par ce même Aper.

Dioclétien alors salué empereur, vengea ces meurtres. Il tua lui-même Aper en présence de l'armée ; & l'année suivante, Carin ayant été tué par ses propres soldats, il resta maître de l'empire.



CHAPITRE IX.

Depuis l'avénement de Dioclétien jusqu'en 325, que Constantin seul maître de l'empire, donna la paix à l'église.

DIOCLÉTIEN, Dalmate, né à Dioclée d'où il tiroit son nom, avoit été, suivant quelques historiens, l'esclave d'un sénateur qui l'affranchit. Sous Aurelien & sous Probus, il parvint par degrés au commandement. Il fut comte des domestiques sous Numerien ; & en cette qualité, il commandoit un corps que les empereurs qui redoutoient les prétoriens, avoient créé pour les garder dans l'intérieur

du palais. Il dut sa fortune à ses talens ; il montra même des vertus, tout barbare qu'il étoit, ou plutôt parce qu'il étoit barbare : car les Romains, qu'on regardoit comme le seul peuple policé, étoient arrivés au dernier degré de corruption.

Dioclétien prit pour collegue Maximien Hercule, soldat de fortune comme lui, né près du Sirmith, de parens très-pauvres. Il lui donna les provinces occidentales, & il se réserva l'Orient. Mais ces deux Augustes partagerent moins les provinces que les soins du gouvernement ; ils vécurent dans la plus grande intelligence & l'empire parut n'avoir qu'un chef.

Par le plan que Dioclétien formoit, il se proposoit de détruire l'anarchie militaire. Il pensoit que les deux principales armées, contenues par la crainte de trouver un vengeur, contiendroient encore toutes les autres ; & que par conséquent, les deux Augustes se fortifieroient mutuellement contre les séditions des soldats.

Cependant plusieurs chefs de rebelles dans les Gaules, en Bretagne, & en Egypte, entreprirent encore de se faire proclamer empereurs, & ces guerres intestines n'étoient pas les seules : les peuples du Nord continuoient les irruptions, & on avoit à se défendre contre les Perses.

Pour faire face à tant d'ennemis, Dioclétien quelque tems après s'être associé Maximien Hercule, imagina de créer deux Césars. Il nomma Maximien Galere, & son collegue choisit Constance Chlore. Ils leur donnerent le titre de pere de la patrie, celui de souverain pontife, la puissance tribunicienne : en un mot, ils les rendirent égaux à eux, au titre d'Auguste près.

Dioclétien confia l'Italie, l'Afrique & les îles de la Méditerranée à Maximien Hercule, les Gaules, la Bretagne & l'Espagne à Constance, la Grece,

la Thrace & l'Illyrie à Galere, & il continua de commander dans les provinces orientales; ce partage ne divisoit pas l'empire. Les loix se publioient aux noms des quatre princes; & l'autorité de chacun d'eux étoit reconnue dans les départemens de ses collegues comme dans le sien.

Ce plan vicieux en lui-même se soutint : mais ce fut uniquement par le génie de Dioclétien. C'est une espece d'anarchie que quatre princes égaux, qui avoient chacun séparément des provinces & des armées, & il en devoit naître des troubles tôt ou tard. Il est vrai que tant qu'ils gouvernerent de concert & sans jalousie, ils en furent plus puissans pour réprimer les abus, mais cette intelligence ne se maintint, qu'autant qu'un d'eux prit sur les autres une supériorité, que le caractere assure bien mieux que les titres; tel fut Dioclétien : il parut créer des princes égaux à lui, & dans le fait, il ne créa que des lieutenans.

L'ordre se rétablit donc, l'empire déploya toutes ses forces contre les ennemis, & les quatre Césars signalerent chacun ce regne par des victoires. C'est dans ces circonstances que Dioclétien abdiqua. Il sortoit d'une maladie longue & dangereuse, qui lui laissoit quelques absences; il a regné vingt ans.

On raisonna différemment sur cette abdication; ses partisans admiroient sa grandeur d'ame, & le trouvoient bien sage d'abandonner le gouvernement, lorsque l'empire ne pouvoit plus que tomber. Ses ennemis au contraire, le représenterent comme un homme foible qui avoit cédé aux menaces de Galere; il est vrai, que celui-ci attendoit ce moment avec impatience : mais il est vrai aussi, que Dioclétien ne se repentit jamais de sa démarche. Il vécut encore près de neuf ans en Dalmatie, cultivant son jardin, & disant qu'il n'avoit commencé à vivre que du jour de sa retraite.

Maximien Hercule qui abdiqua malgré lui, se retira dans la Lucanie, & tenta plusieurs fois de reprendre la pourpre. Si vous pouviez voir les légumes que j'ai semé, lui écrivoit Dioclétien, qu'il sollicitoit de se joindre à lui, vous ne me conseilleriez pas de changer mon jardin contre l'empire.

Depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurele, les Romains se soutinrent sous les bons empereurs, par leurs propres forces bien ménagées ; & sous les mauvais par l'habitude où l'on étoit de les craindre : on les redoutoit moins parce qu'ils pouvoient vaincre, que parce qu'on se souvenoit de leurs victoires.

Depuis Marc-Aurele jusqu'à Dioclétien, tout concourut à leur ruine ; les plus grands succès furent sans fruit : il ne leur resta que la gloire de se défendre ; & ils se ruinoient par leurs victoires. Les guerres civiles & les guerres étrangeres concouroient à dépeupler les provinces ; les dévastations des barbares les appauvrissoient ; les abus qu'on pallioit par intervalles & qui se reproduisoient avec plus de violence, augmentoient continuellement le désordre, & les impôts qui se multiplioient d'autant plus qu'il restoit moins de ressources, achevoient de mettre le comble à la misere.

Sous Dioclétien, quatre princes & quatres grandes armées furent un surcroit de charges, que l'état ne pouvoit supporter qu'en s'épuisant de plus en plus. C'est néanmoins dans ces circonstances que le faste asiatique s'introduisoit à la cour des empereurs, faste qui couta quelquefois aux peuples, autant que l'entretien même des armées.

Alors Rome cessa d'être le centre des richesses de l'empire, parce que les empereurs n'y vinrent presque plus ; elle s'appauvrissoit donc sensiblement, & cependant on continua d'assujettir l'Italie aux mêmes impositions qu'elle payoit auparavant.

Enfin l'empire dont les richesses s'épuisoient, manquoit

quoit encore de bras pour le défendre. Comme avant Dioclétien » la condition des soldats étoit la » seule heureuse, depuis que les armées disposoient » de la dignité impériale, & que prendre le parti » des armes, c'étoit changer sa qualité d'esclave » en celle d'oppresseur & de tyran; l'empire trou- » voit toujours à sa disposition plus de milice qu'il » n'en avoit besoin. » Mais lorsque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéissance; « les armées » n'étant plus en état de déposer les empereurs, » de piller les peuples, & de se faire donner ar- » bitrairement des gratifications, le sort des sol- » dats ne fut plus envié, & personne ne voulut » porter les armes; les citoyens les plus distingués » par leur naissance, n'ambitionnerent que les ma- » gistratures, ou ne voulurent être que courtisans » sous des empereurs, qui s'amollirent sur le trône, » dès qu'ils ne craignirent plus de le perdre, & qui » consommerent en peu de tems les richesses, » échappées à l'avidité des barbares; à l'égard du » peuple, quoiqu'accablé sous le poids des impo- » sitions & des charges publiques, il préferoit l'oisi- » veté & la pauvreté de ses maisons, aux périls » laborieux de la guerre. Les légions n'étoient plus » composées que d'hommes enlevés avec violence » de leur famille; & sans que j'en avertisse, on » doit sentir que les armées perdirent ce reste de » courage qu'elles avoient conservé jusques-là.

» Dans cette extrêmité, les empereurs pour ne » pas laisser l'empire ouvert aux incursions de ses » ennemis, traiterent avec quelques tribus de bar- » bares, qui de leur côté ne subsistoient qu'avec » peine, depuis que les provinces romaines épui- » sées & presque désertes, n'offroient plus qu'un » butin médiocre à leur avarice. Ces princes les » prirent d'abord à leur solde pour quelque expé- » dition particuliere; ils les reçurent ensuite sur les

» terres de leur domination comme auxiliaires, & » s'en firent un boulevard contre les autres bar» bares. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des Goths que » Dioclétien même pacifia l'Egypte, & que Ma» ximien battit les Perſes, pénétra dans les états » de Sapor, & réduiſit ce prince à demander la » paix. Il eſt certain dit Jornandes, que ſans les » barbares qui combattirent pour les Romains, ja» mais les empereurs n'auroient depuis Dioclétien, » pu former d'entrepriſes conſidérables ; mais il » eſt encore plus certain que cette reſſource de» voit enfin être fatale à l'empire. » [*] En effet, les barbares qui apprenoient l'art de la guerre, n'avoient qu'à remarquer qu'ils faiſoient la principale force des armées romaines. Voilà l'état où ſe trouva l'empire ſous les ſucceſſeurs de Dioclétien, on prévoyoit que les barbares feroient la conquête des provinces, lorſqu'ils armeroient pour former des établiſſemens.

Galere, Dace & fils d'un payſan, conſervoit toute la groſſiéreté de ſa premiere éducation ; d'ailleurs il étoit brave & bon capitaine. On trouvoit dans Conſtance le même courage & la même connoiſſance de la guerre, & on louoit ſa modération & ſa juſtice. Il étoit fils de Claudia, niece de Claude II. Ces deux Auguſtes gouvernerent indépendamment l'un de l'autre, & l'empire fut réellement diviſé.

Galere créa Céſars deux payſans d'Illyrie, Severe & Maximin, qui n'étoient pas connus des ſoldats. Il les avoit choiſis comme deux hommes qui dépendroient entiérement de lui, & auxquels il pourroit tout ôter, lorſqu'il auroit dépouillé ſon collegue.

---

[*] Obſervations ſur les Romains. Liv. VI pag. 358. & ſuivantes.

Sur ces entrefaites, Constance mourut & eut pour successeur Constantin son fils, qui fut salué empereur par l'armée, & qui se maintint, quoique Galere refusa de le reconnoître. Il y avoit donc quatre princes : il s'en éleva encore deux. Maxence qui étoit à Rome, ayant été proclamé Auguste par les troupes de la ville, engagea son pere Maximien Hercule, à reprendre le même titre.

A cette nouvelle, Sévére ayant eu l'imprudence de marcher à Rome avec les légions qui avoient servi sous Maximien, fut abandonné & perdit la vie. Galere vint aussi-tôt en Italie; mais comme il n'avoit jamais vu Rome, & qu'il n'avoit pas imaginé de prendre des informations sur la grandeur de cette ville, il ne se trouva pas assez de forces pour en former le siege.

Une partie de ses troupes passa même du côté de Maxence, & il fut contraint de se retirer avec le reste. Alors il nomma César à la place de Sévére, Licinius autre paysan d'Illyrie.

Au milieu de ces troubles, Maximien Hercule qui tendoit des pieges, tantôt à son propre fils, tantôt à Constantin, perdit enfin la vie à Marseille. Fausta sa fille, femme de Constantin, découvrit elle-même la conspiration qu'il avoit tramé contre son mari.

Galere mourut l'année suivante; Licinius & Maximien qui se partagerent ses états, armerent bientôt l'un contre l'autre, & le premier resta maître de tout l'Orient.

D'un autre côté, comme Maxence menaçoit de venger la mort de son pere, Constantin passa les Alpes, & Maxence vaincu, se noya dans le Tibre, lorsqu'il voulut rentrer dans la ville. C'est à cette guerre qu'on rapporte la conversion de Constantin.

Les deux empereurs qui restoient, parurent rechercher la paix; Licinius épousa même la sœur

de ſon collegue. Mais ayant armé quelques années après, il fut vaincu; & c'eſt alors que Conſtantin ſeul maître de l'empire, fit ceſſer la perſécution contre l'égliſe.

Arrêtons-nous, Monſeigneur, à cette époque, où commence un nouvel ordre de choſes. Il s'agit maintenant de mettre ſous vos yeux l'hiſtoire de la religion, étude qui demandoit quelques connoiſſances de l'hiſtoire romaine.



LIVRE QUINZIEME.

CONSIDÉRATION sur les progrès de la religion dans les trois premiers siecles.

ON est également condamnable lorsqu'on nie les choses, parce qu'on ne les a pas vues, ou parce qu'on ne les comprend pas; & lorsqu'on les croit légérement, sans avoir examiné l'autorité de ceux qui les raportent. Un esprit sage évitera donc l'une & l'autre de ces extrémités.

Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper. Il seroit donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit: mais il faut s'assurer qu'il a parlé; car pour éviter l'incrédulité, il ne faut pas tomber dans des erreurs injurieuses à la vérité même, & attribuer à Dieu les mensonges des hommes.

Cependant, comme il n'est pas possible à tous de faire des recherches, Dieu vient au secours des foibles: l'ignorant croit, & sa foi le sauve, parce que la grace lui tient lieu de lumiere; tandis que d'autres fois le savant ne croit pas, parce qu'il se refuse à la grace. Il s'aveugle, ou par trop de confiance, ou par l'ambition de se singulariser, ou par le desir de briser le frein des passions. Mais Dieu confond l'orgueil de son ame, ou le déréglement de son cœur.

Tous ne sont pas obligés de raisonner sur la religion: mais tous sont obligés de l'étudier avec humilité. C'est ici sur-tout, que la confiance est dangereuse. Nous ne saurions être trop en garde contre cette raison, qui ne cherche souvent à nous

prouver que ce qu'il nous plait de croire. Ne permettons pas aux passions de nous séduire : ne murmurons pas contre la morale qui les condamne, aimons la vérité qui nous gêne, adorons la, & soumettons nous.

Plusieurs catéchismes vous ont appris les vérités, que vous devez croire, & celui de l'abbé Fleury, comme plus développé, vous a donné aussi plus de lumieres. Un abrégé de l'ancien & du nouveau testament vous a fait connoître l'histoire de cette religion, qui remonte à la naissance du monde: vous avez touché, pour ainsi dire, les fondemens solides sur lesquels elle est établie. Enfin le petit carême de Massillon vous a instruit de ce que sa morale a de plus relatif à vos devoirs. Ce sera là des choses sur lesquelles il sera nécessaire de revenir encore; parce que, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, lorsque les vérités sont importantes, on ne les connoît pas assez, si on ne se les est pas rendues familieres.

Mais cette étude ne suffiroit pas encore. Si Dieu ne commande au commun des hommes que de croire & de pratiquer, il exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. L'instruction des peuples & la défense de la religion veulent qu'un théologien ait fait une étude profonde de l'histoire ecclésiastique; qu'il connoisse les hérésies, les décisions de l'église, les écrits des saints peres, & qu'il saisisse tout le fil de la tradition.

Des recherches aussi vastes ne doivent pas occuper un prince; parce qu'il leur sacrifieroit un tems, qu'il doit à des études plus relatives à son état. Il est cependant nécessaire, qu'il soit à cet égard, plus instruit qu'un simple particulier; puisqu'il est dans l'obligation de donner l'exemple de la vraie piété & de protéger la religion.

Vous ne sauriez être trop pieux, Monseigneur : mais si votre piété n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs, pour ne vous occuper que de petites pratiques : parce que la priere est nécessaire, vous croirez devoir toujours prier ; & ne considérant pas que la vraie dévotion consiste à remplir d'abord votre état, il ne tiendra pas à vous que vous ne viviez dans votre cour comme dans un cloître. Les hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sortiront de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de l'autel, pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. Prince aveugle, vous ne sentirez pas combien leur conduite est en contradiction avec leur langage : vous ne remarquerez pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours au pied des autels, oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y être. Vous prendrez insensiblement leur place, pour leur céder la vôtre ; vous prierez continuellement, & vous croirez faire votre salut ; ils cesseront de prier, & vous croirez qu'ils font le leur. Etrange contradiction qui pervertit les ministres de l'église, pour donner de mauvais ministres à l'état.

Si la piété demande des lumieres dans un prince, la protection, qu'il doit à l'église, en demande encore davantage ; c'est à lui, sur-tout, de contribuer à la propagation de la religion ; de confier l'instruction des fideles à des pasteurs, qui aient les mœurs & les connoissances de leur état ; de pourvoir à l'entretien des temples & du clergé, d'assoupir les disputes frivoles ; d'extirper les hérésies par les moyens que la religion & la prudence conseillent ; & de faire respecter les ministres des autels ; sans autoriser toutes les prétentions qu'ils forment, & qui tourneroient à la ruine de l'état. Vous n'imaginez pas combien ces devoirs sont difficiles à remplir : cependant ils ont été jusqu'ici l'écueil des meilleurs prin-

ces; & le zele, pour avoir été trop aveugle, a produit une multitude d'abus, qui subsistent encore.

Il faut vous instruire par les fautes des souverains. Voilà l'objet que je me propose, & je négligerai d'ailleurs tout ce qui ne m'y conduira pas; mon dessein étant moins d'écrire l'histoire de l'église, que de vous apprendre dans quel esprit vous devez l'étudier.

La maniere dont la religion s'est répandue, est le principal objet qui s'offre dans les trois premiers siecles. Vous verrez d'un côté les obstacles, qu'elle a rencontré, & de l'autre les moyens miraculeux, qui l'ont rendue victorieuse. Vous serez bientôt convaincu, que sa propagation est une nouvelle preuve de sa divinité. Il ne faudra plus que vous transporter au tems de Jesus-Christ, & considérer delà les siecles antérieurs & les siecles postérieurs: car ce sera le vrai point de vue, pour saisir l'ensemble de toutes les vérités, qui sont le fondement ou l'objet de notre foi.



CHAPITRE PREMIER.

Etat des Juifs sous les princes asmonéens & sous Hérode.

UNE suite de victoires miraculeuses ayant soustrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les vouloient forcer de sacrifier aux idoles; ils reconnurent les services des Macchabées, confiant à Simon la souveraine sacrificature, le gouvernement de la république, & une autorité suprême en tout. Ce prince est le premier des Asmonéens, ainsi nom-

mé, d'Asmonée, bisayeul de Mathathias pere des Macchabées; & c'est sous lui que les Juifs commencerent à se gouverner par leurs loix, à jouir de la paix, & se faire même respecter de leurs voisins; protégé, d'ailleurs par les Romains, avec qui Simon renouvella l'alliance, que ses freres avoient déja faite.

Jean-Hircan, son fils, étendit ses états par de nouvelles conquêtes, se vit maître de toute la Judée, de la Galilée & de la Samarie, acheva d'affermir sa puissance, & la transmit à ses descendans, exempte de toute sujetion. Mais la haine, qui étoit entre les Pharisiens & les Saducéens, ne lui permit jamais d'établir la paix au dedans, ne pouvant les réunir, il voulut au moins s'attacher les premiers, qui avoient un grand empire sur l'esprit du peuple. Il se flattoit d'y réussir, parce qu'il avoit été élevé parmi eux, & que jusqu'alors il avoit fait profession de leur secte. Cependant ses tentatives furent inutiles. Ils se déclarerent ouvertement contre lui, & il se jetta dans le parti des Saducéens. Il mourut après un regne de vingt-neuf ans, laissant des troubles qui devoient être funestes à sa famille.

Aristobule, l'aîné de ses fils, prit le diadême & le titre de roi, ce qu'aucun de ceux, qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone, n'avoit fait encore. Jaloux de son autorité, il fit mourir de faim sa mere qui vouloit gouverner, mit trois de ses freres en prison, & conserva la liberté à un seul, qu'il sacrifia bientôt à des soupçons mal fondés. Il mourut dans la seconde année de son regne, tourmenté par ses remords.

Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée qui fut couronné, fit mourir l'un de ses freres, & laissa vivre l'autre, parce qu'il ne le craignoit pas. Il entreprit ensuite des guerres, où quoiqu'avec des talens, il devint par ses défaites méprisable aux yeux de son peuple, que les Pharisiens

ſoulevoient contre lui, & où il ſe rendit odieux par ſa cruauté dans les ſuccès. Enfin les ſujets s'étant ouvertement révoltés ; ce ne fut qu'après une guerre de ſix ans, qu'il vint à bout de les ſoumettre. Il ſe vengea en barbare altéré de ſang, & après vingt-ſept ans de regne, il mourut de ſes débauches.

Il laiſſoit deux fils Hircan & Ariſtobule : mais il avoit ordonné qu'Alexandra ſa femme, gouverneroit le royaume, & qu'elle choiſiroit, pour regner après elle, celui de ſes deux fils qu'elle jugeroit à propos.

La premiere démarche d'Alexandra fut de donner aux Phariſiens la principale adminiſtration des affaires, voulant s'attacher cette ſecte redoutable, & s'aſſurer par elle de la ſoumiſſion du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faiſoit en cela que ſe conformer aux dernieres volontés de ſon mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée dans ſon attente : car non-ſeulement, les Phariſiens parurent oublier leur haine pour Alexandre, mais encore ils le comblerent de bénédictions, & ils lui firent une pompe funebre des plus magnifiques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'étoit donné des maîtres ; & elle ne fut plus que l'inſtrument de la vengeance des Phariſiens. Ses anciens amis furent expoſés à la perſécution de ces hommes vindicatifs ; un grand nombre périt ; elle ne ſauva les autres, qu'en les diſſipant dans les places, où elle avoit garniſon. Enfin, après un regne de neuf ans où elle n'avoit montré que de la foibleſſe, elle mourut, & laiſſa la couronne à Hircan, ſon fils aîné, foible comme elle, & ſoumis aux Phariſiens avec le même aveuglement.

Mais Ariſtobule, qui s'étoit échappé pendant la maladie de ſa mere, parcouroit les garniſons, ſe montroit aux ſoldats, & à tous ceux qui avoient toujours été attachés à ſa famille. Il eut bientôt

une armée. Le peuple même accourut de toutes parts, las de la tyrannie des Pharisiens; & Hircan abandonné de la plus grande partie de ses troupes, fut contraint de céder à son frere la sacrificature & la souveraineté.

Les factions qui divisent le peuple, sont tôt ou tard funestes à l'état, quand les souverains passent alternativement d'un parti dans un autre : car en les affoiblissant & fortifiant tour-à-tour, ils ruinent insensiblement leur royaume; & ils entretiennent des ennemis domestiques contre lesquels ils sont toujours trop foibles.

Antipas, ou Antipater n'attendoit rien d'Aristobule, & tout au contraire d'Hircan, auquel il avoit toujours été attaché. Il songea donc à faire remonter sur le trône ce prince, trop lâche pour y songer lui-même. Il s'adressa pour cet effet à Pompée qui revenoit de son expédition contre Mithridate. Le Romain prit connoissance des prétentions des deux freres, lorsqu'il se présentoit un troisieme parti, qui ne vouloit ni de l'un ni de l'autre; prétendant ne devoir être gouverné que par le souverain sacrificateur, & reprochant aux Asmonéens d'avoir changé la forme du gouvernement & d'avoir pris le titre de roi, pour assurer leur tyrannie.

Pompée qui eut peu d'égard à ces représentations, parut disposé pour Hircan. Cependant Aristobule, toujours entre l'espérance & la crainte, tenta de la gagner, & tenta aussi de défendre ses droits par la force. Ainsi tout à la fois armé & soumis, il tint une conduite peu soutenue, & fit des démarches contradictoires, dont il fut enfin la victime. Pompée qu'il vint trouver, le mit dans les fers, offensé de la mauvaise foi de ses procédés. Il conduisit ensuite son armée devant Jérusalem.

Cette place auroit pu soutenir un long siege : mais le parti d'Hircan ouvrit les portes; & ceux qui ne

voulurent pas abandonner Ariſtobule, ſe refugierent dans le temple, où ils furent forcés au bout de trois mois; ils auroient pu tenir plus long-tems, ſans la ſuperſtition avec laquelle ils obſervoient le ſabat: car ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis ce jour là, ni de faire de travaux, ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli, & Ariſtobule, envoyé à Rome, d'oú il s'échappa, & revint en Judée cauſer de nouveaux troubles.

Il avoit obtenu deux légions de Céſar : mais Pompée le fit empoiſonner; & ſon fils Alexandre ayant été ſaiſi, on lui fit ſon procès; & il eut la tête tranchée. Cependant Antigone, frere de ce dernier, ne renonçant pas à ſes prétentions, obtint le ſecours des Parthes qui le mirent ſur le trône. Il fit couper les oreilles à ſon oncle Hircan, afin de le rendre incapable du ſacerdoce; & il le remit aux Parthes pour l'emmener.

C'étoit alors le temps du ſecond triumvirat. Hérode, fils d'Antipater, ſe rendit à Rome, dans le deſſein d'obtenir la couronne de Judée pour Ariſtobule, neveu d'Antigone & fils d'Alexandre, qui avoit eu la tête tranchée. Il s'intéreſſoit pour ce jeune prince, parce qu'il eſpéroit de gouverner ſous lui, comme Antipater ſous Hircan. D'ailleurs il en avoit fiancé la ſœur, cette vertueuſe & malheureuſe Marianne que vous connoiſſez. Antoine à qui il s'adreſſa, & qui étoit alors tout puiſſant, lui donna la couronne à lui-même; ce fut le ſujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi ſortit victorieux; & Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les formes, & condamné à mort; c'eſt le dernier des princes aſmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée, pendant trente-deux ans; depuis la mort d'Alexandra.

Hérode fut toujours malheureux, parce qu'il fut toujours impie, ſoupçonneux & cruel. Il acheva

d'exterminer toute la race des princes asmonéens, se flattant de dissiper par là toutes ses inquiétudes : mais il en trouva de nouveaux sujets dans ses enfans ; & il répandit le sang de ses trois fils, comme si c'eût été un reste du sang des princes, sur qui il avoit usurpé la couronne. Il regna trente-sept ans, toujours odieux à lui-même ; déchiré tour-à-tour par ses soupçons ou par ses remords. Il mourut dans sa soixante-dixieme année.

Jacob avoit prédit que le sceptre ne seroit point ôté à Juda, & qu'il y auroit dans sa postérité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui devoit être envoyé. L'autorité étant donc passée à Hérode, Iduméen, & par conséquent, étranger à la race de Jacob, c'étoit une preuve que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. D'ailleurs les septante semaines, marquées par Daniel, étoient sur le point d'expirer, & les Juifs atendoient l'accomplissement des prophéties. Aussi Jésus-Christ est-il né sur la fin du regne d'Hérode, quatre ans avant l'ere vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jesus-Christ, & si visiblement qu'il ne paroissoit pas possible de le méconnoître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendoient, ils s'opiniâtrerent la plus grande partie, dans leur aveuglement, tandis que la vérité prêchée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances, où elle s'est faite; voilà pourquoi je viens de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes asmonéens & sous Hérode; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations, soit sur ce peuple, soit sur les Gentils; il faut sur-tout, connoître la philosophie qui regnoit.

CHAPITRE II.

Des opinions des philosophes payens avant Jesus-Christ. Et dans les trois premiers siecles de l'église.

LES révolutions des opinions suivent les révolutions des empires. Ansi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'aient produit de grands changemens dans ce que les Perses, les Indiens & les Egyptiens appelloient philosophie. Ce fut alors que les sectes de la Grece se répandirent, & porterent chez les barbares, des systêmes qu'ils ne connoissoient pas, quoiqu'ils en eussent fourni les principes. Sans doute, que les mages, les gymnosophistes & les prêtres d'Egypte, prévenus d'abord, contre la nouveauté de ces opinions; dédaignerent d'en prendre même connoissance; mais dans la suite, plusieurs causes concoururent à diminuer leur prévention, & à les rapprocher des philosophes grecs.

Vous vous souvenez que les vainqueurs allierent avec les vaincus & se hâterent d'en prendre les mœurs. Les Grecs cesserent donc bientôt de paroître étrangers. Dès-lors, leurs opinions parurent aussi moins étrangeres : on eut la curiosité de les connoître; & les mages qui en firent une étude, s'en rapprocherent peu-à-peu, lorsqu'ils découvrirent dans la mythologie & dans les systêmes des Grecs, des principes qu'ils adoptoient eux-mêmes. Ils se firent en quelque sorte platoniciens, comme Alexandre s'étoit fait Perse; & les sectateurs de Zoroastre s'allierent avec ceux de Platon. Il faut seulement, remarquer qu'en se prêtant aux opinions

des Grecs, les mages songeoient plutôt à se concilier avec eux, qu'à renoncer aux opinions qu'ils avoient suivi jusqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnoit aux lettres, & sa préférence marquée pour les philosophes de la Grece dûrent aussi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Egypte qu'en Asie. Ce conquérant, occupé à peupler la ville à laquelle il donna son nom, y fit venir des colonies de divers endroits, il y transporta même des Juifs, & voulant y attirer toutes les nations, non-seulement il accorda de grands privileges aux habitans, il leur permit encore d'exercer librement toute espece de cultes.

Depuis la mort de ce conquerant, Alexandrie se peupla de plus en plus. Les Grecs, sur-tout, & les savans dans tous les genres y accoururent sous le premier des Ptolémées, soit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer, soit parce que l'Egypte jouissoit seule de la paix, tandis que les autres provinces de l'empire d'Alexandre étoient troublées par la guerre. Ptolémée ayant conquis la Phénicie, saisit encore cette occasion pour augmenter la population de l'Egypte, car il y fit conduire un grand nombre de Juifs; & comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens, d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes, cherchant dans ce royaume un repos, qu'ils ne trouvoient pas en Asie.

Philadelphe suivit la même politique, & protégea les arts & les sciences avec encore plus de passion. Il augmenta la bibliotheque que son pere avoit commencé; & il bâtit la Musée, cette école célébre qui devint l'asyle de toutes les sciences & de toutes les sectes. Les Pythagoriciens, qui avoient été chassés de la grande Grece vers le tems de Philippe & d'Alexandre, se refugierent, sur-tout en

Egypte, parce que c'étoit le seul lieu, où ils étoient soufferts.

Evergete marcha sur les traces de Soter & de Philadelphe : mais depuis, comme je l'ai déja dit, les rois d'Egypte ne furent plus que des monstres. Physcon, le septieme des Ptolémées, fit presque un désert de la ville d'Alexandrie. Les savans forcés de fuir pour échapper à ses persécutions, se répandirent dans l'Orient. Ils y étudierent la philosophie de Zoroastre; & lorsque les circonstances leur permirent de revenir en Egypte, ils y apporterent ce systême d'émanations, dont j'ai fait le précis.

Ces révolutions doivent vous faire comprendre que l'Egypte devint insensiblement le centre de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les opinions, de tous les cultes & de toutes les superstitions. Péripatéticiens, Stoïciens, Sceptiques, Pythagoriciens, Platoniciens, sectateurs de Zoroastre, Idolâtres, Juifs : tous en un mot, professoient librement leur religion ou leur systême. Mais cette multitude de sectes étrangeres fit beaucoup de tort aux prêtres égyptiens, qui sous Ptolomée furent toujours moins considérés que les philosophes grecs.

Les disputes qui s'élevoient continuellement parmi tant de sectes, donnerent lieu au Sincrétisme, c'est-à-dire, à un systême par lequel on entreprenoit de concilier toutes les opinions, & sur-tout, celles des principaux philosophes. Comme la cour prenoit souvent part à ces disputes, on voulut paroître se rapprocher des opinions qu'elle goûtoit davantage, ou du moins on ne voulut pas paroître les combattre. Or, les circonstances étoient en Egypte très-favorables à cette maniere de philosopher; c'est ce qu'il faut vous faire comprendre.

Il n'y a point de pays, oú les nouveaux cultes se soient introduits plus facilement qu'en Egypte,

parce qu'il n'y en a point où la superstition ait été plus grande & où les prêtres aient mieux su s'accommoder aux circonstances: en effet, les Egyptiens toujours tenus dans une ignorance profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus superstitieux. Ils ont recueilli, pour ainsi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité de se conformer à la façon de penser des différentes nations qui les ont conquis; & que d'ailleurs le commerce des étrangers qui abordoient de toutes parts en Egypte, a dû peu-à-peu les familiariser avec des opinions de toute espece.

Quant aux prêtres, comme ils avoient seuls le secret des sciences & de la religion, rien n'étoit plus aisé que de s'accommoder à l'esprit du gouvernement. Accoutumés de tous tems aux allégories, ils s'en servirent pour se concilier avec les principales sectes : car il leur importoit de ne céder aux Grecs, ni en connoissances, ni en sagesse, ni en crédit. Ils se rapprocherent d'abord des Pythagoriciens, chez lesquels ils retrouverent, à bien des égards, la même doctrine qu'ils avoient enseigné au chef de cette secte; c'étoit d'ailleurs de part & d'autre, la même maniere de vivre : ils aimoient tous également le silence, la retraite, le secret & la méditation. Les Pytagoriciens & les prêtres d'Egypte ainsi réunis, se retirerent dans les campagnes, fonderent des colleges, oú ils philosopherent loin du tumulte des villes, & jouirent de toute la confiance qu'on accordoit aux Grecs.

Il leur importoit encore de n'avoir pas contre eux les Platoniciens, dont la philosophie avoit alors beaucoup de partisans. Or, ils se trouvoient déja d'accord dans les principes que Platon avoit pris de Pythagore; & dans les autres, ils s'en rapprochoient en conciliant par des allégories, les opinions les plus contraires. Les émanations de Zoroastre furent

auſſi employées à cet effet, parce que Platon en avoit lui-même emprunté quelque choſe.

Par là, toutes les ſectes s'altérerent. On ne reconnoiſſoit plus ni Zoroaſtre,ni Pythagore,ni les anciens prêtres d'Egypte. Le Sincrétiſme avoit fait de tous ces ſyſtemes un cahos, où les opinions ſe confondoient tous les jours de plus en plus. Tel étoit avant Jeſus-Chriſt, l'état de la philoſophie dans ce royaume. Le Sincrétiſme, fondé ſur les allégories, y avoit fait de ſi grands progrès, que les Juifs mêmes entreprirent de concilier Moyſe, Pythagore & Platon. Cependant cette méthode abſurde ne fut pas ſi-tôt abandonnée. Elle ſubſiſta au contraire, longtems après Jeſus-Chriſt; & les philoſophes du Muſée qui ſe convertirent, donnerent lieu à bien des héréſies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.

Les diſputes qui naiſſoient du Sincrétiſme même, firent imaginer l'Eclectiſme, autre méthode, qui ſe propoſoit moins de concilier les philoſophes, que de prendre ce qu'il y avoit de bon dans chacun. Ce projet eût été louable, ſi les ſyſtemes dans leſquels on devoit puiſer, avoient été faits avec quelque jugement, & ſi l'on avoit pu ſe flatter de ſavoir choiſir, ſans prévention. Mais cette ſeule conſidération vous fait prévoir que l'Eclectiſme ne devoit produire que des abſurdités.

L'Eclectiſme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chrétienne, & inſtruit dans le Sincrétiſme. Il vivoit à la fin du ſecond ſiecle & au commencement du troiſieme. La religion chrétienne ne lui laiſſant pas la liberté de ſe faire un ſyſtême à ſon choix, il embraſſa l'idolâtrie comme plus conforme à ſon deſſein; quoiqu'il ſe crût deſtiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode ſecrete des Pytagoriciens, & il défendit à ſes diſciples de publier l'objet & la nature de ſes

leçons. Ils ne furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lui avoient juré.

Les Eclectiques avoient pour maxime que la vérité est répandue parmi toutes les sectes; & que par conséquent, il ne seroit pas raisonnable de s'assujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisoient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les sceptiques, avec qui ils ne pouvoient pas s'accorder.

Le Platonisme étoit le fond de leur philosophie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étoient sortis. Ainsi le Sincrétisme avoit déja altéré tout ce qu'ils prirent dans ce systême.

Leur ambition étoit sur-tout, d'accorder Platon & Aristote, comme les deux philosophes qui avoient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions & des subtilités, on fit violence au texte, on l'interpréta arbitrairement & on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avoient pensé ni l'un ni l'autre.

Si les idées de Platon & de Pythagore conduisoient naturellement à l'enthousiasme, elles y devoient porter avec plus de violence en Egypte qu'ailleurs. Car de la superstition à l'enthousiasme, le passage est rapide, & les Egyptiens étoient le peuple le plus superstitieux. Aussi les extases étoient-elles communes parmi les Eclectiques; leurs méditations les élevoient au dessus du reste des hommes, & ils voyoient tout ce qu'ils vouloient voir. Quelques-uns pouvoient être de la meilleure foi du monde: car de pareilles extases ne sont dans le vrai, que le délire d'une imagination foible, crédule, échauffée par un soleil ardent. On peut en avoir, lorsqu'on est éveillé; comme on a des songes lorsqu'on dort.

Plus enthousiastes que Platon & Pythagore, les

Eclectiques croyoient pouvoir, dès cette vie s'élever par degrés jusqu'à Dieu, s'abymer dans la divinité, & se défier en quelque sorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perses les avoient imaginées, étoient le fondement d'une confiance si extravagante : car en ce point, ils préféroient Zoroastre à Platon.

Or, dans ce systême, tous les êtres émanans d'un premier principe, sont plus ou moins parfaits, suivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. Delà, les choses visibles & invisibles qui se distribuent en différentes classes pour former l'univers. Tout vient de cette premiere source, les corps comme les esprits ; & nos ames en sont séparées par une longue suite de génies, de démons & de divinités de toute espèce. Elles sont à l'extrêmité de la chaîne, & comme elles se sont éloignées par degrés du principe de tout, elles peuvent aussi s'en rapprocher par degrés. Il leur est par exemple, bien aisé de s'unir aux esprits du dernier ordre, de passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur ; & montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au Dieu suprême. Il ne faut pour cela, que des méditations ; des retraites, des jeunes & des mortifications : régime en effet bien propre à donner l'essor à l'ame, parce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hasard il ne réussissoit pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous ceux qui aspirent à la même perfection, on auroit alors recours à des prieres, à des évocations, à des cérémonies extraordinaires & à des superstitions de toute espece. Car il falloit absolument commercer avec les esprits, soit en s'élevant à eux, soit en les faisant descendre à soi ; c'étoit le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvoit desirer, & de faire des miracles. Ainsi la philosophie, qui se piquoit de prendre avec choix dans tous les systêmes, n'étoit

parmi les Eclectiques, que ce qu'elle avoit été parmi les Chaldéens, c'est-à-dire, de la magie.

L'objet de ces philosophes étoit sur-tout, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, & d'étayer l'idolâtrie, qui penchoit vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir, Ammonius, plus qu'un autre, eût pu se flatter du succès. Elevé parmi des Chrétiens, qui pouvoit mieux les combattre? eût-il ignoré la foiblesse de leurs preuves? & ne leur eût-il pas porté des coups, dont ils ne se seroient pas relevés?

Mais les Eclectiques se garderent bien d'attaquer directement le Christianisme : ils s'attacherent plutôt à défendre l'idolâtrie; il falloit justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui déshonoroient la raison, & qui étoient même l'objet de la raillerie des hommes sensés du Paganisme. Il falloit répondre aux peres de l'église, qui en montroient l'extravagance, & qui opposoient à ces absurdités, l'autorité même des philosophes payens.

L'allégorie vint au secours des Eclectiques; ils interprêterent toute la mythologie à leur gré : ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, & dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyoient émaner du Dieu suprême : en un mot, ils prouverent au monde idolâtre, que ce qu'il avoit cru jusqu'alors, n'étoit pas en effet ce qu'il avoit cru.

Satisfaits d'avoir trouvé ces subtilités, ils applaudissoient, & ils croyoient pouvoir dire aux Chrétiens : *Nous n'admettons qu'un Dieu ainsi que vous, mais comme vous reconnoissez des esprits, des anges, des démons, nous reconnoissons avec tous les philosophes, des divinités qui remplissent l'intervalle entre le Dieu suprême & nous. Elles sont ses ministres : c'est par elles que ses graces descendent jusqu'à nous.*

Delà, ils concluoient, qu'il n'y a dans le vrai,

qu'une religion. Ils la voyoient la même parmi toutes les sectes & parmi tous les peuples. Leurs allégories faisoient disparoître toutes les différences, & paroissoient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le systême qu'ils s'étoient fait; afin même de se rapprocher du Christianisme, ils imaginerent une espece de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre par-tout, ce qui peut s'allier avec leurs principes. Par ce Sincrétisme, ils croyoient prouver que la religion chrétienne n'enseignoit rien de nouveau; qu'elle étoit inutile; & que par conséquent, on ne devoit pas la permettre, ou qu'elle devoit elle-même souffrir l'idolâtrie.

Cependant les Chrétiens renversoient facilement tout cet édifice, parce qu'ils ne se bornoient pas à combattre le culte des idoles par des raisonnemens. Ils prouvoient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les Ecclectiques n'osoient ni nier, ni mettre parmi les prestiges. Le Sincrétisme ne trouvoit point ici de moyen de conciliation; & les Eclectiques eurent recours aux blasphêmes, aux mensonges & aux impostures. Ils dirent que Jesus-Christ n'étoit lui-même qu'un philosophe, qu'il avoit reconnu la multitude des dieux, qu'il les avoit adorés, que par sa sagesse il s'étoit élevé jusqu'à eux, & qu'il en avoit obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'aussi grands miracles à des philosophes, qui n'avoient pas abjuré le Paganisme. Ils choisirent parmi les plus récens, Apollonius de Tyane; & l'on apprit, pour la premiere fois, les miracles, que ces hommes étoient supposés avoir fait, dans des tems, où personne n'en avoit été témoin. Les Eclectiques ne se faisoient point un scrupule de ces impostures. C'étoient selon eux, des fraudes pieuses; & le mensonge même étoit sanctifié, lorsque

la défenſe de leur doctrine en étoit le motif. Ils avoient pris cette façon de penſer des prêtres égyptiens, à qui elle a toujours été chere; ils l'avoient priſe de Pythagore, de Platon, & de preſque tous les anciens; car elle n'a été que trop génerale.

Si cependant Jeſus-Chriſt n'eût été qu'un philoſophe, tel qu'Apollinus, ou Pythagore; il n'auroit pas combattu le polytéiſme. Auſſi les Eclectiques prétendoient-ils que les Chrétiens lui attribuoient des choſes qu'il n'avoit point enſeigné; comme ſi les Apôtres & les diſciples n'avoient pas prouvé par des miracles, qu'ils prêchoient la vraie doctrine de leur maître.

Telle eſt la philoſophie, qui dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe, s'eſt répandue d'Alexandrie juſqu'à Rome & dans preſque tout l'empire. Quoi qu'on lui donnât le nom d'Eclectiſme, ce n'étoit dans le fond qu'une branche de ce Sincrétiſme abſurde, qui étoit fort ancien en Egypte. Je me borne à vous en faire voir l'eſprit & à vous en indiquer les ſources que vous connoiſſez. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails. Il ſuffit de vous faire remarquer que dans le vrai, les Eclectiques n'avoient point de ſyſtême, & qu'ils ne pouvoient en avoir. Leur philoſophie étoit néceſſairement variable, & ſans conſiſtance, puiſque par la nature de l'Eclectiſme, chacun avoit la liberté de choiſir ſes principes & d'imaginer des allégories à ſon gré. D'ailleurs, quand je vous rapporterois leurs différentes opinions, vous n'y comprendriez rien, non plus que moi, non plus qu'eux: car certainement ils ne s'entendoient pas.





CHAPITRE III.

Des opinions qui se sont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jesus-Christ.

Jusqu'à la captivité de Babylone, les Juifs conserverent sans altération la doctrine que Dieu leur avoit donné par Moyse; & même encore après leur retour à Jérusalem, tant qu'ils furent éclairés par Esdras, Aggée, Zacharie & Malachie. Mais après la mort de ces hommes inspirés, la prophétie ayant cessé, & les systêmes des philosophes ayant peu-à-peu pénétré en Judée, les mauvais raisonnemens y produisirent, comme ailleurs des sectes & des absurdités.

Cette révolution répond au tems des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent se refuser à la curiosité de connoître une philosophie, qui promettoit de pénétrer dans la nature de l'univers, qui d'après Platon, parloit de Dieu en termes magnifiques, & qui donnoit une grande considération à ses sectateurs. Ils étudierent donc ce Sincrétisme, qui conciliant Platon, Pythagore, Hermès & Zoroastre, leur fit concevoir le dessein de concilier encore Moyse avec ces philosophes, & en montra le moyen dans l'usage des allégories. En effet, il ne falloit qu'étendre les expressions, les restreindre, ou leur donner des sens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choses. Ainsi frappés de la maniere dont les Platoniciens parloient de Dieu, ils se regarderent dans la Musée, comme dans une de leurs écoles, ils crurent entendre Moyse. Cette

conformité les flatta ; ils en chercherent la raison ; ils se persuaderent bientôt que Moyse étoit la source, où Pythagore & Platon avoient puisé leurs doctrines : ils en chercherent la preuve dans le Sincrétisme qui concilioit tout. C'est ainsi qu'ils devinrent partisans outrés de cette méthode ridicule ; & qu'ils répandirent comme une chose sûre, que les philosophes payens avoient tiré des livres de Moyse tout ce qu'ils avoient dit de mieux. Ils comptoient par là, détruire la prévention où l'on étoit contre leurs lumieres.

Tels étoient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Egypte en avoit encore d'autres qui vivoient loin des villes dans la retraite, & qui s'étoient fait une doctrine singuliere. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorsque Jérusalem fut détruite, & que le peuple fut amené en captivité à Babylone, ceux qui purent échapper, chercherent leur salut hors de la domination du vainqueur ; & se refugierent en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays où leur nom étoit odieux. Afin donc d'y trouver leur sûreté, ils furent forcés d'éviter les villes, & de se retirer dans les lieux les plus reculés & les plus déserts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monastique : car dans de pareilles circonstances, ils ne pouvoient se rassembler qu'en petit nombre, & plusieurs sans doute, étoient dans la nécessité de vivre seuls. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, ils s'accoutumerent insensiblement à penser que la religion pouvoit absolument subsister dans ces choses ; & ils songerent seulement à suppléer au culte par une vie dure & austere. Devenus moines par choix, ils se firent une habitude de la vie ascétique ; il s'introduisit peu-à-peu parmi eux des usages, qui devinrent des regles ; & ces regles s'étant multipliées, & ayant été recueillies, formerent encore un systême de morale & de conduite.

Cependant, comme les Juifs étoient d'eux-mêmes peu capables de faire des systêmes, il y a lieu de croire, qu'ils vécurent ainsi, moins par principe que par usage, jusqu'au tems, oú les Pythagoriciens, persécutés par-tout, chercherent aussi une retraite en Egypte. Or, ceux-ci commencerent à s'y répandre sous Alexandre & sous Ptolémée Soter, qui protégeant plus particulierement les sectes grecques ne paroissoient pas leur devoir être favorables. Craignant donc les ennemis qu'ils trouveroient dans les villes, ils fuirent comme les Juifs, dans les déserts.

Ces anacoretes ou cénobites, Juifs & Pythagoriciens, eurent donc occasion de se connoître. Rapprochés par un même genre de vie, ils se lierent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs; & ils se communiquerent enfin leurs usages & leur doctrine.

Dans ces conversations, les Pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages sur les Juifs, qui suivoient leurs usages par tradition, & sans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les passions, de purger l'ame, de l'élever à Dieu; ils leur montrerent une piété, qui paroissant excellente, étoit bien capable d'entraîner des hommes disposés à l'enthousiasme par l'ignorance, la solitude & le climat. Les Juifs écoutant donc avec avidité, & toujours plus curieux, adopterent une partie des opinions des Pythagoriciens; & se familiarisant avec les allégories, ils connurent enfin le secret de concilier Moyse & Pythagore. C'est ainsi que se sont formées les deux sectes qu'on nomme Esséniens & Thérapeutes. Des traces de Pythagorisme qu'on trouve dans leur doctrine, confirment cette origine, que les circonstances rendent vraisemblable.

Lorsque l'exercice de toutes les religions eut été autorisé par les rois d'Egypte, les moines, Juifs ou

Pythagoriciens, ne craignirent plus la persécution. Mais il est à présumer, que pour la plupart, ils garderent par habitude le genre de vie, qu'ils avoient embrassé par nécessité. Ils ne se rapprocherent des villes, & ne commercerent avec les citoyens que dans la vue de faire des prosélites; à quoi ils réussirent, parce qu'ils étoient enthousiastes, & que les Egyptiens étoient surperstitieux.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore : car voyant que les Juifs venoient d'eux-mêmes s'établir en Egypte, il permit à ceux qui y étoient, de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs, & vous prévoyez que la doctrine fut altérée à Jérusalem, & qu'il y alloit naître des sectes.

Les Esséniens qui vinrent en Judée, n'y trouverent point cette piété sublime, dont ils faisoient profession. Scandalisés de tout ce qu'ils voyoient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autres Juifs, sans se souiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, & ils jugerent que s'ils prenoient part aux sacrifices qui s'y faisoient, ils se rendroient complices des profanations. Ils continuerent donc de vivre à l'écart, ne venant jamais au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, & faisant des sacrifices par-tout où ils se trouvoient, quoique cela fût contre la loi de Moyse.

Loin des villes, ils vivoient de l'agriculture : dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre toutes les passions, fideles à leur parole, & observateurs exacts de leur discipline.

Ils étoient tous vêtus de blanc, avoient leurs biens en commun, se regardoient comme freres, observoient entr'eux l'hospitalité. Lorsqu'un Essénien voyageoit dans les pays, où ils étoient répandus, il n'avoit pas besoin de rien porter avec lui.

Par-tout logé, nourri, vêtu, il trouvoit tout ce qui lui étoit nécessaire. Lors même qu'il se rencontroit parmi des freres qu'il n'avoit jamais vu, il étoit traité comme s'il eût toujours vécu avec eux.

Ils prioient avant le lever du soleil, & se tournoient alors du côté de l'Orient. Après la priere, ils alloient chacun à leurs occupations. A la cinquieme heure du jour, ils entroient dans le bain, & se rendoient ensuite dans un même lieu, où ils dinoient ensemble en observant un profond silence. Un prêtre bénissoit les viandes, avant qu'on y touchât; & quand le repas étoit fini, ils rendoient à Dieu des actions de graces. Alors on se séparoît pour retourner au travail: le soir on se rassembloit & on soupoit encore en silence.

Les jeunes montroient une grande vénération pour les plus âgés, & dans les conversations on écoutoit toujours avec respect le maître qui prenoit la parole.

Si quelqu'un vouloit entrer dans cette secte, on l'éprouvoit pendant trois ans: on ne l'admettoit, que lorsqu'on s'étoit assuré de sa continence, de son zele & de sa constance. Alors il juroit d'observer exactement toutes les cérémonies religieuses, d'être juste, de ne nuire à personne, de rechercher les bons, de fuir les méchans, d'être fidele à ses supérieurs, sur-tout à son souverain; de ne point abuser de l'autorité, s'il parvenoit aux charges, de veiller au maintien de la regle, de transmettre la doctrine telle qu'il l'auroit reçue, de souffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Les Esséniens étoient singulierement attachés à leurs superstitions: les épreuves par où ils passoient, leur genre de vie, leur respect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatisme, & l'opinion qu'ils avoient de leur sainteté, devoient naturellement produire cet effet. Aussi Joseph re-

marque que lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les Efféniens mouroient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire qui fût contraire à leur croyance.

Vous voyez que par la maniere dont vivoient les Efféniens, ils avoient beaucoup de rapport avec les fectateurs de Pythagore. On remarque la même chofe dans leur doctrine; car ils croyoient au deftin, c'eft-à-dire, à une providence, qui enchaînant les caufes & les effets, entraînoit tout néceffairement : ils fe repréfentoient l'ame formée d'un éther fubtil, & qui, immortelle de fa nature, étoit dans le corps comme dans une prifon, d'où elle s'échappoit enfin, pour être punie ou récompenfée. Quant aux lieux où elle paffoit, ils les avoient imaginés d'après la mythologie, dont les idées s'étoient répandues en Egypte. Selon eux, les ames des méchans étoient précipitées dans des fouterrains ténébreux où elles étoient livrées à toutes fortes de tourmens; & celles des bons étoient tranfportées au delà de l'Océan dans une région, où les zéphirs entretenoient un printems perpétuel.

Les Efféniens formoient plufieurs fectes. Il y en avoit par exemple, qui approuvoient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeoient que ce n'étoit pas un état affez faint : ils penfoient d'ailleurs qu'il n'étoit pas prudent de confier à des femmes, le fecret de leur doctrine. Pline remarque avec étonnement que les Efféniens duraffent des fiecles, quoiqu'il ne naquit perfonne parmi eux. Il ne feroit pas fi étonné s'il vivoit aujourd'hui.

Les Thérapeutes font regardés comme une claffe d'Efféniens, mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie eft toute contemplative; ils ne fe regardent plus comme de ce monde, ils abandonnent leurs biens à leurs parens ou à leurs amis; ils quittent leurs peres, leurs meres, leurs freres,

leurs femmes, leurs enfans; ils renoncent en un mot à tous les attachemens terrestres: & retirés dans des solitudes, ou ravis par les choses célestes, leur ame s'élance continuellement vers Dieu, ils rêvent dans le sommeil, des sentences admirables, & voient presque toujours les perfections divines.

Ils vivent solitairement, à une petite distance les uns des autres: & pendant six jours, chacun est renfermé dans son hermitage, sans sortir, sans regarder même déhors. Au lever du soleil, ils prient Dieu que leur ame soit remplie de la lumiere céleste; & au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps & du joug des sens, ils soient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle est employé à la méditation. Ils ne prennent jamais de nourriture que le soir; persuadés que le jour est destiné à l'étude de la sagesse, & qu'on ne doit donner aux soins du corps que quelques momens de la nuit. Ils sont même plusieurs jours sans rien prendre: il y en a qui, le sixieme sentent à peine encore la faim; tant la contemplation qui nourrit leur ame, leur fait oublier toute autre nourriture.

Ils méditent au reste sur la loi, sur les prophêtes: ils les commentent; ils étudient les commentaires de leurs prédécesseurs. Le principe qui sert de fondement à toutes leurs fondations; est que, dans l'écriture; le sens litéral est comme le corps, & que le sens spirituel ou allégorique est comme l'ame. Ils s'écartent donc du premier, pour se rapprocher du second; & à force d'allégories, ils donnent à l'écriture telle ame qu'il leur plaît.

C'est ainsi qu'ils vivent séparément, pendant six jours. Le septieme ils se rassemblent; & comme ils ont une grande vénération pour le nombre sept, ils font de sept en sept semaines une fête, qu'ils célebrent ensemble avec solemnité. Dans les assemblées, ils sont placés suivant l'âge, les bras cachés

ſous le manteau, la main droite poſée ſur la poitrine au deſſous de la barbe, & la main gauche appliquée ſur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus vieux & des plus ſavans : il differte avec gravité & modeſtie ; les autres écoutent dans le ſilence, montrant d'un mouvement de tête, leur approbation ou leur doute.

On ne ſert ſur leur table que du pain, du ſel & de l'eau ; toute l'attention, qu'on a pour les délicats, c'eſt de chauffer l'eau, & de leur donner de l'hyſſope.

Dans les grandes ſolemnités, ils mangent enſemble, mais dans le ſilence. Un d'eux ſeulement propoſe une queſtion, ou réſout celle qui avoit été propoſée par un autre. S'il eſt applaudi, il ſe leve, chante à la louange de Dieu une hymne qu'il a fait, ou qu'un autre poëte a compoſé ; & lorſqu'il finit, tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne ſe ſéparent pas d'abord après le repas. Ils paſſent la nuit à chanter des hymnes, juſqu'au moment où l'aurore va paroître. Alors toutes les voix ſe réuniſſent ; & ſe tournant enſuite vers le ſoleil levant, ils demandent à Dieu l'eſprit de ſageſſe. C'eſt-là que la fête finit. Chacun ſe retire, & va chercher la ſageſſe dans ſon hermitage. Tels ont été les Thérapeutes. Il faut ſeulement remarquer qu'ils admettoient des femmes dans leur ſecte, & qu'ils ne paroiſſent pas s'être répandus au delà de l'Egypte.

J'ai omis pluſieurs détails ſur les Eſſéniens & ſur les Thérapeutes : mais c'en eſt aſſez pour vous faire connoître ces moines, dont Joſeph & Philon admirent la haute ſageſſe. Il y a certainement des choſes louables dans ces ſolitaires. Cependant il me ſemble qu'on ſe fait des idées peu raiſonnables, lorſqu'on penſe trouver la vertu juſques dans des

pratiques, qui ne peuvent être ni agréables à Dieu ni utiles aux hommes. La vraie sagesse ne consiste-t-elle donc qu'à fuir la société, pour laquelle nous sommes nés, & faut-il appeller vertu ou délire, ces allégories où l'esprit s'égare, ces contemplations où la raison se perd, & ces extases où l'ame s'abyme? est-ce le servir? Vous voyez que l'enthousiasme des ascétiques a séduit Joseph & Philon. Il en séduisit beaucoup d'autres; car le fanatisme qui ne permet pas de faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

La philosophie mystérieuse & symbolique causa des désordres en Judée, aussitôt qu'elle s'y répandit. Elle étoit toute nouvelle: mais les Pharisiens, c'est ainsi qu'on nomma ceux qui l'adopterent, imaginerent que Dieu l'avoit révélée à Moyse, & qu'elle leur avoit été transmise par une tradition orale. Sur ce principe, ils appliquerent les allégories à l'écriture, & ils la corrompirent.

Surchargeant la loi d'une infinité d'observances frivoles, ils se piquoient sur-tout, de faire des œuvres de surérogation. Ils jeûnoient plus souvent que les autres Juifs, faisoient de plus longues prieres, couchoient sur des pierres, ou même sur des épines; & pratiquoient des austérités de toute espece. Cependant comme chacun observoit ce qu'il croyoit voir dans l'écriture, chacun aussi imaginoit des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchoient sans lever les pieds, d'autres en marchant, se frappoient la tête contre les murs; & quelques-uns étoient enveloppés dans un capuchon, d'où ils regardoient comme du fond d'un antre. Aureste, s'ils voyoient toutes ces obligations dans la loi, ils y voyoient aussi tout ce qui lui étoit favorable: car ils savoient l'interpréter suivant leurs intérêts.

A cette vaine science & à cette fausse piété qui en imposoit à la multitude, les Pharisiens joignoient encore

encore l'ambition de commander; ils ne négligeoient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugemens qu'ils rendoient; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres, que de févérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité : ils exciterent des guerres civiles, ils perfécuterent lorfqu'ils furent les maîtres : ils fouffrirent l'exil & la mort plutôt que d'obéir à leurs fouverains.

Ils condamnoient les ames des méchans à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettoient la métempfycofe pour celles des bons, & ils croyoient qu'un des corps auxquels elles auroient été unies, reffufciteroit un jour.

Ils reconnoiffoient la providence, ainfi que les Efféniens, & ils lui foumettoient tout ce qui ne dépend pas de la liberté. Mais ils penfoient que les actions méritoires font, tout à la fois, l'effet du concours de Dieu & de l'homme. Voilà ce qu'ils avoient de particulier dans leur doctrine. Ils étoient d'ailleurs auffi différens des nôtres par leurs habits que par leurs pratiques.

Les Pharifiens n'ont pas ceffé avec le temple. Ils fubfiftent encore fous le nom de Rabbins; & c'eft prefque l'unique fecte que fuivent aujourd'hui les Juifs. Toujours attachés de plus en plus à leur méthode fecrette & fymbolique, ces docteurs on fait un corps d'opinions; où l'on retrouve des idées de Zoroaftre, de Pythagore, de Platon, & qui n'eft qu'un amas de contes, de puérilités & d'abfurdités. C'eft ce qu'on nomme cabale.

Ce ne fut pas fans quelque oppofition que la méthode allégorique & fecrette s'introduifit parmi les Juifs de Jérufalem; plufieurs en fentirent les abus: ils jugerent que la loi ne pouvoit fubfifter, s'il étoit

permis à chacun de l'interpréter arbitrairement; & s'attachant à la lettre, ils rejetterent toutes les traditions prétendues des Pharisiens. Mais la dispute, comme il arrive presque toujours, fit tomber dans une extrémité opposée, & produisit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'est donc pas possible qu'une religion & qu'un corps de loi subsistent, sans laisser quelque chose, qui se perpétue par la pratique, suivant les circonstances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il faut par conséquent, admettre des traditions & des interprétations. Tout consiste seulement à distinguer les vraies des fausses. Cela est difficile. Aussi les Sadducéens, craignant d'accorder un principe dont les Pharisiens pourroient abuser pour appuyer leur doctrine, condamnerent les traditions & les interprétations de toute espece, & soutinrent qu'il n'étoit permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Les Pharisiens & les Sadducéens; toujours ennemis, faisoient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devoient donc se contredire plus par haine que par principe; & tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi comme les Pharisiens proposoient des récompenses pour les œuvres de surérogation, les Sadducéens, qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord : *ne soyez pas comme des esclaves; n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses; obéissez sans intérêt; sans espérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de spiritualité est déja une erreur : car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt; & Dieu n'exige pas de nous un culte absolument désintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses.

Cependant les Sadducéens, au lieu de reculer, avancerent encore. Pour prouver que nous ne de-

vons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurerent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence, ils niérent l'immortalité de l'ame & la résurrection ; & parce que vraisemblablement on voulut leur prouver, que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils niérent encore l'existence des anges.

Enfin les Esséniens avoient soumis au destin, jusqu'aux actions des hommes ; & les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissons avec elle comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restoit un troisieme sentiment ; c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, & qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Sadducéens l'embrasserent.

Voilà du moins, autant que je le puis conjecturer, comment les Sadducéens s'engagerent dans une suite d'erreurs. Les Caraïtes furent plus raisonnables : car ils s'appliquerent à s'écarter également de ces deux sectes & à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulieres aux Pharisiens & aux Sadducéens, ils ne connoissoient d'autre regle que l'ecriture, sans néanmoins rejetter les explications, lorsqu'elles étoient nécessaires & faites avec sagesse : aussi reconnoissoient-ils la providence, la liberté, l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines de l'autre vie.

Quelque différence qu'il y eût entre ces sectes, & quelles que fussent leurs erreurs, elles n'ont jamais songé à s'accuser d'hérésie. Au contraire, elles étoient unies de communion ; & si les Esséniens ne venoient pas au temple, ce n'est pas qu'ils en eussent été exclus, c'est qu'ils s'en exclurent eux-mêmes. Il falloit par conséquent, que les Juifs regardassent la liberté, l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, comme autant de choses pro-

blématiques : c'eſt-à-dire, qu'ils n'avoient plus d'idée de religion. [*]



CHAPITRE IV.

Des obſtacles qui s'oppoſoient à l'établiſſement de la religion chrétienne.

POUR juger de la propagation miraculeuſe de la religion chrétienne, il faut conſidérer les obſtacles qu'elle a eu à ſurmonter. Ils ont été en grand nombre.

L'eſprit de diſſention & de révolte ; qui s'étoit répandu en Judée ſous les Aſmonéens & ſous Hérode, en eſt un des premiers. En effet, quoi de plus contraire à une religion de paix, qui prêche l'obéiſſance aux ſouverains, & qui commande à tous les hommes de ſe regarder comme freres ? Devoit-on attendre que les Phariſiens, les Sadducéens & les Eſſéniens oublieroient leurs querelles & leurs opinions, pour ſe ſoumettre à une autorité, qui les condamnoit tous également ? étoit-il poſſible de détruire des préjugés, tranſmis de génération en génération depuis pluſieurs ſiecles, & d'un jour à l'autre, enracinés de plus en plus par des diſputes ou par des guerres ? qu'on obſerve les paſſions des hommes, & on verra que les ſectes

[*] J'ai tiré de l'hiſtoire de la philoſophie de Mr. Brucker ce que j'ai dit ſur les pratiques & les opinions des Eſſéniens, des Thérapeutes, &c. & j'avertis que je puiſerai encore dans cet ouvrage toutes les fois que j'aurai à parler de quelque ſecte.

contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles se combattent davantage.

Non-seulement, le Christianisme trouvoit des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvoit encore dans le caractere de ceux qui les avoient embrassées ; dans l'orgueil des Pharisiens, qui vouloient dominer sur le peuple & sur le roi même ; dans l'obstination des Sadducéens, qui nioient les plus grandes vérités plutôt que de céder ; & dans l'enthousiasme des Esséniens, qui n'estimant que leur doctrine & leurs usages, croyoient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

Il falloit d'ailleurs, abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, & avoir désormais avec eux le même Dieu & la même religion. C'étoit là certainement des nouveautés, avec lesquelles les Juifs ne pouvoient pas naturellement s'accoutumer.

Il est vrai qu'ayant la connoissance du Messie, ils auroient dû le connoître dans Jesus-Christ. En effet, ils n'ignoroient pas qu'il naîtroit de la tribu de Juda, de la famille de David ; dans la bourgade de Bethléem, & à la fin des septante semaines marquées par Daniel : ils savoient qu'il auroit un précurseur, que sa venue seroit cachée, qu'il demeureroit éternellement, qu'il feroit des miracles, & plusieurs autres circonstances, qui se sont toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais par-tout dans l'écriture, ils trouvoient le Messie Dieu & homme, grand & abbaissé, maître & serviteur, prêtre & victime, roi & sujet, soumis à la mort & vainqueur de la mort, riche & pauvre, puissant & sans forces ; & ces idées, contradictoires en apparence, voiloient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginerent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représenterent sem-

blable à ces hommes, que Dieu leur avoit envoyé plusieurs fois, pour les tirer de l'oppression & de la servitude : & ils le jugeoient seulement plus grand. Ce devoit être un héros, un conquérant, dont le royaume seroit de ce monde, qui étendroit son empire sur toute la terre, & qui combleroit les Juifs de toute sortes de biens temporels. Ces préjugés flattoient si fort leur amour propre, qu'ils ne voyoient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquoient dans des sens figurés. Aussi étoit-il prédit qu'ils verroient sans connoître, qu'ils entendroient sans comprendre, qu'ils seroient réprouvés; & qu'un peuple auparavant infidele & étranger, entreroit dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnoître le Messie dans Jesus-Christ pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle.

Les obstacles n'étoient pas moindres du côté des Payens. Il falloit leur persuader que leurs idoles n'étoient pas des dieux; & que rien n'étoit plus injurieux à la divinité que les fêtes & les spectacles, dont ils ne pouvoient se passer, & qui faisoient la principale partie de leur culte. Il falloit ouvrir leurs yeux sur cette multitude de fables, qu'ils avoient toujours cru; qu'ils aimoient à croire, parce qu'elles étoient ingénieuses; & dont ils cachoient l'absurdité par des allégories. En un mot, il falloit tout à la fois combattre & les goûts du peuple & ses préjugés.

Les Romains sur-tout, étoient difficiles à convaincre. Persuadés que leurs succès étoient l'effet de leur piété, & que les dieux de Rome avoient combattu pour eux, ils ne doutoient pas que la ruine de l'empire ne dût suivre de près le changement de culte; & ils ont été attachés à leurs superstitions plus qu'aucun autre peuple. Aussi étoient-ils intolérans à certains égards. Ce n'est pas qu'ils

voulussent forcer les nations d'adorer avec eux les mêmes idoles : ils auroient plutôt été jaloux de conserver les leurs pour eux seuls. Ils ne faisoient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis : mais ils ne permettoient pas d'apporter à Rome de nouveaux dieux & d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auroient craint d'ébranler l'empire, en offensant les dieux qui l'avoient protégé. C'est pourquoi Alexandre Séverе se hâta de renvoyer Elogabal; démarche qui fut fort agréable au peuple.

Jamais la Judée, les provinces de l'empire & Rome même n'ont vu plus de magiciens & d'astrologues, que pendant les trois premiers siecles de l'église. Ainsi le peuple séduit de toutes parts, & peu capable de discerner la vérité, confondoit par une ignorance monstrueuse, Jesus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion, ne pouvant nier les miracles, profitoient de cette disposition des esprits; & ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentoient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéroient que les inconvéniens, d'un changement de culte : & jugeant du Christianisme par toutes les autres religions, ils le rejettoient sans l'examiner.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs auroit dû de bonne heure attirer & fixer l'attention de tout le monde ; mais il faut remarquer que le Stoïcisme, alors fort répandu, avoit accoutumé les Romains à voir des morts courageuses ; & qu'en Judée les Pharisiens, les Sadducéens, & les Esséniens avoient souvent montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnerent donc pas. On les voyoit mourir; & sans chercher les motifs de leur persuasion, les plus modérés des Gentils les accusoient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention; les meilleurs esprits n'examinent pas & ils condamnent

Une caufe de cette prévention, c'eſt le mépris qu'on avoit généralement pour les Juifs, dont on fuppofoit que les Chrétiens n'étoient qu'une fecte. Comme on les croyoit ignorans, crédules, fuperftitieux, & qu'on avoit toujours négligé de s'inftruire de leur culte, on ne fongeoit pas à faire des recherches fur les changemens qui arrivoient à leur religion.

Il fuffit de lire les écrivains profanes, pour fe convaincre de cette vérité, & pour s'affurer que les gens de lettres, trop prévenus, fe font peu occupés des Juifs & des Chrétiens. Les gens du monde ne s'en occupoient pas davantage : plongés dans le vice ou dans le luxe, & tous entiers à leur fortune, ils n'étoient pas difpofés pour une religion, qui condamnoit les mœurs du tems. C'étoit tout au plus, pour eux un fujet de converfation. Chacun en parloit fuivant fes prétentions & fes préjugés. C'étoit des contes ridicules, des calomnies, des horreurs; & tous fe faifoient des idées très-fauffes. C'eſt ainfi que raifonnent dans tous les fiecles les hommes riches & défœuvrés.

Quand même la prévention eût été moins grande contre les Juifs, elle n'en eût pas été moindre contre les Chrétiens : au contraire, puifque les Juifs en étoient les plus grands ennemis. Il étoit donc naturel qu'on méprifât les Chrétiens, ou parce qu'on les confondoit avec les Juifs, ou parce qu'ils en étoient méprifés.

Les philofophes, obftinés dans leurs fyftêmes, & livrés à leurs difputes, obéirent à la même prévention, & dédaignerent d'abord de prendre connoiffance des commencemens du Chriftianifme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine, dont l'efprit étoit contraire à leurs opinions, & qui condamnant l'or-

gueil & la confiance, ordonnoit de croire avec humilité. C'est pourquoi si quelques uns se convertirent, le plus grand nombre se déclara contre la religion chrétienne; & n'omit rien pour l'empêcher de se répandre.

Quand on considere la magie, l'astrologie, les oracles, les cérémonies religieuses, les superstitions, les opinions des sectes, & tous les préjugés qui régnoient; on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule, qu'on l'étoit dans ces siecles. Cependant cette incrédulité étoit opposée à la religion, qui en condamnoit l'objet; car plus on étoit crédule en ces choses, moins on devoit croire en Jesus-Christ.

Tels ont été en général les obstacles à l'établissement du Christianisme. Mais il s'en devoit former encore d'autres. Toutes les puissances alloient s'armer pour le détruire.



CHAPITRE V.

Considérations sur le premier siecle de l'église.

Le peuple ne raisonne pas, il juge par habitude, & il est porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité & sans réfléchir.

Le philosophe tient encore plus à ses opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raisonne: il compte d'autant plus sur ses lumieres, qu'il raisonne plus mal: il s'offense, s'il est contredit: il s'entête par amour propre.

Les gens du monde, qui se piquent d'avoir le plus

de jugement, observent les préjugés du peuple; s'amusent des disputes des philosophes; & finissant par mépriser ce qui se dit de part & d'autre, ils jugent que tout est problématique. Ils considerent, sur-tout, d'un œil indifférent, les questions les plus importantes lorsque les circonstances détournent leur attention sur de grands interêts où il s'agit de leur fortune & de leur vie. C'est ce qui a dû arriver dans le premier siecle, sous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron, & de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures, les hommes les plus éclairés ne sauroient faire une révolution subite, quelque science & quelque éloquence qu'on leur suppose. Le peuple ne sera pas capable de suivre leurs raisonnemens, les philosophes, les combattront, les gens du monde ne les écouteront pas. Il faudroit des siecles pour éclairer l'univers avec le secours seul de la raison.

Aussi les apôtres étoient-ils tout à fait ignorans. Leurs écrits sont sans art : ils ne montrent que du mépris pour les sciences des Gentils : ils font gloire d'une sagesse, qui paroît folie aux yeux du siecle : & ils n'appellent d'abord à eux que les hommes simples, dont l'esprit est mieux disposé, parce qu'il est moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux Chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertissoient, étoient des hommes sans lettres; & c'étoit avec fondement, dans le premier siecle de l'église. Mais ces ignorans, une fois convertis, étoient éclairés par une sagesse bien supérieure à la sagesse humaine; & devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, il devoient enfin convaincre les savans. L'ignorance n'est donc pas un reproche à faire aux premiers Chrétiens. C'est une preuve que la religion ne se répandoit pas par les mêmes moyens que les sectes des philosophes.

Les miracles de Jesus-Christ, annoncés par les apôtres qui en avoient été témoins, & confirmés par les miracles qu'ils faisoient eux-mêmes: voilà les causes de la propagation du Christianisme. Les boiteux qui marchent, les aveugles qui voient, les morts qui ressuscitent, le don des langues communiqué par l'imposition des mains, sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent, se soient instruits dans les sciences humaines; ni que ceux qui s'y rendent, se soient exercés dans l'art de raisonner. On vit, on crut; & la foi, scellée du sang des martyrs, parvint dans les siecles suivans à ceux qui n'avoient pas vu. En effet, peut-il rester quelque doute, quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent en souffrant la mort au milieu des tourmens?

Saint Etienne fut le premier martyr, & ce fut alors que les fideles, persécutés à Jérusalem, se disperserent dans la Palestine prêchant par-tout l'évangile, mais ne l'annonçant néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. Saint Philippe, un des sept diacres, vint prêcher à Samarie: car on ne confondoit pas les Samaritains avec les Gentils, quoique les Juifs, les jugeassent hérétiques: en effet, ils avoient la circoncision, & faisoient profession d'adorer le vrai Dieu, suivant la loi de Moyse. Plusieurs se convertirent à la vue des miracles; & furent instruits & baptisés. Le saint diacre ne pouvant leur donner lui-même le St. Esprit, Pierre & Jean vinrent consommer son ouvrage; ils imposerent les mains sur les nouveaux convertis; & le St. Esprit, descendu sur eux, donna des marques de sa présence par le don des langues & d'autres graces sensibles.

Parmi ceux qui embrasserent la foi, étoit un magicien, nommé Simon; mais sa conversion n'étoit pas sincere; il songeoit seulement à se perfectionner

dans son art, & il espéroit d'apprendre de Philippe le secret de faire des prodiges. Aussi quand il vit les merveilles opérées par l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux apôtres, pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le St. Esprit. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit St. Pierre, *toi, qui penses que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent.*

Alors renonçant au Christianisme, Simon ne songea plus qu'à se faire chef d'une nouvelle secte. On le regarde comme hérétique, sans doute, parce qu'il avoit été Chrétien: on devroit plutôt le compter parmi les imposteurs, qui se sont donnés pour le Messie. Il n'a rien conservé ni des dogmes ni de la doctrine de Jesus-Christ. Son systême, qui est, on ne peut pas plus extravagant, ne mériteroit pas de nous arrêter, s'il ne l'avoit pas puisé dans des sources d'où sont nées plusieurs hérésies.

D'après les principes de Zoroastre, les orientaux se représentoient, au-delà du monde, une lumiere immense, qui étant répandue dans un espace sans corps, étoit pure & sans mélange d'aucune ombre. Cette lumiere, toujours vivante, étoit supposée donner la vie à tout; & l'écoulement de ses rayons, qui se répandoient à l'infini, faisoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation. Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténébres; où quelques rayons se sont répandus. Or, les ténébres ne sont qu'une privation de lumiere; elles ne sont rien par elles-mêmes, il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumiere premiere, pure & immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes expliquoient l'émanation de la matiere. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de peu de lumiere & de beaucoup

de ténébres, ou autrement d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

Mithra, c'eſt ainſi qu'ils nommoient cette ſource de lumiere, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puiſque les ténébres ne pouvoient approcher de ſa ſubſtance lumineuſe. Les dieux, qui en émanoient immédiatement, participoient donc à toute la plénitude de ſa lumiere ou de ſa divinité. Mais les émanations venant à ſe ſuccéder, il ſe trouvoit enfin des dieux qui étoient tout à fait hors de cette plénitude. L'eſſence divine s'affoibliſſoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur ſource; & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils ſe rapprochoient & participoient plus des ténébres.

Cette ſuite d'eſprits rempliſſoit l'intervalle qui eſt entre Dieu & la matiere; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténébres, avoient ſeuls produit le monde. Mais ils n'avoieent pu le produire que très-imparfait, parce que des ténébres naiſſent néceſſairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.

Ces eſprits préſidoient à tout: ils étoient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puiſſans que les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient à une plus grande diſtance de la ſource commune; ils les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient aſſujetties à toutes les miſeres de la vie.

Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais, il s'agiſſoit de ſe ſouſtraire aux uns, de ſe rendre les autres favorables, de ſe dégager des liens du corps, de s'élever au deſſus des ténébres, & de tendre vers la ſource de la lumiere. Voilà ſur quels principes on imagina les ſuperſtitions & les extravagances de la magie; & Simon prit toutes ces abſurdités dans l'école d'Alexandrie.

Dieu, ſelon lui, ſubſiſte, dans une lumiere inacceſ-

ſible. Les Eons ou Eones ſont les ſubſtances divines qui en émanent plus immédiatement. Ils ſont les uns actifs, les autres paſſifs: ils ſont de différent ſexe: il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence étoit d'abord deſtinée à former le monde: Mais s'étant échappée de la plénitude de lumiere, du ſein de Dieu, elle avoit engendré les anges, qui ayant uſurpé l'empire ſur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les ſeules divinités. Dans cette vue, ils avoient empêché leur mere de retourner à ſon principe, la faiſant paſſer de corps en corps, & l'expoſant à toutes ſortes d'ignominies.

Simon ſe donnoit lui-même pour un de ces Eons, qui étant émané immédiatement, avoit plus de puiſſance que tous les anges enſemble. Il étoit venu pour délivrer l'intelligence, & pour enlever le monde à la tyrannie des démons. Il avoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit acheté à Tyr, & qu'il diſoit être cette intelligence même. Il la nommoit Hélene ou Selene, c'eſt-à-dire, la Lune ou Minerve. Il prétendoit qu'elle étoit deſcendue en terre, en paſſant de ciel en ciel; qu'elle étoit cette même Hélene, qui avoit été la cauſe de la ruine de Troye; & il lui donnoit quelquefois le nom de St. Eſprit, la repréſentant comme l'ame du monde, & la ſource de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un Eon, un Sauveur, le Meſſie; & il vouloit bien être adoré ſous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, & pour procurer le ſalut aux hommes, il aſſuroit qu'il ſuffiſoit de mettre ſon eſpérance en lui & en ſon Hélene, diſant d'ailleurs que les bonnes œuvres ſont inutiles; & que la diſtinction du bien & du mal moral n'eſt qu'une

invention des anges, pou tenir les hommes dans la servitude.

Il lui falloit des miracles. Il se vanta donc d'attirer des enfers les ames des prophêtes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de voler dans les airs, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il vouloit, &c. Ces mensonges, aidés de quelques prestiges, persuadoient le peuple, qui croit volontiers, lorsqu'on lui promet des merveilles.

Simon forma donc une secte. Il eut de grands succès à Samarie. Si nous en croyons St. Justin, il fut reçu à Rome comme un Dieu, & on lui éleva une statue ; avec cette inscription, *Simoni Deo Sancto*. Ce saint a vu lui-même cette statue, qui subsistoit, encore vers l'an 150. St. Clément d'Alexandrie, St. Irénée, St. Cyrille de Jérusalem, Tertullien, Eusebe & Théodorat assurent la même chose, & St. Augustin ajoute que cette statue avoit été dressée par autorité publique. Voilà un fait bien attesté, & ce qui semble le confirmer, c'est qu'il ne paroît pas avoir été jamais contredit par les Payens.

Mais dans l'isle du Tibre, au même endroit où St. Justin croit avoir vu cette statue, on en déterra une en 1574, avec cette inscription qui subsiste encore : *Simoni Deo Sancto*, c'étoit là les noms d'une divinité qui présidoit aux sermens. Cette découverte a fait conjecturer que St. Justin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement, & sera tombé dans une méprise. Plusieurs raisons viennent même à l'appui de cette conjecture.

Premierement, l'esprit du gouvernement ne permettoit pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déféré les honneurs divins

aux empereurs, c'étoit par crainte ou par flatterie, comment les auroient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit & sans autorité ?

En second lieu, les loix condamnoient les magiciens, elles ont plus d'une fois sévi contr'eux : elles punissoient sévérement ceux qui les consultoient. Que la populace ait donc été séduite par les prestiges de Simon, le sénat se fera-t-il aveuglé lui-même, jusqu'à diviniser, dans cet homme, ce qu'il méprisoit dans les autres magiciens ? cette apothéose, si contraire aux loix, se seroit-elle faite sans obstacles ? les historiens n'en auroient-ils point parlé ? & ne se seroient-ils pas fait un devoir d'en marquer toutes les circonstances.

En troisieme lieu, si les Romains avoient adoré Simon, ils auroient adopté ses erreurs, & on en trouveroit depuis, quelques traces dans leur religion. Or, cela n'est pas. Les peres même qui leur reprochent de l'avoir reconnu pour Dieu, ne leur reprochent pas d'avoir embrassé sa doctrine. Les Romains ne paroissent seulement pas l'avoir connu : ou du moins il faut qu'ils l'aient bien négligé ; car le nom de cet imposteur ne se trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin, quant aux peres qui parlent de la statue de Simon, ils n'ajoutent rien au témoignage de St. Justin ; parce qu'ils auroient répété le fait d'après lui, d'après les bruits populaires, auxquels la méprise de ce saint avoit donné lieu. Si St. Augustin dit que cet apothéose s'étoit faite par autorité publique, c'est que l'ayant supposée vraie, il a jugé avec raison qu'elle n'avoit pas pu se faire autrement. D'ailleurs quand un fait s'est une fois répandu, il n'est pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelles circonstances.

Vers l'an 65 sous Néron, Simon, étant à Rome, entreprit de voler, & vola, dit-on, quelques momens :

mens : mais St. Pierre & St. Paul s'étant mis en priere, il fut précipité & mourut de sa chûte. Ce fait est encore bien suspect : car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de soin tout ce qu'ils savoient de cet imposteur ; & ceux qui le rapportent, ne remontent pas plus haut que le troisieme siecle ; encore ne s'accordent-ils pas sur les circonstances. Quoiqu'il en soit, les Apôtres n'avoient certainement pas besoin de ce triomphe.

Je passe sous silence d'autres magiciens moins célebres. Mais j'ai dû vous faire connoître Simon ; parce que plusieurs hérétiques ont puisé dans la même source que lui & sont tombés dans des erreurs semblables ; on les nomme *Gnostiques* mot qui signifie éclairés.

Les Gnostiques ont formé quantité de sectes. Il seroit bien difficile de marquer en quoi elles different. Il y en a même plusieurs, dont on ne sait que le nom. En général, les anciens hérétiques affectoient de se dire Gnostiques, parce qu'ils se flattoient d'être venus pour répandre la lumiere : mais ceux qu'on nomme plus particuliérement ainsi, sont des philosophes, qui se piquoient d'avoir des connoissances supérieures sur Dieu & sur le monde. Leur systême, ainsi que celui de Simon, portoit sur les émanations de Zoroastre. Ils entreprenoient d'expliquer la génération de tous les Etres par une suite de dieux, d'éons, d'anges, d'esprits ; considérant le premier principe comme une mer immense, comme un abîme qui comprenoit tout, & d'où ils voyoient sortir des écoulemens, qui s'altéroient peu-à-peu & qui se terminoient à la matiere. Enfin ils croyoient rendre raison du mal moral & du mal physique ; parce qu'ils imaginoient que les anges, qui avoient formé le monde, étoient imparfaits, & qu'il s'étoit d'ailleurs

répandu dans leurs ouvrages des démons malfaisans. Prévenus pour cette doctrine, ils se précipitoient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étoient occupés que des moyens de se soustraire aux puissances des ténébres ; & ils se vantoient d'y réussir par des initiations, des sacrifices & des abominations de toute espece.

Frappés des miracles, ces philosophes embrasserent le Christianisme : mais bien loin de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jesus-Christ ; & jugeant même qu'ils étoient destinés pour l'expliquer, ils accuserent les apôtres de l'avoir mal-entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'étoit qu'un de leurs Eons, une de ces premieres émanations, qui participoient le plus à la divinité ; & ils en conclurent qu'il n'avoit pas pu prendre réellement un corps ; & que sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, n'étoient que des apparences. En un mot, ils nierent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert, & qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils nioient encore la résurrection, n'imaginant pas que les ames pussent tout à la fois retourner à Dieu & être unies à des corps. Ils les condamnoient même à passer successivement dans plusieurs animaux ; & ils ne les jugeoient dignes de remonter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seroient remplies de la doctrine qu'ils enseignoient. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les erreurs des Gnostiques : je négligerai même de vous parler des différentes sectes, qu'ils ont formé : il me suffit de vous avoir montré la source, d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.

L'église, troublée par des hérétiques, & combattue par des imposteurs, étoit encore persécutée par les Juifs, & faisoit néanmoins de grands pro-

grès. St. Paul, converti miraculeusement lorsqu'il ne songeoit qu'à répandre le sang des Chrétiens, devint apôtre lui-même, & contribua beaucoup à répandre la foi.

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fideles alors y jouissoient de la paix, marchant dans la crainte du Seigneur, & s'édifiant mutuellement. Il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendoient leurs maisons ou leurs terres: ils en mettoient le prix aux pieds des apôtres; & les biens étoient en commun.

Les fideles s'assembloient les dimanches, dans une maison particuliere. Ils lisoient l'écriture, ils écoutoient les exhortations des apôtres, des prêtres ou des prophetes inspirés extraordinairement. Ils chantoient ensuite les pseaumes de David, ou d'autres cantiques; & faisoient ensemble un repas, qu'on nominoit Agape: mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'étoit introduit pour entretenir l'union, & en mémoire de la cene, où Jesus-Christ institua l'Eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnoit la communion aux fideles.

Cependant la persécution ayant recommencé, les apôtres se disperserent vers l'an 42, au commencement du regne de Claude. Ce fut alors que St. Pierre vint établir son siege à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, & avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étoient convertis: mais le corps de la nation, s'étant opiniâtré dans son aveuglement, l'évangile fut porté aux Gentils, & les apôtres prêcherent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La conversion des payens occasionna quelques divisions: car les fideles circoncis, se regardant comme le seul peuple de Dieu, ne croyoient pas

devoir partager avec d'autres, la grace de l'évangile : ils vouloient au moins obliger à la circoncision & aux observances de la loi mosaïque, tous les Gentils qui embrassoient le christianisme.

Cette question donna lieu au premier concile. Cinq apôtres, St. Pierre, St. Jacques, St. Paul, St. Barnabé, & plusieurs prêtres s'étant assemblés, il fut décidé que les observances légales n'étoient plus nécessaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis & les apôtres voulant maintenir la paix, s'y conformerent eux-mêmes quelquefois. Ils étoient bien éloignés de condamner comme mauvaises, des cérémonies, qui avoient été bonnes pour le tems auquel Dieu les avoit ordonnées.

La charité régnoit entre toutes les églises. Les riches se faisoient un devoir de soulager les pauvres; & on envoyoit de toutes parts des aumônes à Jérusalem, pour secourir les fideles qui étoient en grand nombre dans la Judée. Les Apôtres ne négligeoient rien, pour maintenir cette paix & cet amour. Ils ne vouloient pas que les Chrétiens eussent des procès, ou du moins ils vouloient qu'ils prissent d'autres chrétiens pour arbitres. En effet, il y avoit quelque danger d'idolâtrie à paroître devant les tribunaux des payens, ne fût-ce qu'à cause des fermens. C'est pourquoi dans la primitive église, les évêques ont été les arbitres des différens, qui s'élévoient parmi les fideles; & cet usage a subsisté long-tems.

La charité des Chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites, qui font dégénérer en abus les choses les plus saintes. Il y eut de ces hommes, qui prêcherent l'évangile pour exiger de grosses retributions. Ils pilloient les fideles : ils les traitoient durement; faisant un trafic de leurs travaux, & cherchant à s'élever en abaissant les vrais apôtres. C'est ainsi

que des imposteurs abusoient de la piété des Chrétiens.

Alors régnoit Néron. Ce prince, voulant détourner sur des innocens la haine qu'on lui portoit, accusa les Chrétiens de l'incendie, dont on l'accusoit lui-même. C'est le premier empereur, sous lequel ils ont été persécutés, & ils en faisoient gloire. Sur la fin de son regne, St. Pierre & St. Paul souffrirent le martyre à Rome; St. Marc en Egypte, où il avoit répandu la foi. Il y avoit déja dans cette province des Chrétiens, qui menoient la vie des Therapeutes.

Alors Vespasien marchoit contre les Juifs, qui après avoir essuyé bien des vexations, s'étoient enfin soulevés. Divisés entr'eux, pressés par les troupes romaines dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrêmités. La ville de Jérusalem fut prise & détruite, ainsi que le temple, comme Jesus-Christ l'avoit prédit.

Les Juifs ayant ensuite causé quelques troubles en Egypte, Vespasien ordonna d'abattre le temple qu'ils avoient bâti, malgré les défenses de la loi, environ cent cinquante ans avant Jesus-Christ. Il craignoit que ce ne fût pour eux une occasion de se réunir, & de se porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas absolument exécutés : mais ce temple fut au moins fermé, & on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs, restés sans temple & sans sacrifices, cesserent de former un peuple à part; & depuis, il ne leur a jamais été possible de se réunir. Il semble que Joseph leur historien, n'ait écrit que pour montrer l'accomplissement des prophéties : témoignage d'autant plus fort, que venant d'un Juif, il ne sauroit être suspect.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea, avec la derniere rigueur, les tributs dont on les

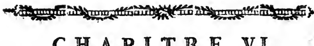
avoit chargés ; & qui porta, sur la fin de son regne, des édits cruels contr'eux. Cette persécution enveloppa les Chrétiens que les payens ne distinguoient pas encore des Juifs ; Flavius Clément, cousin germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme & sa niece, toutes deux nommées Domitilla, furent bannies. L'apôtre St. Jean, sorti miraculeusement d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Patmos ; & plusieurs autres chrétiens souffrirent le martyre. On les accusoit du Judaïsme, d'impiété, & d'athéïsme. C'étoit en effet les seuls crimes, dont ils pussent être coupables aux yeux des Payens. Cependant tous les efforts des puissances devenoient inutiles. L'église s'affermissoit au milieu des persécutions : elle croissoit de plus en plus. Rien ne prouve mieux, qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes.

La prévention contre les Chrétiens étoit générale. Les peuples se soulevoient contr'eux, sans les connoître, & le gouvernement avoit pour maxime de les condamner, sans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les persécutoient pas, ils les abandonnoient au moins comme des hommes peu raisonnables, qui méritoient d'être les victimes de leur entêtement. Les persécutions que St. Paul a souffert nous font voir avec quelle indifférence les Gentils traitoient également les Chrétiens & les Juifs. Gallion, frere de Séneque, étant proconsul d'Achaïe, ne voulut pas seulement écouter St. Paul accusé par les Juifs, d'introduire un culte contraire à la loi : *s'il s'agissoit de quelque crime, ou de quelque injustice, je vous écouterois*, leur dit-il : *mais si ce sont des questions de mots sur votre loi, je m'en rapporte à vous, & je n'en veux pas être le juge.* Festus, gouverneur de Judée traitoit ces choses avec la même indifférence. *Ils ne l'ont accusé*, disoit-il, en parlant de St. Paul, *d'aucun des crimes que je soupçonnois :*

mais seulement, ils proposoient contre lui des questions de leur religion, & parloient d'un certain Jesus mort, que Paul disoit être vivant.

Si les Gentils confondoient les Chrétiens avec les Juifs, il étoit naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques & les catholiques; & que par conséquent, ils se prévinssent de plus en plus contre l'église. Or, les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejetterent, sur la religion, les erreurs qu'elle condamnoit : ils la rendirent méprisable & odieuse par leurs calomnies; & ils échaufferent si fort l'esprit du peuple, que c'étoit assez de s'avouer chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes, qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolâtrie, parce que c'étoit la religion du prince. Apollonius de Tyane, Pythagoricien, est le plus célebre. Je n'en dirai cependant rien, parce que son histoire, plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractere de vérité. On voit seulement, que malgré la grande réputation dont il a joui à Rome, & dans tout l'empire, il n'a néanmoins laissé, après lui, ni disciples, ni sectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas sur son âge.

Combien donc la religion n'a-t-elle pas eu d'obstacles à vaincre dans ce premier siecle! mais quand vous verrez dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont, le nombre des miracles & des martyrs, vous ne serez pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.



CHAPITRE VI.

Idée générale des événemens dans le second siecle de l'église.

NERVA avoit défendu qu'on accusât personne d'impiété ou de Judaïsme : il avoit même diminué les tributs, dont on accabloit les Juifs : & en rappellant les exilés, il avoit rendu la liberté à ceux qu'on avoit bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un tems de repos pour l'église ; mais ce tems fut court, puisque ce prince ne régna qu'un an & quelque mois.

Trajan défendit les assemblées qui n'étoient pas autorisées par les loix. C'étoit défendre indirectement l'exercice de la religion chrétienne. Ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions, & l'église fit de nouveaux progrès, parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Cependant ceux qui commandoient dans les provinces n'étoient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devoient tenir : nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune, gouverneur de Bythynie, écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les Chrétiens ou ce qu'on recherche ; si c'est le nom seulement, ou quelques crimes attachés à ce nom ; si, distinguant les âges, on doit traiter les enfans avec moins de rigueur ; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent, ou si c'est assez d'avoir été une fois chrétien pour être censé encore coupable, lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude, il envoyoit cependant au supplice ceux qui persistoient ; ne doutant pas que

leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le nombre des accusés l'effrayoit : il en voyoit de tout âge, de tout sexe, de toute condition : cette superstition, ajoute-t-il, avoit infecté les villes & la campagne ; & il avoit trouvé les temples presqu'abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher en quoi les Chrétiens pouvoient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive ; & tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes, qui eurent la foiblesse d'abandonner la foi, c'est qu'ils s'assembloient un certain jour avant le lever du soleil ; qu'ils chantoient un cantique en l'honneur du Christ, leur Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à commettre aucun crime, mais à ne faire ni vol, ni larcin, à ne point manquer à leur parole, & à ne point dénier un dépôt ; & qu'ils se rassembloient une seconde fois pour prendre un repas. Pline, ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiment renvoyoit tous les accusés qui désavouoient le christianisme, & qui faisoient des actes d'idolâtrie.

On voit par cette lettre combien la religion chrétienne étoit déja répandue. Mais ce qui étonne, c'est l'aveuglement des Gentils. Comment Pline, après toutes ses recherches, ne trouvoit-il dans les Chrétiens que l'opiniâtreté & de la superstition ? comment n'a-t-il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonnable ? & comment n'a-t-il pris aucune connoissance des miracles, qui en prouvoient la divinité. Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement, il cherchoit moins à découvrir ce que croyoient les Chrétiens, qu'à les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre étoient-ils plus faits pour répandre leur sang, que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il falloit punir ceux qu'on accusoit, s'ils s'avouoient chrétiens, & renvoyer, comme innocens ceux qui sacrifioient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, & d'avoir aucun égard aux accusations, lorsque c'étoit des libelles sans nom d'auteurs. Mais s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher, & s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir ? Voilà des contradictions où l'on tomboit, parce qu'on vouloit empêcher les progrès de la religion ; telle a été dans ce siecle, la conduite des Gentils envers les Chrétiens.

Cette prévention aveugle fit durer la persécution sous le regne suivant. Adrien, à la vérité, ne porta point d'édits contre l'église : mais il étoit si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs & des Romains, & si adonné à l'astrologie, à la divination & à la magie, qu'on pouvoit impunément persécuter tout ceux qui se déclaroient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenoient tous les jours plus odieux. Les dernieres années du regne de Trajan, ils s'étoient soulevés en Egypte, ils avoient commis les plus grandes cruautés, & on ne les avoit soumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or, les Chrétiens partageoient la haine qu'on portoit aux Juifs ; c'étoit donc là une nouvelle raison pour les persécuter.

Cependant Adrien étant à Athènes, pour la seconde fois, la huitieme année de son regne, Quadrat lui présenta une apologie pour la religion chrétienne. Disciple des apôtres, il avoit comme eux prêché l'évangile, & fondé plusieurs églises. Dans le même tems Aristide, philosophe athénien, fit aussi une apologie. Ce sont là les premiers écrits pour la défense de la religion. Il n'en reste rien :

nous ſavons ſeulement qu'on en a fait beaucoup de cas, & que Quadrat s'appuyoit ſur les miracles, dont il démontroit la vérité.

Les raiſons de ces deux apologiſtes furent ſoutenues par une lettre de Sérénius Granianus, proconſul d'Aſie, qui repréſentoit à l'empereur combien il étoit odieux de punir les Chrétiens ſur le nom ſeul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les Chrétiens fuſſent les victimes des plaintes vagues & des cris tumultuaires du peuple. Il ordonna qu'on les produiroit devant les tribunaux, pour être condamnés s'ils étoient convaincus d'avoir fait quelque choſe contre les loix, ou pour voir punir les calomniateurs qui leur ſuppoſeroient fauſſement des crimes. Cet ordre diminua la perſécution, ſans l'éteindre entiérement : car les aſſemblées ſeules étoient un prétexte ſuffiſant pour accuſer les Chretiens.

Adrien avoit envoyé une colonie à Jéruſalem, & ayant rétabli cette ville ſous le nom d'Aëlia Capitolina, il avoit bâti un temple à Jupiter dans la place même du temple de Dieu ; les Juifs ne pouvant ſouffrir cette idolâtrie, ſe révolterent, & ce fut leur ruine. L'empereur, qui réduiſit la Judée en ſolitude, leur défendit d'oſer jamais venir à Jéruſalem, ou même d'en approcher. Cet événement eſt de la dix-huitieme année d'Adrien & de la cent trente-quatrieme de Jeſus-Chriſt. C'eſt l'époque où les reſtes de l'ancienne ſervitude de la loi commencerent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus à Jéruſalem que des chrétiens, gentils d'origine.

Juſqu'alors les héréſies n'avoient été que le ſyſtême abſurde des Eons, manié & remanié de bien des manieres, & Valentin un des derniers & des plus célebres de ces hérétiques, avoit donné naiſſance à bien des ſectes. Mais Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon & l'autre mauvais,

Marcian, son disciple, répandit, quelques années après, cette doctrine, & fit un grand nombre de sectateurs. Il importe peu d'examiner comment ils concevoient l'un & l'autre ce systême. Il suffit de remarquer, que, quoiqu'ils rejettassent les Eons, ils étoient cependant Gnostiques à bien des égards. Ils raisonnoient en effet sur les mêmes erreurs ; & par conséquent, leur hérésie étoit un rejeton de la philosophie orientale.

L'église avoit alors un grand défenseur dans St. Justin, le plus ancien auteur ecclésiastique dont il nous reste des écrits. Né gentil, & peu satisfait des opinions dans lesquelles il avoit cherché la vérité parmi les philosophes, il s'étoit enfin livré à la secte des platoniciens. Déja la contemplation des idées le ravissoit, & il se flattoit de s'élever bientôt jusqu'à Dieu. Rempli, comme il le dit, de cette folle espérance, il imagina de se retirer dans un lieu, où loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivoit, lorsqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les platoniciens ne connoissoient ni Dieu, ni l'ame, & lui persuada de lire les prophetes. Il les lut : bientôt frappé de l'accomplissement des prophéties, il reconnut combien la simplicité de ces hommes inspirés étoit au-dessus des raisonnemens subtils des philosophes.

Joignant à la connoissance de la philosophie, une étude profonde de l'écriture sainte, il annonça la vérité, il la défendit : il avoit tout pour y réussir. Ainsi que Quadrat & Aristide, il adressa ses apologies à l'empereur. Il montra combien il étoit injuste de punir les Chrétiens sur le nom seul ; il exposa leur doctrine : il ruina les calomnies dont on les noircissoit : il prouva la vérité de la religion, par l'accomplissement des prophéties & par les miracles de Jesus-Christ. Cependant la persécution, qui n'avoit jamais cessé entiérement, continua en-

core ; quoique Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les Chrétiens, & qu'il ait même défendu de les inquiéter au sujet de la religion.

Après la mort de cet empereur, la persécution redoubla. Les loix contre les assemblées particulieres & contre toute religion nouvelle étoit autant de prétextes qu'on saisissoit ; & les crimes imaginaires, dont on accusoit les Chrétiens, étoient les motifs d'un soulevement général. Les peuples ne cessoient de demander leur sang : les philosophes & les prêtres du paganisme entretenoient cette haine aveugle : & les gouverneurs suivoient cette impression, soit par superstition, soit par foiblesse. Marc-Aurele lui-même étoit trop prévenu, pour résister au torrent. Comme homme d'état, il ne vouloit pas d'un culte, qui ne pouvoit s'établir que sur la ruine de l'ancienne religion ; & comme stoïcien, il ne croyoit pas aux miracles, &, par conséquent, il ne les examinoit pas. Les Chrétiens lui paroissoient des enthousiastes, qui n'alloient à la mort que par obstination. Cependant, ennemi de la violence, ainsi qu'Antonin, il défendit dès la premiere année de son regne, toute persécution contr'eux, & ne permit de les punir, que lorsqu'ils seroient convaincus de quelque entreprise contre l'état.

St. Justin lui adressa une de ses apologies, & souffrit le martyre sous son regne : l'église eut encore pour défenseurs Méliton, Athenagore, & Apollinaire. Ils montroient l'absurdité du paganisme, mettoient au jour les erreurs des philosophes. Ils prouvoient la vérité de la religion chrétienne, & ils détruisoient les calomnies. Ils avoient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples étoit toujours le même. Mais on ne les lisoit pas, on défendoit même de les lire, & l'aveuglement continuoit.

Le don de prophetie, que Dieu accordoit encore quelquefois à l'église, & dont on venoit même de voir un exemple dans St. Quadrat, donna lieu à quelques faux prophetes. Mautau est le plus célebre de ceux qui parurent sous ce regne. Il s'associa plusieurs autres imposteurs ou fanatiques, entr'autres deux femmes, Priscille & Maximile. Prophétesses comme lui, elles avoient d'ailleurs de grandes richesses, dont il se servit pour hâter les progrès de son hérésie.

Toute cette prétendue prophétie n'étoit qu'un vrai délire, pendant lequel des discours sans suite & sans jugement échappoient par accès. Moutau osoit se donner pour le St. Esprit : il prétendoit au moins, que le Paraclet étoit avec lui dans toute sa plénitude ; que la promesse que Jesus-Christ avoit faite de l'envoyer, s'accomplissoit en lui ; & que les apôtres n'avoient eu qu'une connoissance imparfaite de la vérité.

Jusqu'alors il n'y avoit point d'exemple que la prophétie se fût annoncée par des accès de démence. Il semble donc qu'on auroit dû reconnoître l'imposture. Mais tout ce qui est extraordinaire, est fait pour séduire le peuple ; & les vrais prophetes portoient à croire aux faux, parce que tout le monde ne sait pas examiner & discerner. Cette hérésie se répandit donc ; dès sa naissance, elle infecta plusieurs provinces de l'Orient.

On n'avoit point tenu de concile depuis celui de Jérusalem. A cette occasion, les évêques d'Asie s'assemblerent en plusieurs endroits. Les Moutanistes furent excommuniés, & parurent se séparer volontiers de l'église. Voici les erreurs.

Ils condamnoient les secondes noces : ils rejettoient la pénitence ; & quoi qu'ils accordassent à l'église le pouvoir de remettre les péchés, ils soutenoient qu'elle n'en pouvoit pas donner l'absolu-

tion, lorſqu'ils avoient été commis après le baptême. Souvent même ils diſoient que ce pouvoir n'appartenoit qu'à leurs prophêtes : ils prétendoient qu'il n'étoit pas permis de fuir dans la perſécution, ni même de prendre des meſures pour n'être pas ſurpris dans les exercices que la religion preſcrit ; & ils célébroient leur culte ſi publiquement qu'ils paroiſſoient chercher à braver les infideles. D'ailleurs ils ſuivoient une diſcipline rigoureuſe : ils multiplioient les jeûnes, & ils pratiquoient pluſieurs auſtérités qu'ils s'impoſoient comme autant d'obligations.

Ils penſoient encore que les ſaints, les patriarches & les prophêtes régneroient un jour ſur la terre, avec Jeſus-Chriſt, pendant mille ans ; qu'ils commanderoient à toutes les nations ; que dans le cours de ce regne, ils jouiroient de tous les plaiſirs ; & que le Sauveur leur rendroit au centuple tout ce qu'ils auroient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, étoit commune à pluſieurs écrivains de l'égliſe, & même à pluſieurs martyrs ; tous ceux qui l'ont embraſſée, ne l'expliquent pas de la même maniere. On les nomme *millénaires*.

Cette erreur venoit d'un paſſage de l'apocalypſe mal entendu, ou de quelque tradition ſans fondement. St. Papias contribua, ſur-tout, à la répandre ; comme il étoit diſciple de St. Jean, ſon ſuffrage ne pouvoit manquer d'avoir un grand poids. Cependant, ſi nous en croyons Euſebe, c'étoit un eſprit borné, qui ramaſſoit ſans choix tout ce qu'il croyoit venir des apôtres, & qui debitoit bien des fables.

Sous Marc-Aurele, il ſe forma encore une autre héréſie, dont Talien fut l'auteur. Né payen, c'eſt en étudiant les livres des idolâtres, qu'il avoit appris à mépriſer l'idolâtrie. Il cherchoit quelque

chose de mieux, lorsqu'il trouva, ce sont ses termes, quelques livres des barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le style en est simple, les auteurs en paroissent sinceres, on les comprend facilement : plusieurs de leurs prédictions sont accomplies : & leurs préceptes sont admirables ; c'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître, St. Justin ; & tant que ce martyr l'éclaira, il fut ferme dans la foi : il acquit même de la considération. Mais trop fier des succès, il se livra, après la mort de ce saint, aux imaginations les plus extravagantes, & se crut fait pour enseigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier les erreurs des Marcionites. Il supposa des Eons, il admit deux principes, & condamna le mariage, il défendit l'usage du vin & il ne permit pas de se nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit donner à ses sectateurs le nom d'Eucratites ou de continens. Cette hérésie poussa plusieurs branches.

Pendant le regne de Commode qui fut de douze à treize ans, c'est-à-dire, depuis 180 jusqu'à la fin de 192, l'église jouit d'une paix profonde. Il paroît d'abord étonnant que la persécution ait, sur-tout, éclaté sous les meilleurs princes : mais quand on y regarde de plus près, on cesse d'être surpris. En effet, Marc-Aurele, tout entier au gouvernement, devoit punir les Chrétiens, puisqu'il les regardoit comme perturbateurs du repos public ; & Commode, au contraire, devoit les laisser tranquilles, parce qu'il négligeoit tout soin, & qu'il trouvoit ailleurs de quoi assouvir sa cruauté.

Sous son regne, parut l'ouvrage que St. Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expose leurs erreurs : il les détruit par les fondemens :

mens : il leur oppose la foi & la tradition de toutes les églises : il les combat par les miracles que les catholiques faisoient encore.

Après la mort de Commode, l'église jouit encore de la paix ; parce que les guerres civiles qui durerent cinq à six ans, firent en quelque sorte oublier les Chrétiens ; & que d'ailleurs Sévére commença par leur être favorable. On voit aussi qu'en 195 & 196 on tint plusieurs conciles en Orient & en Occident : ce qui n'auroit pu se faire, si l'église eût été persécutée. Mais pendant cette paix, il s'en fallut peu qu'il ne se formât un schisme. Il s'agissoit de la célébration de la pâque ; les églises d'Asie, conformément à leur tradition, la fixoient au jour qu'il avoit été commandé aux Juifs d'immoler l'agneau, c'est-à-dire, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Les autres, ayant reçu de St. Pierre & de St. Paul une tradition différente, vouloient qu'on la renvoyât au dimanche, jour où le Sauveur est ressuscité.

Cette question avoit déja été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avoit même traitée avec le pape Anicet ; n'ayant pu renoncer à leur coutume, ni l'un ni l'autre, ils se séparerent, & convinrent cependant qu'on ne devoit pas rompre la paix pour un sujet si léger.

Le pape Victor en jugea tout autrement, car en 196 il excommunia les évêques d'Asie, parce qu'ils ne voulurent pas se conformer à l'usage de l'église romaine, mais cette conduite fut généralement désaprouvée : les évêques mêmes de son parti lui écrivirent pour le faire entrer dans des sentimens plus conformes à la paix, ils y réussirent.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns nioient la divinité de Jesus-Christ ; les autres soutenoient qu'il n'est pas différent du pere, & qu'il n'y a qu'une personne en

Dieu ; quelques-uns enfin enſeignoient que la matiere eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger.

Malgré les perſécutions & les héréſies, l'égliſe a fait dans ce ſiecle des progrès ſurprenans. Les fideles étoient répandus par-tout, dans les villes, dans les campagnes, dans le ſénat, dans les armées ; en un mot, ils étoient en ſi grand nombre, que s'ils ſe fuſſent retirés, l'empire, dit Tertulien, n'eût plus été qu'une vaſte ſolitude.

CHAPITRE VII.

Conſidérations ſur le ſecond ſiecle.

Les apôtres ſe formerent ſur le modelle du maître divin qui les avoit inſtruits. Cherchant à ſe rapprocher des plus ignorans, ils expoſerent l'évangile avec ſimplicité, ils l'annoncerent avec courage, ils le ſcelerent de leur ſang. Ils n'avoient beſoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raiſonnemens ſubtils de la philoſophie. Ces arts, plus néceſſaires au menſonge qu'à la vérité, leur étoient tout-à-fait étrangers. En un mot, ils n'étoient ni rhéteurs, ni philoſophes : ils étoient pieux, ſimples, courageux. Leurs diſciples prirent leur exemple pour regle, s'attachant à la même ſimplicité, & ne cherchant pas dans les ſciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Telle fut la religion pendant le premier ſiecle. Simple, pure, ſans art, ſans aucune couleur étrangère. Elle ſe conſervoit dans cet état, parce que le plus grand nombre des fideles étoit des hommes du

peuple, qui ne pouvoient altérer cette simplicité apostolique ; & les autres, quoique plus versés dans les lettres, trouvoient que les vérités chrétiennes, exposées sans ornemens, étoient bien supérieures à toutes les sciences qu'ils avoient étudié.

Mais dès le commencement du second siecle, l'évangile répandant sa lumiere sur tout l'empire, les yeux des savans & des philosophes commencerent à se dessiller. Ils virent quelque chose de divin dans une doctrine, dont le caractere étoit tout à la fois la sublimité des dogmes, la simplicité du langage & la pureté de la morale. S'ils y trouvoient des mysteres, qu'ils ne pouvoient comprendre, ils étoient au moins forcés d'avouer, qu'ils ne pouvoient, ni les combattre, ni substituer quelque chose de mieux. Ils découvroient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur, qu'on cherchoit depuis tant de siecles, & qui avoit fait naître tant de systêmes.

Dans le même temps que l'évangile attiroit l'attention des hommes éclairés, c'est alors que la philosophie commençoit à perdre beaucoup dans l'esprit même des payens. On reconnoissoit la futilité de toutes ces disputes, qui divisoient les sectes, & les détruisoient les unes par les autres. On les méprisoit même si fort, qu'on se faisoit un jeu de les tourner en ridicule, & qu'on ne daignoit presque plus les examiner sérieusement.

L'hypocrisie, la magie, l'imposture furent les moyens, que les philosophes employerent pour se relever ; & ils devinrent aussi méprisables par leur conduite que par leurs opinions. Il arriva donc que ceux qui cherchoient sincérement la vérité, se dégoûterent enfin de toutes les sectes ; & que portant la vue sur le nouveau culte, qu'on leur annonçoit, ils le comparerent avec ce qu'ils avoient connu jusqu'alors. Quand ils n'auroient regardé la religion

chrétienne que comme l'ouvrage d'un homme, cette comparaison eût encore été son avantage. Ils l'étudierent, & ils se convainquirent de sa divinité, parce qu'ils furent convaincus de la vérité des miracles & de l'accomplissement des prophéties. Voilà quels sont en général les motifs qui firent embrasser le Christianisme à plusieurs philosophes. St. Justin en est un exemple sensible.

Ce n'étoit donc plus le peuple seul qui se convertissoit: les esprits les plus éclairés commençoient à croire ; & c'est ce qui soulevoit les philosophes, qui persistoient dans leurs erreurs. Ils ne pouvoient souffrir de se voir vaincus par une secte, à laquelle ils reprochoient de n'avoir pour auteurs que des hommes grossiers & ignorans. Ils l'attaquerent, & parce que leurs raisons s'émoussoient contre les armes de l'église, ils forgerent des calomnies, & ils souleverent les puissances contre les Chrétiens.

Ce fut alors que les philosophes convertis écrivirent pour la défense de l'église ; ils opposerent aux absurdités des philosophes grecs, à leurs questions vaines, à leurs inconséquences, à leur fausse sagesse, la simplicité de la foi chrétienne, la sublimité des dogmes, la sainteté de la morale, la sagesse de l'évangile. Ils ne faisoient grace à aucunes sectes, parce qu'elles étoient toutes favorables à l'idolâtrie, & qu'elles pouvoient servir à l'étayer ; en effet, elles ne négligeoient rien pour s'accommoder aux superstitions vulgaires, puisque les Epicuriens mêmes admettoient plusieurs dieux.

Cependant les philosophes avoient enseigné des vérités, sur-tout, en morale : on croyoit même entrevoir dans le Platonisme des choses, qui pouvoient se rapprocher de nos dogmes. Il sembloit qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philosophes, & qu'à interpréter leurs assertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du Christianisme même.

Quelques écrivains eccléfiaftiques revendiquerent donc ces vérités, difant ; que les philofophes les avoient tirées de l'écriture fainte, ou qu'elles leur avoient été révélées. Ils penfoient que, comme le le Verbe, depuis l'incarnation, s'étoit manifefté aux plus fages des payens, c'eft-à-dire, qu'ils croyoient que quelques philofophes, tels que Socrate & Platon, avoient connu Jefus-Chrift, & que, par conféquent, ils pouvoient être fauvés. St. Juftin, entr'autres, penfoit ainfi : les peres qui étoient dans cette opinion, jugeoient feulement que les philofophes n'avoient pas expofé ces vérités avec affez d'exactitude ; & qu'ils les avoient confondues parmi bien des erreurs.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les fectes, ils ne rejettent pas abfolument tout ce qu'elles enfeignent, ils veulent feulement combattre les abfurdités, qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occafions, ils parlent de quelques-unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les confiderent alors par les vérités communes à la philofophie & à la religion chrétienne. C'eft ce qu'il faut remarquer, fi l'on ne veut pas fe méprendre à leur langage, & y trouver des contradictions qui n'y font pas.

Ils rejettoient, fur-tout, Ariftote, & parce que ce philofophe ne reconnoît pas la providence, & parce qu'ils regardoient fa dialectique comme le bouclier des hérétiques ; ils croyoient que la manie de raifonner d'après la méthode des Péripatéticiens étoit la vraie caufe des héréfies. Ce jugement fur Ariftote l'a rendu odieux pendant plufieurs fiecles.

Au contraire, on faifoit cas du platonifme à certains égards : mais c'étoit le platonifme d'Alexandrie, on ne connoiffoit même gueres l'académie ; & Alexandrie étoit alors la premiere école de philofophie. Or, ce platonifme pouvoit quelquefois fe

rapprocher en apparence de nos dogmes, puisque le Sincrétisme avoit déja tenté de concilier Platon avec Moyse. D'ailleurs, Platon lui-même parle si magnifiquement de Dieu, qu'on croit souvent entendre un Chrétien; quoique ses expressions soient bien éloignées de porter des idées saines, lorsqu'on les interprête d'après le systême entier, & qu'il faille les en séparer, pour leur trouver un sens orthodoxe.

On a beaucoup agité si les premiers peres de l'église ont été platoniciens. Cette question est cependant facile à résoudre. Ils ne l'ont point été, puisqu'ils n'ont admis ni tous les principes du platonisme, ni toutes ses conséquences; puisqu'ils n'ont pas embrassé le systême entier, &, qu'au contraire, ils l'ont combattu, & même souvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choses, qu'ils ont approuvées avec éloge, ils les revendiquoient, parce qu'ils les regardoient comme des plagiats faits aux Juifs, ou comme des vérités, qui avoient été révélées à Platon. En un mot, en pensant quelquefois comme ce philosophe, ils ne se faisoient pas platoniciens: ils le consideroient en quelque sorte comme chrétien lui-même.

Il est vrai, que ces plagiats & cette révélation étoient deux suppositions bien fausses; & si on les adoptoit, c'étoit sans trop les examiner, & parce qu'elles paroissoient favorables à la propagation du Christianisme; après avoir refuté les erreurs des philosophes, il étoit juste de reconnoître qu'ils avoient enseigné des vérités. Par-là, on se rapprochoit d'eux, on se les concilioit. Lors qu'ensuite on faisoit voir que toutes ces vérités appartenoient au Christianisme, on diminuoit leur prévention contre l'église, & on les disposoit à se convertir.

Ces motifs étoient pieux: mais cette conduite commençoit à s'éloigner de la simplicité apostoli-

que ; & il étoit à craindre, qu'en voulant se concilier les philosophes, on ne prît chez eux des erreurs, lorsqu'on y cherchoit des vérités. Ce danger devint d'autant plus grand, que les philosophes, ayant remarqué les avantages que la religion avoit sur tous les systêmes, s'approprierent insensiblement les principales vérités qu'elle enseigne ; comme ils voyoient que les Chrétiens se prévaloient de ces vérités, il leur importoit de faire croire que la philosophie, dans les points essentiels, ne cédoit point au Christianisme. Ce rapprochement réciproque de la philosophie & du Christianisme ne pouvoit que répandre beaucoup de confusion.

Il seroit à souhaiter qu'on se fût moins mis en peine de démêler ce qu'il y a de bon dans les philosophes ; & qu'on se fût fait un devoir de ne chercher la vérité, que dans les écrits que les apôtres & leurs disciples avoient laissés. Mais lorsque les philosophes eux-mêmes se convertissoient, il n'étoit pas naturel qu'ils renonçassent à toutes les études qu'ils avoient fait jusqu'alors ; & il y auroit de quoi s'étonner, s'ils n'avoient pas conservé les opinions, qu'ils croyoient pouvoir s'accorder avec la foi ; ils formerent donc le projet de recueillir les vérités éparses parmi toutes les sectes, & d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'exécution de ce projet, parce qu'ils y trouverent des armes contre les ennemis du Christianisme. En effet, pourquoi se soulever contre cette religion sainte, si ce qu'elle enseigne, s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux, & si elle ne les combat que lorsqu'ils tombent dans l'erreur ?

N'étoit-ce pas la confirmer, que de faire voir, que les meilleurs esprits en avoient connu les principales vérités, & qu'elle seule étoit exempte des erreurs, dont ils n'avoient pu se garantir ? N'étoit-

ce pas démontrer, que pour éclairer les hommes, il falloit une autre ſageſſe qu'une ſageſſe humaine? & l'événement ne venoit-il pas à l'appui, quand on remarquoit que douze pêcheurs ignorans avoient fait ce que les plus habiles légiſlateurs & les plus grands philoſophes n'avoient oſé tenter?

Ainſi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philoſophes, les peres en conſeillerent l'étude, & en donnerent eux-mêmes l'exemple. Il eſt vrai, qu'ils avertiſſent des précautions qu'il faut prendre; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide; & qu'ils exhortent, ſur-tout, à l'étude de l'écriture. Ils ſe ſervent même à ce ſujet d'une comparaiſon, repréſentant la philoſophie, comme une eſclave, qui doit obéir, & la foi, comme une maîtreſſe, qui doit commander.

Cependant ils ſe rapprochoient des philoſophes, & ſe confondoient même avec eux, autant qu'il étoit poſſible: car ceux qui l'avoient été, en conſervoient d'ordinaire l'habit & la profeſſion, & ne parloient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philoſophie plus ſaine. Par là, ils paroiſſoient moins étrangers, & ils pouvoient ſe flatter, qu'en s'accoutumant à vivre avec eux, comme avec des philoſophes, on s'accoutumeroit encore inſenſiblement à vivre avec eux comme des chrétiens. Mais ils ne prenoient plus le mot de philoſophie dans toute ſon étendue: puis qu'eux-mêmes ils ne s'occupoient que du culte dû à la divinité, & qu'ils négligeoient d'ailleurs toute autre recherche. En un mot, ce qu'ils entendoient par philoſophie, n'en étoit que la partie que nous nommons théologie.

Malgré les précautions qu'ils conſeilloient de prendre, il y avoit des inconvéniens à ſe confondre avec les philoſophes, & à chercher dans leurs ſyſtêmes les vérités de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que ceux, qui dès leur jeuneſſe avoient été

prévenus pour quelque secte, fussent toujours en état de bien discerner le vrai du faux? pouvoit-on s'en flatter, sur-tout, dans un siecle, où le Sincrétisme avoit appris à concilier toutes les opinions, & où l'abus des allégories étoit plus répandu que jamais. Il est vrai que les allégories, si l'on en faisoit un usage sobre, seroient propres à rendre la vérité sensible, & à la mettre à la portée des esprits les plus grossiers. C'est ainsi qu'elles sont employées dans l'écriture sainte. Il n'en est pas de même des allégories des orientaux, &, sur-tout, de celles des Egyptiens; pendant long-tems leurs prêtres ne les ont prodiguées, que parce qu'ils vouloient faire un mystere de leur façon de penser, & pouvoir toujours s'accommoder à l'esprit du gouvernement; & dans la suite, leurs philosophes les trouverent commodes pour allier toutes les opinions. De cet abus, cependant, il ne pouvoit naître que de l'ignorance & des erreurs.

De pareils philosophes ne pouvoient donc se convertir, que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Aussi le second siecle de l'église est-il l'époque, où les hérésies ont commencé à se multiplier davantage. C'est alors que les Gnostiques, qui auparavant avoient eu à peine quelques partisans, produisirent un grand nombre de sectes; les philosophes se convertissoient : mais ils ne renonçoient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenoient de les concilier avec les dogmes de l'église; ils vouloient même qu'elles servissent à les expliquer; & ils rejettoient quelques fois ceux qui ne pouvoient pas quadrer avec leurs systêmes.

Les hérésies n'ont pas peu contribué à rendre odieuse toute la philosophie, & les peres, qui les ont refutées, se sont plus d'une fois élevés contre les philosophes, & leur ont reproché d'être les patriarches de tous les hérétiques. En effet, la phi-

losophie devoit produire bien des erreurs, ou mettre au moins beaucoup de confusion dans les idées. Un philosophe, pour être converti, ne cessoit pas toujours d'être philosophe. Il conservoit souvent & ses principes & son langage, & il ne cherchoit qu'à pouvoir concilier son ancienne façon de penser avec la nouvelle doctrine qu'il embrassoit. Il ne faut donc pas s'étonner, si quelques peres de l'église se sont fait des idées peu saines de la spiritualité; s'ils se sont représentés les ames & les anges, comme formés d'une matiere plus subtile, & si Tertullien paroît même donner un corps à Dieu; il ne faut pas non plus s'étonner, si ceux qui sont sortis de l'école d'Alexandrie, ont quelquefois adopté le langage des platoniciens; soit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'église avec une philosophie pour laquelle ils étoient trop prévenus; soit que plutôt ils aient jugé pouvoir se servir d'un langage qui leur étoit familier, & qui n'étant pas étranger aux Gentils, les disposoient en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'est pas nécessaire que j'expose toutes leurs erreurs; parce qu'il vous est très-permis de les ignorer; & que vous les trouverez, si jamais vous en avez la curiosité, dans Fleury, Tillemont, du Pin, Brucker, &c. il suffit de remarquer que les peres ne se sont point égarés sur les principaux articles de notre foi; & que le platonisme, qu'on découvre quelquefois dans leur langage, prouve seulement qu'on ne s'exprimoit pas encore avec assez de précaution. La doctrine a toujours été la même. Elle a été transmise de Jesus-Christ aux apôtres, des apôtres à leurs disciples, & elle s'est conservée par tradition, jusqu'à nous. Seulement il a fallu du tems pour déterminer avec précision la maniere dont chacun devoit parler des mysteres; les disputes auxquelles les hérétiques ont donné lieu, ne pouvoient manquer de répandre

d'abord beaucoup de confusion dans le langage ; ils étoient trop intéressés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces disputes mêmes devoit naître un choix d'expressions mieux déterminées. L'église qui en étoit le juge infaillible, ôtoit les équivoques ; & en montrant ce qui avoit toujours été crû, elle apprenoit comment il falloit parler. C'est ainsi qu'elle profitoit des hérésies mêmes, pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faisoit pas des dogmes : elle proposoit ceux qu'elle conservoit par tradition ; elle empêchoit qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.



CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troisieme siecle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église.

C'EST, sur-tout, dans le troisieme siecle, que la philosophie devint l'étude des écrivains, qui prirent la défense de la religion chrétienne ; l'usage de recueillir les vérités éparses par tout, fut même si général, qu'il prit alors le nom d'Eclectisme. Les ennemis de l'église s'attacherent plus particuliérement à cette méthode : ils s'approprierent souvent nos dogmes, afin que le Christianisme n'eût point d'avantages sur eux ; & ils ne conserverent de la philosophie, que ce qui leur paroissoit propre à le combattre.

Les Eclectiques aimoient à se dire platoniciens, parce qu'en effet, le platonisme dominoit dans leurs sistêmes ; cependant ils s'accordoient peu les uns avec les autres, parce que chacun prenoit par-tout à son choix, & que la premiere regle de ces philosophes étoit de ne s'assujettir aux opinions de per-

ſonne. Au reſte, ce platoniſme s'écartoit en bien des choſes des ſentimens de Platon : car il s'allioit, comme je l'ai déjà remarqué, avec les opinions des orientaux & des Egyptiens, enſorte que les émanations de Zoroaſtre en étoient comme la baſe. Cette philoſophie ténébreuſe n'étoit certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Auſſi vous verrez naître de nouvelles erreurs, dont les Chrétiens eux-mêmes eurent ſouvent bien de la peine à ſe garantir. La tradition conſerva les dogmes : mais les mauvais raiſonnemens, & le deſir de ſe concilier les philoſophes répandirent une obſcurité, que les meilleurs eſprits eurent bien de la peine à diſſiper. Il fallut que l'égliſe s'aſſemblât; & juſqu'à ce qu'elle eut donné ſon jugement, chacun crut pouvoir adopter les opinions, qu'il ne jugeoit pas contraires à l'évangile. Delà, pluſieurs héréſies. Je remarquerai que dans les trois premiers ſiecles, elles ſont preſques toutes venues des lieux, où les platoniciens étoient le plus répandus ; c'eſt-à-dire, de l'Aſie & de l'Afrique.

Les Eclectiques ne ſe bornoient pas à la philoſophie; ils s'appliquoient encore à tous les genres de littérature, & ſur-tout, à l'éloquence; plus jaloux de perſuader que de convaincre, ils diſſertoient en orateurs, plutôt qu'en philoſophes ; & ſouvent ils accumuloient les preuves, au lieu de les choiſir ; c'étoient des ſophiſtes, qui, ſans critique & ſans logique, abuſoient étrangement des allégories.

Ce fut une occaſion de s'éloigner encore de la ſimplicité, avec laquelle les apôtres avoient expoſé la doctrine. Comme les peres du ſecond ſiecle avoient voulu être philoſophes, ceux du troiſieme voulurent être philoſophes & orateurs. On crut que les ornemens du diſcours étoient néceſſaires pour ſe rendre favorables juſqu'aux eſprits les plus délicats, & qu'il importoit de vaincre, autant par l'éloquence

que par la force de la vérité; cette façon de penser devoit naturellement prévaloir, quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui séduisent l'imagination, on ne s'écartât de l'exactitude qui fait la solidité des raisonnemens. Mais si les ennemis de la religion avoient eu seuls les avantages du style, ils n'en auroient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les peres s'appliquerent donc à toutes les études des Grecs, & l'église eut des orateurs du premier ordre. Tel est l'esprit qui distingue ce siecle des deux précédens. Il nous reste à le parcourir.

Vers le commencement du troisieme siecle, il s'éleva une persécution plus cruelle que les précédentes, & à laquelle Sévére donna lieu, en défendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zèle de Tertullien, qui s'étant déja distingué dans le siecle précédent, prit alors la défense de l'église. Sa premiere profession avoit été le barreau: il avoit fait une grande étude des différentes sectes de la Grece; & il joignoit l'éloquence à la philosophie, comme son apologie est la plus célebre & aussi la plus complette, je vous ferai connoître une partie des raisonnemens qu'elle contient.

Il montre d'abord combien il est injuste de punir les Chrétiens, uniquement parce qu'ils s'avouent chrétiens, & sans examiner les crimes dont on les accuse: il montre combien il est absurde de les mettre à la question, pour les forcer à désavouer ce nom seul; & de les absoudre, lorsque les tourmens leur ont arraché un mensonge. Il insiste sur ce renversement des loix: il fait voir que celles qu'on a porté contre les Chrétiens, devoient être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puisqu'elles sont injustes, & il releve, sur-tout, la contradiction où tomboit Trajan, lorsqu'il défendoit de rechercher les Chrétiens, & qu'il ordonnoit de les punir, si on les trouvoit; comme si le

crime ne consistoit qu'à ne pas savoir cacher son crime.

Il vient ensuite aux calomnies : car on reprochoit des horreurs aux Chrétiens ; entr'autres, d'égorger des enfans, & de se nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations, sans preuves, sont contraires à l'esprit de la religion & aux mœurs des fideles ; il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganisme, & que les Romains avoient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches sur ces dieux ; & il trouve des hommes qui sont morts, après avoir vécu dans le crime, qui protegent le vice qui en donnent l'exemple, & qu'on tourne en ridicule sur les théâtres, tant ils sont méprisables aux yeux mêmes des payens.

A ce culte absurde, il oppose celui des Chrétiens, dont on se faisoit des idées fausses : car quelques-uns leur attribuoient d'adorer le soleil, parce qu'ils prioient tournés vers l'Orient ; d'autres, des croix ; d'autres, une tête d'âne. Il montre donc que le Dieu des Chrétiens est unique ; qu'il a créé le ciel & la terre ; qu'il punira les méchans ; qu'il récompensera les bons ; que ses ouvrages prouvent son existence ; que nous ne pouvons l'ignorer ; que la nature nous le révela. C'est lui, dit-il, que nous invoquons, lorsque nous nous écrions, *mon Dieu*, *plût à Dieu*, &c. expressions, qui sont le témoignage d'une ame naturellement chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertullien, ce Dieu a envoyé des hommes dignes de le connoître. Il les a remplis de son esprit ; il leur a manifesté l'avenir, & leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les faits & par l'autorité des livres de Moyse, & il vient ensuite au culte dû à Jesus-Christ.

Il remarque l'état déplorable où étoient alors les

Juifs, auparavant le seul peuple agréable à Dieu : mais c'est un malheur, dont ils avoient été menacés. Il avoit été prédit que Dieu se choisiroit enfin des adorateurs parmi toutes les nations ; qu'il enverroit son fils pour les éclairer, & qu'il leur accorderoit une grace abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertullien, conviennent que *Logos*, c'est-à-dire, le Verbe, la parole semble être l'ouvrier de l'Univers. Or, nous croyons encore que la propre substance de ce Verbe, de cette raison, par laquelle Dieu a proféré cet esprit ; qu'en le proférant, il l'a engendré ; & c'est pourquoi il est nommé fils de Dieu. Quand le soleil pousse un rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme une lumiere allumée d'une autre lumiere. Ainsi ce qui procéde de Dieu est Dieu, fils de Dieu, & les deux ne sont qu'un. Ce Verbe, comme il a été prédit, est descendu dans le sein d'une vierge ; il s'est fait chair ; & il est né Homme-Dieu. Voilà Jesus-Christ.

Il démontre que le Sauveur est ce Verbe-Dieu, & par l'autorité des prophêtes, & par les miracles qu'il a fait, & par les ténébres qui se répandirent au moment de sa mort. A ces preuves, il ajoute l'établissement miraculeux de l'église, & le pouvoir que les Chrétiens avoient sur les mauvais anges. Faites venir, dit-il, aux payens, devant vos tribunaux un possédé : si un Chrétien, pris au hasard, l'interroge ; l'esprit, qui se dit ailleurs un Dieu, avouera qu'il n'est qu'un démon. Il est de même de ces dieux, que vous croyez inspirer vos prêtres & vos prêtresses. Si en présence d'un Chrétien, ils ne s'avouent pas pour ce qu'ils sont, répandez le sang de ce Chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet de votre culte. Chaque province, chaque

ville a de pareilles divinités. On peut adorer chez vous, hors le vrai Dieu; & il n'y a que les Chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occasion, Tertullien réfute l'erreur des payens, qui attribuoient à leurs dieux la grandeur de l'empire; il fait voir encore avec combien peu de fondement on accusoit les Chrétiens de sacrilege & de lèze-majesté, parce qu'ils n'adoroient pas de pareils dieux, & qu'ils ne leur offroient pas des sacrifices pour l'empereur. Il tourne en ridicule la piété des payens, qui croyoient honorer le prince & les divinités, lorsqu'ils se livroient à des désordres de toute espece, dressant des tables dans les rues, faisant de la ville un cabaret, & courant par troupes pour commettre des insolences. A cette conduite, il oppose la modestie des Chrétiens, qui invoquent le seul vrai Dieu; & qui demandent pour l'empereur une longue vie, un regne tranquille, un sénat fidele, de braves soldats, un peuple soumis, & tout ce qu'un prince peut desirer. Nous prions, dit-il, & parce que l'écriture sainte nous le commande, & parce qu'étant persuadés que le monde finira avec l'empire romain, nous voudrions retarder les maux dont nous sommes menacés; nous le détruirions cet empire, si nous voulions armer: car nous remplissons vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, vos tribus, vos palais, le sénat, les troupes, tout en un mot, excepté vos temples. Et combien ne serions-nous pas redoutables, nous, qui affrontons la mort avec tant de fermeté? mais notre loi nous ordonne de souffrir.

On n'a donc rien à craindre des motifs qui nous unissent. Nous faisons un corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier, & pour lire l'écriture; nous nous exhortons, nous

nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera : & tout est à craindre pour celui qui a mérité d'être privé de la participation aux choses sacrées. Ceux qui président à nos assemblées, sont des vieillards éprouvés. La vertu seule les éleve à cet honneur. Les choses saintes ne se vendent pas ; & si nous avons une espece de trésor, c'est le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, quand il veut ; les biens sont communs entre nous, & nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes ; à secourir les fideles relégués dans les îles, condamnés à travailler aux mines, ou renfermés dans les prisons pour avoir confessé Jesus-Christ. Nous nous regardons comme freres ; nous faisons en commun des repas de charité : nous prions avant de nous mettre à table, nous prions après ; & nous nous séparons sans désordre & avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde & si le Nil n'inonde pas, on crie, *les Chrétiens au lion*. On veut que nous soyons la cause de tous les malheurs, comme si avant la venue de Jesus-Christ, il n'étoit pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous ; si-non des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes ? j'ajoute même, & plus de science à certains égards : car si Platon disoit qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, & encore plus difficile d'en parler devant le peuple : parmi nous le moindre artisan connoît Dieu, & le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs : certainement elles ne nuisent à personne, & s'il les falloit punir, ce seroit par le ridicule, & non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit,

Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite, que dans les discours des philosophes; on est étonné de notre courage : on en veut pénétrer la cause, & bientôt on désire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des Chrétiens devient une sémence séconde.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua, & fut grande à Carthage même, où il paroît que Tertullien avoit écrit & publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant, c'est que quelques années après, cet écrivain embrassa l'hérésie des Montanistes : croyant reconnoître le Paraclet dans un visionaire, & trouvant les nouvelles prophéties de Montan bien supérieures à celles de Jesus-Christ. Tant qu'il défendit la vérité, il montra du génie : dès qu'il écrivit pour l'erreur, on ne vit plus en lui qu'un esprit foible, faux & crédule. Son imagination bouillante ne lui permit jamais de revenir sur ses pas. Il tomba de précipice en précipice; & finissant par se séparer des Montanistes, il devint le chef d'un secte nouvelle.

Caracalla, Macrin & Héliogabale ne persécuterent pas les Chrétiens : Alexandre Sévére leur fut même favorable, & mit Jesus-Christ parmi les dieux, auquel il rendoit un culte en particulier. Les fideles commencerent donc à respirer. Cependant la paix ne fut pas entiere, & il y eut encore quelques martyrs. C'est que l'église avoit des ennemis déclarés dans les jurisconsultes, auxquels Alexandre avoit donné une grande part dans le gouvernement. Ces hommes, attachés aux anciennes loix, regardoient la religion chrétienne comme une nouveauté qui ne pouvoit causer que des troubles.

Le zèle des prêtres & des évêques ne se rallentissoit point, soit dans la persécution, soit dans la paix, ils travailloient avec la même ardeur à la conversion des payens; il y avoit des écoles pour ins-

truire ceux qui se préparoient au baptême; & c'est par ce moyen que la doctrine se conservoit dans la plupart des églises. On écrivoit peu encore : l'instruction se faisoit par la parole & par l'exemple, & l'usage d'écrire ne s'introduisoit que dans les provinces, où les lettres étoient cultivées; l'école chrétienne d'Egypte dût donc produire, & produisit en effet, les plus grands écrivains.

Un des plus illustres est St. Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siecle, & qui avoit vécu jusqu'au regne d'Alexandre. Ecrivain élégant & d'une érudition immense, il combattit l'idolâtrie, & montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachoit, sur-tout, à la morale; & lorsqu'il parloit des mysteres, il affectoit quelque confusion, afin de ne les pas découvrir à ceux qui n'étoient pas encore initiés. Cette conduite pouvoit avoir des inconvéniens.

St. Clément étoit né payen, & il avoit eu plusieurs maîtres; un de Cele-syrie, un autre d'Egypte, un troisieme d'Assyrie & un quatrieme de Palestine, Hebreu d'origine. Ce dernier étoit Pantenus, Stoïcien converti, qui enseignoit dans l'école chrétienne d'Alexandrie. St. Clément se fixa en Egypte pour l'entendre, le préférant à tous les autres, & mérita dans la suite de lui succéder.

Quand on considere tous ces différens maîtres, & les pays d'où ils étoient, on a lieu de craindre qu'il ne se soit pas assez tenu en garde contre les opinions, alors répandues en Orient & en Egypte. En effet, on peut lui reprocher de s'abandonner trop aux allégories, & d'avoir, pour un chrétien, fait trop de cas des sectes de la Grece, bien loin de trouver du danger dans la philosophie de son tems, il en recommande l'étude : aussi le Sincrétisme a-t-il été son écueil. Voulant, par exemple, concilier Moyse & Platon, il fait dire à tous deux

que le monde a été engendré de Dieu, comme fils du pere ; quoique Moyse enseigne que la matiere a été créée, & que Platon prétende qu'elle est éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger. Il avoit, sans doute, pris cette génération du monde dans les émanations, qui faisoient alors partie du Platonisme. Il peignoit encore quelquefois le vrai chrétien avec les mêmes couleurs que les Stoïciens peignoient leur sage, voulant qu'il fut impassible, disant que Jesus-Christ avoit été insensible à la douleur & au plaisir, & qu'il en avoit été de même des apôtres, après la résurrection du Sauveur. Je ne parle pas de son livre des institutions, où le Platonisme se montre sensiblement avec plusieurs erreurs des Gnostiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un tems, où il étoit encore mal instruit ; car, dans tous les autres, il enseigne une doctrine toute différente.

Lors de la persécution de Sévére, plusieurs s'enfuioient d'Alexandrie, & St. Clément, qui fut de ce nombre, abandonna son école ; pensant avec raison que, si un Chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y exposer témérairement, sans se rendre coupable. Origene, l'un de ses disciples, lui succéda, & commença d'enseigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école plusieurs années, avec une grande réputation, non-seulement, dans l'église, mais encore chez les payens. En 216, étant venu en Palestine, les évêques de cette province le chargerent d'expliquer publiquement l'écriture, & d'instruire le peuple en leur présence ; & en 228, dans un second voyage, ils l'ordonnerent prêtre. Démétrius, évêque d'Alexandrie, jaloux, peut-être, de l'honneur fait à Origenes, & sur-tout, irrité d'une ordination faite sans sa participation, assembla un concile, dans lequel il lui fit défendre d'enseigner

à Alexandrie & même d'y demeurer. Origenes, s'étant retiré en Palestine, établit son école à Césarée, où Démétrius le poursuivit encore; l'ayant fait excommunier dans un nouveau concile, & ayant écrit à tous les évêques pour le faire rejetter de la communion de toutes les églises. Or, en pareil cas, une condamnation étoit reçue par-tout : car ceux qui ne connoissoient pas celui qu'on avoit condamné, le devoient supposer coupable; & ceux qui le connoissoient, trouvoient moins d'inconvéniens à consentir à une excommunication même injuste, qu'à violer l'ordre de la discipline. Origenes, excommunié, n'eut pour lui que les évêques de Palestine, & quelques autres qui conservoient une estime singuliere pour sa personne. Il continua d'enseigner à Césarée, fit quelques voyages, fut pris & persécuté pour la foi; & ayant recouvré sa liberté, il mourut à Tyr, vers l'an 252. Il avoit fait un grand nombre de disciples, dont le plus illustre a été Gregoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, également célebre par sa piété & par ses miracles. Il sortit d'ailleurs de son école quantité de docteurs, d'évêques, de confesseurs & de martyrs. Elle fut toujours florissante. La persécution même qu'il essuya, ne diminua pas le concours : non-seulement, les catholiques s'empressoient pour l'entendre; mais encore les hérétiques & les payens mêmes. On le jugeoit capable d'enseigner toutes les sciences; & il les avoit en effet toutes étudiées. Il vouloit les rapporter à la religion, attirer à l'église les savans du siecle, & faire une moisson abondante des vérités répandues par-tout. Cet Eclétisme, qu'il professoit & qu'il avoit appris d'Ammonius l'un de ses maîtres, fut un écueil, contre lequel il échoua.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ses ouvrages, & de la facilité avec

laquelle il travailloit. Il a, ſur-tout, écrit ſur l'écriture ſainte, & il a combattu, avec ſuccès, toutes les héréſies, qui avoient paru juſqu'à lui ; un de ſes derniers livres & le plus utile de ceux qui nous reſtent, eſt contre Celſe, philoſophe épicurien, qui avoit écrit contre la religion chrétienne. Origenes détruit parfaitement toutes les objections, & préſente avec une nouvelle force les preuves, que les autres apologiſtes avoient déja apportées. Je dois vous faire remarquer que Celſe reconnoiſſoit les miracles de Jeſus-Chriſt ; & que ne pouvant les nier, il n'avoit d'autre reſſource que de les attribuer à la magie.

Les anciens peres ſont fort partagés ſur Origenes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le diſculpent. Il eſt au moins certain qu'il paroît peu d'accord avec lui-même, & qu'il ſeroit bien difficile de déterminer ce qu'il penſoit. Si d'un côté il fait profeſſion de croire la doctrine de l'égliſe ; de l'autre, il établit des principes philoſophiques, avec leſquels elle ne peut ſe concilier. Cette contradiction a pu avoir pour cauſes la promptitude avec laquelle il compoſoit ſes ouvrages, le plan qu'il s'étoit fait de trouver toujours dans l'écriture des ſens cachés, ſon goût pour les allégories qu'il préféroit à la lettre, & le deſſein de puiſer dans les différentes ſectes tout ce qu'il croyoit pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que toutes ſes allégories, & tous ces principes philoſophiques, ſaiſis à la hâte, lui permiſſent de combiner toujours ce qu'il penſoit avec ce qu'il avoit penſé, & de former un ſyſtême bien ſuivi ? Il devoit flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter & les rejetter tour-à-tour, parce que dans des circonſtances différentes ſon imagination étoit frappée différemment.

Il reconnoît par exemple avec l'égliſe, l'éter-

nité des peines & des récompenses dans une autre vie ; & cependant il dit, avec les platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur est une conséquence du système des émanations, suivant lequel tout étant sorti de Dieu, tout y doit retourner, pour en ressortir, & cela par une suite éternelle de révolutions. Aussi croit-il qu'il y a plusieurs mondes ; que les ames ont été envoyées dans les corps, comme dans une prison ; qu'elles passeront de corps en corps, qu'elles se purifieront ; qu'elles deviendront anges ; & que les diables mêmes seront un jour délivrés de leurs tourmens. Il donne des ames aux astres : il confie le soin des choses inanimées aux anges, qu'il multiplie & qu'il répand au gré de son imagination. En un mot, il semble vouloir confondre le Platonisme & le Christianisme. Sa conduite est un exemple sensible de l'abus de l'Eclectisme, elle fait voir combien il étoit dangereux de s'écarter de la simplicité des apôtres, & de vouloir se concilier les philosophes, en cherchant à parler & à penser comme eux. Vous en seriez encore plus convaincu, si j'exposois toutes les erreurs d'Origènes.

En 235, Maximin, ayant fait assassiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée ; & bientôt, sous prétexte d'une conspiration, il fit mourir plus de quatre mille personnes, parmi lesquelles il se trouva plusieurs chrétiens ; ce fut le commencement d'une persécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de sévir que contre les chrétiens qui enseignoient ; mais c'étoit assez qu'il se déclarât ennemi de la religion, pour rallumer la haine des payens contre tous les fideles.

Il y eut alors des tremblemens de terre, sur-tout, dans la Capadoce & dans le Pont, où des villes entieres furent abymées. Le peuple ne manqua pas, suivant sa coutume, d'en rejetter la cause sur les

Chrétiens. La persécution fut donc grande dans ces provinces, & plusieurs églises furent brûlées. C'est la premiere fois qu'il est fait mention des églises des chrétiens : non qu'ils n'eussent auparavant des lieux consacrés à leurs assemblées, mais ils avoient été obligés de les tenir cachés. La paix dont ils avoient joui pendant vingt-quatre ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Sévére, & la protection, sur-tout, d'Alexandre les avoit sans doute enhardis, à élever de pareils édifices sous les yeux des infideles.

La persécution finit avec Maximin. Elle n'avoit été qu'une irruption d'environ deux ans à la paix, qui dura ensuite jusqu'à la mort de Philippe, c'est-à-dire, jusqu'en 249 : comme elle n'a pas été générale, il se trouve que le calme a regné dans la plupart des églises pendant 38 ans. Une si grande tranquillité amena le relâchement dans les mœurs & dans la discipline. Il y avoit, à la vérité, plusieurs grands hommes respectables & par leur science & par leur sainteté : mais la corruption gagnoit le cœur des fideles. Les calomnies, les haines, les divisions avoient pris la place de la charité chrétienne : la simplicité & l'humilité avoient disparu ; on cherchoit la pompe, le luxe, les plaisirs : on amassoit des richesses par toutes sortes de moyens ; ce n'étoit qu'artifice, infidélités & parjures. L'intégrité ne se trouvoit pas même dans les ministres de la religion. Les plus saints étoient méprisés ; & les autres, dédaignant les choses de leur ministere, se mêloient dans les affaires du siecle, abandonnoient leurs diocèses, alloient de provinces en provinces, s'enrichissoient par toutes sortes de trafics, & souvent par des fraudes. Au lieu d'assister les pauvres, ils abusoient de la simplicité des riches : ils les dépouilloient de leurs biens, & ils en frustroient les héritiers légitimes. De pareilles ames n'étoient pas faites pour résister à la persécution, & le

moment approchoit où elles devoient ſuccomber.

Décius, maître de l'empire, voulant défendre les anciennes ſuperſtitions, entreprit d'arrêter les progrès de la religion chrétienne, & publia un édit ſanglant, qu'il envoya à tous les gouverneurs. On s'arma de toutes parts, comme pour exterminer juſqu'au nom des Chrétiens. La priſon, le fer, le feu, les bêtes, les ſupplices de toute eſpece étoient employés. On eſſayoit, ſur-tout, de laſſer la patience des confeſſeurs par la longueur des tourmens ; & on offroit des récompenſes à ceux qui renieroient Jeſus-Chriſt, pour ſacrifier aux idoles.

Le déſordre fut grand dans l'égliſe ; ſouvent les Chrétiens, épouvantés à la vue des ſupplices, n'attendoient pas d'être interrogés : ils couroient d'eux-mêmes à la place publique, ſe préſentoient aux magiſtrats, & demandoient avec empreſſement de pouvoir prouver qu'ils renonçoient à Jeſus-Chriſt. Ceux qui étoient tombés, invitoient les autres à ſe précipiter avec eux, ou dénonçoient leurs parens & leurs amis ; les peres & les meres entraînoient leurs enfans aux pieds des idoles : & la lâcheté, autoriſée par l'exemple, augmentoit tous les jours le nombre des apoſtats.

Il ſemble que la fuite étoit l'unique reſſource pour conſerver ſa foi. La plupart des fideles n'étant pas aſſez forts pour une perſécution ſi violente, les plus ſaints évêques leur conſeilloient la retraite, & leur en donnoient l'exemple. Ainſi les Chrétiens fuyant de toutes parts, abandonnoient leurs biens, leur patrie, & cherchoient un aſyle au fond des déſerts, chez les barbares, ou dans les pays où chacun croyoit n'être pas connu. Au reſte, il y eut différens degrés de chûte. Les uns ſacrifierent aux idoles : d'autres, leur offrirent de l'encens : d'autres, donnerent de l'argent aux magiſtrats, pour n'être pas inquiétés ; & ils obtinrent des billets, par leſ-

quels ils paroïssoient avoir renoncé au christianisme, quoiqu'ils n'en eussent rien fait. On nommoit ceux-ci *libellatiques*.

Quelque grande que fût la multitude des apostats dans toute l'église, cette lâcheté cependant ne fut pas universelle. Il y eut par-tout beaucoup de fideles, qui confesserent Jesus-Christ avec courage, & qui subirent le martyre. Enfin cette persécution cessa. Elle n'a duré que deux ans dans toute sa force, Décius n'ayant regné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie, les apostats demandoient à rentrer dans le sein de l'église, & cependant plusieurs ne vouloient pas se soumettre à la rigueur de la pénitence. C'est ce qui occasionna des troubles & des schismes.

L'église étoit alors dans l'usage d'accorder le pardon à la priere des confesseurs, lorsque celui qui étoit tombé, se présentoit avec un billet d'indulgence, écrit de leur main. Or, cet usage dégénéra en abus par la facilité de quelques confesseurs, & la discipline étoit en danger. Cependant cet abus même eut en Afrique des partisans qui furent excommuniés par St. Cyprien évêque de Carthage.

Il semble que dans les disputes on passe presque toujours d'une extrêmité à l'autre. Ainsi Novatien, à Rome, soutint que l'église ne devoit jamais accorder de pardon à ceux qui étoient tombés dans l'apostasie, que même elle ne le pouvoit pas; qu'ils n'avoient point de salut à espérer; & que la pénitence, le martyre même leur seroient inutiles. Il en disoit autant de tous les péchés mortels, & il refusoit à l'église tout pouvoir de lier & de délier.

Tout à la fois schismatique & hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siege. Il accusa le pape St. Corneille d'avoir acheté un billet du magistrat pour se soustraire à la persécution, & d'avoir communiqué avec des évêques qui avoient sacrifié

aux idoles. Sur ce fondement, il ſépara pluſieurs confeſſeurs & quantité de fideles de la communion de Corneille, & il ſe fit ordonner évêque de Rome. C'eſt le premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abord partagé entre ces deux papes; plus la diſcipline étoit alors ſévére, plus Novatien en impoſoit par ſon faux zèle; & comme il trouva des eſprits diſpoſés en ſa faveur, ſon héréſie ſe répandit beaucoup. Elle dura juſques dans le cinquieme ſiecle.

Cependant ſa doctrine étoit évidemment contraire à la tradition. Il fut condamné dans deux conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche. Bientôt ceux qu'il avoit ſéduit, ouvrirent les yeux. Il ne lui reſta des ſectateurs que dans quelques provinces.

L'égliſe fut encore perſécutée ſous Gallus, & ſous Valerien, quoique celui-ci eût été favorable aux Chrétiens les premieres années de ſon regne. Lorſqu'il fut pris par les Perſes en 2059, Gallien ſon fils, rétablit la paix; & l'égliſe en jouit juſqu'en 302, la dix-huitieme année de Dioclétien. Il eſt vrai que vers 274 Aurelien publia des édits contre les Chrétiens: mais ils produiſirent peu d'effets, parce que ce prince fut aſſaſſiné l'année ſuivante. La perſécution ne ſe fit preſque ſentir que dans les Gaules.

Au commencement du regne de Valérien, il s'éleva une grande diſpute, qui partagea toute l'égliſe. Il s'agiſſoit du baptême des hérétiques. St. Cyprien ſoutenoit qu'il étoit nul, ſur ce principe que la grace ne ſe donne point & ne ſe reçoit point hors de l'égliſe catholique; & il en concluoit que les hérétiques, qui rentroient dans l'égliſe, doivent être baptiſés, comme s'ils ne l'avoient pas été. Il entraîna dans ſon ſentiment beaucoup d'évêques, & il fut appuyé des déciſions de pluſieurs conciles.

Le pape St. Etienne. au contraire, étoit pour la validité du baptême des hérétiques. Il jugeoit que la grace dépendoit uniquement du sacrement, quelle que fût d'ailleurs la façon de penser du ministre : & comme il se fondoit sur la tradition, il accusoit St. Cyprien de vouloir innover.

On ne sait pas quelle fut alors la fin de cette contestation. Mais quelque tems après l'église a déclaré qu'on ne devoit point renouveller le baptême, donné en invoquant les trois personnes divines, quoiqu'il eut été administré par des hérétiques : cet usage étoit en effet le plus universel.

On reproche à St. Etienne d'avoir mis de la passion dans cette dispute, jusqu'à traiter durement ceux qui ne pensoient pas comme lui. St. Cyprien se conduisit avec beaucoup de modération & de sagesse. Il avoit trop peu de vertu & trop de zèle, pour songer à faire un schisme ; & s'il se trompa sur une question, qui paroissoit alors problématique, on ne peut lui reprocher d'ailleurs aucune des erreurs du second & du troisieme siecle. Il est le premier des auteurs ecclésiastiques, qui ait été véritablement éloquent. Le caractere de son esprit est la facilité, la fertilité, & la netteté ; & il a été une des plus grandes lumieres de l'église. Il souffrit le martyre à Carthage ,lors de la persécution de Valérien.

C'est vers ce tems, ou peu après, que parut en Perse l'hérésiarque Manès, dont la secte fit des progrès rapides : elle étoit déja fort répandue sur la fin du troisieme siecle. Ce Manès étoit un esclave qu'une femme avoit fait instruire dans les sciences des Perses, & auquel elle avoit laissé des écrits de Buddas, où il puisa sa doctrine ; & c'est d'un nommé Seithien, Sarrazin, établi à Alexandrie, & fort instruit dans la philosophie égyptienne, que Buddas avoit lui-même emprunté ses principes. Vous voyez

que si le Manichéisme nâquit en Perse, il tiroit cependant son origine d'Alexandrie.

Cette hérésie étoit un ramas de ce que les Gnostiques & d'autres on dit de plus absurde; & elle admettoit une multitude d'esprits de toute espece. Ce qui lui appartient plus particuliérement, c'est de reconnoître, pour principe de tout, deux dieux éternels, indépendans, l'un bon, l'autre mauvais, & essentiellement ennemis. De leur concours, ou plutôt de leurs combats, est sorti le monde. Partout leurs substances se répandent & se mêlent; ensorte que chaque homme a deux ames, dont l'une est une parcelle du bon principe, & l'autre est une parcelle du mauvais. C'est d'après ces absurdités, que les Manichéens prétendoient rendre raison du bien & du mal. On s'est long-tems occupé de ce systême extravagant : il ne mérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 290, Dioclétien ordonna que les chefs des Manichéens seroient brûlés avec leurs écrits; & que les autres, suivant leur condition, auroient la tête tranchée, ou seroient dépouillés de leurs biens & condamnés aux mines. Il paroît que les empereurs suivans, lors même qu'ils toléroient les hérétiques, ont tous traité les Manichéens avec la même rigueur.

La persécution à laquelle Dioclétien fut porté par Galere, dura depuis 302, jusqu'en 310. que Galere lui-même rendit la paix à l'église, dans une maladie, dont il mourut. Elle produisit une quantité étonnante de martyrs, dans tout l'empire, excepté dans les Gaules, qui en furent exemptes. Constance n'y fit mourir aucun chrétien, & permit seulement d'abattre les églises.

La persécution ne fut nulle part plus violente qu'en Afrique. Dioclétien avoit ordonné de faire mourir, sans distinction, tous les chrétiens qui persistoient, & de brûler publiquement les livres de

l'écriture. Il vouloit qu'on fit une recherche exacte de ces livres, & il y alloit de la vie des magistrats, s'ils étoient convaincus de négligence ou d'indulgence à cet égard. Cette recherche troubla, surtout l'Afrique, où beaucoup de fideles aimerent mieux périr dans les tourmens que de livrer les saintes écritures. Mais après une longue paix, dont le relâchement est une suite ordinaire, on ne pouvoit pas se flatter que tous les Chrétiens auroient le même zèle. Il y eut donc des ames assez lâches pour livrer les livres saints; & ce crime ne fut pas seulement celui de quelques laïques, ce fut encore celui de plusieurs prêtres & de plusieurs évêques. Les coupables furent nommés *Traditeurs*.

La paix donnée par Galere, ne dura que six mois, & dans cette intervalle, il se forma un schisme.

Mensurius évêque de Carthage, étant mort pendant la persécution, Cécilien, élu par le suffrage du peuple & ordonné par un évêque voisin, redemanda aux anciens des vases d'or & d'argent que son prédécesseur leur avoit confiés. Ceux-ci, ne voulant pas les rendre, formerent un parti auquel se joignirent Botrus & Beleusius, irrité qu'un autre leur eût été préféré, & Lucilla femme riche & puissante.

A leur sollicitation, des évêques de Numidie vinrent à Carthage, au nombre environ de 70; & sous prétexte que ç'eût été à eux d'ordonner l'évêque de cette ville, ils se déclarerent contre Cécilien. On ne sait pas si cette raison avoit quelque fondement, parce que nous ignorons les usages, qu'on suivoit en Afrique. Il est certain qu'ailleurs un métropolitain étoit ordonné par un évêque de sa province: celui d'Ortie, par exemple, ordonnoit celui de Rome. Quoiqu'il en soit, ils condamnerent Cécilien, parce qu'il ne s'étoit pas présenté à

leur concile, parce qu'il avoit été ordonné par des traditeurs, & parce qu'étant diacre, il avoit empêché de porter de la nourriture aux martyrs qui étoient en prison. Aucune de ces allégations n'étoit prouvée; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces évêques étoient traditeurs eux-mêmes. Ils ordonnerent cependant un nommé Majorin, domestique de Lucilla, qui dans cette occasion leur ouvrit sa bourse. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres églises : mais ses ennemis aimerent mieux se séparer de communion que de se désister, & toute l'Afrique fut divisée en deux partis. Telle fut l'origine de ces schismatiques, qui prirent le nom de Donatistes, de Donat un de leurs chefs.

Depuis Galere jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, fit triompher l'église, il y eut encore trois persécutions, dont la premiere fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius; & il nâquit une héresie, qui devoit troubler la paix. C'est l'Arianisme, ainsi nommé de l'hérésiarque Arius, qui ayant été condamné dans deux conciles, tenus à Alexandrie, se retira en Palestine, où il entraîna plusieurs évéques dans son parti. Il nioit la divinité de Jesus-Christ. Nous en parlerons.



CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siecles.

LA doctrine de l'église a été la même dans tous les tems & dans tous les lieux. La discipline au contraire, dans les trois premiers siecles, sans plan

général & uniforme, a varié suivant les lieux, & quelquefois dans le même lieu d'un tems à un autre.

Le premier soin des apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils aient négligé les cérémonies : mais ils s'y appliquerent moins, parce qu'elles sont effet moins nécessaires. C'est sous leurs successeurs qu'on régla peu-à-peu celles qu'il falloit observer dans l'administration des sacremens, dans les assemblées, dans le gouvernement des églises, dans la forme des jugemens ecclésiastiques; en un mot, dans tout ce qui concerne la discipline. Ces choses devoient souffrir quelques variétés, soit parce qu'elles ne sont pas toutes de nature à être les mêmes, en tout tems & en tout lieu; soit parce que les évêques, toujours traversés, ne pouvoient agir avec assez de concert, pour adopter les mêmes usages. Chacun faisoit ce qu'il croyoit convenir aux circonstances, ou ce qu'elles lui permettoient. Mais quand sous la protection de Constantin, l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire; alors les évêques, assemblés sans obstacles, firent des réglemens généraux, & la discipline fut bientôt la même dans toute l'église : voici quelle étoit à-peu-près celle des trois premiers siecles.

Les Chrétiens s'appelloient freres dans les assemblées. Ils se donnoient le baiser de paix; & ils faisoient souvent le signe de la croix. Ils s'assembloient particuliérement le dimanche : ils faisoient leurs prieres, étant tournés vers l'Orient; ils les prononçoient d'une voix modérée, sans chanter : ils ne prioient point à genoux, le dimanche, ni depuis pâque jusqu'à la pentecôte. Ils faisoient des oblations pour les morts & célébroient le sacrifice de la messe en leur mémoire. Ils prioient les saints & les martyrs, persuadés qu'ils intercédoient auprès de Dieu pour les vivans.

Les lieux où l'on s'assembloit, étoient simples & sans

ſans ornemens, plus ou moins ſecrets, ſuivant les conjonctures. On ne leur donnoit point le nom de temple. C'étoient des maiſons, où l'on conſervoit des reliques, ou des cimétieres dans leſquels repoſoient les corps des martyrs.

La table, ſur laquelle on célébroit l'Euchariſtie, étoit appellée quelquefois autel & quelquefois table. Il ne paroît pas que l'uſage des croix & de l'encens fût fort commun: les lumieres n'étoient employées que pour éclairer les fideles, & elles ne faiſoient pas encore partiedes cérémonies.

On célébroit avec ſolemnité les fêtes de noël, de pâque & de la pentecôte. L'évêque, ou en ſon abſence; le prêtre préſidoit à l'aſſemblée. On y liſoit l'écriture, & ſouvent l'évêque prêchoit la parole de Dieu.

Les Gentils, qui vouloient ſe convertir, n'étoient pas auſſi-tôt admis parmi les Chrétiens; ils étoient d'abord faits cathécumenes, par l'impoſition des mains de l'évêque ou du prêtre, qui les marquoit au front du ſigne de la croix. Un catéchiſte les inſtruiſoit d'ordinaire pendant deux ans; tems qui ſe prolongeoit ou s'abrégeoit; ſuivant les progrès qu'on faiſoit dans la doctrine, & ſur-tout, dans les mœurs.

On baptiſoit, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité; & ce ſacrement ne s'adminiſtroit ſolemnellement qu'aux fêtes de pâque & de la pentecôte. On faiſoit aux baptiſés une onction d'huile, qu'on croyoit leur ſervir intérieurement: en quelques égliſes, on leur donnoit du lait & du miel à goûter. Enfin on leur impoſoit les mains, pour faire deſcendre ſur eux la plénitude du St. Eſprit; & on conſidéroit cette impoſition, réſervée ordinairement à l'évêque, comme un ſacrement différent du baptême.

On ne réitéroit jamais le baptême, ſi ce n'eſt dans les égliſes, où l'on croyoit que celui des hérétiques

étoit nul. Il falloit subir une pénitence publique, pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent, privé de la communion, chassé des assemblées, étoit obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordoit qu'une fois ; & ceux qui retomboient, n'étoient jamais réconciliés à l'église & n'attendoient le pardon que de Dieu seul.

Elle étoit communément de plusieurs années : suivant que les églises étoient plus indulgentes ou plus séveres, elles en abrégeoient la durée ou l'étendoient. Il y en avoit, où ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, ou qui avoient commis un homicide, ne pouvoient jamais obtenir le pardon de ces crimes : mais elles se relâcherent dans la suite ; & elles l'accorderent à la mort, ou après une longue pénitence. Cependant on étoit en général dans l'usage d'abrégér les pénitences en faveur de ceux qui étoient recommandés par des confesseurs ou par des martyrs.

Ceux qui avoient subi une pénitence publique, n'étoient jamais admis dans le clergé. On ne soumettoit pas les clercs à cette pénitence, si ce n'est dans quelques églises ; & ceux qui tomboient dans des crimes, étoient seulement privés pour toujours de leur ministere. Mais on avoit grand soin de ne choisir pour ministres que des hommes, dont les mœurs fussent irréprochables ; habillés, comme le reste des fideles, ils ne devoient se distinguer que par la sainteté de leur vie. On ne vouloit pas qu'ils se mêlassent des affaires temporelles : on leur défendoit tout gain sordide : ils administroient les sacremens, sans rien exiger ; le peuple les nourrissoit volontairement. Si les prêtres étoient mariés avant leur ordination, il leur étoit permis de garder leurs femmes : mais dès qu'une fois ils avoient été ordonnés, il ne leur étoit plus permis de se marier.

On permettoit cependant le mariage aux diacres.

L'évêque étoit ordinairement élu par les suffrages du peuple, & ordonné par plusieurs évêques, qui lui imposoient les mains. C'étoit le chef de son clergé : rien ne se faisoit sans lui, ou du moins sans les pouvoirs qu'il accordoit. Le baptême même lui étoit réservé. Les diacres étoient les trésoriers : ils distribuoient les oblations aux pauvres, & en cas de nécessité, ils pouvoient, dans quelques églises, imposer les mains aux pénitens.

On croyoit qu'il n'y avoit proprement qu'un épiscopat, dont chaque évêque gouvernoit une partie. C'étoit une conséquence que toutes les églises fussent dans l'obligation de se secourir mutuellement. Aussi tous les évêques vivoient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une subordination entr'eux : car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations & dans les conciles, & celui de Rome fut considéré comme le premier de tous. On ne le jugeoit pourtant pas infaillible : la dispute sur le baptême des hérétiques en est la preuve. Le sentiment de l'église universelle étoit l'unique regle de la foi ; & on croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui ne s'y soumettoient pas.

On veilloit sur les mœurs, & on excommunioit, non-seulement, les hérétiques, mais encore ceux qui troubloient la discipline, ou qui menoient une vie déréglée. Dès qu'un homme avoit été excommunié par son évêque, il étoit rare qu'il trouvât une église qui le reçut à sa communion.

Le sacrifice des Chrétiens étoit la célébration de l'Eucharistie. Il se faisoit d'une maniere simple, & avec peu de cérémonies. La matiere en étoit un pain ordinaire & du vin mêlé d'eau. Les fideles l'apportoient : le prêtre ou l'évêque, qui présidoit à l'assemblée, la consacroit : les diacres la distribuoient :

& on communioit sous les deux especes. Il semble qu'il y ait eu des églises où chacun s'approchoit de la table, & prenoit la portion de l'Eucharistie. On la donnoit aux enfans sous l'espece du vin. On la recevoit souvent, & ordinairement toutes les fois qu'on se trouvoit aux assemblées, quelquefois le matin, quelquefois au milieu du repas. Mais parce qu'en approchant de ce sacrement, on protestoit recevoir le corps & le sang de Jesus-Christ, on croyoit n'y pouvoir participer, qu'autant qu'on vivoit saintement, & on le recevoit avec le plus grand respect. Afin même de ne pas l'exposer à être profané, on prenoit la précaution de se cacher des cathécumenes & des infideles. C'étoit assez l'usage de ne pas s'ouvrir à eux sur les mysteres.

Les Chrétiens jeûnoient ordinairement les mercredi & vendredi, jusqu'à la neuvieme heure seulement : plusieurs passoient même ces jours en prieres, ce qu'ils appelloient station. Ils jeûnoient, encore & se mortifioient sur-tout, dans les tems de calamités, & quand ils étoient en pénitence. Le jeûne le plus solemnel étoit avant pâque, plus ou moins long, suivant les différentes coutumes des églises. D'ailleurs les Chrétiens pensoient qu'il étoit défendu de jeûner le dimanche, & depuis pâque jusqu'à la pentecôte, ils ne mangeoient ni viandes étouffées, ni sang, ni aucune des choses qui avoient été offertes aux idoles. Ils condamnoient la coutume où l'on étoit de brûler les morts, & ils les ensevélissoient.

Le mariage se célébroit en présence des prêtres. On jugeoit le célibat plus saint. C'est pourquoi quelques-uns ont condamné les secondes noces. Il y a même eu des hérétiques, qui regardoient le mariage comme un état criminel. Quelques églises permettoient de répudier sa femme, & d'en épouser une autre, pour cause d'adultere seulement.

Il y avoit quantité d'hommes & de femmes, qui

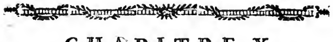
vivoient dans le célibat & dans l'austérité. Les opinions qu'on avoit sur le mariage invitoient à ce genre de vie. Souvent les persécutions mettoient dans la nécessité de l'embrasser; parce que les Chrétiens, forcés de fuir, n'avoient pas retraite plus sûre que les déserts. L'Egypte offroit, sur-tout, cette ressource. Les esprits n'étoient nulle part plus portés à une solitude austere : nous en avons déja vu des exemples. C'est aussi là qu'on trouve les premiers hermites, & les commencemens de l'ordre monastique.

Sous la persécution de Décius, une des plus cruelles, les Chrétiens d'Egypte s'enfuirent dans les déserts. La faim, la soif, les maladies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre; & plusieurs, pris par les Sarrasins, tomberent en esclavage. Un jeune homme de vingt-trois ans, nommé Paul, échapa, entr'autres, à tous ces dangers, & se retira dans une caverne où il vécut quatre-vingt-dix ans. C'est le premier hermite dont l'histoire fasse mention. Cependant il y en avoit déja dès le tems de St. Marc, soit que des Therapeutes se fussent convertis, soit que les Chrétiens eussent cherché la solitude, pour vivre plus saintement.

Si quelques-uns, comme Paul, prirent d'abord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'embrasserent par choix; & dans les tems de paix, ils s'établissoient volontiers aux environs des bourgs. Le plus célebre de ces solitaires égyptiens, est St. Antoine, qui, à l'âge de vingt ans, se retira en 170 auprès de Coma, village où il étoit né. Il demeura quinze ans dans cette retraite, visitant tous les hermites dont il entendoit parler, & s'exerçant à toutes les vertus. Enfin son zèle ardent lui fit chercher une plus grande solitude; il se retira dans un désert; & la réputation de sa sainteté lui ayant attiré des disciples, il fut le fondateur de plusieurs

monasteres chrétiens. Je dis *chrétiens* ; parce qu'il y avoit long-tems que les Thérapeutes avoient les leurs : ils donnoient même ce nom à leurs cellules. Quoiqu'il en soit, St. Antoine est regardé comme l'instituteur de la vie monastique. Les monasteres se multiplierent beaucoup en Egypte, sur-tout, depuis la persécution de Dioclétien. C'est de ces moines, d'abord épars & solitaires, que se formerent dans la suite des communautés, qui suivirent une même regle, sous la conduite d'un supérieur, nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardoient le célibat, vivoient dans l'obéissance & dans la pauvreté, faisoient des jeûnes excessifs, pratiquoient les plus grandes austérités ; en un mot, ils renonçoient entiérement au monde, pour être uniquement à Jesus-Christ. Tels sont à peu près les usages, qui se sont établis dans les trois premiers siecles de l'église.



CHAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

QUAND la religion chrétienne n'auroit point trouvé d'obstacles, ce seroit encore une chose merveilleuse, que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution seroit unique dans son espece. Que penserons-nous donc, si tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples ? quel projet que celui des apôtres ! annoncer une religion, qui se déclare l'ennemi de tous les cultes : l'annoncer, non-seulement, dans l'empire, la porter encore au-delà, & chez des nations dont

ils ne savoient pas les langues. Ce projet pouvoit-il s'exécuter sans des secours extraordinaires ? pouvoit-il seulement se former ? considérons, sur-tout, qu'ils sortoient d'un peuple généralement méprisé, qu'ils étoient méprisés eux-mêmes : or, ce mépris n'étoit certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorans réussissent-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paroissent dans le même siecle échouent, & des imposteurs parmi lesquels on trouve des philosophes instruits & considérés, tels qu'Apollonius de Tyanes ? ont-ils voulu eux-mêmes en imposer ? pourquoi donc combattent-ils tous les vices ? pourquoi enseignent-ils une morale si pure & si sainte ? le caractere de l'imposture est-il de sacrifier tout intérêt humain, & de souffrir les tourmens & la mort pour le mensonge ? reconnoissons donc que les apôtres étoient convaincus, & voyons sur quel fondement.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'atendissent le Messie, dans le tems même de l'avénement de Jesus-Christ. Quantité de prophéties l'avoient annoncé ; & ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à cet égard, étoit si connue, que le bruit s'en étoit répandu jusques chez les payens *pluribus persuasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur.* Et Suetone : *percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formoient.

Or, les apôtres avoient les prophéties, sous les yeux ; ils étoient témoins des actions de Jesus-Christ ; & ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Lorsque deux disciples de St. Jean-Baptiste vin-

rent demander à Jesus-Christ, s'il étoit le Messie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voient*, dit-il, *les boiteux marchent*, *les lépreux sont guéris*, *les sourds entendent*, *les morts ressuscitent*. Les miracles que les apôtres voyoient, & dont les plus simples & les plus ignorans étoient à portée de se convaincre, ont été le second fondement de leur foi.

Jesus-Christ fit plusieurs prédictions, dont les unes s'accomplirent pendant sa vie, & d'autres après sa mort. Il prédit la trahison de Judas, le reniement de St. Pierre, & le lâche abandon de tous ses disciples. Ce sont les évangélistes mêmes qui ont publié ces circonstances, aveu humiliant, que l'amour de la vérité pouvoit seul arracher.

Il falloit de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des apôtres & des disciples. Le voile du temple se déchira : la terre trembla : elle se couvrit de ténébres : Jesus-Christ ressuscita le troisieme jour : il apparut plusieurs fois pendant quarante jours : il monta au ciel à la vue des apôtres : & il leur envoya le St. Esprit. Convaincus une seconde fois, ils se reprocherent leur lâcheté ; ils se rappellerent qu'elle avoit été prédite ; ils devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes si lâches sont-ils devenus si courageux ? c'est qu'ils ont été convaincus ; & ils l'ont été, parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de notre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légérement.

Si je ne parlois que des motifs que nous avons de croire, l'incrédule pourroit dire que les évangélistes ont inventé ces faits. Mais les apôtres n'auroient pas pu croire sur des faits, que les évangélistes auroient inventé depuis. S'ils ont cru, ils ont donc vu, & les faits n'ont pas été inventés. Or, il n'est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Jesus-Christ fit des prédictions qui s'accomplirent après sa mort. Il a prédit que ses disciples seroient conduits en présence des gouverneurs & des rois, à cause de lui, pour lui servir de témoignage devant eux & devant les nations. Il est vrai qu'il n'étoit pas impossible de prévoir qu'il s'éleveroit des ennemis contre une religion, qui vouloit s'établir sur les ruines de tous les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'attention des gouverneurs & des rois, il falloit qu'elle fît des progrès considérables : car les souverains ne s'en seroient pas occupés, si elle fût restée dans l'obscurité où elle étoit encore lorsque Jesus-Christ faisoit cette prédiction. Or, il n'étoit pas facile de prévoir ces progrès : quiconque ne sera attention qu'aux obstacles, conviendra qu'il eût été bien naturel de juger que la religion chrétienne seroit étouffée dès sa naissance. Cependant Jesus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation ; assurant que son évangile seroit prêché par toute la terre, & que ses disciples instruiroient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il dit : *quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon pere qui est dans les cieux ; & quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon pere qui est dans les cieux.*

C'est, sur-tout, par les apôtres que cette prédiction devoit s'accomplir ; plus ils étoient ignorans, plus ils avoient de peine à le comprendre ; & si elle s'accomplissoit, c'étoit pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville & du temple de Jérusalem, & sur la dispersion des Juifs, est bien étonnante encore. Dans le tems où Jesus-Christ disoit qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre, cet événement ne paroissoit pas vraisemblable. Il ne le paroissoit pas même, lorsque Titus formoit

le siege de Jérusalem : car rien n'étoit moins dans le caractere de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple : ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres & pour les disciples qui vivoient encore ! pour St. Jean, par exemple, & pour St. Siméon, qui vécurent jusqu'au second siecle. Celui-ci qui gouvernoit alors l'église de Jérusalem, se retira, lorsqu'il vit les aigles romaines ; & il suivit en cela le conseil que Jesus-christ avoit donné.

J'ai prouvé d'un côté, que les apôtres étoient convaincus, & de l'autre qu'ils l'étoient avec fondement. Il faut donc croire, sur leur autorité, que la religion qu'ils ont prêché, est toute divine ; & quand il n'y auroit point d'autres preuves pour nous, il ne resteroit pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru, sans avoir été témoins des miracles de Jesus-Christ.

Quand les apôtres & les disciples n'auroient fait qu'attester ce qu'ils avoient vu, l'assurer au milieu des tourmens, le confirmer en mourant, & se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage : car une pareille conduite ne pourroit pas s'allier avec le mensonge. Mais par ce moyen la foi se seroit répandue trop lentement. Les apôtres prouverent donc les miracles de Jesus-Christ, en faisant des miracles eux-mêmes ; en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus, ils communiquerent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles, celui qui dut, surtout, accélérer la conversion des gentils, c'est le don des langues : car, par ce moyen l'évangile se portoit facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siecle de l'église ; des miracles

par-tout, &, par-tout aussi, des témoins qui les attestoient.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui se convertissoient, n'étoit encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple; & j'ai dit *le plus grand nombre*, parce que dès-lors, il y en eut plusieurs qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimathée, du grand sanhédrin des Juifs; Nicomede, un des principaux parmi les Pharisiens; Denis de l'Aréopage, & Flavius Clement, sénateur, consul & parent de l'empereur. Mais c'est, sur-tout, dans le second siecle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savans & des gens du monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'église.

Ce siecle a été un des plus éclairés. On s'occupoit des arts & des sciences, on cherchoit la vérité avec ardeur; & on ne peut pas présumer que les gens du monde & les savans, qui se convertirent, aient embrassé sans examen une doctrine, qui les exposoit à la haine, au mépris, aux tourmens, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne se convertirent pas, je vous répondrai qu'on étoit en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus sages furent d'abord frappés de la patience courageuse des martyrs. Ils en voyoient des exemples dans toutes les provinces: ces exemples se renouvelloient sans cesse; & ils n'imaginoient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obstination aveugle. Ils jugeoient, au contraire, qu'une conviction éclairée pouvoit seule inspirer dans tout l'empire, le même courage aux Chrétiens qui s'y répandoient. Il semble même que ce n'eût pas été assez pour les martyrs d'être convaincus: car, si l'on considere la longueur & la cruauté des tortures

employées pour les faire ſuccomber, on conviendra que leur foi avoit beſoin d'être ſoutenue par des ſecours extraordinaires, & que leur conſtance peut être miſe au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il étoit naturel d'en conſidérer les mœurs. Or, on trouvoit un renoncement aux plaiſirs, aux richeſſes, à la pompe; en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvoit des ames pures, qui ſe défendoient juſqu'à la penſée d'un crime. On trouvoit une charité ſans bornes; & on reconnoiſſoit qu'un payen baptiſé devenoit un nouvel homme, qu'il étoit comme régénéré, comme né une ſeconde fois dans un état plus ſaint.

Quelle étoit donc la doctrine qui inſpiroit tant de courage & tant de vertu? Ici, l'examen devenoit un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure par ſa théologie & ſa morale à tout ce que les plus grands philoſophes avoient enſeigné, elle élevoit l'ignorant à la connoiſſance de ſon créateur, & elle le rempliſſoit des maximes les plus pures.

Ces conſidérations ſuffiſoient, ſans doute, pour entraîner les Gentils, qui examinoient ſans prévention. Cependant ils pouvoient encore demander aux Chrétiens: mais pourquoi courir à la mort? pourquoi vous obſtiner à combattre les cultes établis? vous eſt-il donc néceſſaire de les détruire, pour exercer toutes vos vertus? A ces queſtions les Chrétiens répondoient par les miracles de Jeſus-Chriſt, par ceux des apôtres, par ceux des hommes apoſtoliques, & par les prophéties.

Ces réponſes étoient les mêmes par-tout où il y avoit des Chrétiens: par-tout, on atteſtoit les mêmes miracles ou de ſemblables: par-tout, on profeſſoit la même doctrine & avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut ſe trouver

avec l'imposture, que les évangiles avoient été écrits avant la ruine de Jérusalem, & que les livres de l'ancien testament ne pouvoient être suspects, puisqu'ils étoient conservés par les Juifs ennemis de la religion chrétienne. Voilà par quels motifs des savans se convertirent en grand nombre dans le second siecle. En effet, c'étoit assez qu'il existât encore plusieurs témoins des miracles faits dans le premier, & que d'ailleurs les prophéties fussent absolument accomplies.

Les œuvres de Jesus-Christ, disoit Quadrat, dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien ont toujours été vues & connues, parce qu'elles étoient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses aux malades guéris & aux morts ressuscités. Or, ceux-ci ont été vus, non-seulement, dans le tems de leur résurrection & de leur guérison, mais long-tems après : non-seulement, dans le tems que notre Seigneur demeuroit sur la terre, ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, & quelques-uns vivoient même de nos jours.

Si Quadrat parloit ainsi dans ce morceau, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvoit de témoins existans des miracles des apôtres, & de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savans convertis. La religion, répandue par-tout, étoit déja suffisamment prouvée, & les miracles devenoient tous les jours moins nécessaires. Aussi paroissoient-ils avoir été plus rares dans le second siecle que dans le premier, & plus rares encore dans le troisieme. Cependant ils ne cesserent pas entiérement. Après avoir donc été converti sans le témoignage des autres, on se confirmoit dans la foi par les miracles, dont on étoit témoin soi-même : car ils ont été encore fréquens, tant qu'il y a eu

des hommes apoſtoliques, c'eſt-à-dire, pendant le cours du ſecond ſiecle.

Si nous paſſons au troiſieme, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelques rares qu'on les ſuppoſe. D'ailleurs, nous verrons la tradition, conſerver dans toutes les égliſes ceux qui ſe font faits auparavant : nous verrons la cendre des martyrs les atteſter par-tout; & les ennemis mêmes du Chriſtianiſme en reconnoître la vérité. Ni Celſe, ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Je me ſuis borné à mettre ſous vos yeux les motifs qui ont convaincu les payens dans les trois premiers ſiecles, parce que ſi la religion étoit démontrée alors, elle l'eſt encore aujourd'hui, & elle le ſera dans tous les tems. Cette matiere mériteroit, ſans doute, de plus grands éclairciſſemens, & j'y ſuppléerai dans nos converſations. Mais je ne devois pas tranſcrire tout ce que d'autres ont dit avant moi; & j'aurai aſſez fait pour le préſent, ſi l'ordre que j'ai ſuivi, peut vous guider dans les lectures que vous devez faire.



LIVRE SEIZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

La conduite de Constantin par rapport à l'église.

Je ne suivrai point l'ordre des tems, parce que je veux abréger, & que d'ailleurs je crois plus instructif pour vous de considérer d'abord Constantin par rapport à l'église, & ensuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choses à l'année 312, époque de sa conversion.

Après la défaite, & la mort de Maxence, le premier soin de Constantin fut de faire triompher la croix, & de manifester par des monumens, qu'il devoit la victoire à Jesus-Christ. Il fit bâtir des églises, accorda des privileges aux ecclésiastiques de Rome, montra beaucoup de respect pour les ministres de la religion, & abolit le supplice de la croix.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius ; & voulant réparer les maux, que la persécution avoit fait en Orient, il ordonna de restituer aux églises & aux catholiques les biens qu'on leur avoit enlevé, de rendre la liberté à ceux qui avoient été condamnés, pour la foi, à l'exil, aux mines, ou à la prison, & de rétablir dans les emplois ceux qui en avoient possédé.

C'est la même conduite qu'il avoit déja tenu avec les églises, qui s'étoient trouvées dans le même cas que celles d'Orient : telles étoient sur-tout,

celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclésiastiques fussent exempts de toutes especes de charges, & que les terres de l'église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein étoit, sur-tout, que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueroient plus à la prospérité de l'état par des prieres, que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices honorables, mais qui obligeoient à des soins & à des dépenses. Ceux qui les exerçoient, étoient entr'autres choses, chargés de lever les impositions, dans le district de leur cité & d'en faire les deniers bons.

Il étoit sage de ne pas donner ces offices au clergé : mais les autres exemptions qu'on lui accordoit, devenoient préjudiciables au reste des citoyens, sur qui toutes les charges retomboient. Elles nuisoient encore au clergé même, parce que c'étoit lui faire oublier sa premiere destination, pour lui donner l'amour des richesses ; & on remarqua bientôt qu'il se remplissoit de quantité de gens riches encore, en jouissant des exemptions.

Quand on ne considere que le zèle de Constantin, on peut l'excuser de n'avoir pas vu que ces exemptions étoient contraires au vrai bien du clergé : mais il auroit dû prévoir qu'elles le seroient au bien de l'état. Il s'en apperçut enfin ; cependant il ne les révoqua pas. En considérant que c'étoit aux riches à porter les charges, il ordonna qu'on ne recevroit dans le clergé que des personnes qui auroient peu de bien. Ainsi, d'un côté, il combloit l'église de faveurs ; de l'autre, il en blessoit la liberté, & la privoit de tout bon sujet, qui seroit riche. En croyant donc remédier à un inconvénient, il en produisoit un autre : telles sont les suites d'une fausse démarche. Malheureusement les princes ont souvent tort, & ce qui est plus malheureux, c'est qu'ils

qu'ils ſont rarement capables de s'en appercevoir; ou que s'ils s'en apperçoivent, ils ne croient pas de leur dignité de l'avouer. Ils tombent donc de fautes en fautes.

Conſtantin, voulant que le dimanche fût conſacré à la priere, défendit toute occupation pour ce jour-là; & il ſe conduiſit d'autant plus ſagement, qu'il fit une exception en faveur de l'agriculture. Les ſoldats chrétiens paſſoient le dimanche à l'égliſe; les autres étoient conduits dans une plaine, où on leur faiſoit réciter une priere au vrai Dieu.

Les empereurs avoient employé les peines & les récompenſes, pour engager les citoyens à ſe marier, & à donner des enfans à l'état. Quelques-uns croient que Conſtantin laiſſa ſubſiſter les récompenſes : il eſt au moins certain qu'il ſupprima les peines, & qu'il abrogea en partie la loi *papia*. Son motif étoit d'entrer dans l'eſprit de l'égliſe, & de faire reſpecter la virginité, que l'évangile honore comme une vertu. Cependant abroger la loi *papia*, c'étoit autoriſer le célibat, & il y a une grande différence entre le célibat & la virginité. D'ailleurs, Conſtantin auroit dû craindre d'entretenir dans l'erreur les hérétiques, qui jugeoient le mariage criminel. Enfin les payens, qui étoient en grand nombre, pouvoient ſe prévaloir de la loi de cet empereur : ce qui étoit nuiſible à l'état, ſans être utile à la religion. Il eſt vrai, que ſuivant la remarque de St. Ambroiſe, les pays où il y avoit le plus de vierges, étoient auſſi les plus peuplés : mais ſi cela eſt, certainement ce n'étoit pas qu'il y avoit plus de vierges.

Les affranchiſſemens ſe faiſoient devant les premiers magiſtrats; & il y falloit tant de formalités, qu'il étoit quelquefois bien difficile à un maître de donner la liberté à ſon eſclave. Conſtantin leva toutes ces difficultés, en permettant d'affranchir

dans l'église ; & en déclarant que l'atteſtation des évêques ou des prêtres ſuffiſoit pour faire un citoyen romain.

Il convenoit d'aſſurer à chaque égliſe de quoi entretenir ſon clergé. Mais il faut qu'un prince ſache toujours ce qu'il donne ; car il ne devroit jamais donner ni trop ni trop peu : ſi cette réflexion eſt juſte, vous ne trouverez pas aſſez de ſageſſe dans la loi par laquelle Conſtantin permit à chacun, de laiſſer par teſtament à l'égliſe, telle part de ſon bien qu'il jugeroit à propos ; vous aurez de la peine à concilier cette loi avec celle qui ne permettoit l'état eccléſiaſtique qu'à ceux qui avoient peu de bien ; & vous voyez qu'ouvrant la porte à l'avidité & à la ſéduction, elle ruinera bien des familles.

Il permit par une loi à tous ceux qui auroient des procès, de recuſer les juges civils, pour appeller au jugement des évêques : ordonnant que les ſentences rendues dans un tribunal eccléſiaſtique, ſeroient conſidérées, comme s'il les avoit rendues lui-même ; & joignant aux gouverneurs de les faire exécuter. [*]

Juſqu'alors les évêques avoient été en poſſeſſion d'être les arbitres des procès qui s'élevoient parmi les Chrétiens. Cet uſage auroit pu s'abolir peu-à-peu, parce que les raiſons qui l'avoient introduit, ne ſubſiſtoient plus. Il n'y avoit pas même d'inconvénient à le conſerver ; & il étoit juſte de permettre aux parties de préférer des arbitres à des juges. C'eſt à quoi Conſtantin, ce me ſemble, auroit dû ſe borner.

En effet, étoit-il raiſonnable de confier l'admi-

---

[*] Il y a des critiques qui penſent que cette loi eſt ſuppoſée : mais elle ſera bientôt portée par un des ſucceſſeurs de Conſtantin, Honorius.

niſtration de la juſtice au clergé ? il y avoit, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de ſainteté & de lumieres. Cependant on peut préſumer qu'en général leurs connoiſſances ſe bornoient aux choſes de la religion, & que la juriſprudence, qui étoit un chaos pour les meilleurs juriſconſultes, étoit un plus grand chaos pour. eux. On ne peut donc pas ſuppoſer, qu'ils ſoient devenus des juges éclairés par la ſeule force d'une loi, qui les déclaroit juges. On dira ſans doute, que Conſtantin a voulu montrer ſon reſpect pour l'égliſe : je réponds qu'il en pouvoit donner toute autre preuve. Il n'étoit pas ſage d'anéantir les tribunaux civils, dont les magiſtrats ſont au moins cenſés avoir appris leurs métiers, pour confier l'adminiſtration de la juſtice à des juges, qu'on doit préſumer n'avoir pas étudié les loix. Ajoutons que cette prérogative pouvoit rendre le clergé trop puiſſant.

La ſuite de l'hiſtoire vous fera connoître les abus de ces exemptions & de ces privileges accordés inconſidérément. Je vous prie ſeulement, de remarquer que le clergé n'en jouiſſoit pas avant Conſtantin : c'eſt une choſe que la plupart des princes ignorent, & que le clergé oublie volontiers.

Conſtantin ne ceſſoit de s'élever contre l'aveuglement des payens, & d'exhorter tous les peuples à ſe convertir. Cependant ſa conduite à cet égard a été différente ſuivant les tems ; lorſqu'il n'étoit pas encore ſeul maître de l'empire, il a permis de ſacrifier aux idoles, dans les temples & en public. Il étoit alors ſi éloigné de perſécuter les idolâtres, qu'il invitoit les chrétiens à n'employer que la douceur, la perſuaſion & l'exemple. Dans la ſuite, il uſa de violence. Il y eut des temples qu'on ferma ; d'autres qu'on découvrit, afin qu'ils tombaſſent en ruine, d'autres qu'on abattit. On les dépouilloit de toutes leurs richeſſes : on enlevoit les ſtatues aux-

quelles l'art donnoit du prix ; on brisoit toutes les autres.

Cette conduite étoit tout-à-fait contraire à l'esprit de la religion : car la violence ne fait que des hypocrites & des sacrileges, & cependant la persuasion fait seule les chrétiens. Il ne falloit donc rien négliger pour éclairer les peuples ; il ne falloit pas se lasser de les exhorter. Comment des chrétiens pouvoient-ils eux-mêmes employer des persécutions, dont ils avoient éprouvé & démontré tant de fois l'injustice ?

Constantin voyant avec douleur les divisions, qui troubloient l'église, entreprit de concilier les esprits & de rapprocher les partis contraires ; mais il eût été à souhaiter qu'il se fût conduit avec autant de prudence que de zèle.

Comme il avoit ordonné aux proconsuls d'Afrique, de rechercher ceux qui troubloient dans cette province, la paix de l'église catholique, les Donatistes, qui craignirent qu'on ne sévît contr'eux, se hâterent de lui demander des juges, & lui adresserent un mémoire à cet effet ; la chose n'étoit pas sans difficulté ; car à quel titre l'empereur pouvoit-il nommer les juges dans une affaire ecclésiastique, lui, sur-tout, qui n'étoit encore ni baptisé ni même catéchumene ? il est vrai ; qu'il ne s'agissoit pas du dogme, mais seulement des accusations faites contre Cécilien ; & que, par conséquent, cette affaire étoit de nature à pouvoir être jugée par des laïques. Cependant Constantin avoit un prétexte pour ne s'en point mêler, & il l'auroit dû saisir : car dans ces sortes de disputes, les princes ne font souvent qu'irriter les partis, & leurs fausses démarches sont toujours dangereuses. Les Donatistes étoient déja condamnés, puisque Cécilien avoit pour lui tous les évêques catholiques ; cependant l'empereur convoque lui-même à Rome un concile, & nomme

pour juges le pape Miltiade, trois évêques des Gaules, & quelques-uns d'Italie.

Les Donatiſtes furent condamnés & ne ſe ſoumirent pas. C'étoit le cas de regarder cette affaire comme décidée ; puiſqu'on pouvoit facilement prévoir que ceux qui avoient été rebelles à un premier concile, le ſeroient encore à un ſecond. L'empereur néanmoins eut la foibleſſe d'en accorder un nouveau aux plaintes importunes des Donatiſtes. Il le fit tenir à Arles, & il reconnut bientôt ce qu'il n'avoit pas prévu, c'eſt-à-dire, l'obſtination des ſchiſmatiques.

Ils appellerent du concile à lui-même ; il en fut irrité : il regarda cette démarche comme une impiété de leur part. Quoi, diſoit-il, *on eſt dans l'uſage d'appeller d'une moindre autorité à une plus grande, & ces méchans appellent du ciel à la terre, de Jeſus-Chriſt à un homme ?* Il rejetta donc leur appel avec horreur, & voulant punir tous ces rebelles, il ordonna de les lui amener. Ils vinrent, & contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, & les jugea.

Sa déciſion fut conforme à celle des deux conciles, & les Donatiſtes, bien loin de ſe rendre, l'accuſèrent de s'être laiſſé prévenir. Alors il en condamna à mort & au banniſſement : il leur ôta les baſiliques, & les lieux où ils s'aſſembloient : il confiſqua même les biens de pluſieurs : & ils firent plus de progrès que jamais. Lorſqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, & que devenus plus audacieux, ils ſe croyoient tout permis, Conſtantin ſaiſit ce moment pour prendre avec eux une conduite modérée ; rappellant les exilés, exhortant les catholiques à les vaincre par douceur, & diſant qu'il falloit laiſſer à Dieu le ſoin de les punir. Telle fut la conduite de cet empereur, & quelques années après il y eut en Afrique une ſi grande quantité de

Donatistes, qu'on y trouvoit à peine des catholiques.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius fit quelque séjour à Nicomédie, qui étoit en Orient la résidence ordinaire des empereurs; il y apprit la division que les Ariens causoient en Egypte; & il écrivit à l'évêque Alexandre & au prêtre Arius pour les porter à la paix. Comme il n'étoit instruit de ces disputes, que par un partisan d'Arius, Eusebe, évêque de Nicomédie, il les traitoit de questions frivoles & de vaines subtilités, qui ne faisoient rien au fond de la religion. Il en jugeoit mal, puisqu'il s'agissoit de savoir si Jesus-Christ est Dieu ou créature. C'est ainsi qu'un prince est exposé à se tromper, quand il en croit le premier qui lui parle.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il résolut d'assembler un concile composé des évêques d'Orient & d'Occident. Il le convoqua lui-même, en 325 à Nicée ville de Bithynie. Ce concile est le premier qu'on a nommé œcuménique, pour marquer qu'il y avoit des évêques de toutes les parties de la terre, c'est-à-dire, dans le langage du tems, de toutes les parties de l'empire romain. Arius fut condamné; mais les peres s'étant servis du mot *consubstantiel*, pour exprimer avec précision que le fils est de même substance que le pere; ce mot, parce qu'il étoit nouveau, & qu'on ne le trouvoit point dans l'écriture, servit de prétexte aux Ariens pour ne pas se soumettre au dogme; il fut d'ailleurs généralement adopté, & tous les évêques signerent la formule de foi, à l'exception de deux; ce même concile ordonna qu'on célébreroit la pâque le dimanche, & fit encore plusieurs réglemens sur la discipline.

Constantin bannit Arius, &, trois mois après, il relégua dans les Gaules, Eusebe de Nicomédie

& Théognis de Nicée, parce qu'ils favorisoient l'Arianisme. Il ordonna aux fideles de ces deux églises, de choisir d'autres évêques. Il écrivit à ce sujet une lettre dans laquelle, après quelques discours obscurs sur la divinité du Verbe, il accusoit Eusebe de l'avoir surpris, d'avoir abusé de sa confiance, & même d'avoir été complice des cruautés de Licinius. Cependant il le rappella, ainsi que Théognis, au bout de trois ans; & il fut assez foible pour rendre sa confiance à l'un & à l'autre. Ces deux hommes ayant autant de crédit qu'ils en avoient eu auparavant, rentrerent dans leurs évêchés, & en chasserent ceux qui y avoient été mis en leur place.

Il ne manquoit plus que de rappeller Arius: Constantin le rappella. Il le fit venir à sa cour, l'interrogea, le trouva orthodoxe, & jugea qu'il pouvoit être admis à la communion de l'église.

Dès que les Ariens furent protégés, ils tinrent aussi des conciles; & ce fut le tour des évêques catholiques d'être déposés & bannis; c'est ce qui arriva à St. Eustache, évêque d'Antioche, à St. Athanase, évêque d'Alexandrie & à plusieurs autres.

Le même sort attendoit St. Alexandre, évêque de Constantinople: Constantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à sa communion, rejetta avec colere les excuses que ce saint voulut alléguer, & tout se disposoit pour faire violence à cet évêque, lorsqu'Arius mourut subitement.

Cette conduite de l'empereur étoit d'autant plus extraordinaire, que quelque tems auparavant, il avoit entrepris de refuter lui-même l'hérésie d'Arius; nous avons encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet. Elle est longue; il y parle du ton d'un déclamateur emporté; il dit des injures, il raille, il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius, & il tâche

quelquefois de raisonner. Peut-être cependant doit-on seulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre : il y a tout lieu de présumer qu'il ne l'a pas faite ; quoiqu'il eût la vanité de se croire théologien, & de prononcer publiquement de longs discours sur la religion. Il eût mieux fait de la protéger avec plus de jugement. Je ne crains pas de dire, qu'il a fait plus de mal à l'église, qu'aucun des empereurs, qui l'ont persécutée.



CHAPITRE II.

La conduite de Constantin par rapport à l'empire.

APRÉS la défaite de Maxence, Constantin fut reçu à Rome, comme un libérateur ; il se montra libéral & généreux. Entre plusieurs loix, qui en sont la preuve, il en fit une qui ordonnoit de prendre sur le trésor public ou sur son domaine, de quoi nourrir les enfans, lorsque les peres seroient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua, surtout, pendant trois ans à rétablir l'ordre.

Mais il ne savoit pas que la générosité doit s'étendre jusques sur ses ennemis : car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de prisonniers qu'il avoit fait sur les Francs ; il avoit déja donné un spectacle de cette espece avant sa conversion : si pour lors cette cruauté faisoit déja horreur, que dirons-nous de la retrouver encore en lui, lorsqu'il est chrétien ? La politique même ne sauroit excuser cette barbarie ; elle la condamne, au contraire. Si les ennemis sont foibles, ce moyen est inutile ; & s'ils sont puissans, il ne les contient pas : il leur fait prendre, au contraire, des mesures pour user un

jour de repréfailles; pendant ce regne, les Goths & les Sarmates furent défaits plufieurs fois; & on abolit les tributs, que les autres empereurs avoient payés à ces barbares.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changemens; tandis que les plus fages ne s'y hafardent qu'avec beaucoup de circonfpection, d'autres ofent exécuter tous les projets qu'ils imaginent; comme fi changer, c'étoit toujours réformer. Confidérons Conftantin dans les changemens qu'il a fait.

Auffi-tôt qu'il fut maître de Rome, il caffa les gardes prétoriennes. Au lieu de deux préfets, il en fit quatre, auxquels il ôta tout commandement fur les troupes: il ne leur laiffa que les fonctions civiles.

Vous avez vu qu'elle étoit la puiffance des gardes prétoriennes, & vous jugez qu'elle étoit celle des chefs qui les commandoient; il eft vrai que les préfets cédoient le pas aux confuls, parce que le gouvernement confervoit la forme, au moins extérieure, de la république: mais par l'autorité, qu'ils acquirent infenfiblement, ils devinrent les feconds après les empereurs; auffi défignoit-on leur puiffance par ces mots, *imperium fecundum*, *imperium fine purpura*, & d'autres femblables; ils étoient auprès du prince, ce qu'étoit auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendoit dans tout l'empire, leurs édits avoient force de loix dans toutes les provinces: c'eft par eux que les ordres du prince paffoient aux magiftrats: ils s'étoient arrogés de choifir, de rejetter les juges, de les punir: on appelloit à eux des jugemens des autres: ils jugeoient en dernier reffort: ils pouvoient infliger toutes fortes de peines: ils avoient droit de vie & de mort: en un mot, ils préfidoient à tout, & paroiffoient les dépofitaires de toute l'autorité: le fymbole de leur puiffance

étoit un glaive, que l'empereur mettoit lui-même entre leurs mains; vous vous rappellez les paroles de Trajan : *recevez ce glaive : si je gouverne bien, servez-vous en pour ma défense, & si je gouverne mal, servez-vous en contre moi.*

Les empereurs n'ont élevé leur préfets que pour abaisser les magistrats de la république ; jugeant qu'ils seroient bien plus maîtres, lorsque l'autorité seroit dans des hommes à eux ; mais telle est la nature des moyens qui tendent au despotisme ; c'est qu'ils tendent à renverser le despote même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets : elle eût été mieux entre celles du peuple, s'ils eussent toujours été capables de bien gouverner. Il est beau de voir Trajan livrer le glaive à ses préfets, pour s'en servir contre lui : mais s'il ne les eût pas trouvés en possession de cette puissance, il ne la leur eût pas donnée, il eût mieux aimé confier sa vie aux magistrats de la république.

La confiance de Trajan est celle d'un homme que la supériorité des talens met au-dessus des dangers. Quel qu'ait été Constantin, il n'a pas eu la même confiance ; & pour se défendre contre une autorité qu'il redoutoit, il n'a su que l'abolir : il eût été plus grand de savoir la régler.

C'est envain que pour l'excuser, on exagéreroit les désordres causés par les gardes prétoriennes. Ces désordres ne sont point arrivés sous les princes faits pour être respectés, où ils n'ont été qu'une suite du gouvernement des mauvais princes qui avoient précédé. Pertinax n'auroit pas été égorgé, si Commode n'avoit pas regné avant lui. C'est toujours la faute du général, quand la discipline n'est pas dans les troupes ; & certainement l'habileté n'est pas à les casser, mais à s'en faire obéir.

Cependant, comme le remarque Mr. de Montesquieu, la vie des empereurs fut plus assurée ; ils

purent mourir dans leur lit; mais cette sécurité enfantera la mollesse. Les princes se montreront moins aux gens de guerre : ils seront plus oisifs, plus ignorans, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leur palais, plus séparés de l'empire. Les valets, les femmes, les hypocrites les gouverneront. Ils flatteront leurs passions, ils les dégoûteront de leurs devoirs, ils ne les occuperont que d'amusemens frivoles, ils épuiseront tout ce que l'art imagine pour chasser l'ennui qu'ils ne chasseront pas, & ils leurs diront sans cesse : *commandez, vous êtes maîtres*.

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour; les plus sages représentations paroîtront des crimes : les meilleurs ministres & les meilleurs capitaines seront à la discretion des intriguans, qui ne peuvent ni servir l'état, ni souffrir qu'on le serve. Malheur aux ames honnêtes qui surprendront le prince, pour l'engager dans des entreprises utiles à l'empire, si ces entreprises exigent des soins de sa part, ou des fonds qu'il destinoit à ses plaisirs. En effet, il ne manquera pas de s'en plaindre à ses favoris. Forcé de faire le bien, il en rejettera la faute sur ceux qui le lui auront conseillé, & il s'en repentira à tems. On verra des disgraces : toute la cour applaudira; *il faut amuser le prince*, ce sera la maxime favorite, la maxime à laquelle on croira devoir sacrifier le salut des peuples; & cependant on ne l'amusera pas.

Le ministere, les armées, les provinces offriront des changemens continuels, parce que l'intrigue disposera de tout. Ce sera le regne de la flatterie, de l'hypocrisie, de l'artifice en un mot. La tyrannie n'agira plus avec audace : elle se montrera avec les vices des ames foibles : elle sera sourde, elle minera l'empire insensiblement; elle le détruira

Voilà, Monseigneur, ce qui doit arriver; parce

que Conſtantin a caſſé les gardes prétoriennes ; c'eſt en partie les obſervations de Mr. de Monteſquieu ; je me ſerois borné à copier, ſi mon deſſein n'étoit pas de vous faire lire ſon ouvrage.

Avant Conſtantin, l'autorité des deux préfets du prétoire s'étendoit indiſtinctement ſur toutes les provinces. Cet empereur, qui l'avoit affoiblie, en leur ôtant tout commandement ſur les troupes, l'affoiblit encore, en faiſant quatre préfets au lieu de deux, & en leur donnant des départemens ſéparés. L'empire fut partagé en quatre grands gouvernemens, celui d'Orient, celui d'Illyrie, celui d'Italie, & celui des Gaules. Vous trouverez ailleurs les provinces que chaque gouvernement renfermoit.

Vous vous ſouvenez du partage fait par Auguſte. Il a ſubſiſté juſqu'à Dioclétien ; époque où les deux Auguſtes & les deux Céſars partagerent l'empire entr'eux, ſans avoir égard aux provinces qui apparnoient au ſénat. Conſtantin ne les rendit pas parce qu'il n'aimoit pas qu'il y eût une autre puiſſance que la ſienne : d'ailleurs il étoit occupé du projet d'avilir le ſénat. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele n'auroient pas penſé comme lui.

Juſqu'alors les dignités avoient toujours été des charges ; & cela étoit raiſonnable, parce que les honneurs devroient toujours être joints aux ſervices. Lorſque les plus grands titres n'exigent rien, on les donne à ceux qui ne méritent rien. Dès lors l'émulation s'éteint, & les dignités s'aviliſſent. Qu'eſt-ce en effet, qu'un grand, qui n'a que des titres, & qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même ?

Il ſemble que Conſtantin n'eût voulu donner que des dignités ſans pouvoirs, ſoit qu'il craignit de partager ſa puiſſance, ſoit qu'il aimât à ſe voir entouré de grands inutiles. C'eſt dans cette vue qu'il créa des patrices. Eſpece bien nouvelle dans l'empire ; puiſqu'ils étoient ſans fonctions, & que cepen-

dant ils avoient le rang au-dessus des préfets du prétoire.

On nommoit *comites*, d'où nous avons fait le mot *comte*, les sénateurs qui formoient le conseil des empereurs, & qui les accompagnoient quelque part qu'ils allassent. Cet emploi étoit considéré avec fondement. Constantin imagina de donner la considération en accordant le titre, sans accorder l'emploi ; & on eut des comtes, comme nous en avons encore.

Il créa le titre de *nobilissime* pour deux de ses freres ; voulant vraisemblablement les consoler de les avoir tenus long-tems loin des affaires, loin même de la cour, & comme en exil. Les vains titres se sont multipliés, à mesure qu'on est devenu plus barbare.

Depuis seize ans, Constantin étoit maître de Rome ; il n'y avoit fait aucun séjour considérable. On peut conjecturer qu'il n'aimoit pas à se trouver dans une ville, qui avoit été le centre de la liberté, dans laquelle au moins on se souvenoit d'avoir été libre ; & où l'empereur, si l'on en jugeoit par des restes des anciens usages, ne paroissoit que le dépositaire des pouvoirs que le sénat lui confioit.

Mais ce n'étoit pas assez pour lui de s'absenter souvent. Jaloux du pouvoir arbitraire, il desiroit de ruiner tout-à-fait une puissance, qui, quelque foible qu'elle fût déja, lui donnoit encore de l'ombrage. Le moyen le plus prompt étoit d'établir ailleurs le siege de l'empire ; la paix, dont on jouissoit, étoit une circonstance favorable à l'exécution de ce projet, & il fonda Constantinople. Tel est vraisemblablement le motif de cette entreprise : à quoi on peut ajouter la petite vanité de donner son nom à une nouvelle ville.

Il est vrai cependant, qu'il a publié dans une

loi, qu'en cette occasion, Dieu l'avoit éclairé, & lui avoit ordonné de bâtir à Bysance.

Mais cette révélation est au moins l'ouvrage d'une imagination crédule : car la suite de l'histoire vous fera voir que cette seconde capitale n'a pas été moins funeste à l'église qu'à l'empire.

L'empereur y fit bâtir des palais, des fontaines, des cirques, des places, des églises & des édifices de toute espece. Il dépouilla les autres villes, & Rome même pour l'enrichir : il y transporta tout ce qui avoit orné les temples des idoles; ce qui étonna davantage, c'est la promptitude avec laquelle tant de bâtimens furent achevés. On revint cependant de cette surprise, lorsque leur peu de durée fit connoître qu'ils avoient été faits avec peu de solidité; & on blâme Constantin de les avoir trop précipités. Il étoit si impatient dans ces occasions, que, lorsqu'il avoit commandé un édifice, il vouloit presque aussi-tôt apprendre, qu'il étoit achevé. Cette impatience est l'effet d'une vanité peu raisonnable. Il ne négligea rien pour peupler la nouvelle ville aux dépens de toutes les autres. Les bleds d'Egypte y furent portés : Rome en fut privée, & ce fut une nécessité de l'abandonner. Les plus riches citoyens passerent à Constantinople avec leurs biens & leurs esclaves, c'est-à-dire, avec la plus grande partie du peuple; & l'Italie resta presque déserte.

Cette ville jouit de tous les privileges dont Rome jouissoit. Le peuple y fut divisé par tribus. Elle eut un sénat & deux proconsuls; en un mot, ces deux villes se gouvernerent sur le même plan : l'une fut la capitale de l'Orient; l'autre, de l'Occident.

Il semble que, pour les rendre égales, Constantin ait cru devoir transporter à Constantinople jusqu'aux abus de Rome. Il y établit sans nécessité des distributions de bleds, d'huile, &c. Il ne vit pas que cet usage étoit à Rome un inconvénient, que les cir-

conftances avoient introduit, & qu'elles n'avoient pas permis de corriger.

Conftantin mourut avec le furnom de grand, dans la foixante-quatrieme année de fon âge & dans la trente-unieme de fon regne. Il avoit reçu le baptême quelque tems auparavant.

Si nous n'avions pas des faits, il ne nous feroit pas poffible de nous faire une idée de cet empereur: car les écrivains en portent des jugemens bien différens, fuivant qu'ils le trouvent favorable ou contraire à la fecte qu'ils fuivoient. Mais fes panégyriftes mêmes l'accufent d'avoir donné fa confiance avec trop de facilité, & de n'avoir pas eu la force de punir ceux qui en abufoient, ce qui a produit bien des défordres. Cependant il lui arrivoit quelquefois de punir trop légérement. Je n'en donnerai qu'un exemple. Faufta, fa feconde femme, jaloufe de voir au-deffus de fes enfans Crifpus, né d'un premier lit, calomnia ce prince, & l'accufa de rebellion & d'autres crimes. Conftantin, fans examiner, condamna fon fils à mort, & ayant reconnu quelque tems après fon innocence, il fit mourir, avec la même précipitation, Faufta & avec elle un grand nombre de perfonnes, innocentes & coupables. Sa piété qui fe foutint toujours, occafionna même de grands maux; parce qu'il n'eut pas affez de difcernement pour fe garantir des hypocrites, qu'elle attiroit auprès de lui.



CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers les tems de Constantin.

Il feroit difficile de fe faire une idée de l'épuifement de l'empire. Depuis long-tems les provinces fe ruinoient par les incurfions des barbares, ou par des guerres civiles ; les fuccès les plus brillans étoient des victoires funeftes : les pertes fe renouvelloient fans ceffe, & ne fe réparoient jamais.

La mifere étoit générale ; & cependant les impôts fe multiplioient à mefure que les peuples s'appauvriffoient. L'empire ne pouvoit fe foutenir, & les efforts qu'on faifoit pour l'étayer, l'affoibliffoient de plus en plus. C'eft ce tems d'épuifement, que Conftantin choifit pour bâtir Conftantinople, c'eft-à-dire, une ville qu'il voulut tout-à-coup égaler à Rome. Falloit-il donc, pour fatisfaire fon ambition ou fa vanité, fe jetter dans des dépenfes immenfes, qui lui faifoient une néceffité de fouler encore les peuples ? n'avoit-il pas affez de charges, & lui reftoit-il tant de reffources ?

Il fit plus : il porta le luxe dans fa nouvelle capitale. Il regarda la magnificence comme un attribut de fa grandeur. Son front étoit ceint d'un diadême : fon habit étoit chargé de perles, fa fuite étoit nombreufe : il n'eût pas cru fes fils dignes de lui, s'il ne leur eût pas donné un attirail, qu'il jugeoit dû à leur naiffance, & qu'il difoit propre à leur élever l'ame. En un mot, il fe fit grand par tout ce qui l'entouroit & il parut grand, parce que le vulgaire croit que les princes, font ce qu'ils affectent de paroître. Il eft vrai qu'on pourroit faire en partie ces reproches à quelques-uns de fes prédéceffeurs, mais

mais Conſtantin devoit moins rechercher le luxe que l'abolir : il l'augmenta cependant.

Les vains titres, dont il introduiſit l'uſage, ajouterent encore à ce déſordre, car les grands auroient paru moins que rien, s'ils avoient été ſans extérieur comme ſans emplois, & ils n'étoient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Conſtantin.

D'autres maux naiſſoient de la différence des religions & de la multitude des ſectes. Elles ſe perſécutoient mutuellement, & elles armoient les princes contre les ſujets, comme ſi pour établir le culte, il falloit détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour : de faux Chrétiens flatterent les vices du ſouverain : l'auſtérité des préceptes diſparut : la morale de l'évangile fut proſtituée, & l'empereur ſe perſuada que l'unique choſe néceſſaire à ſon ſalut étoit de protéger la ſecte qu'il avoit embraſſé & de perſécuter toutes les autres.

Juſqu'à Conſtantin, l'Italie avoit été comme la maîtreſſe de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paroiſſoit moins prendre les armes pour la dominer, que pour lui ſoumettre toutes les autres provinces. C'eſt pourquoi on la laiſſoit toujours au ſénat, & c'étoit en apparence lui laiſſer tout. En effet, il ſembloit que les empereurs ne commandoient dans les autres parties de l'empire, que comme miniſtres ou généraux de ce corps. Dans les partages que firent les triumvirs Antoine, Auguſte & Lepidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui ſubſiſta juſqu'à Dioclétien, étoit un aveu, que la ſouveraineté réſidoit de droit dans la nation ſeule ; & que les empereurs n'exerçoient la puiſſance qu'en vertu des titres qu'ils recevoient du ſénat, comme aujourd'hui les miniſtres l'exercent ſous les rois.

Il eſt vrai que le ſénat, forcé de céder à la force, étoit rarement maître du choix : mais enfin les géné-

raux n'ont jamais cru que les ſoldats euſſent le droit de conférer l'empire ; & quoique à la tête des armées qui les avoient élus, ils demandoient encore au ſénat, les magiſtratures & les titres, qui donnoient l'exercice de la puiſſance. Une obſervation confirme encore les droits dont ce corps jouiſſoit, c'eſt qu'il ne communiquoit pas toujours les pouvoirs dans la même étendue. Il permettoit, par exemple, à chaque empereur de propoſer des affaires dans chaque ſéance ; mais il en fixoit le nombre à une, à deux, à trois, à quatre, & juſqu'à cinq, & les pouvoirs des empereurs, à cet égard, n'ont pas toujours été les mêmes.

L'empereur n'étoit proprement qu'un membre du ſénat : il ne paroiſſoit dans les ſéances, que comme le premier entre ſes égaux. Le droit d'y préſider n'étoit pas attaché à ſa perſonne, il ne préſidoit que lorſqu'il étoit conſul annuel. Alors il propoſoit les affaires : il recueilloit les voix : & il exerçoit toutes les fonctions du conſulat. Mais ſon collegue les exerçoit alternativement, & avec la même autorité.

Lorſqu'il étoit conſul déſigné, il n'avoit que le droit d'opiner, comme tout autre ſénateur l'auroit eu, & le rang où il devoit opiner, lorſqu'il n'étoit pas en charge, ne paroît pas avoir été déterminé ; on ſait, ſeulement, que ſa voix n'étoit comptée que pour une, & qu'elle n'a jamais été prépondérente. Il ne faut donc pas ſe repréſenter l'empereur au milieu du ſénat, comme un ſouverain qui, dans ſon conſeil, ſans avoir égard au nombre des ſuffrages, prend de lui ſeul le parti qu'il juge à propos. C'eſt le ſénat qui décidoit ; & les décrets étoient en ſon nom, & jamais au nom du prince. Il eſt ſeulement vrai, que l'empereur en vertu de ſa puiſſance tribunicienne, pouvoit arrêter les délibérations.

Telle eſt l'idée que les princes ſe faiſoient de leur autorité, & telle eſt celle que nous devons nous en

faire nous mêmes : il feroit peu raifonnable de chercher les droits de la puiffance impériale dans les abus que les tyrans en ont fait. Il ne faut donc pas regarder comme des féditieux, les fénateurs qui s'élevent contre ces monftres. Puifque la fouveraineté vient d'eux ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice ; & lorfque, tous en corps, ils condamnent Néron, ce ne font pas des rebelles, ce font des fouverains qui jugent leur miniftre.

Auffi à quelque excès que la flatterie ait été portée fous les mauvais princes, on n'a jamais ofé leur dire, qu'ils étoient la fource de toute autorité, & que le fénat n'avoit que les pouvoirs qu'ils vouloient bien lui comuniquer. Cette propofition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la forme même de l'adminiftration. Seulement il y a eu un tems où l'on a dit aux fucceffeurs de Conftantin, & peut-être à Conftantin lui-même, que toute la puiffance du peuple avoit été transférée aux empereurs, & réunie en leur perfonne feule. Si cette propofition étoit alors vraie, elle confirmoit les droits du peuple, & montroit les ufurpations faites fur lui.

J'ai cru, Monfeigneur, devoir choifir le regne de Conftantin, pour vous donner une idée plus précife des droits du fénat & de ceux de l'empereur. Ces réflexions fe feroient moins fixées dans votre efprit, fi je vous les avois fait faire plutôt, & j'ai jugé que le tems où l'ancien gouvernement finit & où le nouveau commence, eft la circonftance la plus favorable pour vous faire comprendre l'un & l'autre. Voyons comment le fénat a peu-à-peu perdu ; je ne dis pas fes droits, mais fa puiffance.

Gallien lui porta le premier coup par la loi, qui défendoit aux fénateurs le fervice militaire, & qui les bornoit aux fonctions civiles. C'étoit les défarmer tout-à-fait, & achever de ruiner le peu de con-

sidération, qu'ils conservoient encore dans l'esprit des soldats.

Le sénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de se saisir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galere & Constance n'eurent donc aucun égard au partage qui avoit été fait, & qu'on avoit respecté jusqu'alors. Auparavant les tyrans avoient abusé de leur pouvoir en insensés ; mais les abus pouvoient au moins être corigés par leurs successeurs. Le plan réfléchi de Dioclétien ne laissoit pas la même espérance, & c'étoit le commencement du despotisme. Sa conduite est donc une usurpation manifeste. Une chose seule pourroit l'excuser, c'est qu'il n'usurpa que pour défendre l'empire, & qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt ans.

Mais rien n'excuse Constantin, qui a mis le sceau à l'usurpation, en transportant le siege à Constantinople. L'Italie dépeuplée se ruina de plus en plus, parce que toutes les richesses passerent en Orient, & que cependant les empereurs continuerent d'exiger de cette province les mêmes impôts, ne comptant que celle qu'elle avoit toujours payé, & ne considérant pas la misere, où ils l'avoient réduite. C'est alors que Rome perdit tout son éclat ; & les droits du sénat ne parurent plus que de vieilles prétentions, que les courtisans traitoient de chimeres. On cessa de le consulter, & s'il continua de conférer les magistratures aux empereurs, ceux-ci dédaignerent de prendre des titres, qui faisoient voir d'où leur puissance émanoit. Afin même d'effacer jusqu'aux plus légeres traces du gouvernement républicain, Constantin enleva du Labarum les quatres lettres initiales, qui désignoient le sénat & le peuple romain. Il prit à la vérité, pour prétexte d'y mettre la monogramme de Jesus-Christ : mais son respect pour la religion n'excluoit certainement pas

celui qu'il devoit à un corps de qui il tenoit toute sa puissance. Au contraire, la religion étoit un motif de plus pour ne pas usurper, pour craindre même une autorité sans bornes, & pour reconnoître les droits du sénat.

Le siege de l'empereur pouvoit changer de lieu : le siege de l'empire ne le pouvoit pas. Celui-ci restoit de droit, là où étoit la souveraineté, c'est-à-dire, dans le sénat ; & celui-là devoit être par-tout où la présence de l'empereur, comme général, étoit nécessaire ; par conséquent, il y a toujours eu une différence essentielle entre les deux capitales & les deux sénats.

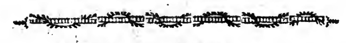
Le sénat de Constantinople tenoit tous ses pouvoirs des empereurs, & les empereurs tenoient les leurs du sénat de Rome. Quand Constantin eût pu les rendre parfaitement égaux, en les faisant participer aux mêmes droits, il ne l'eût pas fait : car il se fut donné deux maîtres.

Le sénat de Constantinople n'avoit donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvoit point cette majesté, dont il restoit au moins l'ombre dans le sénat de Rome, & qui auroit pu reprendre une partie de son éclat, si le prince n'eût pas préféré le despotisme au pouvoir légitime.

Cependant la présence de l'empereur & quantité de privileges donnoient au sénat de Constantinople une espece de grandeur qui l'égaloit en apparence au sénat de Rome ; la flatterie affecta de ne point voir de différence entre l'un & l'autre ; soit parce qu'elle vouloit élever l'ouvrage de Constantin, soit parce qu'en supposant les deux sénats égaux, elle ôtoit les droits de souveraineté à celui de Rome, sans les donner à celui de Constantinople, l'ignorance adopta le langage de la flatterie. Tout fut confondu, & cette confusion se voit encore dans les historiens. On oublia donc tout-à-fait les usur-

pations qui avoient été faites. Le despotisme fit des progrès : il passa en habitude. Il se conserva sous les meilleurs princes. Ce gouvernement, mauvais par lui-même, l'étoit sur-tout, pour un empire épuisé. Si Constantin a cru ne pas usurper, s'il n'a pas vu l'injustice de ce despotisme, s'il n'en a pas prévu les abus, il faut convenir qu'il a manqué de lumieres.

Il y avoit déja eu plusieurs empereurs à la fois. Mais l'empire qui n'avoit pas été divisé sous Marc Aurele & sous Dioclétien, le fut réellement, lorsque Galere & Constance devinrent Augustes. Constantin auroit prévenu les maux, dont il avoit été témoin, s'il n'eût donné qu'un seul maître à l'empire. Il aima mieux le partager entre ses enfans, & il en disposa comme de son patrimoine. Vous verrez naître de là des guerres civiles & la ruine de sa famille. Voilà les fruits du despotisme.



CHAPITRE IV.

Digression sur les grands empires & sur les peuples qui environnoient l'empire romain après la mort de Constantin.

J'AI remarqué, Monseigneur, qu'il faut souvent recommencer : je vais donc encore revenir sur mes pas.

Il y a eu de grandes révolutions, dont j'ai à peine parlé, & qu'il ne faut cependant pas ignorer tout-à-fait. Vous demanderez, peut-être, pourquoi j'ai si peu suivi l'ordre des tems ; & vous serez étonné que je me sois mis dans la nécessité de suspendre, en quelque sorte, le cours de l'empire romain,

pour vous ramener à des événemens que j'aurois pu vous expliquer plutôt. Mais, Monseigneur, comme on ne s'instruit que par des comparaisons, je crois qu'il faut souvent rapprocher les choses les plus éloignées. Voilà pourquoi j'ai jugé que l'époque, où l'empire romain menace ruine, est le moment favorable pour vous faire considérer les grands empires, qui ont été & qui ne sont plus. Lorsque vous les verrez passer rapidement, vos yeux s'accoutumeront à voir leur chûte ; votre imagination n'en sera plus étonnée ; vous concevrez qu'ils tombent plus facilement qu'ils ne s'élevent, vous apprécierez enfin la grandeur des souverains, & vous reconnoîtrez qu'elle ne se mesure pas par le nombre des provinces. Vous vous garantirez, en un mot, des fausses idées qui éblouissent le vulgaire ; & qui, confondant la puissance avec l'étude de la domination, ne permettent pas d'imaginer ce qu'on a vu si souvent, je veux dire, la chûte des grands empires. Alors, revenant sur vous-même, vous vous trouverez heureux de n'avoir que de petits états. Vous sentirez que, moins à craindre à vos voisins, vous serez moins exposé à leurs injustices, & que vous pourrez être tout entier au bonheur de vos sujets. La considération que vous acquerrez, fera votre puissance : ce sera une barriere, qu'aucun ennemi n'osera franchir. Car, quel souverain, pour une aussi petite & aussi facile conquête que celle de Parme, voudroit s'attirer le reproche odieux d'avoir enlevé le meilleur des princes au peuple dont il feroit le bonheur ? L'ambition n'est pas aveugle à ce point. Les monarques les plus puissans, retenus aujourd'hui par la considération de l'estime publique, n'osent pas toujours tout ce qu'ils peuvent. Mais, Monseigneur, si vous êtes sans vertus, on envahira vos états ; & personne ne songera, qu'on vous a fait une injustice.

Les Romains se croyoient les maîtres du monde: cependant leur empire, trop grand en lui-même pour se soutenir, étoit bien petit par rapport aux vastes regions qui l'environnoient. Condamnés à ne découvrir que les lieux où ils portoient les armes, ils comptoient pour rien tout ce qui étoit au-delà. Ils ne connoissoient pas les peuples, qui les devoient conquérir; & ils s'imaginoient que leur empire ne finiroit qu'avec le monde, jugeant de sa durée aussi faussement que de son étendue. Vous n'êtes pas dans les mêmes préjugés: mais comme il importe de vous faire connoître les causes extérieures, qui vont achever la ruine des Romains; c'est le moment de vous donner quelque idée de ces nations, qu'ils appelloient barbares: je crois même que le tableau que j'en vais faire sera plus intéressant aujourd'hui pour vous, que si je m'étois hâté de le mettre plutôt sous vos yeux.

L'empire d'Assyrie, le plus ancien que nous connoissions, a été encore un des plus étendus. Il étoit borné à l'Occident par la mer Méditerranée; à l'Orient par l'Indus; au midi par l'Arabie, le golfe persique & la mer Erythréene; au Nord par le Pont-Euxin, la mer Caspienne & une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au Nord du fleuve Hermandus. C'est ce qu'on voit par une inscription qui avoit été faite pour conserver le souvenir des conquêtes de Sémiramis.

Au-delà, entre l'Indus & le Gange, est l'Inde proprement dite; & plus à l'Orient, est la Chine. Il paroît que, plus de deux mille ans avant Jesus-Christ, des colonies avoient déja pénétré dans ces deux contrées de l'Asie. Si même nous en croyons Ctesias, Sémiramis échoua contre un roi de l'Inde auquel il donne une armée plus grande que celle qu'il a donné à cette reine. Mais nous ne connoissons les anciens peuples, que par des traditions

vagues. Il en eſt de même des Egyptiens, dont on prétend que le royaume étoit déja floriſſant dans les tems les plus reculés. Il en eſt de même de l'empire des Titans, qui, ſi nous en croyons des traditions grecques, regnoient ſur une grande partie de l'Europe. Si les anciens écrivains avoient moins ignoré les autres parties de la terre, ils y auroient trouvé des traditions, & ils y auroient, ſans doute, créé des empires. Leur ſilence nous permet au moins de conjecturer qu'elles étoient ou déſertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer, que les anciennes traditions ne ſe trouvent que dans une région, qui s'étend de l'Occident de l'Europe, à l'Orient de l'Aſie, avec plus ou moins de largeur : car cette obſervation paroît prouver que ce climât eſt le plus favorable à la population & aux progrès de l'eſprit humain, dont les commencemens ont été par-tout des fables. La vérité ne ſe montra que chez un ſeul peuple, & il fallut que Dieu la conſervât lui-même.

L'empire d'Alexandre & celui des Romains s'étant formé de pluſieurs royaumes, nous jugeons qu'il en a été de même de celui d'Aſſyrie; & nous imaginons une multitude de royaumes qui exiſtoient auparavant, ce qui ſuppoſeroit bien des révolutions & bien des ſiecles. C'eſt que nous employons toujours les mots de *royaumes* & *d'empire*, quoique les choſes, que nous exprimons par ces mots, doivent avoir été bien différentes, ſuivant les tems & les lieux. Il eſt certain que du tems d'Abraham, l'agriculture n'étoit pas ſi généralement répandue en Aſie, qu'il n'y eût encore des troupes de paſteurs, qui erroient de province en province. Or, ſur de pareils peuples, il n'eſt pas poſſible d'avoir la même domination, que ſur des hommes qui labourent chacun leur champ ou qui cultivent les arts dans les villes. Toutes les fois au moins qu'ils

pourront s'éloigner, ce qui doit arriver souvent, il leur sera facile de conserver leur liberté. Ils fuiront jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par des mers, des fleuves, des montagnes; & forcés de fuir encore pour se conserver libres, ils franchiront même ces obstacles. En effet, telles ont été les bornes de l'empire d'Assyrie.

Les rois d'Assyrie avoient donc pour sujets des troupes fixées qui cultivoient la terre, & des troupes errantes de pasteurs. Qu'on se représente à peu près la puissance qu'ils avoient sur les premieres par celle dont jouissent nos souverains, nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient eu la même puissance sur les autres. Pour assujettir également toutes ces troupes errantes, il faudroit qu'ils eussent été toujours partout avec des forces supérieures. Cela ne se pouvoit pas. Ils étoient donc exposés à perdre leur domination sur une province, tandis qu'ils l'étendoient sur une nouvelle. En conséquence, je me représente Ninus comme un chef, qui porte la terreur devant lui, & qui ne sauroit assurer toutes ses conquêtes. On subit le joug par-tout où il passe: dès qu'il a passé, on le secoue; ou, si on hésite encore, c'est qu'on appréhende qu'il ne revienne. Ainsi il est plutôt craint, qu'il n'est obéi. Une raison cependant pouvoit contribuer à sa puissance, c'est que sous sa protection les troupes foibles étoient à l'abri de toute insulte.

Je crois même que lorsque nous parlons des anciens peuples, nous attachons des idées fausses aux mots *guerres* & *conquêtes*, comme aux mots *empire* & *royaume*. Car il me semble qu'il a fallu bien des siecles, avant qu'on imaginât de subjuguer de grandes armées. En effet, les anciennes traditions ne font pas de Bacchus un conquérant semblable à ceux qui ont paru depuis, lorsqu'elles le font marcher à la conquête des Indes, ayant pour soldats des femmes pêle mêle avec des hommes; & pour

armes des thyrſes & des tambours. Voilà, je penſe les premiers conquérans. C'étoient des chefs, qui marchant à la tête d'une peuplade, avec plus de bruit & avec plus de ſpectacle, étonnoient plus qu'ils n'effrayoient. S'ils ont paru acquérir quelqu'autorité ſur d'autres peuplades, c'eſt qu'au lieu de fuir, on venoit à eux par curioſité, & qu'on les ſuivoit enſuite pour apprendre d'eux les commodités de la vie. Je ne vois pas que dans ce tems où une partie des peuples erroient encore, les hommes aient eu beſoin de s'exterminer. Alors on devoit penſer que les troupes ſont naturellement indépendantes; & ce préjugé les invitoit plutôt à ſe donner mutuellement des ſecours, qu'à imaginer ce que nous appellons *empire* & *domination*. Je crois donc que la bienfaiſance a été la premiere arme de ces hommes que l'on dit avoir été conquérans. Quoiqu'il en ſoit, un empire tel que celui de Ninus ſe détruit par lui-même, & s'il ſurvient un prince pacifique, il ſe reſſerrera dans des bornes bien étroites: c'eſt ce qui dut arriver ſous Ninias, quoique les hiſtoriens ne le remarquent pas.

Environ ſeize ſiecles avant Jeſus-Chriſt, Séſoſtris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, ſe fit craindre encore juſqu'au Gange, juſqu'au Tanaïs, juſqu'au Danube; & les hiſtoriens ont l'exactitude de remarquer que le défaut des vivres l'arrêta dans la Thrace. Je ſuis étonné qu'ayant ſu s'en pourvoir dans tant de pays, il n'ait pas ſu s'en pourvoir dans celui-là; ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette courſe rapide; & l'empire égyptien qui finiſſoit d'un côté, lorſqu'il commençoit d'un autre, paſſa, comme une ombre, ſur la ſurface que Séſoſtris avoit parcourue. Vous voyez que ce conquérant confirme l'idée que je me ſuis faite des empires de ces ſiecles

reculés. Il paroît que le seul fruit qu'il retira de son expédition, fut de transporter en Egypte beaucoup de richesses & beaucoup de prisonniers. Voilà donc ce qu'on appelloit alors conquérir : il s'agissoit moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richesses & la population des anciennes ; & les malheurs de la guerre ne tomboient que sur les nations étrangeres. Aujourd'hui, nous nous faisons des idées bien différentes, & bien moins raisonnables. Car vous verrez qu'on appellera conquérans des princes qui ruineront leurs états pour acquérir quelques places, qu'ils rendront même à la paix; en sorte qu'ils paroîtront avoir pris les armes, pour dévaster leurs provinces.

La course conquérante de Sésostris affoiblît, sans doute, la monarchie des Assyriens, & fut favorable aux peuples qui voulurent secouer le joug. C'est alors que se formerent plusieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie & de Troye. Il faut même que la Palestine se soit soustraite alors ou quelque tems après, à la domination des Assyriens, quoiqu'ils ne s'opposerent point aux Hébreux qui s'y établirent vers 1440 avant Jesus-Christ.

La domination des rois d'Assyrie a dû faire souvent échapper les troupes errantes par les passages, que les gorges des montagnes du Nord offroient à la liberté. Elles refluerent donc de ce côté, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, & n'attendant que le moment où elles pourroient y revenir. Elles communiquerent vraisemblablement à d'autres le desir de les suivre : elles parurent, lorsque Sésostris eut passé ; & c'est alors qu'elles s'établirent, sous le nom de Parthes, aux environs de la mer Caspienne.

Cette irruption des peuples du Nord étant la plus ancienne, dont l'histoire ait conservé le souvenir, il est à propos de faire, à cette occasion, quelques

observations sur ces peuples, afin de n'être plus obligé d'y revenir.

Les anciens confondoient, sous le nom de Scytes, toutes les nations du nord de l'Asie, peut être parce que c'étoit là le nom de quelqu'une des plus voisines & des plus connues.

Il est certain que les peuples d'Asie, qui se sont policés les premiers, habitoient au midi du Pont-Euxin, de la mer Caspienne & des montagnes, qui partagent ce continent d'Occident en Orient. Au nord de cette barriere, tous les peuples étoient chasseurs, pêcheurs, &, sur-tout, pasteurs. C'étoient des hordes qui, errant de contrée, en contrée, se poussoient les unes les autres, se divisoient, se mêloient, & se confondoient continuellement. Attirés vers les campagnes les plus fertiles, ces barbares ont souvent fait des irruptions dans le midi de l'Asie. Ils ont soumis plusieurs fois la Chine, subjugué les Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe & achevé la ruine de l'empire romain.

Mais ces grandes révolutions ont été précédées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres aux barbares, & d'autres fois elles les ont repoussées, & elles ont établi des colonies dans les pays qu'elles leur avoient enlevés. Vous concevez que par les établissemens que ces peuples faisoient tour-à-tour les uns chez les autres, la barbarie, qui se répandoit au Midi, arrêtoit souvent les progrès des arts, & que les loix, qui se portoient au Nord, poliçoient insensiblement de nouvelles nations.

Il y a eu bien des migrations, &, par conséquent bien des mêlanges, avant que les hommes aient su se fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Asie au tems d'Abraham, puisqu'il y avoit alors des troupes errantes de pasteurs : quant aux peuples du Nord, ils ne connoissoient que

la vie errante, & les troupes y étoient plus barbares, parce qu'elles n'erroient pas parmi les nations policées.

De cette maniere de vivre, il résulte une confusion, qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples : il seroit sur-tout, impossible de déterminer quelles sont les familles qui se sont établies les premieres au nord de l'Asie. Tous ces barbares ont été ignorés, tant qu'ils ne sont pas sortis des lieux où ils se sont multipliés; & lorsqu'ils se sont fait connoître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étoient sans doute, déja mêlées de bien des manieres, & avoient changé de nom bien des fois. Tantôt on aura désigné les troupes qu'on ne connoissoit pas, par le nom de celle qu'on aura connue la premiere ; tel est celui de Scytes. D'autrefois par un nom plus relatif à leur origine ; tel est celui de Nomades. Car ce dernier signifie des peuples, qui changent continuellement de lieux, pour chercher de nouveaux pâturages.

Il paroît que les Chinois ont été plus à portée de connoître quelques-unes de ces nations barbares. Mr. de Guignes, qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains, croit que les uns qui étoient au nord de la Chine, sont une des plus anciennes, & que c'est d'eux que sont sortis les Turcs, les Tartares, les Mogols & d'autres peuples, dont nous aurons occasion de parler. On voit dans l'histoire qu'il en donne, des guerres, des conquêtes, des royaumes, des empires & des révolutions fréquentes, qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares, quelque critique qu'on leur suppose : encore cette histoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Ces recherches d'ailleurs seroient peu instructives pour nous, & demanderoient plus d'érudition que nous n'en avons l'un & l'autre. Bornons-nous à ce qu'on sait de la maniere de vivre de ces peuples.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caſpienne, de de l'Oxus, de l'Inde & de la Chine, eſt aujourd'hui habité par des nations, que nous confondons ſous le nom de Tartares. On nomme Khans les chefs qui les conduiſent, & dont l'autorité dépend, ſans doute, beaucoup plus de leur habileté que d'aucune regle fixe. Il n'eſt donc pas poſſible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaſte pays eſt coupé par des déſerts, des fleuves, des montagnes; & les peuples, toujours diviſés, y ſont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce ſont là des obſtacles, qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux & d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent ſur les frontieres des nations policées, ſont un peu moins barbares. Tantôt ils ſe ſont craindre, tantôt ils dépendent : mais l'autorité qu'on a ſur eux, eſt fort bornée, & on eſt forcé de les ménager.

Le genre de vie, qu'ils ont embraſſé, eſt conforme à la nature des lieux : ils errent avec leurs troupeaux, dans les campagnes, qui étant arroſées par de grands fleuves & par quantité de rivieres, leur offrent des pâturages abondans : toujours en guerre, ils ſont ſoldats autant que paſteurs, parce qu'ils ne ſont maîtres nulle part, qu'autant qu'ils ſont les plus forts. C'eſt ainſi qu'une troupe, venant à ſe faire craindre dans une certaine étendue de pays, en force pluſieurs autres à reconnoître ſa ſupériorité; & qu'un Khan ſe fait un empire, qui peut être puiſſant pour un tems, mais qui ne peut pas être durable.

Ils ſont tous cavaliers, ſoit parce que le pays abonde en cheveaux, ſoit parce qu'ils ſont dans la néceſſité de faire ſouvent de grandes courſes. Ils ont des chars, qui ſont comme des maiſons ambulantes, avec leſquelles ils tranſportent leurs femmes, leurs enfans, leurs bagages, & dans leſquelles ils ſe

retirent. Il y en a qui ensemencent des terres, & cependant ils ne se fixent pas ; parce que les bestiaux faisant encore la principale partie de leur subsistance, ils sont forcés de quitter une contrée, aussitôt qu'ils en ont consommé les pâturages. D'autres se sont établis à demeure : mais ils n'en sont gueres moins barbares. Leurs cabanes ressemblent plus à des tentes qu'à des maisons ; & préférant le butin à l'agriculture, ils font continuellement des incursions chez leurs voisins, & ne sont contenus que par la crainte.

Tels sont encore aujourd'hui les Tartares, & vous pouvez juger quelle a été la barbarie des Huns & des Scytes. En effet, on retrouve à-peu-près les mêmes usages & les mêmes mœurs chez les uns & chez les autres ; soit parce qu'ils ont tous une origine commune ; soit plutôt parce qu'ils ont habité successivement les mêmes pays, on des pays semblables. Car les hommes se font des besoins suivant les lieux, & ils choisissent un genre de vie d'après leurs besoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine soit la même ; & avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine soit différente.

Or, si nous considérons que cette partie de l'Asie, coupée par ces pays stériles & par des montagnes, est séparée des nations policées par des barrieres que les arts peuvent difficilement affranchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractere féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages abondans, nous ne serons pas étonnés, que les habitans y cherchent leur subsistance dans des troupeaux, auxquels ils donnent tous leurs soins. Ils seront tous soldats, parce que la vie errante est un état de guerre ; & ils mettront toute leur force dans la cavalerie, parce que les vastes déserts qu'ils ont à traverser, leur font une nécessité d'être presque toujours à cheval. La guerre deviendra

deviendra donc leur principale occupation ; ce sera l'étude favorite de la jeunesse, le seul moyen d'acquérir de l'estime, & souvent l'unique moyen de subsister. Il n'est pas étonnant que de pareils peuples aient fait de grandes révolutions, lorsqu'ils ont reflué sur l'Asie & sur l'Europe, c'est-à-dire, sur des nations pour qui la guerre est toujours un fléau, & qui se ruinent, même avec des succès soutenus. Pourquoi n'en feroient-ils pas encore ?

Il est vrai que s'ils faisoient des irruptions pour s'établir dans les provinces qu'occupent aujourd'hui les nations policées, ils échoueroient d'abord contre deux écueils : l'art de la guerre & les places fortes. Mais des barbares, accoutumés à une vie errante, ne pensent pas à se fixer. Ils sont incapables des soins que demande un établissement ; ils craindroient de les prendre ; ils n'ont besoin que du butin. Ils se borneroient donc à faire des courses dans les pays fertiles dont ils seroient voisins : ils en feroient jusqu'aux portes mêmes des places fortifiées. Il est vrai qu'ils seroient souvent exterminés : mais les victoires seroient ruineuses pour des nations chez qui l'argent est le seul nerf de la guerre ; pour des nations que le luxe amollit, où le gouvernement, toujours plus vicieux, offre toujours moins de ressources ; qui ne connoissent ni leurs intérêts ni leur foiblesse, se détruisent mutuellement par des entreprises sans objet & sans succès, & qui, après bien des revers, doivent enfin se trouver sans fortifications & sans soldats.

Cependant les hordes continuent leurs irruptions, soit parce qu'elles sont attirées par le butin, soit parce que la trop grande population des pays qu'elles habitent, les met dans la nécessité de refluer. Alors les peuples policés commencent à leur céder des terres : ils s'allient de quelques-uns pour se défendre contre d'autres. Bientôt c'est leur unique ressource

dans les guerres qu'ils se font : ils n'ont plus d'autres forces ; & il vient un tems où les barbares remplissant les armées, les campagnes, les villes, s'apperçoivent qu'ils sont les maîtres. Voilà à-peu-près comment ils ont envahi les provinces de l'empire romain.

Six cent trente & quelques années avant J. C. les Scytes se répandirent dans l'Asie, la ravagerent pendant 28 ans, pénétrerent dans la Judée, s'avancerent jusques sur les frontieres d'Egypte, & forcerent Psaméticus à se racheter du pillage : les circonstances étoient favorables à leur invasion : car les Assyriens, fort affoiblis, étoient en guerre avec les Médes qui s'étoient révoltés. Cependant, par les soins que ces deux peuples donnerent à la défense de leurs provinces, une partie des barbares fut répoussée dans la Scythie occidentale sur les bords du Tanaïs.

Bientôt après Cyaxare, roi des Médes & petit fils de Déjocès, fit alliance avec Nabopolassar roi de Babylone & pere de Nabucodonosor. Ils assiegerent Ninive, la prirent, la raserent & partagérent entr'eux l'empire d'Assyrie.

Le royaume des Médes & celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus, qui fonda la monarchie des Perses, 560 avant Jesus-Christ, & qui subjugua les Lydiens, les Hyrcaniens, les Syriens, les Assyriens, les Saques, [*] les Arabes, les Bac-

[*] Les Perses donnoient le nom de *Saques* aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes* & que nous nommons *Tartares*. Mais les Sacques, proprement dits, habitoient sur les bords du Jaxartes, au pied du mont Imaüs. Il paroît qu'avant Cyrus, une de leurs colonies s'étoit établie au midi de la Babylonie ; & que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, & qu'ils se répandirent jusques dans la Cappadoce. Mais nous sommes bien loin de connoître toutes les invasions des peuples du Nord.

triens, les Indiens, les Cappadociens, les Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens & beaucoup d'autres nations.

Vous ſavez avec quelle facilité cette vaſte monarchie fut renverſée par Alexandre, & ce que devint l'empire de Macédoine après la mort de ce conquérant. Vous avez vu Séleucus régner avec gloire dans la Syrie. Mais ce royaume s'affoiblit bientôt. Vers la 60 année de l'ere des Séleucides, ſous Antiochus II, ſurnommé Dieu, Arſace ſouleva les Parthes, & jetta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Théodore, à ſon exemple, prit le titre de roi de la Bactriane, dont il étoit gouverneur; & les principaux peuples de l'Orient s'étant ſoulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces ſituées au-delà de l'Euphrate.

Comme il y avoit toujours eu de grands empires en Aſie, il étoit difficile que tous ces nouveaux ſouverains fuſſent capables de ſe renfermer chacun dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une ſource de guerres. Mais les Arſacides furent les plus habiles ou les plus heureux; de ſorte que Mitridate, cinquieme roi des Parthes, étendit ſa domination ſur tous les pays qui ſont entre le mont Caucaſe, l'Euphrate & le Gange. Ayant borné ſes conquêtes à ces barrieres que la nature ſembloit lui preſcrire, il fit régner la paix & l'abondance, & il montra des vertus qui le firent regretter de ſes ſujets.

Phraate I, ſon fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les Scythes qu'il avoit appellés à ſon ſecours, & perdit la bataille & la vie. Les Scythes ravagerent ſes états, & Artabane, ſon oncle & ſon ſucceſſeur, qui marcha contr'eux, reçut une bleſſure dont il mourut.

Enfin ſous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes & les Romains commencerent à s'obſerver. Ce roi envoya même des ambaſſadeurs à Sylla pour s'allier

de la république, & depuis il renouvella cette alliance avec Lucullus. Deux peuples aussi belliqueux ne pouvoient être long-tems alliés, puisqu'ils étoient voisins. La guerre s'éleva souvent entr'eux ; les bornes des deux empires varierent, & ils s'affoiblirent mutuellement, sans pouvoir se détruire. Cependant les Parthes furent toujouts redoutables aux Romains.

Les vastes monarchies sont foibles en elles-mêmes, lors même qu'elles paroissent plus puissantes au dehors ; & cette foiblesse est l'effet des vices du gouvernement, & quelquefois des guerres dont les souverains s'applaudissent. Elles s'épuisent par leurs succès.

Artabane avoit vaincu les Romains, & l'empereur Macrin avoit été forcé d'acheter la paix. Il sembloit donc que les Parthes & leur roi n'avoient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint de marcher bientôt contre les Perses qui s'étoient révoltés, tombe entre les mains des rebelles, est mis à mort, & son armée est entiérement défaite. Les Parthes restent assujettis ; un nouvel empire des Perses recommence, & cette révolution est l'ouvrage d'un soldat de fortune. L'épuisement, où les guerres précédentes avoient mis la monarchie des Parthes, fut pour lui une circonstance favorable. Il prit le nom d'Artaxerce.

Il étoit à peine sur le trône, qu'entreprenant d'étendre sa domination sur toutes les provinces, qui avoient appartenu aux Perses, il ordonna aux gouverneurs romains d'évacuer la Syrie & l'Asie mineure ; ce qui fut le sujet de la guerre, qu'il eut avec Alexandre Sévére. Plusieurs de ses successeurs eurent les mêmes prétentions, & Sapor II, se disposoit à les faire valoir, lorsque Constantin mourut.

Vous avez vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté, & toujours difficiles à vaincre : tels ont été

les Grecs, les Italiens, les Espagnols, les Germains, les Gaulois & les Bretons. Vous remarquerez encore que vous n'y avez vu pendant long-tems que de petits états, & que vous n'y comptez que deux vastes monarchies : l'une formée lentement par un peuple libre, & l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides, que lorsqu'elles se sont faites hors de l'Europe. En Asie, au contraire, le despotisme regne : les peuples y sont dans une espece d'esclavage : les révolutions fréquentes s'y font presque sans obstacles, & il s'y forme toujours de vastes monarchies. Si vous êtes curieux de connoître la raison de cette différence, elle vous sera facile à trouver : il suffira presque de jetter les yeux sur la carte.

En considérant le nord de l'Asie, vous avez compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares, & le sont encore. Vous comprendrez qu'il en doit être de même de l'Arabie, presqu'île formée par le golfe persique & par la mer rouge. Comme on y trouve de grands déserts, des montagnes & des pâturages; les peuples qui l'habitent, au lieu de se fixer, erreront par troupes, & seront pasteurs & brigands. C'est ce qu'ont été les Arabes & ce qu'ils sont aujourd'hui. Je remarquerai seulement qu'ils sont moins à craindre que les Tartares, parce que le climât n'est pas propre à produire d'aussi bons soldats.

Il y a encore de grands déserts dans la Syrie, dans le cœur & au midi de la Perse. Or, ce sont là autant de retraites pour les brigands, qui veulent se soustraire à toute domination. Il ne faudroit pas s'étonner, si un de leurs chefs faisoit quelque révolution en Perse ou en Turquie.

Des Tartares, qui se sont établis depuis six à sept siecles au midi de la mer Caspienne dans les montagnes d'Arménie, prouvent combien les peuples du nord de l'Asie sont difficiles à policer. Ils vivent à

peu-près, comme ils vivoient sur les bords de l'Oxus & du Jaxartes, d'où ils sont venus. Il est vrai, que ceux qui sont au midi de la mer Caspienne, cultivent la terre ; mais comme leur principale richesse est dans les troupeaux, ils passent l'été sous des tentes, changent continuellement de lieu, & ne se retirent dans leurs villages, que lorsque l'hyver les y contraint. Les autres, plus barbares, ne connoissant pas l'agriculture, subsistent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, se répandent l'hyver dans les campagnes arrosées par l'Euphrate, & se retirent l'été dans les vallons que forment les montagnes d'Arménie. Ces peuples se nomment Turcomans.

Comme il y a des parties de l'Asie, où les hommes ont toujours été barbares ; il y en a d'autres, où ils paroissent déja policés dans les siecles les plus voisins du déluge ; & ce sont l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, les Indes & la Chine. On y trouve des pays riches, où l'agriculture a dû être connue de bonne heure ; parce que les productions naturelles, qui ne pouvoient manquer de s'observer, indiquoient les moyens de rendre les terres encore plus fertiles. Or, de l'agriculture naissent successivement la police, l'abondance, la douceur des mœurs, les arts, le luxe & la mollesse. L'histoire des Assyriens prouve combien ce progrès est rapide.

De pareilles nations sont aisées à conquérir. Par conséquent, s'il s'en trouve une moins amollie que les autres, elle en subjuguera facilement plusieurs. Il ne faut que lui supposer un chef ambitieux, qui, pour son siecle, ne soit pas sans talens. Mais le vainqueur, s'amollissant à son tour, offrira bientôt une conquête facile. Ainsi les Assyriens ont été subjugés par les Médes, les Médes par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Parthes, les Parthes par les Perses ; & de pareilles

révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes, puisqu'il y avoit toujours en Asie des nations nées pour la servitude, & des peuples nés pour l'indépendance.

Ces monarchies ont été nécessairement vastes; parce que les nations étant peu capables de résister, les mers, les déserts & les montagnes sont les seules barrieres qui pouvoient arrêter le vainqueur.

Le gouvernement en a été despotique tout aussi nécessairement; car d'un côté, les peuples vaincus étoient trop foibles pour ne se donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à se croire seul libre, croyoit ajouter à sa gloire, en les assujettissant davantage; & le monarque, profitant de cette disposition des esprits, étendoit insensiblement sur les vainqueurs le pouvoir absolu qu'ils lui avoient laissé prendre sur les vaincus.

Vous concevez donc pourquoi les monarchies dans l'Asie doivent être vastes, despotiques & sujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles que vous connoissez, n'eût été capable de résister à des voisins tels que les Gaulois & les Germains. Que deviendra donc l'empire, dont Artaxerce a été le fondateur, si les barbares, qui sont aux frontieres, font jamais une irruption dans la Perse? mais passons en Europe, & suivons les peuplades, qui s'y sont transportées de proche en proche.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Hellespont, l'autre par les pays qui sont au nord de la mer Caspienne & du Pont-Euxin. Peu auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Hellespont aura été long-tems un obstacle insurmontable, & parce qu'il n'est pas naturel que les peuples de l'Asie mineure aient quitté des établissemens assurés, pour se hasarder dans des pays qu'ils ne connoissoient pas. Quelques avanturiers auront les pre-

miers tenté ce paſſage & ſe feront répandus le long des côtes de la Thrace & de la Grece.

Ils ont trouvé dans ces contrées des montagnes, & des bois; des plaines plus petites que celles de l'Aſie, & quelques-unes ſujettes à des inondations qui ne permettoient pas de s'y fixer. Enfin les pâturages étoient rares. Les habitans n'ont donc pas eu la reſſource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chaſſeurs & pêcheurs, ils auront vécu en petites troupes, & auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations ſe feront faites par le Nord, où les peuples, chaſſés par d'autres, trouvoient toujours des terres devant eux. Ils ſe feront répandus entre le Tanaïs & le Boriſthene, delà juſqu'au Danube, & ainſi de ſuite, avançant toujours au Midi tant qu'ils ne trouvoient pas d'obſtacles, & ne ſe rejettant au Nord que lorſqu'ils y étoient forcés.

Comme ces peuples étoient paſteurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées, partout où ils auront trouvé des pâturages abondans. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance; & ils auront eu pour préjugé, qu'il eſt moins glorieux de labourer la terre, que d'être libre & de vivre de butin.

L'Europe, moins grande que l'Aſie, en differe encore par la forme & par le ſol. Les parties occidentales paroiſſent comme reſſerrées par les mers. Pluſieurs ſont même des preſqu'îles. On n'y trouve pas des plaines immenſes, dont la ſtérilité fait des déſerts. Elles ſont toutes propres à la culture. Enfin, elles ſont ſéparées par des barrieres difficiles à franchir.

Par conſéquent, à meſure qu'elles ſe peupleront davantage, il ſera moins facile d'y mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il n'y aura plus de

terres, qui puissent être au premier occupant. Chaque peuple sera entouré d'autres peuples. Aucun n'aura la liberté de changer de lieu pour subsister. Ce sera donc une nécessité de s'appliquer à l'agriculture.

Ces nations se fixent donc peu-à-peu. Les guerres étendent ou resserrent leurs frontieres : les rivieres & les montagnes en marquent les limites, & l'Europe se divise en plusieurs cités. Vous savez que le mot cité comprend tous les citoyens qui vivent sous les mêmes loix & sous les mêmes magistrats.

Ces cités étant voisines, elles apprennent à s'observer. Elles s'occupent des moyens de se défendre : elles cherchent l'occasion d'empiéter les unes sur les autres : elles contractent des alliances : elles s'appliquent à chercher le gouvernement qui leur convient davantage : & elles se policent mutuellement. C'est ainsi que les mêmes hordes, qui erroient en Scythie dans les pâturages, séparées par de vastes déserts, deviennent des corps de citoyens, lorsqu'en Europe elles sont resserrées dans des pays fertiles.

Cependant elles conserveront toujours des restes de leur premier caractere. Si elles s'adonnent à l'agriculture, ce ne sera qu'autant qu'elles y seront forcées par le besoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres, si elles ne sentent pas la nécessité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre du butin : elles seront toujours portées à faire de nouveaux établissemens : & elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté qu'ils avoient dans le nord de l'Asie ; & comme ils auront de plus une partie à défendre, ils y seront encore meilleurs soldats.

Tous les législateurs ont senti que l'égalité seule peut conserver la liberté, & prévenir le luxe & les

abus qui en naissent. Cependant dès que les citoyens ont des champs en propre, l'inégalité ne peut manquer de s'introduire. Les riches seront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont sur les pauvres : l'intérêt particulier sera préféré au bien public : bientôt le luxe & la misere rendront les citoyens peu propres ou peu intéressés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvéniens, les Germains imaginerent d'exercer l'agriculture, sans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magistrats faisoient tous les ans une nouvelle distribution des terres. Par-là, celui qui une année avoit cultivé un champ, en cultivoit un autre l'année suivante. Il ne s'attachoit donc à aucun ; & cependant tous les citoyens ensemble s'intéressoient également aux terres, qui appartenoient à la cité. Ce moyen, qui n'est praticable que dans de petits états, fait voir combien les Germains s'étudioient à maintenir l'égalité & la liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Espagne & l'Italie se peuploient, & qu'il s'y formoit un grand nombre de petites cités ; les Grecs commençoient à cultiver les arts, qui leur avoient été apportés par des colonies étrangeres. Dès qu'ils les connurent, ils en sentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitoient des contrées peu fertiles. Mais, nés libres, ils continuerent d'être jaloux de leur liberté ; & en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes, comme les peuples du midi de l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-tems invincibles. Ils l'avoient puisé dans le premier état où ils avoient vécu, & ils le conservoient, parce que les barrieries, que la nature & les circonstances avoient mises entr'eux, ne laissoient à aucun peuple le pouvoir de subjuguer les autres, & donnoient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

A peine remarquons-nous des traces de l'amour de la liberté dans les monarchies de l'Aſie, parce qu'elles ſont déja policées, lorſque l'hiſtoire nous les fait connoître. C'eſt parmi les hordes errantes que cet amour ſe trouve dans toute ſa force : il s'affoiblit, auſſi-tôt qu'elles ſe fixent ; & il eſt éteint, lorſque les arts de luxe ont amolli les mœurs. Vous avez déja vu, qu'à meſure que nous nous ſommes policés au Midi, nous avons été moins libres ; & vous verrez dans la ſuite que la liberté nous ſera apportée par les nations du Nord, parce qu'elles ſeront moins policées que nous. Il eſt impoſſible de concilier ſur-tout, dans de grands états, le progrès des arts & l'amour de la liberté.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle & téméraire ; au lieu que chez des peuples, qui cultivent les arts ſans en connoître encore les abus, il ajoute continuellement des reſſources au courage. Les Scythes ne ſe défendent que par les montagnes & les déſerts, qui permettent rarement de pénétrer juſqu'à eux ; & ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens au contraire, ſe défendent moins par la nature des lieux, que par la forme du gouvernement, & par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été ſi difficiles à ſubjuguer.

Pendant long-tems, les Romains ont été auſſi barbares que les autres peuples d'Italie ; & d'abord ils l'ont même été plus que les Toſcans. Dans la ſuite, leur empire a frayé le chemin aux arts : les nations vaincues ſe ſont éclairées : la lumiere a pénétré plus ou moins au-delà même des provinces romaines.

Telle devoit être la route des arts : d'Aſie en Grece, de Grece en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Eſpagne, &c. Ils ne pouvoient ſe répandre de

proche en proche, qu'en s'établissant chez des peuples fixés & policés jusqu'à un certain point. Il n'étoit pas possible que des hordes errantes les apportassent en Europe à travers les déserts de la Scythie.

Mais les arts arrivoient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples s'accoutumoient tout à la fois au joug & à la mollesse; leur courage s'énervoit; ils connoissoient moins la liberté & l'usage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étoient plus au tems de Constantin, ces mêmes Gaulois qui avoient fait trembler Rome.

Comme les arts suivoient la route des Romains, ils n'avoient pas pu s'établir, où les Romains ne s'étoient pas établis eux-mêmes. C'est pourquoi les Germains conservoient leurs anciennes mœurs : ils n'avoient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avoient pas été conquis. Car la Germanie supérieure & la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étoient qu'un démembrement de la Belgique, auquel Auguste avoit donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitans en étoient Germains d'origine. La Germanie, proprement dite, étoit au-delà du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Vistule, & au nord par la Mer. C'est un pays que les Romains ont ravagé; mais ils n'y ont jamais fait d'établissement considérable & solide.

Je ne m'arrêterai pas sur les Germains, quoiqu'il soit important de les étudier, pour vous préparer aux révolutions, que l'histoire va mettre sous vos yeux. Je compte que vous serez en état de lire Tacite ; & vous jugerez que je fais bien de ne pas écrire, quand je puis vous donner un pareil maître. Pour le présent, un seul passage de cet historien vous fera connoître combien ces peuples étoient redoutables.

L'an de Rome, dit-il, 640, ſous le conſulat de Cécilius Métellus & de Papirius Carbo, le bruit de l'armement des Cimbres ſe fit entendre pour la premiere fois. Deux cent dix années ſe ſont écoulées depuis juſqu'au deuxieme conſulat de l'empereur Trajan; & les Germains ſont ſi difficiles à dompter, que ce long intervalle n'a été pour eux & pour nous qu'une alternative de revers. Les Samnites, les Carthaginois, les Eſpagnols, les Gaulois, les Parthes mêmes, ne nous ont pas donné de ſi fréquentes alarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur liberté, que les Arſacides leur empire. Par la défaite de Carbo, de Caſſius, d'Aurelius Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ils ont enlevé cinq armées conſulaires à la république; & depuis, à l'empereur Auguſte, Varus avec trois légions. Ce ne fut pas ſans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-Céſar dans les Gaules, Druſus, Tibere & Germanicus dans leur pays... Pendant nos guerres civiles, ils ont chaſſé nos légions des quartiers d'hyver, & ont oſé entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repouſſés: mais dans les derniers temps, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Depuis Tacite, la Germanie a montré aux Romains de nouveaux peuples & de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germaniques avec des noms auparavant inconnus: car les Allemands, les Goths, les Francs, &c. étoient Germains; des ſavans ont tenté de découvrir la premiere origine de ces peuples: quelques-uns même ſont remontés de génération en génération juſqu'à Noé. Pour nous, nous remarquerons ſeulement, que les Allemands, les Goths, les Francs & d'autres ſont

sortis de la Germanie. Je joins en note une réflexion de Mr. Freret. [*]

Le résultat de ce que j'ai dit dans ce chapitre, c'est que pendant que l'empire romain & celui des Perses se craignoient réciproquement, & qu'ils avoient l'ambition de se détruire, sans en avoir la force; les peuples barbares, qui les environnoient, se préparoient à les envahir, & les envahirent. Ces révolutions font un tableau, dont je dois vous montrer les principales parties: car mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails dont les histoires particulieres vous instruiront.

---

[*] Les plus grandes difficultés, qui arrêtent les critiques, lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples, viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexion aux ligues dans lesquelles plusieurs peuples différens prenoient un nom commun, qui faisoit disparoître les noms particuliers. Lorsque la ligue venoit à se detruire le nom général cessoit d'être employé; & les différens peuples paroissoient sous des noms particuliers, ou prenoient celui de la nouvelle ligue, lorsqu'il s'en formoit une. C'étoit cependant toujours la même nation, qui occupoit le même pays. C'est ainsi que les noms des Marcomans & des Quades s'éteignirent, lorsqu'ils entrerent dans la ligue des Goths; & que ceux des Gépides, des Vandales & des Lombards commencerent à devenir célébres, lorsque la ligue des Goths, ayant été détruite par l'invasion des Huns, les peuples qui en avoient fait partie formerent des cités particulieres, & se firent connoître sous leurs noms. Ces Gépides resterent dans la Hongrie au nord du Danube, & aux environs du Sirmium & de Belgrade: au temps de l'invasion des Avares, ou de la seconde colonie des Huns, ils se retirerent dans la Transylvanie où ils sont encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est point une marque de la destruction du peuple qui le portoit; elle montre seulement, qu'il a été forcé de se joindre avec un autre peuple plus puissant, & de faire partie d'une nouvelle cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nouveau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne faut pas conclure qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, à moins qu'on n'en ait des preuves; car il a pu se faire que ce soit seulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'étoit formée dans le pays.

Vous prévoyez que la barbarie va peu-à-peu couvrir la surface de la terre : mais les lettres renaîtront en Europe, & se répandront chez les principales nations, où elles feront des progrès surprenans. Quant à l'Asie, elle restera dans l'ignorance, ou ne fera que de vains efforts pour en sortir. Vous en sentirez la raison, lorsque vous connoîtrez les peuples qui l'auront subjuguée.



CHAPITRE V.

Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Jovien.

LA prospérité & les revers d'un état durent encore après le souverain qui le gouverne. Aurelien n'étoit plus, & l'empire, sans troubles quoique sans chef, se soutint par l'ordre qu'il avoit établi. Probus le défendit avec gloire, tant qu'il vécut ; & continua de le défendre en quelque sorte après sa mort, parce qu'il laissa pour généraux des hommes de mérite, qu'il sut discerner, & qu'il ne craignit pas d'employer. Constantin hâta la décadence de l'empire.

Il laissoit dans l'église des divisions qu'il avoit fomentées : & il en sema encore dans l'empire par la maniere dont il en disposa.

A Constantin, l'ainé de ses fils, il donna les Gaules, l'Espagne & la grande Bretagne ; à Constance, le second, l'Asie, la Syrie & l'Egypte ; & à Constant, le dernier, l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. Il fit encore un partage à deux de ses neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe ; & Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont & la Capadoce.

Si Constantin se flatta que sa volonté seroit respectée après sa mort, il se trompa ; & c'est une erreur où tombent les souverains, qui aiment à régner avec faste. Accoutumés à voir tout plier devant eux, ils s'imaginent qu'on pliera encore devant leur ombre. Mais le partage de Constantin étoit trop extraordinaire, pour être généralement approuvé. On demandoit de quel droit il disposoit ainsi de l'empire. On prévoyoit des guerres civiles ; & tant de souverains, nés dans la pourpre, n'étoient certainement pas d'un heureux présage. Il suffisoit de se rappeller Commode., qui seul jusqu'alors étoit né d'un pere déja empereur.

Le sénat eût été en droit de rejetter tous ces princes, & de choisir un Auguste dans une autre famille : le droit cede à la force, & les trois fils de Constantin furent reconnus & proclamés. Les deux neveux, comme plus foibles, périrent : les soldats leur ôterent la vie. Ils égorgerent encore deux freres de Constantin, Jule-Constance & Annibalien, & cinq autres de ses neveux dont on ignore les noms. Gallus, âgé d'environ douze ans, fut ménagé, parce qu'il ne paroissoit pas devoir vivre ; & Julien, âgé de six, dut son salut à Marc, évêque d'Aréthuse, qui le déroba aux assassins. Ils étoient l'un & l'autre, fils de Jule-Constance, mais de deux lits différens. On n'attribue ces massacres qu'à Constance seul. Il est au moins certain qu'il ne s'y est pas opposé ; & il est très-vraisemblable qu'il a contribué à la fureur des soldats ; il y gagna la Thrace & les états d'Annibalien. Constant acquit la Macédoine & l'Achaïe ; & Constantin conserva des prétentions sur l'Italie & sur l'Afrique. Les trois freres s'étoient assemblés en Pannonie pour faire eux-mêmes ce partage, sur lequel il reste d'ailleurs beaucoup d'obscurité.

Les écrivains de ce tems, sacrifiant chacun la vérité

vérité aux intérêts de sa secte ou de sa religion, paroissent n'avoir voulu faire que des panégyriques ou des satyres. Les uns ne voient que des vertus, où les autres ne voient que des vices; & comme ils ont souvent altéré jusqu'aux faits, il est bien difficile d'asséoir un jugement; on voit seulement que les princes, qu'ils louent ou qu'ils blâment, méritent peu d'être connus.

On dit cependant que les enfans de Constantin avoient eu la meilleure éducation, qu'on puisse donner à des princes. Peut-être le croyoit-on, parce qu'ils avoient eu un grand nombre de maîtres. Ce nombre néanmoins en devoit faire juger différemment. J'avoue d'ailleurs que je ne conçois pas comment, au milieu de la cour de Constantin, des princes pouvoient être bien élevés.

Constance, attaqué par Sapor, roi de Perse, ne reçut aucun secours de ses freres. Cette guerre, ruineuse pour les deux peuples, dura autant que son regne & au-delà. Elle fut seulement suspendue de tems en tems, parce que Sapor avoit à se défendre contre les barbares du Nord. Quoiqu'on en connoisse peu les détails, on voit que Constance se fit mépriser, & que Sapor acquit peu de gloire.

Il y avoit environ deux ans & demi que Constantin étoit Auguste, lorsqu'il arma contre Constant, passa les Alpes, tomba dans une embuscade, fut défait, & perdit la vie; Constant se trouva maître de tout l'Occident.

Constantin n'est connu que par son panégyriste. Jamais les panégyristes n'ont été si communs que sous ces derniers regnes; & cela n'est pas étonnant, puisque les empereurs se piquoient d'être théologiens. Car dans ce siecle où les différentes sectes avoient chacune intérêt de ménager les souverains qui les protégeoient, des princes théologiens ne pouvoient manquer de panégyristes.

Les sources où ces docteurs puisoient, n'étoient pas toujours bien pures. Souvent, en croyant prendre un parti avec connoissance, ils ne faisoient que suivre les impressions de quelque hypocrite, ou les scrupules de quelque dévote. Il y avoit alors à Constantinople un prêtre arien, qui s'étant introduit auprès de Constantia, sœur de Constantin le grand, gagna peu-à-peu la confiance de cette princesse, & lui persuada que la condamnation d'Arius étoit une injustice criante. Constantia, au lit de la mort, communiqua ses scrupules à son frere, en lui recommandant le prêtre par qui elle croyoit avoir été éclairée. Aussi-tôt le grand Constantin se crut éclairé lui-même ; & quoiqu'il eût en horreur de se donner pour juge en matiere de religion, il ne balança pas entre l'autorité du concile de Nicée & les scrupules d'une femme, trompée par un prêtre. Ce fut alors qu'il rappella d'exil Arius, & persécuta les catholiques.

Le prêtre arien conserva sur l'esprit de Constantin le même crédit qu'il avoit eu sur celui de Constantia. Il fut même le dépositaire du testament de cet empereur, avec ordre de ne le remettre qu'entre les mains de Constance. Cette confiance lui ayant donné beaucoup de considération, il entraîna dans son parti, tous ceux qui gouvernoient le prince, c'est-à-dire, les femmes & les eunuques. Vous voyez que Constantin le grand, pour avoir partagé les foiblesses de sa sœur, a été la premiere cause des progrès de l'Arianisme.

Constance favorisa donc les Ariens ; mais Constant prit avec zèle, la défense des catholiques, & menaça de rétablir par les armes les évêques déposés : c'eût été la premiere guerre de religion. L'église cependant qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autorisoit pas à les rétablir par cette voie. Quoiqu'il en soit, la crainte eut plus de pouvoir sur

l'ame de Constance, que la religion, & même que les intrigues de la cour. Il consentit donc au rappel de St. Athanase & des autres évêques exilés.

Constant néanmoins n'étoit pas à redouter. Il y avoit à peine deux ans qu'il avoit effrayé son frere, lorsque Magnence fut proclamé auguste dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, & perdit la vie dans les Pyrenées, lorsqu'il étoit sur le point de passer en Espagne. Il étoit âgé de trente ans, & en avoit régné douze.

On doit sans doute, des éloges à la protection qu'il a donné à l'église. Cependant s'il a pensé, comme bien des princes, que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux que des peres lui ont donné. On sait qu'il préféroit ses plaisirs à ses devoirs, ce qui seul suffit pour déshonorer un prince. Ainsi, sans se donner la peine de démêler ce qu'il étoit, c'est assez de considérer la maniere dont il a perdu l'empire & la vie, pour juger combien il étoit haï & méprisé.

Magnence, né au-delà du Rhin, avoit été fait captif & transporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talens, point de vertus, il s'éleva par la faveur de Constantin le grand. Son regne, qui fut court, dévoila son avarice & sa cruauté.

Maître des Gaules & de l'Espagne par la mort de Constant, il le fut bientôt de l'Italie, de la Sicile & de l'Afrique. L'Illyrie cependant se déclara pour Vétranion, qui commandoit l'infanterie dans la Pannonie. On dit même que ce fut Constantine, sœur de Constance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'opposer à Magnence. On ajoute qu'elle croyoit avoir le droit de faire un empereur, parce que Constantin, son pere, lui avoit donné à

elle-même le diadême & le titre d'Auguste. Cette prétention de la part d'une femme, paroît fort singuliere, quand on se rappelle les siecles précédens. Il falloit, en effet, que les enfans de Constantin eussent des idées bien étranges. Vous voyez avec quelle facilité le despotisme fait disparoître les droits des peuples.

Vétranion, né dans les pays incultes de la haute Mœsie, étoit un vieux soldat, si ignorant qu'il ne sentit le besoin d'apprendre à lire, que lorsqu'il fut empereur. Quoique grossier, il ne manquoit ni de probité ni d'expérience. Il étoit même généralement aimé. Il écrivoit à Constance qu'il ne se regardoit que comme son lieutenant, & qu'il n'avoit pris la pourpre, que pour arrêter les progrès de Magnence; il étoit bien simple, s'il croyoit que Constance voulut, pour lieutenant, un second empereur.

Sur ces entrefaites, Népotien, proclamé auguste par une troupe de bandits ramassés de toutes parts, se rendit maître de Rome, & livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Constantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, sœur de Constance, il avoit échappé, on ne sait comment, au massacre de sa famille.

Magnence, qui avoit proscrit tous ceux qu'il soupçonnoit avoir été attachés à Constant, fit de nouvelles proscriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains d'apporter au trésor la valeur de la moitié de leur bien, & il offroit des récompenses aux esclaves qui dénonceroient leurs maîtres. On lui prodigua cependant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur de la liberté, de conservateur de la république. Plus la servitude est grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le despote & ils sont quelquesfois si grossiers, qu'on les prendroit pour

une satyre. Magnence se préparant à la guerre, appella les barbares d'au-delà du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Constance étoit alors en Asie, où la guerre avec les Perses l'avoit retenu. Heureusement pour lui, Sapor se retira, ne sachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonstance qui lui étoit si favorable.

Il se prépara donc à passer en Occident. En dix mois, dit Justin, il équipa une flotte plus considérable, que celle que Xercès avoit équipé en dix années. Il exhorta les idolâtres qui étoient dans ses troupes, à se convertir : il permit de se retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême; quoiqu'il ne voulut combattre qu'avec des soldats chrétiens, il ne s'étoit pas lui-même fait baptiser encore.

Il venoit d'arriver dans la Thrace, lorsque Vétranion & Magnence, qui se préparoient à réunir leurs forces, lui firent des propositions de paix qui l'ébranlerent. Il paroissoit disposé à les accepter, quand son pere, qui lui apparut en songe, lui promit la victoire & le rassura. Ayant donc continué de marcher, il passa le pas de Sucques, défilé étroit qui est entre les monts Hémus & Rhodope, & par lequel la Thrace communique avec l'Illyrie.

Vétranion, qui n'étoit pas arrivé à tems pour défendre ce passage, fut obligé d'entrer en négociation. Mais pendant qu'il traitoit, on débaucha ses troupes, & il tomba entre les mains de l'empereur, qui le relégua à Pruse en Bithynie. Heureux d'être redevenu particulier, il ne concevoit pas pourquoi Constance ne partageoit pas un bonheur qu'il savoit procurer aux autres.

Magnence traversa les Alpes juliennes, & Constance s'occupoit d'un concile, qu'il faisoit tenir à Sirmich. Cependant les deux armées arriverent dans la haute Pannonie. Après avoir eu tour-à-tour des

avantages l'une sur l'autre, elles engagerent une action générale dans les campagnes de Murse sur la Drave. On prétend que plus de cinquante mille hommes y périrent.

Constance, loin du danger, étoit dans une église, lorsque Valens, évêque de Murse & arien, qui avoit pris ses mesures pour être des premiers instruit de l'événement, s'écria tout-à-coup, que l'ennemi étoit en fuite, & qu'un ange venoit de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la sainteté de cet évêque, & crut lui devoir la victoire.

Magnence se retira en Italie. Forcé de reculer encore, il se réfugia dans les Gaules; il perdit une seconde bataille dans les Alpes cottiennes; & il s'enfuit à Lyon, où voyant ses soldats prêts à le livrer, il se donna la mort. Il a régné trois ans & demi.

Naturellement soupçonneux & sanguinaire, Constance le devint encore davantage, lorsqu'il fut seul maître de l'empire; & sa puissance ne parut s'accroître, que pour donner à ses vices un plus libre cours. Jaloux de proscrire tous ceux qui avoient suivi le parti de son ennemi, il répandit ses délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, surnommé *la chaîne*, parce qu'il tramoit mieux qu'un autre des accusations, parcouroit les provinces, & entroit d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppoit, dans ses calomnies, un plus grand nombre d'innocens. Cependant, parce qu'une vengeance soutenue demande une fermeté que Constance n'avoit pas, il pardonnoit quelquefois aux plus coupables; & parce que la flatterie saisissoit cette occasion d'applaudir à sa clémence, il croyoit avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'étoit assez d'être accusé, pour être puni.

Le caractere soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouroient. En feignant

de trembler pour ses jours, on exagéroit les moindres fautes, on envenimoit les actions les plus indifférentes, on diminuoit, on tournoit en ridicule les succès des uns, on supposoit une ambition criminelle aux autres, & on lui reprochoit continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde, ou d'être trop indulgent. Mais afin que vous puissiez mieux juger des intrigues qui faisoient agir Constance, il faut vous faire connoître ce que c'étoit que sa maison & sa cour.

Il semble que, depuis Constantin, les empereurs ne se crussent grands, que par la multitude des valets qui remplissoient le palais. Or, parce que, sous les princes foibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être au point qu'on l'acheta; & il arriva, qu'au lieu d'en régler le nombre sur les besoins du service, on en reçut autant qu'il s'en présenta avec de l'argent ou avec de la protection. Il y avoit, dans la maison de Constance mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons, & les eunuques étoient en si grand nombre qu'on ne les comptoit pas.

Ces ames intéressées n'avoient donné que pour reprendre avec usure. Souvent le concours leur avoit fait acheter un emploi qui rapportoit peu; pour se dédommager, ils prirent, lorsqu'ils eurent occasion de prendre; & dès qu'ils eurent pris une fois, ils se crurent autorisés à reprendre toutes les fois que les mêmes occasions se présentoient. Ils se firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs qui ne leur manquoient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles prétentions; & ils les firent si bien valoir, que les plus gros gages n'étoient rien, comparés à ce qu'ils appelloient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avoit par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension &

des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtoit plus pour les domestiques du palais, que pour la subsistance des armées, & ce n'est pas une exagération.

Les mêmes abus régnoient parmi ceux qui occupoient les grandes charges : ils avoient aussi leurs profits. Ces valets, qu'on prenoit pour les grands seigneurs de l'état, ne permettoient à leurs inférieurs de se faire des droits, que parce qu'ils vouloient s'en faire eux-mêmes, & ils s'en faisoient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtoit la maison du prince.

Quand le souverain est vain, foible, ignorant, les derniers de ses valets sont ceux qui lui plaisent davantage, parce qu'il n'est jamais plus à son aise qu'avec eux. Aussi les eunuques, qui jusqu'alors, avoient été la partie la plus vile de la maison des empereurs, commencerent sous Constance, à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux, nommé Eusebe, arien, faux, avare, cruel, étoit son grand chambellan, & gouvernoit l'empire. Je remarquerai encore que les femmes avoient beaucoup de crédit dans sa cour, & qu'elles prenoient toujours quelque part au gouvernement.

Des milliers de valets désœuvrés, des favoris sans vertus, des ministres sans talens, des femmes qui affichoient la coquetterie, l'esprit ou la dévotion, voilà donc ce qui entouroit l'empereur. L'argent étoit l'unique mobile de ces ames qui ne s'occupoient qu'à tramer des intrigues. Tout se vendoit, les plus grandes charges & les plus bas emplois; on s'enrichissoit à force de bassesses, on se ruinoit à force de dissipations. On s'élevoit rapidement, on tomboit plus rapidement encore; & l'état étoit gouverné par le même esprit, qui faisoit & défaisoit les fortunes des particuliers : les entreprises du

gouvernement n'étoient souvent que l'effet d'une intrigue de cour.

Constance, au milieu de cette foule qui le poussoit en sens contraire, ne jouoit le souverain, qu'en affectant une gravité ridicule. En public, immobile comme une statue, il n'osoit ni tourner la tête, ni faire un geste, ni se moucher, ni cracher. C'est ainsi qu'il croyoit conserver toute sa dignité.

Telle étoit la cour de Constantinople ; il y en avoit une autre en Orient, où Gallus, neveu de Constantin le grand, avoit été envoyé lors de la guerre de Magnence.

Ce prince à qui Constance avoit donné le titre de César & une de ses sœurs, cette même Constantine dont nous avons parlé, se regardoit comme l'héritier de l'empire, & gouvernoit en maître absolu. On voyoit dans sa cour les mêmes abus que dans celle de son beau-frere. La flatterie sur-tout, s'y montroit s'il est possible, avec plus d'impudence encore. Comme il forçoit les sophistes à faire son panégyrique & à le prononcer devant lui, la manie de le louer devint si contagieuse, que quoiqu'il fût arien, les écrivains catholiques lui prodiguoient des éloges. Il est vrai qu'il paroissoit avoir quelque zèle pour le christianisme : mais il étoit gouverné par Aëtius, son théologien, homme sans principes & sans mœurs qui, après avoir fait toutes sortes de métiers, s'étoit arrêté à celui d'hypocrite, comme le plus lucratif dans son siecle, & qui étoit en horreur aux Ariens, quoiqu'il professât l'Arianisme.

Constantine, haute & ambitieuse, entretenoit la confiance de son mari, lui donnoit des conseils pernicieux, & l'enhardissoit au crime. Ce n'étoit pas assez pour Gallus de répandre des délateurs dans les provinces qu'il gouvernoit : il se déguisoit pour découvrir lui-même ceux qui parloient mal de lui. Je

ne parlerai pas de ses cruautés : je me lasse d'entrer dans de pareils détails ; & je vous cacherois volontiers les vices des mauvais princes, si c'étoit assez de les cacher pour vous en garantir.

Gallus, ainsi que Julien, avoit d'abord été la victime des défiances de Constance, qui les avoit fait conduire l'un & l'autre, au château de Marcelle, près de Césarée en Cappadoce. Là, ces deux princes, toujours observés comme des prisonniers, & & privés de tout commerce avec les personnes qui pouvoient leur être attachées, furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevoit dans la religion chrétienne, ou, pour parler avec plus de précision dans l'Arianisme. On les ordonna même *lecteurs*, & ils en firent les fonctions : mais les exercices pieux, auxquels on les forçoit ne leur donnoient que du dégoût pour la vraie piété. Cette contrainte irritoit sur-tout Gallus, qui étoit dans un âge, où les passions font desirer la liberté. Il ne soupiroit donc qu'après le moment, qu'il ne sentiroit plus le poids des chaînes ; & quand il eut été fait césar, il ne connut plus de frein.

Il gouvernoit l'Orient depuis près de quatre ans, lorsque l'empereur, qui prit de l'ombrage, lui ôta sous différens prétextes, une partie des troupes, & l'invita par des lettres d'amitié, à venir à Milan, afin de traiter ensemble des affaires de l'empire. Gallus hésita. Cependant, soit qu'il osât se flatter, soit qu'il ne lui fût pas possible de désobéir, il partit d'Antioche : ce fut sa perte. Constance le fit mourir dans une ville de Dalmatie, où il l'avoit fait conduire.

Silvain, fils d'un Franc qui avoit servi sous Constantin, commandoit alors dans les Gaules. Ce général, qui avoit donné des preuves de capacité & de fidélité, excita la jalousie des courtisans, qui l'accuserent de penser à l'empire. Forcé d'y penser en

effet, ou d'être condamné sans avoir été entendu, il se fit proclamer.

Ursicin, qui avoit commandé la cavalerie en Orient, & qui, sous de fausses accusations, venoit d'être rappellé avec Gallus, étoit à Milan, où les courtisans, qui lui faisoient un crime de sa réputation, tentoient de le perdre; il eût été sans doute immolé à leur jalousie, si la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu nécessaire. Il fut donc envoyé dans les Gaules. Cependant il ne réussit que par une trahison. Il fit assassiner Silvain.

Constance, à qui les moindres talens faisoient ombrage, retira les troupes qu'il avoit dans les Gaules, & ne laissa à Ursicin que le titre de général. Les Francs néanmoins, les Allemands & les Saxons avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Maîtres d'une grande étendue de pays, ils portoient encore le ravage au-delà. Plusieurs villes de l'intérieur étoient abandonnées, & il y en avoit d'autres, dont les habitans n'osoient semer que dans l'enceinte des murs. Eusébie, femme de l'empereur, saisit cette occasion pour lui persuader d'envoyer dans les Gaules, Julien avec le titre de César.

Agé de vingt-quatre ans, Julien ne paroissoit pas devoir être suspect. Jusqu'alors, il n'avoit eu que la passion des lettres, recherchant les sophistes de réputation, & allant à toutes les écoles qui avoient de la célébrité. Appellé à la cour, il y parut avec la barbe & le manteau de philosophe. On en plaisanta, & on en plaisanta encore d'avantage, quand on le vit avec tout l'attirail de sa nouvelle dignité; son embarras fit juger aux courtisans, qu'il seroit à la tête d'une armée, plus ridicule que redoutable. Ils se tromperent. Il est vrai que Julien n'avoit jamais vu la guerre, mais il en avoit fait une étude; & les courtisans ne l'étudient pas, même lorsqu'ils la voient. Il lui étoit néanmoins difficile de réussir, parce qu'il

ne pouvoit qu'être traversé par ceux dont on l'avoit entouré : c'étoient des espions qui devoient l'observer, & des capitaines qui devoient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on vouloit que les troupes ne vissent en lui qu'un fantôme choisi seulement pour représenter l'empereur.

Constance, qui se piquoit d'être théologien, lisoit ou feignoit de lire tout ce qu'on écrivoit sur la religion. C'étoit un malheur pour l'état, comme pour l'église : car par la confiance avec laquelle il jugeoit de ce qu'il n'entendoit pas, il ne produisoit que des scandales & des troubles. Sa cour suivoit son exemple ; le mot *consubstantiel* étoit le sujet de toutes les conversations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin dissertoit sur le dogme. Les Ariens entretenoient cette manie par des brigues qui tendoient à ruiner les catholiques. Mais à force de disputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes : ils se diviserent & formerent plusieurs sectes.

Les conciles leur devenant aussi nécessaires pour se concilier, que pour porter de nouveaux coups aux catholiques, Constance leur en accorda autant qu'ils en demanderent. Il en fit tenir un si grand nombre qu'il ruina les voitures publiques. Dans ces voyages les évêques étoient défrayés, & les voitures qu'on avoit établies pour le service de l'état, n'y pouvoient plus suffire.

Cependant l'Arianisme, qui avoit infecté tout l'Orient, commençoit à peine à se répandre dans les provinces occidentales, lorsque l'empereur fit tenir à Milan un nouveau concile, la même année que Julien partit pour les Gaules. Il y vint. Il déclara qu'il vouloit rétablir la paix de l'église : il assura que Dieu lui en avoit révelé les moyens : il rappella les succès dont le ciel l'avoit comblé, & les regardant comme un gage sûr de ses lumieres &

de sa foi, il proposa lui-même un formulaire, rempli des erreurs de l'Arianisme. Les évêques catholiques qui étoient en plus grand nombre dans ce concile, l'ayant rejetté, il les menaça de l'exil, & l'effet suivit les menaces.

La persécution fut générale. Les Ariens employerent les intrigues, les calomnies, les séductions, la violence; & l'empereur ordonna aux magistrats de toutes les provinces de bannir tous les évêques, qui refuseroient de signer son formulaire. Les Ariens qu'on établissoit dans les sieges vacans, faisoient naître de nouveaux désordres : car lorsque les peuples, qui n'en vouloient pas, se soulevoient, ce qui arrivoit souvent, il falloit égorger une partie des brebis pour donner des pasteurs à l'autre.

On employoit auprès des catholiques exilés, les caresses; les promesses; & lorsqu'on ne pouvoit pas les séduire, on leur faisoit souffrir les plus cruels traitemens. Plusieurs succomberent; l'église gémit, sur-tout, de la chûte d'Osius évêque de Cordoue, & de celle du pape Libere. Tous deux jusqu'alors avoient beaucoup de courage : le premier, âgé de cent ans, avoit été l'ame de plusieurs conciles.

Les violences, dont on usoit, dit Mr. de Tillemont, pouvoient faire des hypocrites, qui, par lâcheté déguisoient leurs sentimens pour plaire aux puissances du siecle : mais elles étoient aussi peu capables de convaincre les esprits, que de gagner les cœurs. Car on ne persuade point, quand on fait retentir par-tout les menaces du prince; & on ne laisse point lieu à la raison, lorsque le refus est suivi du banissement & de la mort. Telles ont été les maximes des Chrétiens, tant qu'ils ont été persécutés; & il seroit bien à souhaiter qu'ils ne les eussent jamais oubliées, lorsqu'ils ont été dans

le cas de pouvoir persécuter eux-mêmes. (*)

Comme la vraie religion n'a pas d'autres armes que la persuasion, elle ne doit pas avoir d'autres boucliers que la douceur & la patience. Souffrir & prier pour ses persécuteurs, voilà l'esprit de l'évangile. Ce fut aussi en général la conduite des catholiques. Mais quelques-uns oublierent ce qu'ils se devoient à eux-mêmes & à l'église. Ils se permirent les invectives les plus fortes dans une cause qui pouvoit se défendre par la raison seule; ils parurent autoriser les violences du tyran qu'ils irritoient.

Les catholiques ont néanmoins donné quelquefois des louanges à Constance; c'est qu'il a accordé de nouvelles exemptions au clergé, & qu'il a sévi contre l'idolâtrie. Il fit fermer des temples, il en fit abattre plusieurs, il condamna au dernier supplice ceux qui sacrifieroient aux idoles. Cependant la crainte de causer des soulevemens fut cause qu'on n'exécuta pas toujours ses ordres. Il y avoit des villes où l'on professoit publiquement l'idolâtrie: l'empereur en étoit témoin lui-même dans Antioche, où il faisoit souvent son séjour; & il ne cessa pas d'élever aux emplois des payens déclarés. Si un prince chrétien ne doit pas employer contre l'idolâtrie les mêmes armes, que les idolâtres avoient employées contre l'église; il doit encore moins, en contradiction avec lui-même, condamner à

(*) Dieu, disoit St. Hilaire, à l'occasion des persécutions de Constance, nous a enseigné à le connoître. Il ne nous y a pas contraints. Il a donné de l'autorité à ses préceptes, en nous faisant admirer ses opérations divines. Il ne veut point d'un consentement forcé. Si l'on employoit la violence pour établir la vraie foi, les évêques s'éleveroient contre cet abus & ils s'écrieroient: Dieu, est le Dieu de tous les hommes; il n'a pas besoin d'une obéissance sans liberté, il ne reçoit pas une profession que le cœur désavoue; il ne s'agit pas de le tromper, mais de le servir.

mort les payens & les tolérer tout à la fois. Avant de publier des loix, il faut être sûr de pouvoir les faire observer.

Cette conduite peu conséquente rendoit l'empereur si méprisable aux yeux des Ariens mêmes, qu'ils osoient souvent lui résister en face. Il proposoit un jour des réglemens ecclésiastiques, & quelques évêques applaudissoient déja, lorsque Léonce évêque de Tripoli en Lydie, l'interrompit tout-à-coup. *Je m'étonne* lui dit-il, *que chargé des affaires de l'état, vous vous ingériez encore à faire des réglemens, sur des objets qui sont uniquement de notre compétence.*

Une autre fois que les évêques d'un concile s'empressoient de faire la cour à l'impératrice Eusébie, ce même Léonce fut le seul qui s'en dispensa. Eusébie lui en fit faire des reproches, l'invita à le venir voir, offrit de le combler de présens, & promit de lui bâtir une basilique. *Dites à l'impératrice*, répondit-il, *qu'en exécutant ce qu'elle promet, elle ne feroit rien pour moi : ses bienfaits tourneroient à l'avantage de son ame. Si elle veut une visite de ma part, qu'elle la reçoive avec les égards dûs aux évêques. Quand j'entrerai, qu'elle s'éleve aussi-tôt, qu'elle vienne au-devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction; & lorsque je me serai assis, elle se tiendra debout dans une contenance modeste, jusqu'à ce que je lui aie fait signe de s'asseoir. A ces conditions, je l'irai voir : autrement elle n'est ni assez puissante, ni assez riche pour me faire trahir la majesté du caractere épiscopal.*

L'impératrice porta ses plaintes à Constance, qui bien loin d'oser blâmer Léonce, donna le nom de liberté apostolique à l'orgueil de cet évêque. Les Ariens ne lui avoient pas appris que le véritable esprit apostolique est éloigné de la vanité comme

de la flatterie. Aussi étoient-ils avec lui insolens & flatteurs tout à la fois.

Toujours mobile au gré des eunuques, des femmes & des évêques de sa cour, il changeoit d'opinion, suivant que les différens partis ariens prévaloient tour-à-tour par leurs intrigues. Il persécutoit la secte qu'il avoit favorisé, & bientôt après il la favorisoit, pour persécuter celle qu'il avoit fait triompher. Les sectes s'excommunioient réciproquement : aucune ne cherchoit la vérité : toutes briguoient la faveur : elles ne tendoient qu'à se détruire.

Ces divisions déterminerent l'empereur à convoquer un concile général. Nicomédie avoit été choisie, lorsque cette ville fut détruite par un tremblement de terre, qui s'étendit dans l'Asie, dans le Pont, dans la Macédoine, & qui ébranla cent cinquante villes & plusieurs montagnes. Les fléaux de cette espece furent fréquens sous ce regne.

Alors les Ariens, qui n'ignoroient pas que, si toute l'église se réunissoit, ils ne seroient pas le plus grand nombre, proposérent de tenir deux conciles, l'un en Orient, l'autre en Occident; persuadés qu'il leur seroit facile de prévaloir dans l'un des deux. On choisit Rimini & Séleucie, capitale de l'Isaurie. Les ordres de l'empereur étoient qu'après les séances, les conciles lui enverroient chacun dix députés pour lui rendre compte des décrets; & en attendant leurs décisions, il fit lui-même un formulaire avec huit évêques, qu'il avoit assemblés à Sirmich.

Le concile de Rimini, composé de quatre cens évêques dont quatre-vingt seulement étoient ariens, confirma la foi de Nicée, & fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signerent le contraire des décisions qu'ils avoient apporté. Ce qui est plus surprenant encore, c'est

c'eſt que le concile qui le déſaprouva, ſuccomba lui-même bientôt après. Soit foibleſſe, ſoit ſurpriſe, tous les peres, ſans exception, ſignerent une profeſſion de foi, qui cachoit l'Arianiſme ſous des expreſſions équivoques. *Le monde chrétien*, dit à cette occaſion St. Jérome, *fut étonné de ſe voir arien.*

Les évêques catholiques étoient ſimples & peu exercés aux ſubtilités. Il n'en étoit pas de même des Ariens, qui avoient fréquenté les écoles trop célebres de l'Orient. Les artifices de ceux-ci tromperent les plus zèlés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Conſtance, ſe crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Les Ariens triompherent : mais leur triomphe ouvrit les yeux aux catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la déſavouerent ; & l'erreur ſe diſſipa d'autant plus rapidement, qu'elle n'avoit pas été volontaire.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les Ariens & les demi-Ariens ſe ſéparerent, firent deux profeſſions différentes, & s'anathématiſerent mutuellement. Pour les rapprocher malgré eux, Conſtance fit ſigner la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, & il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le ſujet d'une nouvelle perſécution. Telles étoient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçoit l'empire, & que Julien le défendoit contre les barbares.

Le jeune Céſar, par les victoires & par la ſageſſe de ſon gouvernement, avoit rétabli la ſûreté & l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au-delà du Rhin, n'étoient plus pour lui qu'une occaſion d'élever de nouveaux trophées ; chaque

campagne avoit ajouté à sa réputation. Enfin respecté des soldats, chéri des peuples, il étoit devenu pour achever son éloge, l'objet de la jalousie de Constance, & des railleries des courtisans. Ils l'appelloient *Victorin*, froide allusion à un tyran, qui, du tems de Gallien, avoit usurpé dans les Gaules le titre d'Auguste. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applaudissoit au mépris que sa cour affectoit pour Julien, & s'approprioit en même-tems tous les succès de ce général. Il ne le nommoit seulement pas, lorsqu'il en publioit les victoires; mais il se représentoit lui-même, rangeant les troupes, combattant aux premiers rangs, donnant tous les ordres, renversant les ennemis. Il parloit, en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, & que Julien eût présidé à un concile.

Les préparatifs qu'il faisoit contre les Perses, furent un prétexte qu'il saisit, pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pas seulement adresser ses ordres à ce général : il ne lui écrivit que pour lui dire qu'il eût à ne pas s'opposer à ses volontés. Julien ne s'y opposa pas : ce furent les soldats, qui réfuserent d'obéir, & malgré toutes ses résistances, ils le proclamerent auguste, à Paris.

Il passa les Alpes, après avoir repoussé les Allemands qui s'étoient jettés sur les Gaules, à la sollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grece se déclarerent aussi-tôt pour lui, & il n'eût pas besoin de combattre : Constance, qui étoit parti d'Antioche, étant mort sur ces entrefaites en Cilicie, dans sa quarante-cinquieme année. Reconnu dans tout l'empire, Julien continua sa marche, & fut reçu à Constantinople au milieu des acclamations.

La vie de Julien mérite d'être étudiée, Monseigneur. Elle vous apprendra combien il est dangereux pour les princes de se prévenir & de s'a-

veugler ; & vous verrez qu'ils font alors d'autant plus de maux, qu'ils veulent davantage de bien, & qu'ils ont plus de talens pour le produire. Je ne ferai pas néanmoins l'hiftoire de ce regne. La vie de Julien écrite par Mr. l'abbé de la Bletterie m'en difpenfe, & je vous la ferai lire.

Je remarquerai, feulement, que fon éducation fut la principale caufe de fes erreurs. Séduit par des fophiftes, il fe prévint contre l'églife, parce qu'il jugea de tous les Chrétiens par la fecte des Ariens, dans laquelle il avoit été élevé. Il vit les travers de Conftance, il vit les maux que les héréfies avoient produit, & confondant le menfonge & la vérité, il ne penfa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il fe rendit odieux : il mérita fur-tout, d'être plaint.

Pendant un an & huit mois que dura fon regne, il s'occupa des moyens d'abolir le chriftianifme. Il employa à cet effet la politique, & il fit plus de mal à l'églife, que s'il l'eût perfécutée ouvertement. Le guerre qu'il fit aux Perfes mit fin à ce projet. Il fut bleffé dans un combat qu'il livra au-delà du Tigre ; & il mourut, âgé de trente-deux ans. En lui finit la maifon de Conftance Chlore, fi floriffante fous Conftantin.

Julien, qui lui fuccéda, fit une paix honteufe ; repaffa le Tigre, & perdit dans fa retraite une partie de fes troupes. Quoique jeune encore, & qu'il eût des défauts, il avoit des vertus que l'âge auroit pu mûrir : mais il n'a régné que fept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de fageffe par la conduite qu'il tint pour rétablir la paix dans l'églife. Il mourut dans la Galatie, lorfqu'il alloit à Conftantinople. Mr. l'abbé de la Bletterie a encore écrit fa vie.

Pendant le regne de Conftance, les Francs,

les Allemands, les Saxons & les Perſes ne furent pas les ſeuls ennemis de l'empire : les Romains eurent encore à ſe défendre contre les Quades, les Sarmates & d'autres peuples du Nord. Les Iſaures, qui ſe retiroient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Aſie ; & les Sarraſins dont les Romains n'avoient appris le nom que du tems de Marc-Aurele, pillerent plus d'une fois la Méſopotamie. Tant que ces barbares ne forment point d'établiſſemens, ils ne méritent pas de nous arrêter.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.

De tous les maux qui préparoient la ruine de l'empire romain, les disputes sur la religion n'étoient pas les moindres : c'étoit la source d'une guerre intestine, qui devoit durer plus que cet empire. L'erreur s'armoit, parce qu'elle n'avoit que la violence pour se propager ou pour se défendre ; & quelquefois la vérité s'armoit encore, parce qu'en matiere de religion, le zèle ne se contient pas toujours dans de justes bornes. Ces différens partis cherchoient à se rendre les princes favorables : trouvant tour-à-tour des protecteurs, ils devenoient tour-à-tour plus puissans ; & les désordres croissoient d'un regne à l'autre.

Vous avez vu jusqu'où ils étoient montés. Il étoit tems de protéger l'église, sans lever le glaive sur ses ennemis, & de reconnoître que la persécution qui ne suffit pas pour convaincre, ne suffit pas pour convertir. On venoit de voir les temples se remplir, aussi-tôt que Julien les avoit ouverts, & ce prince apostat avoit démasqué les faux Chrétiens, que la persécution avoit fait.

Jovien avoit été confesseur. On ne pouvoit donc pas douter de son zèle : mais il étoit convaincu, comme le dit Mr. l'abbé de la Bletterie, que la foi se persuade & ne se commande pas. En quoi,

remarque ce même écrivain, il pensoit comme St. Athanase : on peut ajouter, comme tous les peres de l'église, pendant plus de trois siecles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance, qui ménageant les préjugés, ramena peu-à-peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'ôtoit rien à la protection qu'il devoit à l'église. Vous avez vu qu'il l'a protégée de tout son pouvoir.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter est bien difficile à déterminer : car elle est entre deux extrémités, la persécution & l'indifférence. C'est aux circonstances où se trouve un empire, à marquer au prince, ce qu'il peut permettre, ce qu'il peut défendre, & l'usage qu'il doit faire de son autorité. Je ne vois pas qu'il y ait des regles assez générales à cet égard ; c'est un écueil où les meilleurs princes peuvent échouer. Tantôt, pour être tolérans, ils paroîtront indifférens : & d'autres fois pour ne pas être indifférens, ils deviendront persécuteurs. Une situation si délicate, demandoit dans ceux qui parvenoient à l'empire, plus de lumieres que les tems ne le permettoient. Ce n'étoit pas ici un cas, où ils pussent se conduire sans dangers, par les conseils des autres. Car ceux qui les entouroient, avoient intérêt de leur persuader, ou l'indifférence sous le nom de tolérance, ou la persécution sous le nom de zèle. Comment éviter également ces deux écueils ? Je voudrois que Jovien eût vécu plus long-tems, quelle qu'eût été sa conduite, il nous instruiroit au moins par ses fautes.

Bien plus : il est encore fort difficile de nous instruire parfaitement, en observant la maniere dont les premiers empereurs se sont conduits : pour en juger sûrement, il faudroit connoître toutes les circonstances où ils se sont trouvés. Si Constantin, par exemple, n'eût démoli que les temples, où le

culte étoit contraire aux bonnes mœurs ; s'il n'eût fait taire que les oracles où la fourberie étoit manifeste ; enfin, s'il n'eût défendu que les enchantemens, la magie & toutes les pratiques grossieres, qui étoient plutôt l'abus que l'essence de la religion payenne, on ne pourroit que le louer. Les idolâtres les plus raisonnables n'auroient osé le désapprouver : il n'eût même fait que ce que les souverains pontifes avoient droit de faire ; & cependant il se préparoit à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui falloit donc que de l'adresse pour obtenir par douceur & peu-à-peu, ce qu'il ne pouvoit emporter de force & tout-à-coup. Mais jaloux, comme il l'étoit de son autorité, pouvoit-il user de ces ménagemens ?

Nous voyons donc ce qu'il pouvoit absolument faire. S'il lui a été permis de passer quelquefois les bornes que je viens de prescrire, il est au moins évident qu'il a été trop loin, puisqu'il a porté des loix qu'il n'a pu faire exécuter. Lorsque ses fils défendirent généralement à tout le monde de sacrifier, ils déclarerent qu'ils ne faisoient qu'ordonner l'exécution des loix que leur pere avoit faites. Cependant Constance fut témoin qu'on ne les observoit pas, & il fut obligé de le souffrir. Tous ces empereurs s'étoient donc trop hâtés de porter ces loix.

Si d'un côté nous remarquons l'abus que Constantin a fait de son autorité ; de l'autre nous connoissons l'usage qu'il en pouvoit faire, sans être taxé d'imprudence. Cependant nous ne saurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien & de mal dans sa conduite, parce que les circonstances des tems où il a regné, ne nous sont pas assez connues. Nous serons dans le même cas par rapport aux regnes suivans.

Quelques jours après la mort de Jovien, l'armée

élut empereur Valentinien, fils de Gratien, qui de simple soldat étoit devenu comte d'Afrique. L'empire trouvoit dans ce prince un catholique qui avoit été confesseur sous Julien.

Protecteur de sa communion, Valentinien laissa aux hérétiques & aux payens une entiere liberté de conscience. Il défendit seulement, comme sources de désordres, les pratiques magiques & les sacrifices nocturnes. Il se fit sur-tout, une loi de ne se porter jamais pour juge en matiere de religion, & de conserver aux évêques seuls le droit d'en décider. Il pouvoit avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien, & plus encore à la vue des maux que Constance avoit causés.

Malgré les preuves qu'il avoit donné de sa foi sous Julien, sa tolérance le rendit suspect d'indifférence. Il semble néanmoins que Constantin & Constance auroient dû faire remarquer combien les princes intolérans sont dangereux pour l'église ainsi que pour l'état. Que les souverains gouvernent leurs peuples avec justice, qu'ils leur donnent l'exemple de la piété, qu'ils fassent enfin chérir la religion qu'ils professent, & ils auront rarement besoin d'employer l'autorité. Voilà, sur-tout, la protection qu'ils doivent à l'église. Mais si livrés au vice, ils persécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendent-ils de leur prétendu zèle? Que l'on compare les progrès des Ariens avec ceux des autres hérétiques dans les siecles précédens, & on sera convaincu que les hérésies n'ont jamais été plus funestes, que depuis que l'autorité s'est mêlée des disputes de religion.

Valentinien avoit des qualités qui le rendoient digne du trône. Il aimoit la vérité, il soulageoit les peuples, il donnoit les emplois au mérite : mais parce qu'il comptoit trop sur les lumieres, il en étoit plus facile à tromper, & on le trompa.

Il songeoit à prendre un collegue, & c'étoit même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état*, lui dit un de ses généraux, *vous choisirez : si vous préférez votre famille, vous avez un frere.* Valentinien préféra sa famille, & s'associa Valens son frere, homme peu instruit, sans expérience dans la guerre & protecteur des Ariens. Il lui céda l'Orient, c'est-à-dire, la Thrace, l'Asie & l'Egypte, & il se réserva l'Occident. Il semble qu'il ne vouloit qu'assurer l'empire dans sa famille : car trois ans après, au sortir d'une maladie, il déclara auguste, Gratien son fils, âgé de huit ans.

Valens, dès la seconde année de son regne, devenu si odieux qu'on le comparoit à Tibere, se vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette disposition des esprits, fut proclamé auguste par quelques cohortes, & se fit reconnoître à Constantinople, pendant que Valens étoit en Galatie. Il ne régna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ses généraux, & livré à Valens qui lui ôta la vie.

Les barbares que Julien avoit contenus, recommençoient leurs hostilités. Les Gaules étoient exposés aux courses des Francs, des Allemands & d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venoient par mer porter la désolation sur les côtes. Les Sarmates & les Quades pilloient la Pannonie. Les Pictes & les Ecossois ravageoient la Bretagne. Les Asturiens & d'autres nations maures ne causoient pas de moindres désordres en Afrique. Enfin l'Orient avoit pour ennemis les Goths, les Isaures, les Perses, les Sarrasins & les Blemmies qui se jettoient souvent sur l'Egypte.

L'Occident fut défendu par les victoires de Valentinien, & par celles de deux de ses généraux Jovien & Théodose. Cependant ce regne est l'époque, où les Romains, devenus perfides, com-

mettent ouvertement les trahisons les plus noires. Ils égorgent les Saxons qui se retiroient sur la foi d'un traité. Ils font assassiner Vithicabe roi des Allemands, Gabinius roi des Quades, & Para roi d'Arménie. Rome idolâtre avoit eu des Fabricius : pourquoi faut-il que les trahisons deviennent si fréquentes sous des princes chrétiens. Valentinien, sans doute, quoique confesseur, n'étoit pas assez instruit de ses devoirs. On ne voit pas qu'il ait fait aucune recherche sur les trahisons de ses généraux; & il paroît avoir trempé lui-même dans la mort de Vithicabe.

C'est encore à ce regne qu'on vit commencer dans l'église, des troubles qui se renouvellerent dans la suite, & qui produisirent de grands maux. Le siege de Rome étoit déja devenu l'objet de l'ambition, parce que les pontifes avoient mille moyens de s'enrichir, & qu'ils pouvoient vivre dans l'opulence & dans le luxe. Damase, successeur du pape Libere, avoit été élu canoniquement; & cependant Ursin, diacre de l'église romaine, forma un parti, & se fit élire. Ce fut le sujet d'une guerre. L'antipape soutint un siege dans une basilique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome, célebre par sa sagesse & par son équité, armât pour chasser les schismatiques, & ce schisme dura plusieurs années.

Valentinien mourut en Illyrie dans la douzieme année de son regne & dans la cinquante-cinquieme de son âge, l'an 375, époque où les Huns commencerent à pénétrer en Europe [*]. Les hordes de ces barbares, les plus puissantes de toutes celles qui erroient dans le Nord, toujours armées les unes contre les autres, avoient causé plusieurs révolu-

[*] Il faut consulter sur les Huns les mémoires de Mr. de Guignes.

tions ; & celles qui avoient été vaincues, forcées de céder, s'étoient retirées sur les bords de la mer caspienne & du Pont-Euxin, & tomberent sur les Alains qui habitoient ces contrées. Ces deux peuples, après une guerre longue & sanglante, se réunirent, & passerent ensemble le Palus méotide.

Les Goths s'étendoient alors depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, & leur roi Ermanéric se faisoit rédouter jusqu'à la mer baltique, & paroissoit avoir conquis toute la Germanie. Cette nation étoit formée de plusieurs peuples, auxquels une peuplade, originaire de Scandinavie, paroît avoir donné son nom. On distinguoit en général, les Ostrogots qui habitoient l'Orient, & les Visigots qui habitoient l'Occident. On met parmi les nations gothiques, les Gépides, les Hérules & les Vandales : quelques-uns ajoutent les Lombards & les Alains. Mais la plupart de ces origines sont peu certaines. Je remarquerai qu'il n'est pas possible que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait sortir.

Les Goths succomberent sous les efforts des Huns. Ils abandonnerent leur pays au vainqueur ; & s'étant reculés jusques sur les bords du Danube, deux cent mille demanderent à Valens la permission de s'établir dans la Thrace, & offrirent de servir dans les armées romaines. Leur proposition fut acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreroient dans les terres de l'empire, qu'après avoir quitté les armes : condition qui fut mal observée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les désarmer. D'autres Goths firent encore la même demande, & furent refusés ; parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombte de barbares. Ils passerent malgré les Romains.

Valens comptant que les Goths lui fourniroient désormais assez de soldats, licentia une partie des anciennes troupes, & exempta de la milice les ci-

toyens romains. Son avarice lui fit voir un avantage à impoſer une ſomme ſur chaque village pour chaque ſoldat dont il l'exemptoit. Il ne vit pas qu'il ſurchargeoit les peuples déja trop foulés, & qu'il ruinoit les armées.

Cependant la Thrace ne pouvant ſuffire à la ſubſiſtance de ſes anciens habitans & des nouveaux peuples qui l'inondoient, éprouva une grande famine, dont les Goths, ſur-tout, reſſentirent les effets. Maxime & Lapicinus, qui commandoient dans cette province, ne penſerent point à les ſoulager : au contraire, ils les irriterent par des injuſtices & par des trahiſons. Forcés à prendre les armes, les Goths invitent les Alains & les Huns à venir à leur ſecours. Ces peuples ſe joignent à eux, & toute la Thrace eſt expoſée au pillage des barbares.

Valens, qui étoit à Antioche, ſe preſſa de faire la paix avec les Perſes, & vint combattre les Goths, près d'Andrinople, avec une armée levée à la hâte. Il perdit la bataille & la vie ; les deux tiers de ſes troupes reſterent ſur la place. Il a regné quinze ans.

Gratien, depuis la mort de ſon pere, regnoit en Occident, avec ſon frere Valentinien que l'armée lui avoit donné pour collegue, & qu'il chériſſoit comme ſon fils. Il n'avoit que ſeize ans, lorſque ſon pere mourut, & ſon frere en avoit quatre.

La jeuneſſe de Gratien & la foibleſſe de ſon caractere rendoient preſque inutiles les qualités eſtimables qu'on remarquoit en lui : quoiqu'élevé dans la piété & dans le goût des lettres par le poëte Auſone, il ne fut jamais capable de s'appliquer aux affaires du gouvernement, & on abuſa de ſa facilité.

Il y avoit eu bien des abus ſous le dernier regne. On lui perſuada d'en punir les auteurs, parce qu'on vouloit perdre Théodoſe ; & ce général, qui avoit ſervi l'état avec autant de fidélité que de talens,

fut exécuté à Carthage. Son fils disgracié, se retira en Espagne sa patrie : il portoit le même nom. Un prince sage doit moins penser à punir les abus qui se sont commis avant lui, qu'à prévenir ceux qui pourroient se commettre. Les recherches qu'il fait sur le regne qui a précédé, font toujours périr des innocens.

Gratien marchoit contre les Goths. Valens, qui craignoit de partager avec lui l'honneur de la victoire, n'ayant pas voulu l'attendre, il tourna ses forces contre les Allemands qui s'étoient jettés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar, les défit & les poursuivit au-delà du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien se distingua par son courage.

Après la mort de Valens, ce prince, âgé de vingt ans & n'ayant qu'un enfant pour collegue, commandoit depuis l'Euphrate jusqu'aux îles britanniques, & depuis la Numidie jusqu'au Danube. Cependant l'empire avoit toujours ses anciens ennemis. Les Huns venoient d'en augmenter le nombre. Les Goths, vainqueurs, ravageoient la Thrace : ils avoient forcé le pas de Sucques : ils se répandoient dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Grece. Sur leurs traces, se poussoient comme des flots, les Sarmates, les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, les Marcomans. Ces barbares n'avoient plus qu'à franchir les Alpes juliennes, pour porter la désolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodose, rélégué en Espagne, paroissoit l'unique ressource de l'empire. On ne présumoit pas néanmoins que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils ont offensés. On se trompa. Théodose fut rappellé, eut le commandement des armées, & défit les Goths & les Sarmates qui s'étoient rassemblés sur le Danube. L'année suivante, Gratien le prit pour collegue, & lui céda l'Orient.



CHAPITRE II.

Théodose.

Après avoir été vaincus par Théodose, les Goths n'avoient plus de retraite, puisque leur ancien pays étoit occupé par les Huns. Il falloit, par conséquent, les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel & dangereux de les réduire au désespoir, & d'ailleurs la Thrace avoit besoin d'être peuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province, on leur donna les droits de cité, on les exempta de tout impôt, & on en fit des soldats pour la défense de l'empire.

Les circonstances qui sont quelquefois plus fortes que toute autre considération, paroissent demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths, pouvoit armer d'autres barbares, dans l'espérance d'obtenir la même grace, & il eût été plus prudent de les distribuer dans différentes provinces. Vraisemblablement ils ne voulurent pas se séparer, parce qu'ils se feroient livrés à la discrétion des Romains, dont la mauvaise foi leur étoit connue. Ils obtinrent même de ne servir dans les armées, que sous des chefs de leur nation. Il en naquit bien des troubles.

On auroit tort néanmoins de faire des reproches à Théodose. Quand le désordre est à un certain point, on ne peut pas tout à la fois corriger le présent & pourvoir à l'avenir. Il paroît que ce prince fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un courage éclairé. L'empire eût succombé sans lui : il en a retardé la chûte.

Les maux de l'église, de nature à n'attendre des

remedes que du tems étoient grands sur-tout dans les provinces orientales, où Valens, persécuteur des catholiques, avoit été favorable à toutes les sectes & même à l'idolâtrie. Les Ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogeoient une espece de domination : d'autres hérétiques, & il y en avoit de bien des especes, briguoient la faveur de la multitude, & semoient la division parmi les peuples. Enfin l'idolâtrie avoit encore des temples célebres.

Trop de sévérité pouvoit causer des troubles. Théodose le jugea, & se conduisit d'abord avec réserve. Mais sa douceur ne fut pas approuvée par tous les catholiques. Les plus ardens se plaignoient qu'il voulût attirer les ames à la vérité par la persuasion, au lieu de les forcer par la terreur à quitter extérieurement leur hérésie ; comme si quitter extérieurement l'hérésie, c'étoit devenir catholique. Ils ne savoient, si cette conduite de l'empereur étoit de sa part, défaut de zèle, timidité ou prudence. C'est ainsi qu'en parloit, remarque Tillemont, St. Gregoire de Naziance, quoiqu'un des plus modérés ; & cela n'est pas étonnant, puisque ce saint blâmoit Constance d'avoir laissé la vie à Julien.

Il seroit difficile de représenter combien la situation de Théodose étoit embarrassante. Tout lui tendoit des pieges, le zèle des catholiques, comme le fanatisme des hérétiques. Si ceux-ci vouloient le tromper, ceux-là s'aveugloient quelquefois eux-mêmes. St. Grégoire de Naziance en est une preuve. *Il y a eu des tems*, dit-il, aux Payens, *que nous avons eu l'autorité, mais qu'avons-nous fait à ceux de votre religion qui approche de ce que vous avez fait souffrir aux Chrétiens ? vous avons-nous ôté votre liberté ? avons-nous excité contre vous une populace en fureur ? avons-nous établi des gouverneurs pour vous condamner au suplice ? avons-nous attenté à la vie de quelqu'un ? avons-nous même éloigné per-*

ſonne des magiſtratures ? en un mot, avons-nous fait contre vous aucune des choſes que vous nous avez fait ſouffrir, ou dont vous nous avez menacés ? Je ne conçois pas, dit du Pin, comment St. Gregoire peut accorder toutes ces maximes avec ce qu'il vient de dire, que Conſtance avoit très-mal fait de laiſſer l'empire & la vie à Julien. On ne conçoit pas non plus comment il faiſoit toutes ces queſtions avec tant de confiance, lui qui blâmoit la modération de Théodoſe. Avoit-il oublié la loi qui condamnoit au dernier ſupplice ceux qui ſacrifieroient aux idoles ? & ignoroit-il ce qui s'étoit paſſé ſous Conſtance & ſous Conſtantin ? Par ce diſcours de St. Gregoire, on peut juger du langage que tenoient aux empereurs, les catholiques que le zèle aveugloit.

Théodoſe ne tarda pas à porter des loix contre les hérétiques. La premiere eſt de la ſeconde année de ſon regne, l'an 380. Elle ordonne, à tous les peuples de ſon obéiſſance, de ſuivre la foi du concile de Nicée ; déclarant que ceux qui n'obéiront pas, ſeront traités comme infâmes, & ſubiront les peines qui leur ſeront infligées par la juſtice divine & par l'autorité impériale.

Une autre loi, portée l'année ſuivante, défend à ceux qui ne ſuivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des aſſemblées dans les villes, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Elle ordonne que toutes les égliſes de l'empire ſoient remiſes aux évêques catholiques, & qu'on chaſſe des villes tous les hérétiques qui feront quelque réſiſtance.

Les Ariens qu'on entreprit de chaſſer, exciterent des ſéditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvellée quelques mois après, avec deux nouvelles clauſes : une défenſe aux Ariens de bâtir des égliſes, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, & une déclaration que tous les lieux, où

ils

ils auroient fait quelque fonction, feroient acquis au fisc. Enfin, par une loi de 388, Théodose défend aux hérétiques de demeurer dans les villes, & ordonne de les chasser dans les déserts.

L'idolâtrie, relevée par Julien, avoit pris sous Valens de nouvelles forces. Théodose tenta de la détruire par des loix. En 381, il défendit les sacrifices sous peine de proscription, soit dans les temples, soit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands supplices ceux qui chercheroient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendoit toute immolation, sous peine de mort; & tous les autres actes d'idolâtrie sous peine de confiscation des lieux où ils auroient été faits. Enfin, il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples; & Cinege, un des préfets du prétoire, fut entr'autres chargé de cette commission.

De pareils ordres ne pouvoient pas être exécutés, sans quelque résistance de la part des payens. Alexandrie fut pendant plusieurs jours, le théatre d'une guerre qui coûta la vie à beaucoup de chrétiens, & le sang coula dans plusieurs provinces.

Il faut, dit-on, qu'il n'y ait qu'une religion dans l'état. Il le faudroit sans doute : rien ne seroit plus à desirer. Mais quand il y en a plusieurs, est-ce une raison de chasser une grande partie des sujets, parce qu'ils ne pensent pas comme le prince, de les égorger ou d'en faire des hypocrites & des sacrileges ? car enfin, c'est tout ce que peut la violence. Elle démolit les temples, elle ôte les églises : l'hérésie & l'idolâtrie restent. Si les loix de Théodose eussent été exécutées, on eût peuplé les déserts & dépeuplé bien des villes.

Au reste, on se feroit une fausse idée de la conduite de cet empereur, si on en jugeoit par les loix qu'il a portées. *Il espéroit*, dit Tillemont, *que sans qu'il fût besoin de punir, la foi orthodoxe se répan-*

droit assez d'elle-même, quand l'église auroit la liberté entiere de prêcher la vérité. Il avoit sans doute, plus de compassion que d'indignation pour ceux qui aimoient leur aveuglement, & il pouvoit juger que moins les hérétiques seroient persécutés, plus ils se diviseroient & se persécuteroient eux-mêmes, ce qui ne manquera pas d'arriver. Les loix mêmes, ajoute cet écrivain, *dont il ne pressoit pas l'exécution, les retenoient dans la crainte ; parce que l'église pouvoit s'en servir, & s'en servoit effectivement, lorsqu'elle le jugeoit nécessaire pour arrêter leur audace.*

Les premiers empereurs chrétiens s'imaginerent qu'il suffisoit de menacer, pour ramener à l'église les hérétiques & les idolâtres, & ils porterent des loix sanglantes. Ils se tromperent, l'événement le prouva : mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étoient trompés. Ils continuerent donc de porter les mêmes loix, & cependant ils n'en pressoient pas l'exécution, parce qu'ils voyoient l'impossibilité où ils étoient de les faire exécuter. Cette contradiction sauvoit la dignité du prince.

Cette conduite des empereurs accoutuma peu-à-peu à penser, que les peines portées par les loix n'étoient que comminatoires, & il en résulta deux inconvéniens. D'un côté, ces loix ne pouvoient être un frein pour les peuples, qui s'accoutumoient à regarder comme de simples formules, les peines dont elles menaçoient ; de l'autre, l'exécution de ces loix devenoit une chose arbitraire, qu'on abandonnoit au fanatisme, au faux zèle & aux intérêts particuliers de tous ceux qui avoient quelque autorité dans les provinces : car si les empereurs ne la pressoient pas, il est certain qu'ils ne l'empêchoient pas. Les loix mêmes de Théodose permettoient les voies de fait contre les hérétiques ; elles armoient donc les uns contre les autres, tous les citoyens qui voudroient se servir du prétexte de la religion.

Depuis Conſtantin, il y a bien peu de ſageſſe dans la légiſlation ; & il y en aura encore moins, parce que l'ignorance ſe répand tous les jours davantage.

Les déſordres, au commencement du regne de Théodoſe, n'étoient pas les mêmes dans toute l'égliſe. En Occident, s'il s'élevoit quelques troubles, elle jouiſſoit en général de la paix. En Orient, au contraire, déchirée par une multitude de ſectes, elle étoit encore troublée par les diviſions même des catholiques. Un concile paroiſſoit l'unique moyen de rétablir l'union : on le crut au moins, & Théodoſe en convoqua un à Conſtantinople, ou cent cinquante évêques de ſes provinces ſe raſſemblerent ; l'Occident n'y prit point de part. St. Mélece, évêque d'Antioche, y préſida.

Le concile commença par dépoſer Maxime le cynique, qui s'étoit établi ſur le ſiege de Conſtantinople, & dont l'ordination étoit nulle ; cette place fut donnée à St. Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, St. Mélece étant mort, il s'éleva dans le concile des diſſentions au ſujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les eſprits s'échaufferent : on ſe ſouleva contre St. Grégoire dont l'avis n'étoit pas celui du grand nombre ; & on parla de le dépoſer ſous prétexte que ſon introniſation étoit contraire aux canons. Ce ſaint aima mieux ſe démettre que d'être l'occaſion d'un ſchiſme.

Il étoit beau de renoncer à un ſiege qui étoit le ſecond de l'égliſe, & qui paroiſſoit le diſputer au premier ; il eût été plus beau de le quitter ſans regret, & on eſt fâché de voir St. Grégoire ſe plaindre durement des évêques qui l'avoient forcé à cette démarche. Il les repréſente comme des gens ignorans & groſſiers, comme des ſuperbes & des ambitieux, comme des avares qui ne ſongent qu'à amaſſer par toutes ſortes de voies, comme des hypocrites qui ſous l'apparence des vertus, cachent

de grands déréglemens. C'eſt, dit-il, une aſſemblée d'oiſons & de grues, qui ſe battent & ſe déchirent ſans diſcrétion ; une troupe de geais, un eſſaim de guêpes qui ſautent au viſage ; il paroît en effet, que les peres de ce concile montrerent beaucoup de paſſion, & que St. Grégoire avoit raiſon d'en être ſcandaliſé.

Après avoir fait des réglemens ſur la diſcipline & ſur la juriſdiction des égliſes, le concile fit des canons ſur le dogme. Les Macédoniens qui nioient la divinité du St. Eſprit, & les Apollinariſtes qui avoient différentes erreurs ſur l'incarnation, furent anathématiſés, ainſi que les Ariens ; & comme il importoit de s'expliquer ſur la divinité du St. Eſprit, avec plus de préciſion qu'on n'avoit fait juſqu'alors, on ajouta au ſymbole de Nicée, que le St. Eſprit procéde du Pere. On ajoutera dans la ſuite *& du fils*, ce qui ſera le ſujet d'une longue diſſention.

Ce concile, le ſecond œcuménique, n'a été reconnu en Occident, que long-tems après, & quoique reçu en Orient, ſans obſtacles de la part des évêques catholiques, il ne fit pas ceſſer les diſputes. A Conſtantinople ſur-tout, elles dégénéroient en manie, on dogmatiſoit dans les places publiques, comme à la cour, & il n'y avoit point d'artiſan qui ne ſe donnât pour théologien. *Si vous voulez changer une piece de monnoie*, dit St. Grégoire de Nyſſe, *on vous fait de grands diſcours ſur la différence du fils engendré & du pere non engendré : ſi vous demandez combien vaut le pain, on vous répond que le pere eſt plus grand, & que le fils lui eſt ſoumis : & ſi vous demandez quand le pain ſera chaud, on vous aſſure bien ſérieuſement que le fils a été créé.*

Théodoſe invita les chefs des différentes ſectes à conférer enſemble, & il les raſſembla à Conſtantinople. Il ſe flattoit qu'ils s'expliqueroient, qu'ils

s'entendroient, & qu'ils se rapprocheroient : il se trompa ; la dispute les aigrit, & ils en devinrent plus opiniâtres ; c'est ce qu'on devoit attendre des passions, de la mauvaise foi & du fanatisme qui divisoient les partis.

Il est pardonnable de se tromper, quand on fait le premier une tentative ; on peut donc excuser Théodose. Mais cette faute sera souvent répétée. On diroit que les souverains sont condamnés à ne pas s'instruire par l'expérience.

En Occident, Gratien publioit les loix de Théodose, & quelquefois il en pressoit l'exécution. Il fit abatre dans le sénat l'autel de la victoire, monument auquel la superstition attachoit le sort de l'empire : il confisqua les revenus des pontifes : il supprima les privileges des prêtres payens & des vestales : & il refusa le titre de souverain pontife que les empereurs, même chrétiens, avoient porté jusqu'alors ; ce refus qui parut aux catholiques un acte de piété, offensa les Romains qui le regarderent comme une marque de mépris.

Pendant qu'il aliénoit ses sujets, il attiroit à la cour les barbares, dont les hommages flattoient sa vanité : il ruinoit son épargne par des profusions, & il négligeoit tous les soins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'estime des troupes & l'amour des peuples.

Maxime, qui avoit été valet dans la maison de Théodose, & qui pour lors commandoit en Brétagne, profita de ce mécontentement, se fit proclamer auguste & passa dans les Gaules. Gratien marche contre lui : mais son armée l'abandonne : les villes mêmes s'opposent à sa fuite ; elles lui ferment les portes ; & lorsqu'il croit échapper à la faveur d'un déguisement, il est arrêté, & perd la vie.

Valentinien II, alors âgé de douze ans, recon-

nut Maxime, qui promit de ne pas passer les Alpes; & Théodose dissimula. Les Huns & les Perses qui étoient entrés dans la Mésopotamie, lui faisoient une nécessité de porter ses forces en Orient, & ne lui permettoient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc aussi reconnoître Maxime; il songea néanmoins à le répousser, s'il formoit quelque nouvelle entreprise, & il saisit la premiere occasion de faire la paix avec la Perse.

Quelques années après, Valentinien n'eut que le tems de s'enfuir, & de se jetter entre les bras de Théodose, qui arma & qui vainquit Maxime. Cet usurpateur eut la tête tranchée; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avoient suivi son parti. Théodose publia même une amnistie pour les rassurer; & il rétablit Valentinien dans l'empire d'Occident.

Son armée étoit presque toute composée de Huns, d'Alains & de Goths, c'est qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas soudoyé des barbares. Il étoit même nécessaire de s'en servir, parce qu'incapables de goûter la paix, ils auroient attaqué l'empire, s'ils ne l'avoient pas défendu. Cependant cette politique avoit l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, & de leur faire appercevoir toute la foiblesse des Romains.

Théodose, qui s'arrêta quelques années en Italie, étoit à Milan, lorsqu'il apprit que des chrétiens avoient brûlé une synagogue à Callinique en Mésopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, & de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juste, fut un sujet de scandale pour St. Ambroise, évêque de Milan; il écrivit à l'empereur, que l'évêque de Callinique seroit prévaricateur, s'il lui obéissoit: il lui représenta que les Juifs avoient souvent brûlé des églises, sans qu'on les eût punis, ni condamnés à les rétablir: & il ajouta

qu'il étoit indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une synagogue contre l'église. Sa lettre, comme le remarque du Pin, tenoit plus de la déclamation que du raisonnement ; & cependant il menaçoit l'empereur de le priver de la communion, s'il ne révoquoit ses ordres. Théodose les révoqua ; il eut lieu de s'en repentir : car les Chrétiens, impunis, se porterent dans la suite à de tels excès qu'il fut obligé de sévir, & de porter une loi pour réprimer leurs violences.

Il me semble que, sans manquer au respect qu'on doit au zèle de St. Ambroise, on peut dire que les noms de Juifs & de Chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police ; qu'il a eu tort, par conséquent, de se porter pour juge de la conduite de l'empereur, & encore plus de le menacer d'excommunication.

Pendant le séjour que Théodose fit en Italie, il prit en quelque sorte sous sa tutelle le jeune Valentinien, & il gouverna l'Occident. C'est alors sur-tout, qu'il parut se flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolâtrie : c'est alors aussi que ses loix occasionnerent plus de soulèvemens. Il vint à Rome, où quoique ferme dans ses principes, il parut se conduire avec plus de modération. Il exhorta les sénateurs à embrasser la religion chrétienne : il n'accorda rien à leurs instances pour le maintien de l'ancien culte : au contraire, il supprima les fonds destinés pour les sacrifices. Mais il témoigna de la considération aux payens qui avoient servi l'état, & il donna des dignités à plusieurs.

Il ne manquoit plus au zèle de Théodose que d'édifier l'église par une pénitence publique.

Comme on préparoit des jeux à Thessalonique ; le peuple de cette ville demanda un cocher du cirque qui avoit été mis en prison, se souleva contre le commandant qui le lui refusoit, l'assomma, &

plusieurs autres personnes périrent encore dans cette sédition. L'empereur qui avoit d'abord ordonné de punir les coupables, se laissa presqu'aussi-tôt fléchir aux prieres de St. Ambroise & promit de pardonner; cependant on lui représenta que l'impunité est en pareil cas, d'une extrême conséquence ; & on ne manqua pas de raisons d'état assez apparentes, dit Tillemont, pour le lui persuader. *Assez apparentes* me paroît étrange ; sans doute, cet écrivain parle ainsi, parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raisons puissent balancer l'autorité d'un saint ; mais St. Ambroise, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui pensent qu'il a été infaillible sur la terre.

Théodose devoit donc sévir ; mais ceux qu'il chargea de ses ordres, abuserent étrangement de sa confiance. Ce prince avoit fait grace à plusieurs personnes qui avoient conspiré contre lui, & avoit fait grace à la ville d'Antioche où il y avoit eu une sédition violente. Est-il vraisemblable que ses ordres aient été d'assembler au cirque le peuple de Thessalonique, de l'envélopper de soldats, & d'égorger indistinctement tout ce qui s'offriroit ? C'est néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ses ordres ; Théodose étoit donc coupable. St. Ambroise eut le courage de lui reprocher son crime. Cependant il sortit de Milan, parce que, dit Tillemont, *l'empereur trouvant mauvais qu'il sût les résolutions de son conseil, il étoit de la prudence qu'il s'éloignât de la cour, pour ne point apprendre des choses qu'il ne pourroit ni dire de peur d'exposer ses amis, ni taire parce qu'un évêque ne peut taire la la vérité sans blesser sa conscience.* J'avoue qu'il y a dans la conduite de l'évêque de Milan, des choses que j'ai de la peine à comprendre. Car de quel droit

avoit-il des espions dans le conseil du prince ? & comment allioit-il avec la religion, avec la probité, les trahisons qu'il faisoit commettre à ses amis ? Quoi qu'il en soit, l'empereur reconnut son crime, & se soumit à la pénitence publique, alors le seul moyen de se reconcilier à l'église. Il ne fut absous qu'après huit mois d'humiliation. Telle étoit encore dans ce siecle la discipline ; elle se relâchera dans la suite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les souverains, vous verrez les abus qui en naîtront. Théodose, pendant sa pénitence, se dépouilla des ornemens impériaux ; un jour viendra où l'excommunication dépouillera les princes de toute autorité.

Sous ce regne, les moines commençoient à devenir puissans ; répandus dans les villes, non-seulement, ils faisoient une guerre ouverte aux payens, ils s'ingéroient encore dans toutes les affaires ; ils suscitoient des disputes ; ils commettoient des violences, & ils excitoient des séditions parmi le peuple. Théodose publia une loi, qui leur enjoignoit de se retirer dans les déserts, conformément à l'esprit de leur état. Quelques années après, ils eurent assez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer ; & depuis cette époque, leur puissance s'est toujours accrue.

Après un séjour de trois ans en Italie, Théodose repassa en Orient, & l'année suivante, Valentinien eut le sort de son frere. Un de ses généraux, le comte Arbogaste, Franc d'origine, le fit assassiner, & revêtit de la pourpre Eugene, qui avoit enseigné la rhétorique, & qui étoit sécretaire de Valentinien. Il comptoit gouverner sous le nom de cet empereur.

Pour se faire un parti, Eugene rouvrit les temples des idoles, où la foule se précipita. Théodose, à qui il avoit envoyé une députation, dissimuloit,

& faisoit ses préparatifs. Deux ans après, vainqueur d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugène, Arbogaste se tua, & il n'y eut plus de sang versé. Il survécut peu à sa victoire. Il mourut au commencement de l'année suivante, la cinquantieme de son âge & la seizieme de son regne.

On lui a donné le surnom de grand. Il seroit difficile de l'apprécier. Dans ce siecle, l'ignorance commençoit à tout confondre, & l'esprit qui dominoit, n'étoit qu'un ramas d'idées contradictoires. C'étoit l'effet des disputes qui s'élevoient entre les sectes, & de la conduite inconsidérée des princes qui les avoient fomentées. Théodose ne paroît pas avoir eu assez de lumieres pour se conduire à travers ce cahos.



CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodose, jusqu'à la prise de Rome par Alaric.

THÉODOSE, le dernier prince qui ait été maître des deux empires, laissa deux fils, Arcadius âgé de dix-sept ans ; & Honorius âgé de dix. Le premier régna, suivant ses dispositions, en Orient ; le second, en Occident.

Voilà donc deux enfans qui vont gouverner, & leur enfance durera. Toujours foibles, ils ne seront capables, ni d'acquérir des lumieres, ni d'agir par eux-mêmes. Ils seront l'un & l'autre le jouet des intrigues de leur cour, & cependant ils régneront dans les tems les plus difficiles.

Les divisions intestines renouvelloient sans cesse les plaies qu'elles avoient faites, & une législation

abſurde les envénimoit. Les barbares menaçoient de toutes parts, & l'empire n'avoit pour ſe défendre que d'autres barbares, qui l'avoient défendu ſous Théodoſe. C'étoient des Goths, qui étoient commandés par des chefs habiles, & qui voyoient la foibleſſe du gouvernement. Les ennemis étoient donc au-dedans & au-déhors.

Théodoſe avoit donné pour miniſtre, à l'aîné de ſes fils, Rufin, Gaulois qui s'étoit élevé à la préfecture d'Orient par une ſuite de perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avoit aucun talent.

Stilicon, Vandale d'origine, gouvernoit l'Occident ſous Honorius. Général habile, il ne manquoit pas de lumieres pour l'adminiſtration : mais il n'étoit ni moins injuſte, ni moins ambitieux que Rufin.

Sous ces deux miniſtres, également avides, tout fut vénal, & les emplois ſe multiplierent au gré de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paroît plutôt que voulant ſe rendre néceſſaires, ils n'ont penſé qu'à faire durer les troubles. Leur méſintelligence ſuffiſoit pour les entretenir & pour en produire de nouveaux.

Rufin craignoit l'ambition de Stilicon qui ſe portoit pour tuteur des deux princes ; & il avoit un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenoit de l'aſcendant ſur Arcadius, & qui devoit bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen étoit bon, oſoit aſpirer aux premieres dignités, abuſoit inſolemment de la foibleſſe de ſon maître, & avoit la capacité des gens de ſon eſpece.

Les Huns ravageoient l'Aſie, & les Goths de Thrace ſe répandoient dans toutes les provinces ſituées entre la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils ſe préſenterent aux portes de Conſtantinople, & ils ſe jetterent ſur la Grece. Alaric, leur chef, avoit ſervi ſous Théodoſe contre Eugene. Il ſe mon-

trera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeller ces barbares dans les provinces qu'il gouvernoit lui-même. Cette conduite eût été bien mal-adroite. Il eſt plus naturel de penſer que ces peuples n'inondoient l'Orient, que parce que Théodoſe n'étoit plus.

Stilicon, dont la prudence & le courage avoient mis les provinces occidentales à l'abri des inſultes des barbares, marcha contre Alaric avec une armée compoſée des troupes de Théodoſe & de celles d'Eugene, & joignit les Goths dans la Theſſalie. Il ſe diſpoſoit à les attaquer, lorſqu'un ordre d'Arcadius lui enleva une partie de ſes forces. Rufin avoit engagé ſon maître à rappeller l'armée de Théodoſe. Stilicon la renvoya, & chargea du ſoin de le venger, Gaïnas, capitaine goth qui la conduiſit à Conſtantinople ; trop foible alors pour haſarder une bataille, il ſe retira.

Arcadius vint au-devant de l'armée. Rufin l'accompagnoit. Il comptoit ſur les intelligences qu'il avoit ménagées parmi les troupes ; & ce jour-là même, il ſe flattoit de partager l'empire avec ſon maître. Mais au ſignal que donna Gaïnas, des ſoldats ſe jetterent ſur lui & le tuerent aux pieds de l'empereur.

Eutrope le remplaça & en eut la dépouille. Ce nouveau miniſtre, qui n'ignoroit pas combien il étoit haï & mépriſé, fit une loi qui condamnoit à mort tous ceux qui conſpireroient contre un des conſeillers du prince, ou qui en auroient formé le deſſein ; & on ne vit plus que des délations & des proſcriptions. Cependant le miniſtre donnoit des fêtes à ſon maître.

Alaric, qui avoit conduit les Goths juſques dans le Péloponèſe, leur livra la Grece. Ils ruinerent, ſur-tout, les temples des idoles ; & ce qui avoit échappé aux loix des empereurs, ne put échapper

à leurs armes. Ce sont les barbares qui acheveront la ruine de l'idolâtrie.

Corinthe se défendoit encore, lorsque Stilicon marcha une seconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment, d'autres le justifient. Il est certain qu'Eutrope le traversa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans le Peloponèse; la cour de Constantinople fit même alliance avec Alaric, & lui donna le commandement dans la Grece & dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faisoient partie de l'empire d'Orient, depuis le partage que Gratien avoit fait avec Théodose.

Toujours jaloux de Stilicon, Eutrope tenta de le faire assassiner. Il sollicita les généraux d'Honorius à se soulever; & il réussit à faire prendre les armes à Gildon, qui commandoit en Afrique, & à qui sa révolte coûta la vie.

Il gouvernoit l'Orient, & son ambition n'étoit pas satisfaite. Il vouloit réunir en lui les titres à la puissance. Il ne voyoit pas qu'il les aviliroit sans se décorer; & son maître, trop foible, le fit consul. L'Orient en fut indigné, & l'Occident refusa de le reconnoître; pour avoir voulu trop s'élever, Eutrope hâta sa perte.

Un Goth qui commandoit en Phrygie, le comte Tribigilde, se souleve; & Gaïnas, qu'on ne savoit pas être d'intelligence avec lui, est chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagere les forces du rebelle, il en fait craindre les progrès, & il conseille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes, que pour se soutenir contre Eutrope, & est prêt à les quitter, si on veut lui sacrifier cet eunuque.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouse de gouverner, & d'ailleurs irritée contre Eutrope qui avoit menacé de la chasser du palais, se joignit à ses enne-

mis, & obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée, l'année même de son consulat. Il fit voir combien les favoris les plus puissans doivent peu compter sur un prince foible.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement, & on peut tout se permettre, sous cette femme, gouvernée elle-même par des eunuques. En effet, Gaïnas, qui se révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande : il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui : il le force à lui conserver le titre de général ; il obtient même les ornemens du consulat, & il entre dans Constantinople, comme en triomphe.

Dans ce siecle, il semble qu'il n'y avoit plus que le zèle de la religion qui pût donner du courage. Les Goths étoient ariens, & ils n'avoient point d'église. Gaïnas en demande une. St. Jean Chrisostôme, évêque de Constantinople, la refuse ; également inflexible aux menaces de Gaïnas & aux instances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths sont massacrés, & leur chef forcé à se retirer au-delà du Danube, y trouva les Huns, qui étoient toujours les ennemis des Goths, & perd la vie en combattant contr'eux.

L'Orient, jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles, produits d'un côté par le zèle, & de l'autre, par la persécution. St. Jean Chrisostome vouloit réformer les mœurs, & Eudoxie persécutoit ce saint évêque, le plus vertueux & le plus éloquent de son siecle.

Pendant que ces désordres se passoient en Orient, l'Occident étoit plus que jamais exposé aux irruptions des barbares. Alaric, souverain en quelque sorte dans l'Illyrie où il commandoit, & proclamé roi par ses troupes, ravageoit les provinces qu'arrose le Pô, & menaçoit Rome. On n'avoit point

d'armée à lui oppofer. Stilicon entame une négociation, fait fes préparatifs, & tombe tout-à-coup fur les Goths. La bataille fut fanglante & indécife. Mais les enfans d'Alaric ayant été faits prifonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux conditions qu'on lui offrit, & il fe retira.

Maximien avoit établi fon fiege à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontieres. Honorius, qu'Alaric venoit d'effrayer, établit le fien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir ; il pouvoit delà paffer en Epire. La lâcheté de ce prince livroit donc l'Italie aux barbares.

Auffi les Goths reparurent bientôt ; plus de deux cent mille hommes, conduits par Radagaife, fe jettent fur cette province, pénetrent jufqu'en Tofcane ; & mettent le fiege devant Florence. Radagaife étoit idolâtre, & il en paroiffoit plus formidable aux Payens, qui croyoient que la protection de fes dieux lui affuroit le fuccès de fon entreprife. Leur aveuglement étoit même fi grand, qu'ils fe réjouiffoient de cette invafion. Ils fe flattoient que le moment étoit arrivé, où ils alloient relever les temples, & rétablir l'ancien culte.

Les barbares, ignorans dans l'art militaire, n'étoient propres qu'à ravager un pays ouvert ; & s'ils tentoient une entreprife avec courage, ordinairement ils l'exécutoient avec peu de précaution. Stilicon leve à la hâte une armée, compofée principalement de Huns, d'Alains & de Goths, furprend Radagaife & le défait entiérement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prifonniers ; & ceux qui échapperent au fer du vainqueur, fe difperferent dans les montagnes, où ils périrent prefque tous. Pour perpétuer le fouvenir de cette victoire, le fénat éleva un arc de triomphe qui fut le dernier.

Cette victoire en effet, étoit le dernier effort

craint le ressentiment de son général. Il le fit donc arrêter, & on lui trancha la tête.

L'empire perdoit un défenseur. Cependant cette révolution lui enlevoit des soldats, & les armoit contre lui. Trente mille barbares, qui avoient servi sous Stilicon, & dont les femmes & les enfans avoient été massacrés dans le soulevement, se réfugierent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs services, & lui demanderent vengeance.

Le roi goth traverse l'Italie sans obstacle, & vient jusqu'à Rome qu'il assiege. Olimpius, qui s'étoit saisi du ministere, n'avoit pris aucune mesure pour l'arrêter : il étoit même hors d'état de donner aucun secours aux Romains ; & il venoit de répondre avec un mépris outrageant, lors qu'Alaric avoit fait demander la somme qu'on lui devoit.

Rome, bientôt réduite à la derniere extrémité, n'eut pas assez d'or pour se racheter. Elle livra ce qu'il y avoit de plus précieux dans les temples des idoles ; & parce que cela ne suffisoit pas, elle s'engagea par un traité que l'empereur ratifia, & donna pour ôtages les enfans des principaux citoyens. Alaric se retira dans la Toscane, où il attendit l'exécution du traité.

On lui manqua de parole, & il reprit les armes. Son armée étoit grossie des troupes d'Ataulfe, son beau-frere, & de quarante mille esclaves qui s'étoient enfuis de Rome.

Olimpius venoit d'être disgracié, & avoit eu, pour successeur, Jovius préfet du prétoire, un traître sans talens. Sous le premier de ces ministres, Honorius avoit porté des loix sanglantes contre les hérétiques & contre les Payens : sous le second, il leur accorda, aux uns & aux autres, une entiere liberté de conscience.

Pendant que, remué uniquement par les intrigues de sa cour, il ne fait que des démarches ou fausses

ou contradictoires, Alaric force les Romains à le méconnoître; & leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt & qu'il dépouille tour-à-tour de la pourpre, suivant ses intérêts.

Sous prétexte de secourir Honorius, Constantin se proposoit la conquête de l'Italie, lorsque Géronce, qui commandoit pour lui en Espagne, se souleva : ce fut à cette occasion que les Vandales, les Sueves & les Alains passerent les Pyrenées. Ils profiterent de cette guerre civile pour s'établir en Espagne. Ils mirent d'abord tout à feu & à sang. Devenus plus humains, lorsqu'ils furent possesseurs tranquilles, ils gouvernerent les peuples avec douceur, mais cette révolution fit aux églises de cette province une plaie qui saigna long-tems : elle répandit l'Arianisme, elle corrompit la discipline, & elle fit oublier toutes les loix ecclésiastiques.

Les barbares continuoient toujours de ravager les Gaules, & Constantin, qui portoit son ambition au-delà, n'y avoit pas encore assuré sa puissance. Chaque peuple étoit obligé de penser à sa sûreté. C'est dans cette conjoncture que les Armoriques qui habitoient les côtes entre la Seine & la Loire, secouerent le joug des Romains, & commencerent à se gouverner en république. Honorius venoit alors de renoncer à toute souveraineté sur la Bretagne, & les peuples de cette île recouvroient leur liberté.

Alaric traitoit avec la cour de Ravenne, lorsque Sarus, capitaine goth qui étoit au service d'Honorius, l'attaqua brusquement. Cette trahison le ramena sous les murs de Rome, & il livra cette ville au pillage. Cependant, parce qu'il professoit l'Arianisme, il ordonna de respecter les lieux saints : il défendit sur-tout, de faire aucune insulte à ceux qui se réfugieroient dans les églises de St. Pierre &

de St. Paul. Ces asyles sauverent un grand nombre de citoyens : mais le fer & le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année, lorsqu'il méditoit la conquête de l'Afrique.



CHAPITRE IV.

Jusqu'à la mort d'Honorius.

Les dernieres années d'Honorius n'offrent plus que des troubles, qui se passoient principalement dans les Gaules. Nous les allons parcourir.

Constantin avoit franchi les Alpes, dans le dessein de se rendre maître de l'Italie; il comptoit sur Allobic, général d'Honorius. La mort de ce traître le força bien-tôt à se retirer.

Il venoit lui-même de perdre tout-à-fait l'Espagne, & il alloit perdre l'empire. Géronce, qui poursuivoit Constant, le surprit à Vienne, & lui fit trancher la tête. Il vint ensuite assiéger Arles, où Constantin s'étoit renfermé, & il donna la pourpre à Maxime.

Constantius, général d'Honorius, & le seul que ce prince n'eût pas choisi parmi les barbares, jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avoit servi sous Théodose, & il montroit des talens.

A peine eut-il passé les Alpes, que Géronce, abandonné de ses troupes, fut contraint de s'enfuir en Espagne où il périt. Maxime, qui l'y suivit bien-tôt après, eut le même sort; & Arles ouvrit ses portes. Les habitans obtinrent une capitulation avantageuse, & Constantius promit la vie à Constantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le

fit mourir, lui & son fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de barbares, venoit de se faire proclamer auguste dans la Gaule ultérieure.

Ataulfe envoya la tête de ce rebelle à l'empereur, ce qui fait juger qu'il avoit un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, & il l'avoit prévu, sans doute : car il traînoit toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvoit se servir. En effet, il lui rendit la pourpre, il ravagea les Gaules, & il en conquit une partie. Il épousa néanmoins une sœur d'Honorius, Placidie qu'Alaric avoit fait prisonniere à Rome. Au reste, lorsqu'on le voit reparoître à la tête des Goths, on ne sait pas ce qu'il avoit fait depuis la mort de son beau-frere.

On rapporte à ce tems le premier établissement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avoient fait plusieurs irruptions ; ils se fixerent dans la premiere Germanie, pays dont l'Alsace n'est aujourd'hui qu'une partie. Ils embrasserent la foi catholique, gouvernerent avec douceur les peuples conquis, & commencerent à s'appliquer à l'agriculture & aux arts méchaniques.

Cependant Constantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths, qu'il a vaincus, lui abandonnent cette province, & se retirent en Espagne, où Ataulfe est tué ; il a pour successeur Sigéric, son ennemi, qui fait égorger tous ses enfans, & qui lui-même est assassiné après avoir régné sept jours. Vallia, que les Goths choisissent alors pour chef, fait la paix avec Honorius : il lui rend Placidie, & il se charge de la guerre contre les Vandales.

Les courses des Goths qui, malgré leurs victoires, ne peuvent se fixer, prouvent combien ce peuple étoit encore barbare, & incapable d'être gouverné par des loix. Il n'y avoit que le tems qui pût enfin le dégoûter d'être par-tout en

guerre, & de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta sur les Vandales, il obtint de Constantius la seconde Aquitaine où il s'établit. Cette province s'étendoit depuis Toulouse qui en devint la capitale jusqu'à l'Océan. Elle comprenoit le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gascogne.

Il y avoit dix ans que Constantius gouvernoit & défendoit l'empire, lors qu'Honorius le prit pour collegue. Il mourut quelques mois après. Il avoit épousé Placidie, & il laissoit d'elle deux enfans, Valentinien & Honorius.

Placidie, chassée d'Italie par son frere, se retire avec ses deux fils à la cour de Constantinople, & Honorius meurt la même année. Ce prince a régné vingt-neuf ans.



CHAPITRE V.

Jusqu'aux tems où Attila commence à menacer l'empire.

L'EMPIRE de Constantinople offre peu d'événemens, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, ministre éclairé, sage & vertueux, qui reprima les abus & qui fit respecter la puissance de son maître.

Il commençoit à rétablir l'ordre & la tranquillité dans les provinces, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose, obtint le titre d'Auguste, parut à la tête des affaires, & prit son frere, en quelque sorte,

fous fa tutelle. Elle fe chargea fur-tout, de fon éducation.

Cette princeffe, plus âgée que Théodofe de deux ans, en avoit quinze; & quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle étoit gouvernée. On lui donne des talens au-deffus de fon fexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudroit cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce miniftre; quoiqu'il en foit, le regne de Théodofe prouva que cette princeffe a eu peu de talens ou peu d'influence.

Théodofe avoit de la douceur, de la piété, du goût pour les arts & pour les fciences, & même affez d'intelligence pour y faire quelque progrès. Curieux de s'inftruire, il donnoit beaucoup de tems à l'étude : il paroiffoit ne vouloir rien ignorer de ce qu'il eft poffible de favoir. Avec ces qualités qui fe montroient en lui dès fon enfance, il fe conduifit néanmoins comme un prince foible & ignorant.

Il y a deux fortes de curiofité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous eft étranger, pour nous porter aux chofes qu'il eft de notre devoir de connoître. Elle ne fe laffe point : elle ne quitte pas un objet, qu'elle ne l'ait approfondi, & fi elle trouve des obftacles, elle n'en fait que plus d'efforts. Cette curiofité, qui eft le caractere des ames fortes, peut feul donner des connoiffances vraies, folides & utiles.

Il y a une autre curiofité, qui fe trouve quelquefois dans une ame lâche, lente & pareffeufe : tout la dégoûte ; elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement & fans difcernement. Elle effleure tout : elle ne faifit rien : fi elle s'arrête quelquefois, c'eft fur des chofes frivoles, qui ne demandent aucun effort de la part de l'efprit. Alors elle fe laiffe tomber avec tout le poids de fon inertie, elle s'appefantit, & elle fatigue par des queftions

puériles, ceux à qui elle croit demander des lumieres.

Telle étoit la curiosité de Théodose ; ceux qui font son éloge, le disent instruit dans tous les arts & dans toutes les sciences. Il étoit peintre, il étoit sculpteur, il avoit étudié la botanique, il savoit la médecine, il se piquoit de se connoître en pierres précieuses, il se croyoit théologien.

Il étoit cependant peu instruit en tous genres, si nous en jugeons par ses connoissances en théologie. Il avoit fait sa principale étude de cette science, & on admiroit sur-tout, dans cette partie, les progrès de son esprit.

Sa piété dégénéroit en foiblesse, parce que c'étoit la piété d'une ame foible. Il prioit sans cesse, il visitoit continuellement les églises, il les enrichissoit, il faisoit un monastere de son palais. Il savoit l'écriture par cœur. Il en avoit recherché & lu tous les commentaires Il n'ignoroit aucune des questions qui troubloient l'église. Il connoissoit parfaitement toutes les pratiques religieuses. Enfin, il entretenoit, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans le sacerdoce. Voilà ce qu'on louoit en lui. Un fait suffira pour nous faire juger de ses lumieres.

Un moine, à qui il avoit refusé une grace, eut l'insolence de lui dire, qu'il le retranchoit de la communion des fideles. A ce mot, l'empereur crut voir tomber sur lui tous les foudres de l'église. Non-seulement, il eut la simplicité de se croire excommunié, il crut encore devoir s'abstenir de toute nourriture, jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée par celui même qui l'avoit portée. Envain un évêque, en qui il avoit confiance, l'assura que tout le monde n'avoit pas le droit de séparer ainsi de l'église ; il ne put être rassuré, que lorsque le moine même lui eut donné l'absolution. S'il y a souvent des princes aussi ignorans que celui-là, le

facerdoce n'aura pas de peine à ufurper l'empire. Auffi l'ufurpa-t-il.

Théodofe, dit Tillemont, avoit tout ce qu'il falloit pour devenir faint dans une vie particuliere; &, felon l'expreffion de St. Auguftin, il pouvoit être déifié en demeurant dans la folitude. Il avoit donc de la piété : mais fa piété étoit celle d'un moine, & cependant il avoit d'autres devoirs à remplir. Confidérons-le comme fouverain.

Autant fa curiofité pareffeufe le portoit fur mille chofes inutiles, autant elle l'éloignoit des affaires de l'empire. Incapable d'application, il laiffoit faire, il approuvoit fans examiner, il fignoit fans lire. Il avoit plus de vingt ans, lorfqu'on lui fit figner un acte, par lequel il abandonnoit fa femme pour être efclave. Pulchérie lui avoit elle-même tendu ce piege. Il parut honteux de fa négligence, & il ne fe corrigea pas. Il eut trouvé trop de fatigue à veiller fur la conduite de fes miniftres : il avoit plutôt fait d'abandonner fa confiance à qui la vouloit, & de laiffer faire.

De tous ceux qui entourent un prince foible, les valets font les plus à portée de fe faifir de cette confiance, qu'il veut dépofer quelque part. Les eunuques gouvernerent donc fous Théodofe. Ils l'occuperent des jeux, & ils prirent pour eux les affaires. Au lieu de commander, il obéiffoit : mais il fe trouvoit foulagé.

Il falloit donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rébelle au fouverain, & ce fut une fource d'injuftices & d'atrocité. St. Ifidore qui vivoit fous ce regne, dit qu'on donnoit des héritiers à des hommes encore vivans, qu'aux uns on enlevoit leurs enfans, à d'autres leurs femmes, & qu'il y avoit peu de citoyens riches, à qui on ne ravît les biens.

Parce que l'empereur manquoit de courage, les miniftres acheterent la paix. Auffi-tôt les barbares

en firent commerce ; & comme ils étoient toujours en armes, elle étoit encore à vendre après qu'on l'avoit rachetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les trésors qu'on livroit si souvent, en échange d'une paix qu'on montroit sans la donner, mirent dans la nécessité de surcharger les peuples ; & il arriva que l'excès des impôts, joint aux injustices les plus criantes, chassoit de l'empire les meilleurs citoyens. On préféroit d'aller vivre parmi les barbares.

C'est, sur-tout, par son zèle pour la religion, que Théodose paroît avoir mérité des éloges. Ce zèle néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il se porta pour juge dans les questions qui diviserent l'église : ou plutôt il en fit juge ses eunuques. Ce n'est pas qu'il voulut s'arroger sur les évêques le droit d'en décider : mais, comme je l'ai dit, les eunuques étoient plus près de lui pour se saisir de sa confiance.

Il contribua encore par une piété peu éclairée aux déréglemens des ecclésiastiques. C'est ce que remarque Tillemont d'après St. Isidore. *La piété des princes religieux a fait voir ou même a causé l'irréligion des évêques*, dit ce saint. *Les honneurs extrêmes, qu'ils leur ont rendus, ont affoibli la piété de ceux qui recevoient ces honneurs ; & les grandes libéralités, qu'ils leur ont faites, leur ont donné occasion de vivre dans les délices & dans les excès du luxe.*

Cette piété, dont parle St. Isidore, ne contribuoit pas seulement à corrompre la discipline ecclésiastique ; elle entretenoit encore le fanatisme des idolâtres & des hérétiques qu'elle faisoit persécuter. Théodose renouvella les loix, portées contr'eux par ses prédécesseurs, & donna lieu aux plus grands désordres. Les villes furent exposées aux irruptions des moines, qui, se croyant, par état, les exécuteurs de ces loix sévéres, sortoient en force de leurs

déserts, tomboient sur les hérétiques, sur les idolâtres, sur les Juifs, soulevoient les peuples, insultoient les magistrats, & commettoient toutes sortes de violences. L'Egypte, où ils étoient en grand nombre, & dont le peuple avoit toujours le même fanatisme, a été plus d'une fois le théatre de leurs séditions sanglantes. En 415, les Juifs furent chassés d'Alexandrie. On pilla leurs biens: on en massacra plusieurs, & Hipatie, parce qu'elle étoit payenne, fut mise en pieces par le peuple. C'étoit la fille du géometre Théon. Elle donnoit elle-même des leçons de philosophie. On faisoit cas de ses connoissances, & on respectoit ses mœurs. Il est fâcheux que le zèle, quelquefois trop impétueux, de St. Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paroisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne les punit pas. On n'en sera pas étonné.

En Perse, vers le même tems, le zèle inconsidéré d'un évéque, fut la cause d'une violente persécution contre les Chrétiens. On prétend qu'Isdegerde, roi de Perse, avoit conçu le dessein d'embrasser le christianisme, lorsque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de résolution, & il devint persécuteur. La persécution, qui dura jusques sous Varenne son fils, forçoit les Chrétiens à se réfugier sur les terres de l'empire. Varenne les fit redemander: Théodose les refusa, & ce fut le sujet d'une guerre. La paix se fit l'année suivante, en 422.

A la mort d'Honorius, Théodose eût tenté de réunir les deux empires sous sa domination, si cette entreprise ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean, sécretaire d'état d'Honorius, avoit été proclamé auguste, & il comptoit sur une armée de Huns, qu'Aëtius, son général, devoit lui amener.

Théodose, se borna donc à l'Orient, reconnut Valentinien III, pour empereur, & l'envoya en

Italie avec Placidie sa mere. Il lui donna une armée commandée par Ardabure.

Jean étoit déja décapité, lors qu'Aëtius arrivoit à son secours avec un corps de Huns. Ce général, qu'il importoit de gagner, passa au service de Valentinien qui fut généralement reconnu ; & Placidie gouverna sous le nom de son fils, enfant de six ans. Il semble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef.

Valentinien devoit principalement l'empire au courage & à la fidélité de Bonifaee qui commandoit en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avoit à la faveur, tenta de le rendre suspect à Placidie, & il y réussit. En même-tems, il écrivit à Boniface, qu'on l'accusoit d'une conspiration, & lui conseilla de veiller à sa sûreté.

Boniface, qui comptoit sur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que sa perte ne fut arrêtée. Appellé à la cour, il refusa de s'y rendre, & il disposa tout pour se défendre dans son gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmoit dans ses soupçons, crut voir dans Aëtius un sujet fidele, & arma contre Boniface.

Celui-ci trop foible pour résister aux troupes de Valentinien, appelle les Vandales, établis dans la Bœtique depuis quelques années, & il leur fournit des vaisseaux pour passer le détroit. En moins de deux ans, Genseric, leur roi, capitaine hardi, prudent, habile sur-tout à semer la division parmi ses ennemis, se rendit maître de toute l'Afrique, à l'exception de Carthage, Hippone & Cirte : révolution qui ne fut pas moins funeste à l'église qu'à l'empire.

Placidie ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avoit trompée, rendit sa confiance à Boniface, qui tenta vainement de chasser les Vandales. Il perdit encore Hippone, & il fut battu.

A son retour, Valentinien lui donna le commandement des armées, & l'ôta, ou voulut l'ôter à son rival. Mais Aëtius, qui étoit dans les Gaules à la tête des troupes, le conserva. Il faisoit alors la guerre aux Francs, qui s'établissoient dans la Belgique; & il paroît qu'il leur céda par un traité, les terres qu'ils avoient conquises.

Pour lui ôter le commandement, il falloit le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ses blessures quelques jours après; & Aëtius se retira chez les Huns, dans la Pannonie, où il leva une nouvelle armée.

Avec le secours de ces barbares, il devenoit formidable. Placidie traite avec lui: elle lui rend le commandement des armées: elle y ajoute le titre de Patrice; & ce fut encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulut le servir.

Telle étoit la foiblesse du gouvernement: il ne pouvoit punir un rebelle: il se voyoit contraint a le rechercher par des graces. Il autorisoit donc à tout oser; & on peut juger des abus qui s'introduisoient dans ces tems de révolutions, où l'avarice, le fanatisme & la férocité confondoient tous les droits. Exactions de la part des magistrats, soulévemens de la part des peuples: voilà le tableau qu'offroient les provinces. Dans cet état déplorable, elles se réjouissoient en quelque sorte des invasions des barbares, qui n'ayant pas encore appris les vices des Romains, leur faisoient espérer un gouvernement moins odieux.

La plus grande partie des Gaules avoit été abandonnée aux Francs, aux Goths & aux Bourguignons. Valentinien conservoit peu de chose en Espagne, où les Sueves s'étoient emparés de la Bœtique, abandonnée par les Vandales. Il ne lui restoit en Afrique que Cirte & Carthage; & l'Illyrie occi-

dentale étoit moins à lui qu'aux barbares qui la vouloient ravager.

Par-tout où les barbares s'établissoient, ils portoient l'arianisme ou l'idolâtrie ; & ils s'armoient contre les catholiques qu'un zèle inconsidéré armoit contr'eux. Il sembloit qu'une persécution générale dût achever d'exterminer les peuples. C'étoit l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs loix étoient prises à la lettre, dans ces tems où les barbares, qui conservoient leur férocité jusques dans le sein du christianisme, ne cherchoient que des prétextes pour s'égorger. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Sous le regne de Théodose le grand, Ithace, évêque en Espagne, suscita une violente persécution contre les Priscillianistes, hérétiques, auxquels on reprochoit les erreurs des Gnostiques & des Manichéens. On leur enlevoit leurs églises, on les chassoit des villes, on les dépouilloit de leurs biens, on les faisoit mourir dans les supplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans plusieurs conciles. On fit schisme avec lui ; & on voit, parmi ceux qui s'élevoient contre ses violences, St. Martin, St. Ambroise & le pape Sirice. Il ne faisoit néanmoins qu'exécuter à la lettre des loix des empereurs.

Les Priscillianistes s'armerent à leur tour contre les Ithaciens, lors de l'invasion des Vandales. Ils recouvrerent leurs églises pendant les désordres qu'occasionna cette révolution, & les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entr'eux. C'est alors que l'Espagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La discipline se perdit, la foi s'altéra, les opinions se mêlerent comme les peuples, on ne sut plus ce qu'on devoit croire, & cependant on s'égorgeoit toujours.

L'empire d'Orient étoit entier ou à-peu-près. Il comprenoit l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont,

l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Les barbares n'avoient pu s'y établir nulle part, & il jouissoit de la paix qu'il avoit faite avec la Perse : mais l'église étoit troublée.

La nature humaine & la nature divine, ne font en Jesus-Christ qu'une seule personne. Les Apollinaristes, pour expliquer ce mystere, imaginerent que le Verbe est l'unique ame de Jesus-Christ. En combattant cette hérésie, on tomba dans une autre. On ne vit dans le Sauveur qu'une ame humaine : on nia que les deux natures fussent unies de maniere à ne former qu'une seule personne ; & on dit que le Verbe habite dans l'homme comme dans un temple. Il s'en suivoit delà, qu'un Dieu n'est pas né, n'a pas souffert, n'est pas mort pour nous.

Nestorius, évêque de Constantinople, fut l'auteur de cette hérésie. Vain, présomptueux & violent il se fit connoître dès le jour de son intronisation, lorsque prêchant devant l'empereur, il lui adressa ces paroles : *faites que la foi orthodoxe regne seule sur la terre, & je vous ferai régner avec Dieu dans le ciel ; aidez-moi à exterminer les hérétiques & j'exterminerai les Perses avec vous.* Il ne lui manquoit plus que de dire : *pensez comme moi, ou je vous exterminerai vous-même.* D'autres le diront.

Il ne tenoit pas à ce fanatique que le sang ne coulât de toutes parts. Il persécuta les hérétiques à l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodose, & dans laquelle sont nommés les Eunomiens, les Valentiniens, les Montanistes, les Messaliens, les Marcionites, les Photiniens, les Paulianistes, les Donatistes, les Audiens, les Manichéens, les Ariens, les Macédoniens, les Apollinaristes, les Novatiens, les Sabbatiens, les Priscillianistes, les Phrygiens, les Borboriens, les Euchites ou enthousiastes, les Hidroparastates, les Ascodrugites, les Marcellins.

Il n'y est point fait mention des Pélagiens, parce que Nestorius leur étoit favorable. Il importe peu de connoître les erreurs de tous ces hérétiques : il suffit seulement de considérer leur nombre, & on jugera des troubles que la persécution devoit produire. Elle commença à Constantinople contre les Ariens. En cinq jours, Nestorius les réduisit à un tel désespoir, qu'ils brûlerent eux-mêmes leur église. Il fut surnommé l'incendiaire. L'incendie consuma plusieurs maisons.

Cet hérésiarque persécuteur souleva bientôt toute l'église. St. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Nestorius lui répondit par des accusations calomnieuses ; & il le fit condamner dans un concile qui se tint à Constantinople. Vous jugez qu'étant à la cour, il eut pour lui les eunuques, &, par conséquent, Théodose.

Cependant un synode de Rome le condamnoit, & le pape Célestin avoit chargé St. Cyrille d'exécuter, en son nom, la sentence portée contre cet hérésiarque. Un concile général parut alors nécessaire. Tous les évêques en desiroient la convocation, & Nestorius la demandoit lui-même : il comptoit sur son crédit à la cour. Ce concile convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Ephese, le jour de la pentecôte de l'année suivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Espagne, ni des Gaules. Il n'y avoit plus dans ces provinces de voitures publiques : & d'ailleurs, les chemins infestés de gens armés, ne permettoient pas de s'engager dans de longs voyages.

Les évêques d'Egypte & ceux de l'Asie mineure, arrivés les premiers, condamnerent & déposerent Nestorius, le jour marqué pour l'ouverture du concile, & sans attendre les autres évêques. Les députés du pape, qui survinrent après le jugement, approuverent tout ce qui avoit été fait. Mais cette

précipitation ayant offensé les évêques d'Orient ; qui avoient Jean d'Antioche à leur tête, ils firent schisme, & ils déposerent dans leur synode, St. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephese.

Les deux partis sollicitoient à la cour. Théodose, mal instruit comme à son ordinaire, crut faire sagement d'approuver tout à la fois la déposition de Nestorius, celle de St. Cyrille & celle de Memnon. C'est ainsi que se portant pour juge entre les deux partis, il les condamnoit & les approuvoit en même tems l'un & l'autre. A la fin, néanmoins, Nestorius, malgré ses intrigues, resta seul déposé. L'empereur rétablit St. Cyrille & Memnon sur leurs sieges ; & Jean d'Antioche abandonna l'hérésiarque. Mais l'hérésie ne fut pas éteinte.

En voulant prouver contre Nestorius que les deux natures en J. C. sont une seule personne, St. Cyrille se servit quelquefois d'expressions, qui paroissoient confondre les deux natures en une : tant il est difficile à ceux qui combattent une erreur, d'éviter jusqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutychès prit à la lettre les expressions de St. Cyrille. En convenant, qu'avant l'incarnation, la nature divine & la nature humaine étoient distinctes, il avança que, par l'incarnation, elles s'étoient confondues ; & que comme en Jesus-Christ il n'y a qu'une seule personne, il n'y a qu'une seule nature.

Eutychès étoit un moine de Constantinople, qui avoit la protection de Chrysaphius, eunuque tout puissant à la cour. Théodose se déclara pour lui. Il eut, pour sectaires, tous les moines d'Egypte ; & il fut sur-tout, soutenu par Dioscore, successeur de St. Cyrille. Cette hérésie n'éclata que quelques années après celle de Nestorius. Je les rapproche, parce que je préfére l'ordre des choses à celui des tems.

Les

Les Eutychéens accusoient les catholiques d'être nestoriens, & les catholiques accusoient les Eutychéens, d'être apollinaristes. Delà, nâquirent de longues dissentions & de grands troubles. Observons la conduite de l'empereur : c'est à quoi nous devons nous borner.

Eutychès ayant été condamné à Constantinople, dans un concile auquel présidoit St. Flavien, évêque de cette ville; Chrysaphius, l'ennemi de Flavien, se plaignit à Théodose de cette condamnation; il la lui représenta comme une injustice criante, & il l'assura que tous les peres du concile étoient autant de nestoriens. Aussitôt l'empereur fait venir l'évêque de Constantinople : il en exige une profession de foi; & il convoque un concile à Ephése pour le juger. Il ne parloit que d'extirper les restes du nestorianisme, & il devenoit le fauteur d'une nouvelle hérésie.

L'intrigue fit Dioscore président du concile, & lui donna main forte. Proclus, qui commandoit en Asie, eut ordre de marcher à Ephése avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les soldats parurent lorsque Dioscore les demanda, & il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutychès orthodoxe : il déposa St. Flavien; & l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas souscrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui dessiller les yeux. Tant qu'il vécut, Dioscore jouit de sa victoire pour troubler l'Orient; & ce n'est qu'après la mort de Théodose, qu'Eutychès a été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son hérésie dure encore aujourd'hui.

Dans le tems que l'hérésie de Nestorius troubloit l'Orient, Attila & Bléda, chefs des Huns, menaçoient l'empire; & Théodose achetoit la paix. Il s'engagea à ne donner aucun secours aux ennemis des Huns, à rendre tous les transfuges qui s'étoient

retirés sur les terres de l'empire, & à payer tous les ans un tribut de sept cent livres pesant d'or. Après avoir fait ce traité, les Huns tournerent leurs armes contre les nations septentrionales. Nous les reverrons bientôt.



CHAPITRE VI.

Jusqu'à la mort d'Attila.

NOUS avons vu des hérésies en Orient. En Occident où l'on étoit plus barbare, on subtilisoit moins; & nous n'y verrons que des guerres.

Pour obtenir la paix de Genseric, Valentinien lui avoit abandonné une partie de l'Afrique, & il lui restoit assez d'ennemis. Il étoit alors en guerre avec Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine; avec les Bourguignons, auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres; & avec les Suéves, qui étoient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Pendant que ces guerres occupoient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus foible, livroit les côtes aux pirateries des barbares; & l'intérieur des provinces, aux troupes des brigands qui les ravageoient.

Dans ce désordre, il sembloit que, pour assurer ses biens & sa liberté, chacun eût recouvré le droit de sa propre défense, & que ce fût une nécessité de piller, pour n'être pas pillé soi-même. Tout le monde arma. Les paysans, rassemblés par troupes, sous le nom de Baguades, se souleverent principalement dans les Gaules; & ils commirent toutes sortes de violences pour se soustraire aux vexations des riches & aux rapines des magistrats.

Ces troubles ouvroient l'empire aux ennemis. Genseric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage, & fit une descente en Sicile. Aëtius étoit alors occupé dans les Gaules, & Littorius, autre général de l'empereur, avoit été défait & pris par Théodoric. Valentinien permit à ses sujets de s'armer pour leur défense, & leur donna tout ce qu'ils pourroient prendre sur les Vandales. Il ne faisoit que montrer sa foiblesse.

L'Orient arma. L'eunuque Chrysaphius, qui se proposoit la conquête de l'Afrique, épuisa l'empire pour équiper plus de mille vaisseaux. La flotte aborde en Sicile. Elle est à charge, sans être utile. Genseric amuse les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; & Théodose est bientôt obligé de la rappeller, pour défendre ses provinces, attaquées par les Perses, les Sarrasins, les Isaures & les Huns. Genseric alors fit la paix, & resta maître de toute l'Afrique.

Attila & Bléda, après avoir répandu la terreur, dans la Tartarie, jusqu'à la Chine, étoient revenus en Europe. Ils menaçoient l'Illyrie, & ils offroient de vendre encore la paix à Théodose. Pour cette fois, le conseil de l'empereur osa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœsie & de la Thrace; & il fallut finir par acheter la paix. Elle coûta six mille livres pesant d'or, & deux mille qu'on s'engageoit à payer chaque année.

En faisant ces traités honteux, les empereurs vouloient ne donner, aux rois barbares, que le titre de généraux de l'empire, & ils appelloient gages, les tributs qu'ils étoient forcés de payer. Attila ne rejettoit ni n'acceptoit ce titre. Ce n'est pas pour des choses d'étiquete qu'un barbare fait la guerre. Mais il prétendoit avoir, parmi ses esclaves, des rois qui valoient les généraux des empereurs & les empereurs mêmes. *Mon maître & le vôtre*, disoient

à Théodose les ambassadeurs de ce conquérant ; & Théodose faisoit de magnifiques présens à ces ambassadeurs. Lors qu'Attila vouloit enrichir quelques-uns de ses esclaves, il les envoyoit en ambassade à Constantinople.

Attila fit mourir son frere, & régna seul sur les Huns. Il avoit subjugué toutes les nations de la Germanie & de la Scythie, & on prétend qu'il étendit son empire jusqu'à l'Océan oriental. C'est-à-dire, que la terreur de son nom se répandit dans le nord de l'Europe & de l'Asie, & pénétra bien au-delà des lieux, où il porta ses armes. Les hordes qui erroient dans la Tartarie, ont pu reconnoître sa domination, soit par crainte, soit pour se rendre elles-mêmes plus redoutables, mais il ne régnoit pas sur elles, comme on regne sur des peuples policés. L'opinion faisoit sa puissance, plutôt que la force ; & quoiqu'il fit trembler les Romains, son vaste empire devoit tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'étoit élevé.

On n'en jugeoit pas ainsi à Constantinople. Théodose, qui désespéroit de vaincre Attila, tanta de le faire assassiner. Ce fut Chrysaphius, son ministre, qui lui en donna le conseil ; & ce lâche eunuque l'assura du succès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chrysaphius lui fût livré, & qui traita Théodose comme un esclave perfide envers son maître. L'empereur fut obligé de prodiguer ses trésors pour conserver son ministre.

Pendant qu'il ruinoit ainsi l'empire, c'est alors que, fauteur de l'hérésie d'Eutychès il troubloit l'église Il mourut l'année suivante dans la quarante-troisieme année de son regne.

Il y avoit plusieurs années qu'Honoria, sœur de Valentinien, princesse que son frere avoit chassée du palais à cause de ses débauches, invitoit Attila

à porter les armes en Italie, & lui offroit sa main. Le roi des Huns n'avoit paru faire aucune attention aux sollicitations de cette femme lorsqu'après la mort de Théodose, il la demanda en mariage à Valentinien, avec la moitié de l'empire. Il supposoit sans doute, qu'elle y avoit des droits. On lui répondit qu'elle n'en avoit point.

Marcien, vieux soldat qui avoit succédé à Théodose, refusoit de payer le tribut. Il répondoit qu'il n'avoit que du fer pour les ennemis. L'Orient, sous ce nouveau prince, paroissoit donc pouvoir se défendre. L'Occident offroit une conquête plus facile. C'est ce que Genseric représentoit au roi des Huns, & il l'invitoit à conquérir les Gaules. Il vouloit sur-tout, l'armer contre Théodoric dont il étoit l'ennemi.

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en assurer le succès, il négocie tout à la fois avec Théodoric & avec Valentinien : il feint de rechercher également l'alliance de l'un & de l'autre ; il tente de persuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, & aux Goths qu'il arme contre les Romains : prêt à tomber sur celui des deux peuples qui se laissera surprendre. Il ne trompa personne : Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le servir mieux que sa politique. A la tête de cinq cent mille hommes, il avoit déja ravagé presque toute la partie des Gaules, qu'arrosent le Rhin, la Moselle, la Marne & la Seine, & il assiégeoit Orléans, lors qu'Aëtius arrivoit à Arles, où il n'avoit encore rassemblé que peu de troupes. Le roi des Visigots, Mérouée roi des Francs, les Bourguignons, & d'autres peuples viennent grossir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il surprend les Huns, il en fait un grand carnage, il les poursuit jusques dans la Champagne, où il remporte une victoire complette,

Plus de cent ſoixante mille hommes reſterent ſur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Le Nord ne produiſoit que des ſoldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila ; il lui étoit facile de la réparer ; & dès l'année ſuivante, il porta l'effroi en Italie. Il prit d'aſſaut Aquilée qu'il ruina entiérement ; il dévaſta la Vénétie & la Ligurie ; & il parut menacer Rome. C'eſt à cette occaſion que les habitans de la Vénétie cherchant un aſyle dans les îles du Golfe, jetterent les fondemens de la république de Veniſe.

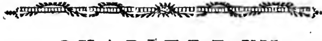
Attila, malgré ſes ſuccès, ne ſavoit encore s'il devoit marcher à Rome. Il avoit à défendre ſes états contre l'empereur d'Orient, qui lui déclaroit la guerre : ſon armée dépériſſoit par les maladies : & Aëtius, à qui Marcien avoit envoyé des ſecours, venoit de remporter quelques avantages. Il craignoit, ſans doute ce général. Telle étoit ſa poſition, lorſque le pape St. Léon, envoyé par Valentinien, vint lui demander la paix ; il l'accorda. Mais les Romains ſe ſoumirent à un tribut. Il mourut l'année ſuivante.

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affoiblirent, parce qu'ils le partagerent, & plus encore parce qu'ils ne ſuccéderent pas à la réputation de leur pere. Les peuples, auparavant ſoumis, ſecouerent le joug. Les Huns, preſque toujours vaincus, ſe diſperſerent. Une partie ſe retira vers le Pont-Euxin, un grand nombre ſe confondit avec les autres barbares, quelques-uns ſe donnerent aux empereurs d'Orient. Enfin, quinze ou vingt ans après la mort d'Attila, cette nation fut comme éteinte. Son nom ne paroît plus dans l'hiſtoire.

Le grand talent d'Attila étoit ſans doute, de ſubjuguer les imaginations foibles. Fier, intrépide, hardi dans ſes projets, il paroiſſoit inſpiré du dieu

des combats. On croyoit même qu'il combattoit avec une épée que ce dieu lui avoit donnée, & on lui rendoit une espece de culte. Les rois qu'il traînoit à sa suite attendoient ses ordres sans oser l'envisager, & tous ses soldats trembloient devant lui. Cependant il n'est pas sûr qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paroît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes, que celles que se font tous les barbares. C'étoit assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagere fut l'effet de la foiblesse de ses ennemis, plutôt que de ses talens militaires.

Sans foi avec les peuples auxquels il faisoit la guerre, il se piquoit de rendre justice à ceux qui lui étoient soumis. Il ne souffroit pas qu'on les opprimât, & il punissoit les violences qui leur étoient faites. Avec un extérieur simple, il affectoit de se mettre au-dessus des rois par son mépris pour le faste. C'est sur une chaise de bois que les ambassadeurs de Théodose le trouverent assis; & dans le repas qu'il leur donna, il les fit servir en vaisselle d'or & d'argent, pendant qu'on le servoit lui-même en vaisselle de bois. On auroit dit qu'en dépouillant les Romains, il vouloit plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le besoin que les Huns pouvoient avoir d'or & d'argent; & on auroit jugé, à leur genre de vie, qu'ils devoient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices est si rapide, que les barbares devenoient avides des richesses, avant d'en connoître l'usage.



CHAPITRE VII.

Jusqu'à la ruine de l'empire d'Occident.

APRÈS la mort de Théodose le jeune, il semble que l'Orient devoit appartenir à Valentinien : car les deux empires se réunissoient, lorsque l'un des deux empereurs ne laissoit après lui personne avec le titre de César ou d'Auguste. Heureusement pour l'Orient, il eût été impossible à Valentinien de faire valoir ses prétentions. Il n'y songea même pas, & on disposa de cet empire sans le consulter.

Je fonde uniquement ses droits sur ce qu'il étoit empereur d'Occident, & non sur ce qu'il avoit épousé Eudoxie, fille de Théodose. Car l'empire ne se régloit pas comme les autres successions : une fille n'en héritoit pas, & par conséquent, elle ne pouvoit pas le porter à son mari.

Pulchérie vivoit encore. Il est évident que le nom d'Auguste n'étoit en elle qu'une dignité sans pouvoir, & non un titre qui donnât des droits : mais alors on ne faisoit pas ces distinctions. Il semble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenoit pas, puisqu'elle n'osa pas s'en saisir, & il semble aussi qu'elle ait cru qu'il lui appartenoit, puisqu'elle en disposa. Elle s'imagina, parce qu'elle étoit Auguste, que celui qu'elle épouseroit seroit Auguste comme elle ; & quoique son entreprise fut sans exemple ; elle ne trouva point de contradiction. Elle épousa donc Marcien & elle lui donna l'empire. Elle y mit seulement pour condition, qu'il respecteroit sa virginité. Elle avoit cinquante-deux ans, & Marcien en avoit cinquante-huit. C'étoit un soldat de for-

tune, qui avoit été attaché au général Aſpar, fils d'Ardabure.

Dès la ſeconde année de ce regne, on tint à Chalcédoine le quatrieme concile œcuménique où l'empereur & l'impératrice aſſiſterent ; & montrerent leur zèle pour la foi catholique. Ce concile condamna l'héréſie d'Eutychès, fit pluſieurs canons ſur la diſcipline, & donna le ſecond rang au ſiege de Conſtantinople, quoique juſqu'alors Alexandrie & Antioche euſſent eu la prééminence. Le pape St. Léon refuſa ſon conſentement à ce dernier décret. C'eſt depuis ce concile qu'on a donné le titre de patriarche aux évêques de Rome, de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem.

Sous les empereurs, les perſécutions venoient ſouvent à la ſuite des déciſions d'un concile. Marcien fut plus ſage. *Il appuya de toute ſon autorité & par un grand nombre d'édits*, dit Tillemont, *les décrets du concile de Chalcédoine. Mais ce fut ſans y mêler aucune violence qui put rendre la vérité odieuſe. Car il n'ordonna jamais qu'on forçât perſonne à avouer & à ſigner quoique ce fût malgré lui, ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces & des violences.*

Je rapporte les expreſſions de Tillemont, parce que, s'il loue la modération de Marcien, il a plus applaudi encore aux loix violentes de Théodoſe le grand. Ceux qui, comme lui, ſont des compilations, ſont expoſés à ſe contredire, parce qu'ils penſent d'ordinaire d'après différens écrivains, & rarement d'après eux-mêmes [*].

[*] Je ne prétens pas diminuer le mérite de l'ouvrage de ce ſavant. Au contraire, je déclare que j'y ai puiſé le fond de tout ce que je dis ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique des premiers ſiecles.

Quoique Marcien fut monté sur le trône dans les tems orageux, son regne fut tranquille. Les barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs dissentions, pour former des entreprises sur les provinces romaines. Les Perses ne purent rompre la paix, parce qu'ils étoient eux-mêmes attaqués par les Huns, qu'on nommoit Cidarites. Les Sarrasins, les Blemmies & d'autres peuples du Midi, firent à la vérité des invasions : mais ils furent bientôt repoussés & contenus.

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui suffisoit pour réprimer bien des abus, au moins à la cour : il en réprima par sa vigilance dans les provinces. Il avoit peu de lumieres, mais il fut juste. Il mourut dans la septieme année de son regne.

Deux ans auparavant, Valentinien avoit été assassiné, lorsqu'il venoit lui-même de poignarder Aëtius, que l'eunuque Héraclius lui avoit rendu suspect. Ce prince lâche, qui vivoit dans la débauche, avoit deshonoré la femme de Maxime, personnage puissant qui, pour assurer sa vengeance, trama la perte d'Aëtius & se saisit de l'empire.

Sous le regne de Valentinien, le pape St. Léon obtint une loi qui soumettoit à la jurisdiction du saint siege tous les évêques de l'empire. Elle leur défendoit de rien innover sans y être autorisés par le pape, & elle leur ordonnoit de comparoître à son tribunal, toutes les fois qu'ils seroient cités. Cette prérogative faisoit du pape un monarque qui pouvoit abuser de sa puissance, & il en naîtra bien des abus.

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étoient devenus juges sans appel en matiere civile, & tout plaideur étoit autorisé à porter sa cause devant eux. Environ quarante ans après, Valentinien abrogea cette loi. On en voyoit déja les inconvéniens.

Maxime ne régna que trois mois. Il fut massacré à Rome, par le peuple, à l'approche de Genseric,

qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avoit appellé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant quatorze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entr'autres Eudoxie & ses deux filles, & il refusa ces princesses à Marcien.

Un Gaulois, général de Maxime, Avitus se saisit de l'empire, & après avoir régné un peu plus d'un an, il tombe entre les mains de Ricimer, qui s'étoit soulevé, & qui le fait sacrer évêque de Plaisance.

Nous avons déja vu Constantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorsqu'il fut fait prisonnier par Constantius. Ce sont là les moyens que les barbares imaginoient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la suite, ils feront moines les princes qu'ils déposeront.

Le général Ricimer, Sueve d'origine, n'osant ou ne pouvant prendre la pourpre, vouloit au moins en disposer, & il laissa l'empire sans chef pendant dix mois.

En Orient, on voyoit à-peu-près les mêmes scenes. Le général Aspar y disposoit du trône & n'y pouvoit monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon qu'il comptoit gouverner, lorsque Ricimer le donnoit à Majorien qu'il comptoit gouverner également.

Majorien avoit servi sous Aëtius. Il paroissoit capable de retarder la chûte de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre & de soulager les peuples. Il vainquit les Vandales qui avoient fait une descente dans la Campanie; & il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Ricimer ne vouloit pas d'un prince qui gouvernoit par lui-même. Il le fit assassiner, & lui donna pour successeur, Libius Sévérus qui fut tel qu'il le vouloit. Egidius, tout à la fois général des armées romaines dans les Gaules & chef des Francs qui avoient chassé Childéric fils de Mérouée & pere de

Clovis, prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien.

Aspar n'étoit pas aussi maître en Orient, que Ricimer en Occident. Mais Léon n'avoit que des vices. Son avidité insatiable ruinoit les provinces, & armoit son bras contre les citoyens dont il vouloit la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le surnom de grand, parce qu'il parut vouloir protéger la religion. Ils le loüoient sur-tout, de préférer les affaires de l'église à celles de l'état. Il me semble pourtant que dans un tems où tout préparoit la ruine de l'empire, il étoit de l'intérêt de la réligion même, qu'un souverain ne donnât pas moins de soins aux affaires de l'état, qu'à celles de l'église.

Anthémius, petit-fils de ce sage ministre qui avoit gouverné sous Théodose le jeune, commandoit les troupes, & venoit se distinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie, lorsque par la mort de Sévére, l'empire d'Occident se trouva sans chef, & que Ricimer, qui n'osoit prendre aucun titre, gouvernoit en tyran depuis plusieurs mois. Léon donna pour empereur, ce général aux Romains qui lui avoient envoyé une députation à cet effet; & Ricimer forcé d'y consentir rechercha l'alliance d'Anthémius qui lui donna sa fille en mariage.

Alors l'empereur d'Orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'Occident, & il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basilisque son beau-frere, Héraclius & Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Egypte, de la Thébaïde & de la Cyrenaïque, fondit tout-à-coup par mer sur la Tripolitaine, battit les Vandales, prit Tripoli & marcha par terre à Carthage. Basilisque parut alors avec une flotte formi-

dable, & la perte de Genseric paroissoit assurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix : il obtint une suspension d'armes ; & pendant qu'on négocioit, il surprit la flotte & la brûla. Ainsi finit cette entreprise. Basilisque, accusé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

En recevant l'empire, Léon avoit promis de déclarer César un des fils d'Aspar, & il n'en avoit rien fait. Aspar néanmoins sembloit devoir être ménagé. Il avoit un corps de troupes à lui, & plusieurs généraux lui étoient attachés. Pour se faire un appui contre ce sujet trop puissant, l'empereur rechercha l'alliance des Isaures, peuple brigand qui avoit souvent ravagé l'Asie ; & il appella un de leurs chefs à sa cour, Zénon, homme sans vertus, sans talens, qu'il prit pour gendre, qu'il fit consul, & auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalousie d'Aspar ayant éclaté, Léon qui feint de vouloir l'appaiser, tient enfin la parole qu'il lui avoit donnée. Mais bientôt après il le fait assassiner avec ses deux fils, Ardabure & Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que blessé.

En apprenant la mort d'Aspar, Ricimer, crut voir le sort qui le menaçoit. Il leva l'étendard de la révolte, & il vient assiéger Rome où Anthémius s'étoit renfermé.

Léon envoie Olibrius au secours de l'empereur d'Occident. Ce traître se réunit à Ricimer : il se fait proclamer auguste : Rome est prise, livrée au pillage ; & Anthémius est égorgé. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, & Olibrius ne régna pas trois mois.

Glicerius prit la pourpre, & ne la porta qu'un an. La cour de Constantinople ne le reconnut pas ; & Julius Nepos, envoyé par Léon, & proclamé à Ravenne, le surprit, le força d'abdiquer, & le fit ordonner évêque de Salone en Dalmatie.

Sur ces entrefaites, Léon étoit mort, & avoit laissé l'empire à son petit-fils, Léon fils de Zénon.

Sous ce regne, il y eut un grand chambellan qui se fit moine, & qui continua néanmoins d'être grand chambellan & d'en faire les fonctions. Il y eut aussi un moine consul, qu'on reconduisoit solemnellement à son monastere, où il reprenoit son habit de moine. Ces choses sont d'autant plus étranges, que Léon avoit fait une loi qui défendoit aux moines de sortir de leurs couvens & de se répandre dans les villes. On voit combien les barbares brouilloient toutes les idées.

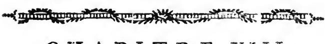
Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, & se trouva maître de l'empire quelques mois après, par la mort de son fils. Il le perdit l'année suivante, & s'enfuit en Isaurie. Ce prince, aussi odieux que méprisable, fut déposé par les soldats.

Basilisque, qui avoit été exilé sous Léon I, fut alors proclamé. Il donna les titres de César & d'Auguste à son fils Marc. Il souleva les Catholiques, parce qu'il se déclara pour l'hérésie d'Eutychès; & il fit un grand carnage des Isaures qui étoient à Constantinople. Zénon à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire, deux ans après s'être enfui. Il relégua Basilisque en Cappadoce, où il le laissa mourir de faim, & Marc fut fait lecteur dans une église. Pendant ces troubles, l'empire d'Occident finissoit.

Népos n'avoit régné qu'un an. Oreste, son général, auparavant sécrétaire d'Attila, l'avoit chassé, & avoit donné l'empire à son propre fils, Romulus Augustus, qu'on nommoit Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris.

Pour faire cesser ces révolutions, les barbares, qui remplissoient l'empire, & qui par conséquent en étoient les maîtres, n'avoient qu'à déclarer qu'ils ne vouloient plus d'empereur. C'est ce qui arriva. Odoa-

cre assiégea Pavie, où Oreste s'étoit renfermé, prit cette ville d'assaut, fit trancher la tête à ce général, laissa vivre Augustule, qu'il ne craignoit pas, subjugua l'Italie, & régna avec le titre de roi. C'est ainsi que finit l'empire d'Occident, dans la cinq cent septieme année depuis la bataille d'Actium, & dans la douze cent vingt-neuvieme depuis la fondation de Rome.



CHAPITRE VIII.

Conclusion de l'histoire romaine.

DANS cette conclusion, je me propose, Monseigneur, de faire un tableau des différentes formes que les circonstances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choses dans un nouveau jour, en les renfermant dans un espace plus resserré.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de se faire des loix. Ils se sont élevés, & ils sont tombés par la force des circonstances. Leur situation ne leur permettoit pas de subsister par le commerce ; les arts étoient peu connus en Italie ; & d'ailleurs un ramas de pâtres & de vagabonds étoit peu fait pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes & envahir des terres & pour défendre ce qu'ils avoient pillé, ils furent dans la nécessité, de piller encore. Sous Romulus, ils étoient donc, & ils ne pouvoient être que brigands.

Ainsi Rome naissante devoit périr ou s'agrandir: telle étoit sa constitution. Elle parut d'abord en changer sous Numa. Les victoires, qui rendoient les Romains redoutables, furent des circonstances favorables aux vues pacifiques de ce prince. On dit qu'il

adoucit, par ses loix, les mœurs du peuple; & ce sera avec raison, s'il est vrai que les mœurs puissent devenir plus douces, lorsque l'esprit ne s'éclaire pas sur les devoirs de l'humanité. Pour rendre les Romains fideles à leurs engagemens, il fit une divinité de la foi; il en fit une autre d'une pierre, pour empêcher chaque citoyen d'usurper sur les champs de ses voisins. En un mot, il ne les contint que par la crainte de quelque dieu, & il ne leur donna aucune idée de justice. Ou plutôt il ne les contint pas; car on ne voit pas que les Romains aient été fideles à leurs engagemens, ni qu'ils aient cessé d'usurper les uns sur les autres. Ils continuerent donc d'être brigands, & ils furent seulement plus superstitieux.

Numa ne leur parla pas d'une autre vie. Il ne se mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devoient craindre, s'ils déplaisoient aux dieux. Il étoit bien sûr que ces imaginations grossieres craindroient quelque chose, & c'étoit assez.

Il laissa les dieux auxquels on croyoit, & il en imagina d'autres auxquels on ne pouvoit manquer de croire. Il ne raisonna, ni sur leur nature, ni sur leur origine. Il ne les représenta pas jaloux de fouiller dans le cœur, pour punir jusqu'aux pensées. Ils paroissoient, ainsi que le législateur, ne juger que des actions extérieures.

Toute la religion ne consistoit qu'en cérémonies. On étoit fort exact à n'y rien changer. Elles se faisoient avec magnificence, & la plus grande partie du culte rendu aux dieux étoit des fêtes pour le peuple. L'appareil des cérémonies remuoit l'imagination; & l'exactitude à les observer les faisoit respecter; & les spectacles, qui les accompagnoient, attiroient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains se préparoient à ne s'occuper que de jeux, lorsque la guerre, qui se feroit au loin, ne laisseroit dans Rome qu'une populace désœuvrée.

L'unique

L'unique dogme qui se soit introduit parmi eux, c'est que les dieux s'intéressoient à l'agrandissement de Rome. Il en résultoit deux choses : l'une, que le seul moyen de leur plaire étoit de servir la patrie ; & l'autre, que l'utilité de la république étoit la seule regle de conduite. Par-là, tout tendoit à l'agrandissement des Romains, & l'on peut ajouter que tous les moyens d'y contribuer devoient paroître également légitimes. Avec cette façon de penser, ils commettoient des injustices, sans se croire injustes, & la superstition sembloit faire une vertu de leur férocité même.

Cette religion les a bien servis, précisément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laissé leur premier caractere : ils étoient brigands par état, elle les fit brigands par superstition. Il ne s'agissoit pas de s'assurer de la justice d'une entreprise : il suffisoit de consulter les augures, dont l'intérêt public étoit toujours l'interprête, & le soldat ne doutoit pas qu'il n'obéît aux dieux.

Dès que les Romains n'étoient pas capables d'être conduits par la lumiere, Numa eût mal fait de raisonner avec eux : il ne pouvoit employer que la superstition. Mais ses institutions ne corrigeoient pas le caractere du peuple : elles le dirigeoient seulement vers le bien public ; & ce bien public n'étoit & ne pouvoit être qu'un brigandage. Tout citoyen réligieux fut donc un soldat qui se croyoit tout permis avec les ennemis, c'est-à-dire, avec les peuples voisins. Si Numa, comme on le dit, & comme en effet il le paroît, a cru faire des Romains un peuple pacifique, il s'est prodigieusement trompé.

Quand je rapporte des institutions à Romulus & à Numa, ce n'est pas que je veuille assurer qu'ils en sont les auteurs. Mais la tradition, qui les leur attribue, prouve qu'elles sont anciennes, plusieurs même remontent plus haut que la fondation de

Rome, en quelque tems qu'on la suppose. Avant Romulus, la religion des peuples d'Italie avoit pour base toutes les superstitions des augures. C'étoit une conséquence que chacun d'eux crût être l'objet des dieux qu'il consultoit. Or, les Romains ayant été par les circonstances, plus soldats que les autres, ont eu plus de succès, & par conséquent, plus d'occasions de persuader que les dieux protégeoient particuliérement leur ville. Voilà pourquoi cette religion a eu plus d'influence à Rome, qu'en Etrurie, d'où les Romains l'avoient tirée.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint despotique sous Tarquin le superbe; & les rois ayant été chassés, la république commença. Mais si les Romains étoient capables de faire une révolution subite, ils ne savoient pas prendre, avec la même promptitude, les mesures convenables à la position où ils se trouvoïent. Une idée vague de liberté faisoit desirer à tous de ne pas obéir, tous auroient voulu commander. Delà, naissoit une inquiétude qui devoit les agiter sans interruption, & qui ne pouvoit pas s'éteindre que lorsqu'ils porteroient des fers. N'ayant point eu de législateurs, ils ont été réduits à suivre les anciens usages, ou à ne faire des réglemens qu'après coup, & d'ordinaire avec peu de prévoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré des dissentions, il ne leur a pas même été possible de se faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchoient.

Après l'expulsion des Tarquins, le gouvernement de Servius Tullius se conserva sous les consuls, & ce fut une source de dissentions, parce que les riches ou les patriciens se trouverent seuls souverains.

Je dis, *les riches ou les patriciens*; & en effet, ce devoit être la même chose: car d'un côté, les Romains ne pouvoient s'enrichir que par des conquêtes; & de l'autre, les patriciens ont toujours

eu, sous les rois mêmes, la plus grande part des terres conquises. Aussi les historiens remarquent-ils que, lorsqu'on établit les consuls, toute l'autorité se trouva entre les mains des patriciens, & cependant les réglemens de Servius Tullius la donnoient aux riches.

Avant Servius Tullius, & lorsque les assemblées se tenoient par curies, les plébéiens avoient la principale autorité; parce qu'ils étoient en plus grand nombre, & que le plus grand nombre faisoit les loix. Ils étoient souverains dans les comices : car leur volonté avoit son effet, sans le consentement comme avec le consentement des patriciens.

Mais les souverains avoient un frein dans les usages établis. Ils ne pouvoient pas, ou du moins ils n'imaginoient pas pouvoir confier le gouvernement à des magistrats, pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choisissoient toujours parmi les patriciens.

Ceux-ci, d'ailleurs, étoient seuls en possession du sacerdoce. Maîtres des augures, ils les trouvoient favorables ou contraires, suivant qu'une entreprise leur étoit favorable ou contraire à eux-mêmes, & ils avoient tiré ce parti de la religion, qu'elle sembloit n'être faite que pour eux, & qu'elle les mettoit infiniment au-dessus des plébéiens. Le sacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages, lorsqu'après l'établissement du consulat, les comices par centuries réunirent en leur personne la souveraineté aux distinctions.

Alors le gouvernement fut une aristocratie héréditaire. La souveraineté retenue, comme de droit par les patriciens, passa de pere en fils, & les familles plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.

Cette aristocratie crut ne pouvoir se maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les plébéiens

feroient miférables, plus ils feroient dans la dépendance, & tout contribuoit à les rendre miférables. Car la guerre qui étoit à Rome le feul moyen de s'enrichir, n'enrichiffoit que les patriciens, qui fe fe faififfoient de toutes les terres conquifes, ou qui les acquéroient bientôt par des ufures, s'ils avoient été obligés d'en céder.

A la vérité, les magiftratures pafferent dans les familles plébéiennes : mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Auffi-tôt qu'un plébéien avoit part à la fouveraineté, il prenoit la façon de penfer des patriciens ; & la multitude, qui l'avoit élevé, trompée dans fon attente, reftoit dans la fujetion & dans la mifere. Voilà pourquoi Rome devenue la capitale d'un vafte empire, renferma un peuple pauvre, oifif & inutile.

Lorfque le peuple fe fut retiré fur le mont facré, les patriciens, trop avares pour abandonner des richeffes acquifes par des ufurpations ou par des ufures, aimerent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir, que de lui faire juftice fur le paffé. On créa donc les tribuns ; & parce qu'on ne leur accorda que le droit de s'oppofer à ce qu'ils jugeroient contraire aux intérêts des plébéiens, on ne prévit pas combien ils feroient redoutables. Ils ne tarderent pas néanmoins à donner des preuves de leur puiffance, puifque trois ans après, ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteurs du peuple emportoit le droit de réprimer toute vexation, il n'étoit pas naturel qu'ils s'en tinffent fcrupuleufement à prononcer leur *veto*. Ils devoient porter continuellement de nouveaux coups à la puiffance des patriciens, & la ruiner par conféquent, tôt ou tard.

Pour bannir Coriolan, les tribuns avoient pris fur eux de convoquer le peuple par tribus ; & c'eft l'époque, où ils furent véritablement magiftrats.

Car à la tête de ces comices qu'ils affembloient fans confulter les augures, & d'où ils excluoient les patriciens, ils pouvoient déja balancer la puiffance des confuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome, l'une compofée des patriciens, & l'autre des plébéiens. C'étoient deux fouverains, qui, toujours divifés dans la paix, ne pouvoient fe réunir que contre un ennemi commun.

La loi agraire, propofée par S. P. Caffius, l'an de Rome 297, fut une fource intariffable de diffentions, parce que cette loi ne pouvoit jamais s'exécuter. Auffi ce ne fut qu'un appas que les tribuns préfenterent au peuple, pour fe faire un appui contre les patriciens, & pour s'élever aux dignités.

Ce qui leur fut fur-tout favorable, c'eft qu'on changea la forme des comices par centuries, pour leur faire prendre en partie celles des comices par tribus. Il n'eft pas poffible, à la vérité, ni de marquer le tems où fe fit ce changement, ni d'expliquer exactement en quoi il confiftoit. Mais il eft certain que le droit de prérogative fut tranfporté aux comices par centuries. Or, par-là, celle qui renfermoit le plus de plébéiens, pouvoit voter la premiere & cela fuffifoit pour faire paffer, au moins quelquefois, toute l'autorité dans le fecond ordre. Car le fuffrage de la prérogative entraînoit d'ordinaire tous les autres; le fort qui l'avoit déclarée, faifant préfumer que les dieux manifeftoient par elle leur volonté.

Alors, dans les comices par centuries, les patriciens & les plébéiens luttoient, pour ainfi dire, & empiétoient tour-à-tour les uns fur les autres. Les patriciens pouvoient divifer le peuple, parce qu'ils entraînoient de leur côté une partie de leurs cliens; & le peuple pouvoit auffi divifer les patriciens,

parce qu'il y en avoit toujours qui prenoient ses intérêts, soit par justice, soit par ambition. Ainsi les deux souverains qui partageoient la république, étoient toujours dans une espece de guerre, & avoient toujours aussi des intelligences, réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confusion, les patriciens & les plébéiens cesserent peu-à-peu de faire des corps distincts. On ne remarqua plus que le sénat & le peuple, & ce furent alors ces deux ordres qui se disputerent la souveraineté. Le sénat attiroit dans son parti les plus riches citoyens : mais le plus grand nombre, les plus ambitieux sur-tout, étoient dans le parti contraire.

Une chose soutint l'autorité du sénat sur son penchant : c'est le respect du peuple pour ce corps ; respect dont il s'étoit fait une si grande habitude, qu'il fut long-tems avant d'oser tout ce qu'il pouvoit. Aussi y eut-il une intervalle, où le sénat & le peuple, les comices par centuries & les comices par tribus, les tribuns & les consuls maintenoient dans la république un équilibre presque parfait. Cet intervalle fut court, parce que l'équilibre ne tenoit qu'à l'opinion. On n'y étoit parvenu que par les dissentions qui avoient élevé les plébéiens : il ne pouvoit manquer de se détruire, lorsque par de nouvelles dissentions, les plébéiens s'éleveroient encore.

Ces dissentions furent infiniment avantageuses, parce qu'ils entretinrent l'émulation, & firent naître les talens à l'envi dans les deux ordres : les uns ne voulant pas perdre les magistratures, & les autres les voulant obtenir. C'est une fermentation qui produisit continuellement d'excellens citoyens, & qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Les effets les plus funestes naissent des mêmes causes, comme les plus avantageux : il suffit seule-

ment que les circonstances viennent à changer. Les dissentions ne furent point sanglantes, tant que le sénat put suspendre les entreprises des tribuns, en leur cédant de nouveaux honneurs. C'est ce qu'on remarque pendant plus de deux siecles. Les grandes & longues guerres qui survinrent ensuite, permirent à la république d'être assez tranquille au dedans. Après la ruine de Numance, les troubles recommencerent.

Les tribuns s'étoient ouvert & frayé un chemin aux dignités : ils n'avoient plus rien à desirer à cet égard. Leur inquiétude désormais ne pouvoit donc avoir pour cause, que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le dessein de soulager les pauvres, en réduisant les riches dans les bornes prescrites par les loix agraires. Il est évident que ces deux projets devoient également diviser les citoyens en différens partis, & les armer, soit pour conserver leurs biens, soit pour défendre leur liberté. Ce n'étoit plus le tems de ces dissentions, que le sénat appaisoit par le sacrifice de quelques magistratures. Les factions commençoient, & le sang devoit couler. Le sénat arma le premier, & dès qu'il eût donné l'exemple de la violence, les tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni aristocratique, ni démocratique : ce fut une anarchie.

Dans ce désordre, les esprits se disposent peu-à-peu à plier sous le joug d'un maître ; on commence à dire que la république a besoin d'un chef; & les citoyens courageux luttent vainement pour défendre la liberté expirante ; en croyant sauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les factions qui se formoient dans Rome, ne pouvoient produire que des tyrans passagers : c'est la grandeur de l'empire qui devoit enfin assujettir les Romains pour toujours.

En effet, la grandeur de l'empire occaſionnoit dans les comices un déſordre favorable aux citoyens qui aſpiroient à la tyrannie. C'eſt ce qu'il faut expliquer.

Au commencement de la république, les tribus & les centuries pouvoient s'aſſembler facilement, parce que le territoire de Rome étoit fort borné. Mais lorſqu'après la priſe de Veïes, les tribus ſe multiplierent, & que pluſieurs ſe trouverent éloignées de Rome, il ne fut plus facile à tous les citoyens de ſe trouver aux comices. On a lieu de préſumer que, parmi ceux qui n'étoient pas à portée de s'y rendre, pluſieurs n'y venoient qu'autant qu'ils y étoient appellés par des intérêts particuliers, & que par conſéquent, ils ne conſervoient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumoient inſenſiblement à la façon de penſer des peuples dont ils étoient voiſins.

Cet inconvénient fut encore plus ſenſible, lorſqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne pouvoient ſe raſſembler à Rome, & cependant il n'y en avoit que trop encore. Comme ils y arrivoient avec des vues différentes, ils ſe diviſoient, ils formoient des partis, & la république étoit ſacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens qui, par leur nombre, ſe ſeroient rendus maîtres des comices, le cenſeur les accumuloit dans un petit nombre de tribus, & il avoit encore la précaution de les inſcrire dans les tribus, dont ils étoient le plus éloignés. C'étoient ordinairement les tribus de la ville, ou quelques-unes des tribus ruſtiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, deſirerent de paſſer dans les tribus conſulaires; & l'uſage s'introduiſit de les rétablir dans différentes

tribus, sans avoir égard aux lieux qu'ils habitoient.

Si les tribus avoient continué d'être, comme sous Servius Tullius, une division purement locale, le grand nombre des citoyens qui pouvoient venir aux comices, n'auroit pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenoit. La chose étoit encore moins praticable, depuis que les tribus étoient devenues une division politique : car il auroit fallu prendre un à un tous les citoyens qui se présentoient, & consulter les registres. Or, c'est une précaution qu'on ne prenoit pas, & qu'on ne pouvoit pas prendre, sur-tout, dans les derniers tems de la république, où les comices convoqués à la hâte, se formoient tumultuairement. Ces assemblées n'étoient donc qu'une multitude confuse de gens qui se distribuoient comme ils le jugeoient à propos, & de la maniere la plus conforme à leurs vues. Voilà pourquoi on voyoit des plébiscites que le peuple ne savoit pas avoir faits. Tels sont les désordres qui se trouvoient dans les comices depuis que la république avoit trop multiplié le nombre de ses citoyens.

Il est facile de juger comment au milieu de ces désordres, les ambitieux gagnoient les uns, intimidoient les autres, & séduisoient la multitude. Mais c'étoit toujours à recommencer, parce qu'après avoir exercé les magistratures, on redevenoit simple particulier, & qu'il falloit briguer de nouveau pour les obtenir une seconde fois. Le tems n'étoit pas encore arrivé, où l'on se serviroit du peuple pour avoir des légions, & des légions pour soumettre le peuple.

Il a été un tems où les généraux ne pouvoient pas abuser de leur puissance, parce que les soldats, auxquels ils commandoient, étoient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou du moins, à qui le nom de tyran étoit odieux. On ne pouvoit donc pas craindre, qu'alors les légions s'armassent pour

leur chef contre la république ; elles se feroient au contraire soulevées contre lui, pour peu qu'elles l'eussent soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Il n'y auroit eu, par conséquent, que de la témérité dans un pareil projet, & cette seule considération en écartoit jusqu'à l'idée.

Cependant la république auroit pu être ruinée plutôt qu'elle ne l'a été. Elle se soutint, moins par sa propre constitution, que par la force des préjugés. Il y a, dans l'esprit de chaque peuple, une certaine allure, que tout le monde suit long-tems, avant que personne pense à porter la vue au-delà. Or, parce que les Romains s'étoient fait une habitude de regarder les magistratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avoient obtenues, n'imaginoient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens pensoit ainsi par haine pour la tyrannie, & cette façon de penser se communiquoit par imitation à chaque particulier. Marius n'eût desiré que d'être toujours consul, & Sylla se vit maître de Rome, sans en avoir formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, & que les généraux, déja souverains dans leurs gouvernemens, découvrirent que les légions étoient à eux, & qu'ils pouvoient commander dans Rome. Voilà les circonstances où César, qui, un siecle plutôt, eût été bon républicain, projetta de donner des fers à sa patrie. C'est la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le dessein, & il en forma le plan avant même d'avoir passé par aucune magistrature. Il réussit, & peut-être n'eut-il pas été assassiné, si, content de la puissance, il n'eût pas ambitionné de dompter jusqu'à l'imagination des Romains, en s'obstinant pour de vains titres.

Enfin toutes les circonstances se réunissent pour la ruine de la république, & Auguste regne. La fin

tragique de César fut une leçon pour ce tyran qui eût continué d'être cruel, s'il n'eût pas craint pour sa vie. Il parut peu redoutable, & ce fut la cause de ses succès. Il dut l'empire à la trop grande confiance du sénat, au désespoir précipité de Cassius & de Brutus, & aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naissent bien à propos. Auguste, dans tout autre tems, eût été honteusement chassé de sa légion.

Toutes les circonstances étoient pour lui. Le cri de la liberté ne se faisoit plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étoient ensevelis sous les ruines de la république. On avoit long-tems gémi au milieu des désordres : toutes les familles se ressentoient des guerres qui avoient déchiré l'empire. Si l'on n'osoit demander un maître, on sentoit au moins le besoin qu'on avoit d'un chef ; & la paix sembloit devoir tenir lieu de liberté. Auguste, se conformant à cette disposition des esprits, s'offrit pour chef, & donna la paix.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être sortis de l'anarchie, ils ne portent point leur vue dans l'avenir, ils ne voient que le présent : c'est le sénat qui gouverne avec un prince qui le consulte & qui le respecte. Le peuple s'assemble : c'est lui qui fait les loix, c'est lui qui nomme aux magistratures. En un mot, la république frappe seule les yeux : on ne perce point jusqu'à la puissance cachée qui la dirige, on ne la craint pas. Qu'importe en effet, quand on est heureux, de savoir si on est libre ? C'est ainsi, Monseigneur, qu'ont pensé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté, qu'ils ne haïssent la tyrannie, & lorsqu'ils se soulevent, c'est contre les tyrans. Observez donc la conduite d'Auguste : comparez-la donc avec celle de ses successeurs, & voyez qui vous devez imiter.

Auguste sut, pour son bonheur & pour celui des Romains, entretenir l'illusion du peuple. Il ramena l'abondance : il affecta de donner des marques de considération aux citoyens qui avoient l'estime publique : il éleva aux magistratures des républicains zèlés, & ménagea jusqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du sénat : enfin il assura la paix, & il donna des spectacles.

Il refuse le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magistratures qui s'associent avec les idées de liberté. Il refuse quelquefois le consulat, pour ne pas devenir suspect, en le rendant perpétuel dans sa personne. Il feint de vouloir se retirer au moment du plus grand enthousiasme. Il ne consent à gouverner encore la république, que pour obéir aux desirs du sénat & aux ordres du peuple. Enfin il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéresse tous les citoyens à son sort, & on accumule insensiblement sur lui toutes les magistratures. Le peuple, que les malheurs précédens avoient dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Auguste n'étoit que le ministre de la république. Il n'étoit que ce qu'avoient été avant lui ces magistrats que le peuple avoit jugés plusieurs fois ; & son gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot, il vouloit n'être, ou du moins ne paroître qu'un administrateur, qui tenoit tous ses pouvoirs du peuple & du sénat qui leur en devoit compte, & qui ne les avoit reçus que pour un tems limité. Cependant cette conduite modérée n'étoit qu'un effet de sa politique ; & l'ordre qu'il avoit établi, ne forçoit pas ses successeurs à se conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvoit subsister, parce qu'il dépendoit uniquement de la volonté du souverain, il devoit donc dégénérer en despotisme.

De l'anarchie, qui avoit étouffé tout amour de liberté, les Romains avoient passé brusquement sous la domination d'un maître, qui leur avoit fait aimer leur esclavage. Le caractere du peuple avoit donc changé tout-à-coup. Ces ames, autrefois fieres, courageuses, républicaines, s'étoient fait subitement une habitude d'obéir; & toute leur lâcheté devoit se montrer, aussitôt qu'un tyran oseroit les traiter en esclaves. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Tibère parvint à l'empire.

Ce prince la connut sans doute, & il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguste. D'ailleurs il étoit naturellement trop méfiant, pour tenir une conduite qui paroissoit montrer de la confiance. Il dissimula, tant il craignit un concurrent. Il essaya peu-à-peu sa puissance. Il s'enhardit enfin, & il régna en despote. Il ne conserva quelque autorité au sénat, que pour en faire l'instrument de sa tyrannie; & il ôta les comices au peuple.

Les progrès du despotisme sont naturellement rapides. Cependant un prince, aussi inconsidéré que cruel, étoit fait pour les hâter. Tibère faisoit au moins accuser ceux qu'il vouloit condamner, & le sénat les jugeoit. Caligula n'eut besoin ni des délateurs ni du sénat. Dans ses insomnies, parce qu'il ne dormoit pas, & que les citoyens exilés dormoient, il ordonnoit de leur ôter la vie & on les égorgeoit.

Ce qui étoit décidé dans le conseil d'Auguste, avoit la même forme que ce qui avoit été arrêté dans le sénat. Claude pouvoit user de ce droit; mais ce vieil enfant, imbécille, se laissa conduire au despotisme par ses valets. Il jugea sans conseil; il voulut que ses affranchis jugeassent comme lui, avec la même autorité; & ses procurateurs, répandus dans les provinces, devinrent des especes de souverains. Il ne fallut que quatre empereurs pour faire

paſſer la puiſſance du peuple au ſénat, du ſénat au prince, du prince aux valets. Voilà la route que prit le deſpotiſme, & ſon dernier terme.

Néron fit voir combien il eſt difficile à un deſpote de laſſer la patience d'un peuple corrompu & avili. Comment ne ſe feroit-il pas enhardi à toutes les indécences & à tous les attentats, puiſqu'il étoit toujours aſſuré des applaudiſſemens du peuple, de ceux du ſénat, de ceux de Burrhus même, qui applaudiſſoit malgré lui à la vérité; mais enfin qui applaudiſſoit.

Le luxe, qui avoit commencé dans les derniers tems de la république, avoit toujours fait des progrès; & il devoit croître ſous des princes deſpotes; dont l'intérêt n'eſt pas de le réprimer. Les beſoins qu'il ne ceſſe de multiplier, achevent l'aſſerviſſement des peuples. Néron donna l'exemple, & le luxe fut porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon deſira l'empire pour réparer une fortune ruinée; & Vitellius, pour aſſouvir la débauche la plus crapuleuſe.

C'eſt inutilement qu'on amaſſoit des richeſſes; les profuſions du luxe ne permettoient pas de s'enrichir, & on n'en devenoit que plus avide. Cette avidité fut contagieuſe. Elle corrompit tous les ordres de l'état, & ſur-tout les ſoldats qui étoient trop néceſſaires au deſpote, pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la diſcipline.

Pendant la république on donnoit des gratifications aux ſoldats, mais peu conſidérables; ce n'étoit qu'une partie du butin fait ſur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, & on les prit ſur les biens des citoyens mêmes.

Claude acheta la faveur des gardes prétoriennes.

Néron, qui ne se contenta pas de l'acheter une fois, ne cessa de leur faire des largesses. C'étoit une nécessité, que chaque despote sentit le besoin de les ménager toujours davantage, c'est-à-dire, de les corrompre par de plus grandes profusions.

Les gardes prétoriennes pouvoient se contenter des largesses d'un prince, qui étoit reconnu, aussitôt qu'elles l'avoient fait. Mais quand les armées disposerent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligées de marcher pour l'assurer à leur général, elles regarderent les richesses de l'Italie & de Rome, comme un butin qu'on devoit leur livrer, & c'est ce qui acheva de ruiner la discipline. Après la mort de Néron, le defaut de subordination produisit les plus grands désordres.

L'ordre qui se rétablit sous Vespasien & sous Titus, fit voir que toute la force du gouvernement étoit dans la sagesse du prince; & que les loix, toujours méprisées sous les tyrans, sont respectées, quand le prince les respecte. Mais Titus, les délices des Romains, ne fit que paroître, & sous la tyrannie de Domitien, tout rentra dans l'avilissement & dans la confusion. Passons au plus beau siecle de l'empire, & nous nous convaincrons de plus en plus, que la sagesse du souverain faisoit toute la force du gouvernement.

Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele, quels princes, Monseigneur? Je suis fâché que les vices d'Adrien fassent une tache à ce tableau : je reproche même à Trajan ses conquêtes. Mais Antonin, mais Marc-Aurele ne laissent rien à desirer. Que sentez-vous, quand vous lisez leurs regnes, après avoir vu ceux de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien?

Sous ces empereurs, le sénat reprend sa considération, les loix sont en vigueur, la discipline rétablit la subordination dans les troupes, les citoyens

recouvrent leur liberté, & la république renaît, ce sont ses magistrats qui gouvernent; & le despotisme est banni de l'empire. Mais Commode regne, & le bonheur des Romains ne paroît qu'un songe.

C'est en observant la conduite des princes éclairés & vertueux, que vous apprendrez, Monseigneur, quelle est la puissance légitime d'un souverain. Marc-Aurele sur-tout, vous fera voir quelle en est l'étendue, & quelles en sont les bornes. Bien loin de se juger au-dessus des loix, il ne se croyoit digne de commander, qu'en donnant l'exemple de l'obéissance; il ne se croyoit digne de commander, qu'en donnant l'exemple de l'obéissance; il ne se regardoit que comme le ministre de la république; & au lieu de dire, *tout est à moi; je n'ai rien en propre*, disoit-il au sénat; *la maison même que j'habite est à vous.* Souvenez-vous donc que rien n'est au prince. Mais la flatterie vous tiendra un autre langage.

Les soldats qui avoient été contenus, n'en devinrent que plus audacieux sous Commode; & après que ce monstre eut été égorgé, l'empire fut offert à quiconque voulut être l'esclave des légions, pour devenir le tyran du peuple. Alors les attentats qui se multiplient, creusent des précipices sous les pieds de ces tyrans. La plupart ne font que passer; & dans ce désordre, les meilleurs princes périssent par le fer.

Tel est le sort des souverains, lorsque le peuple n'est rien à leurs yeux, & qu'ils ne comptent que sur la faveur des soldats. Cette faveur coûte cher, & elle coûte tous les jours davantage, parce que l'avidité croît d'autant plus qu'on tente de l'assouvir par par de plus grandes largesses. Il vient donc un tems ou le despote n'est pas assez riche. Alors l'état se ruine, & la vie du tyran n'en est pas plus assurée.

Commode fut la premiere cause de ces désordres. Sévére les accrut par le relâchement de la discipline,

Caracalla par les profusions immenses qu'il fit aux soldats. Il fut assassiné, & après lui, Macrin, Héliogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Philippe, Decius, Gallus, Emilien, Valérien livré par trahison aux Perses, & Gallien son fils, celui-ci fut égorgé après avoir partagé l'empire avec une multitude de tyrans, qui oserent prendre le titre d'Auguste, & qui périrent presque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui se succéderent, Claude, Aurelien, Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent encore assassinés ; &, après eux, Carin & Numérien eurent le même sort.

On ne prévoyoit pas quelle seroit la fin de ces désordres. Car les soldats qui avoient vendu l'empire, vouloient toujours le vendre ; & le tyran, qui l'achetoit les armoit bientôt contre lui, parce qu'il avoit contracté une dette qu'il ne pouvoit acquitter. Il s'agissoit donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il se fit, souffroit dans l'exécution de grandes difficultés, & entraînoit de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvoit se flatter de contenir ses collegues ; & s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent des hommes. Mais vingt ans de succès font son éloge, sur-tout quand on pense au caractere de Maximien Hercule & à celui de Galere.

C'est ici le lieu de considérer comment les ressorts du gouvernement se compliquent & s'affoiblissent, à mesure que l'empire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en désunit les parties.

Quand la république commença, la souveraineté se trouvoit dans les comices par centuries, & les consuls étoient tout à la fois les magistrats du peuple & les généraux des armées. Ce systême simple auroit pu subsister, si les patriciens n'avoient pas

abusé de l'autorité. Mais leur avarice souleva les plébéiens, & servit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux sortes de comices, deux especes de souverains, & les magistratures se multiplierent.

Voilà déja les ressorts qui s'embarrassent, & les troubles croissent avec les dissentions. Mais les ennemis qui pressent de tous côtés, rapprochent les parties qui tendoient à se désunir, & la république agit au dehors avec toutes ses forces. On prévoit donc qu'elle ne se soutiendra, qu'autant que les parties qui se divisent, seront contenues par des forces étrangeres : mais parce que ces forces diminueront à mesure qu'elle s'étendra elle-même, on prévoit encore qu'elle doit enfin se dissoudre. Les dissentions, qui ont été le principe de sa grandeur, seront donc la cause de sa ruine.

En effet, les consuls ne suffisant pas pour gouverner la capitale & les provinces, il fallut créer des proconsuls; & bientôt après, il fallut continuer ces nouveaux magistrats, & leur donner le tems de finir les guerres qu'ils avoient commencées. Or, cette nouvelle magistrature devoit un jour être funeste à la république. Les proconsuls ne pouvoient manquer de devenir plus puissans que les consuls mêmes; puisqu'ils avoient toujours une armée, qu'ils étoient plus long-tems en charge, & qu'éloignés de Rome, ils étoient plus indépendans.

Cependant les factions qui continuoient dans la capitale, entraînoient des abus d'autant plus grands que la puissance des factieux s'étoit accrue avec celle de la république. Mais quelque sanglantes qu'elles fussent, ce n'étoit encore que des émeutes, où le sénat & le peuple, tour-à-tour vainqueurs & tyrans, s'arrachoient la souveraineté, sans se pouvoir donner un maître. Il falloit donc faire marcher les légions. Elles seules pouvoient

réprimer les factieux, commander dans Rome, & de Rome à tout l'empire. Ainsi à l'approche de Sylla, Marius s'enfuit ; & Pompée s'enfuit encore dès qu'il apprit que César avoit passé le Rubicon.

Il n'étoit plus possible de simplifier le gouvernement : l'empire étoit trop vaste pour être gouverné par un petit nombre de magistrats. Auguste suivit le plan qui se trouvoit établi. Il ne fit d'autre changement, que de rendre les armées sédentaires, & de faire du corps des soldats, un ordre différent de celui des citoyens ; par cela seul, le gouvernement fut plus compliqué. Il eût sans doute été plus simple & plus avantageux pour la liberté, que chaque Romain eût continué d'être citoyen & soldat. Mais ce n'étoit pas l'intérêt du prince : & à la longue, d'ailleurs, ce plan fût devenu impraticable. Ainsi par la nature des choses, & par les vues cachées du souverain, les armées étoient autant contre les peuples de l'empire, que contre les ennemis ; & si elles pouvoient défendre les citoyens, elles pouvoient encore plus facilement les faire plier sous le joug de la tyrannie.

Les entreprises des soldats après Néron, après Commode, & qui ayant recommencé après Caracalla, ne cesserent que sous Dioclétien, sont moins un gouvernement qu'une anarchie militaire qui préparoit la dissolution de toutes les parties de l'empire. Il n'étoit plus possible, avec le plan d'Auguste, de corriger des abus si multipliés : c'est ce plan même qui les avoit amenés. Ce fut donc une nécessité à Dioclétien de compliquer encore le gouvernement, non qu'il pût se flatter d'en corriger tous les vices : mais il y avoit des abus, auxquels il falloit apporter un prompt remede, & il les réprima.

C'est toujours une preuve de décadence, quand un gouvernement a besoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces, il ne les conservera

pas long-tems, & de nouveaux abus naîtront de la complication même. Il ne seroit pas facile d'imaginer ceux qu'entraînoient quatre princes, quatre cours, quatre grandes armées, & la multitude d'emplois que chacun de ces souverains créoient dans leurs départemens. On vit tous les défauts de ce gouvernement, quand Dioclétien ne l'anima plus. L'empire fut aussi-tôt divisé, & les guerres civiles qui recommencerent, ne finirent que lorsque toutes les provinces furent réunies sous un seul chef.

Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaye comme on peut. C'est proprement ce que fit Dioclétien, & on lui doit la justice de n'avoir fait que les changemens auxquels il parut forcé. Il n'en est pas de même de Constantin. Impatient de tout changer, il changea tout sans nécessité. Il précipita même ses entreprises, & donna à tout ce qu'il fit, aussi peu de solidité qu'aux murs de Constantinople.

Quoiqu'avant Constantin, l'empire tendit à sa dissolution, il y avoit cependant encore quelque liaison entre ses parties. Le préjugé ne permettoit pas même de penser qu'il pût être divisé, & un général soupçonné de vouloir s'établir souverain dans une seule province, eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé subsistoit même au tems de Gallien : car alors, quoique chaque Auguste fut cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçoit à l'empire entier.

Mais lorsqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires ; & en effet, il y en eut bientôt deux : ils eurent des intérêts séparés, & ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il est vrai qu'il reste toujours quelques traces de l'ancien préjugé. On voit que les empereurs se regardoient comme collegues, que d'ordinaire les loix, quoique faites par un seul, étoient publiées au nom des deux ; que des deux consuls, l'un étoit élu en Occi-

dent & l'autre en Orient, & qu'ils avoient befoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet ufage, qui a fouffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire auroit eu befoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût poffible de ramener les mœurs à l'ancienne fimplicité : mais au moins pouvoit-on les corriger en quelque chofe. Conftantin n'y penfa pas. Lui qui vouloit tout changer, il tranfporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il étoit de la grandeur du fouverain d'être entouré d'une populace immenfe, qui ne fubfifteroit que par fes largeffes ; & il ajouta la fierté afiatique au luxe qu'il falloit réformer.

Dans les tems de la république, les mêmes citoyens, tout à la fois magiftrats & généraux, rendoient la juftice, & commandoient les armées. Cet ufage fubfifta fous Augufte & fous plufieurs de fes fucceffeurs ; & ce fut dans le troifieme fiecle de l'ere vulgaire, que les fonctions militaires & les fonctions civiles commencerent à être réparties à des citoyens différens. Conftantin voulut achever cette révolution, & il l'acheva. Son deffein étoit de divifer pour affoiblir, & d'affoiblir pour jouir lui-même d'une puiffance arbitraire & fans bornes.

Il divifa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en diocèfes, & les diocèfes en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire ; dans chaque diocèfe, un vicaire du préfet, & dans chaque province, un magiftrat fubordonné au vicaire du diocèfe, dont elle faifoit partie. Tous ces gouverneurs n'étoient que des officiers civils, dont la puiffance ne pouvoit faire ombrage. Cependant pour fe précautionner contre les préfets du prétoire, dont le nom feul fembloit faire peur au fouverain, Conftantin imagina d'inftituer le

patriciat, & de mettre cette dignité sans fonctions au dessus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie ; l'autre pour la cavalerie. Ils avoient l'inspection sur les troupes, & c'étoit à eux de regler tout ce qui concernoit la discipline. Mais pour élever une barriere à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome & celui de Constantinople. Il y avoit encore des généraux, qu'on nommoit ducs ou comtes, & qui commandoient les troupes d'une province. Ce second titre étoit alors supérieur au premier, & se joignoit à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattoit d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* & des *nobilissimi*. On ne se saluoit plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, &c. Cette politesse barbare se répandoit à mesure que le mérite devenoit plus rare.

Gallien avoit exclus des armées les sénateurs romains : Dioclétien leur avoit enlevé les provinces, dont ils avoient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venoient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siege de l'empire à Constantinople. Ils devoient encore se voir insensiblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préféroit les barbares, dont il croyoit n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours, quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa

ruine ; & il est évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne forma rien, & qui fut une source de nouveaux abus.

Je ne m'arrêterai pas sur les successeurs de Constantin. Les longs regnes des princes foibles, lorsque l'empire avoit le plus besoin d'un chef, n'offrent que des désordres qu'il suffit d'avoir parcourus. L'ignorance qui fit des progrès rapides, confondoit toutes les idées. On ne savoit plus ce qui donnoit des droits à l'empire, nous avons vu des femmes en disposer, parce qu'elles portoient le titre d'Auguste. Ce n'est pas la seule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ere vulgaire 457, Léon reçut le diadême des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople. Il est évident que cette cérémonie pieuse, qui se faisoit pour la premiere fois, supposoit l'empereur déja fait, & ne donnoit point au patriarche le droit de s'opposer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 401, Anastase successeur de Zénon, ayant été proclamé par le sénat & par l'armée, Eupheme, alors patriarche de Constantinople, ne consentit à lui donner le diadême, qu'après que l'empereur, qu'il soupçonnoit d'être eutychéen, eut signé une profession de foi, & eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcédoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire : car le sénat, qui pouvoit aller en avant, ne l'osa. Au contraire, il ne négligea rien pour engager le patriarche à lever son opposition. Or, si on pensoit déja qu'un hérétique ne peut pas être élu à l'empire, pourquoi ne penseroit-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être déposé ?

Telle est la confusion qu'il y avoit dans le gouvernement & dans les idées, lorsque les peuples du Nord, qui depuis long-tems se contentoient de piller les frontieres, furent poussés par les Huns ; & que, forcés de chercher de nouvelles terres,

ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, & ſubjuguerent enfin l'empire d'Occident. Comme toutes les circonſtances s'étoient réunies pour l'agrandiſſement des Romains, elles ſe réunirent auſſi pour leur ruine; & les diſputes de religion, & les guerres civiles, & la corruption des mœurs, & la perte de la diſcipline militaire, & les vices du gouvernement, & la multitude des ennemis.

Fin du Septieme Tome.



TABLE
DES MATIERES,
Des Tomes V, VI & VII.

LIVRE QUATRIEME.
Des jeux de la Grece.

CHAPITRE I.

Les jeux de la Grece ſont un monument de la premiere barbarie des Grecs. L'objet de la gymnaſtique fut d'abord de former des ſoldats. L'art de la guerre s'étant perfectionné, la gymnaſtique athlétique fut différente de la gymnaſtique militaire. La gymnaſtique athlétique donna lieu à des obſervations. Gymnaſtique médicinale.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

ques. Ce despotisme étoit limité par des usages. Comment il aura changé les usages, & se sera accru. Il a été un tems où l'Asie ne connoissoit pas les grands empires. Quand ils auront pu se former. Circonstances qui paroissoient alors favorables au despotisme. L'usage, qui laissoit à un peuple conquis le droit de s'assembler, étoit contraire au despotisme. Les monarques d'Assyrie ne pouvoient pas mettre des impôts arbitraires. Leur autorité n'étoit pas également absolue sur toutes les provinces de leur empire. Ils n'étoient pas dans l'usage de les fouler, parce qu'ils avoient d'autres moyens pour s'enrichir. Un usage, commun à presque toutes les nations de l'Asie, limitoit encore la puissance des monarques. Les préjugés, qui limitoient la puissance du monarque, étoient nécessaires à sa propre sûreté.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet. *Pag. 76.*

Dans une monarchie despotique, les grands sont esclaves. Les grands, dans leurs gouvernemens, s'arrogent sur leurs créatures à peu-près la même autorité que le monarque a sur eux. Cette autorité se limite en se communiquant. Cette limitation est la sûreté du peuple. Le peuple est à quelques égards sous la protection des loix. La surveillance des ministres, jaloux les uns des autres, est la sauvegarde des peuples. Les grands empires sont tout à la fois favorables & contraires au despotisme. Sous les rois d'Assyrie, le gouvernement, par rapport au peuple, étoit en général assez doux : parce que l'agriculture étoit en grande considération ; & que les monarques eux-mêmes la considéroient, & la protégeoient. Preuves de cette protection. Un laboureur jouissoit des fruits de son travail, & ne craignoit pas d'être vexé. Les guerres n'étoient que des

des fléaux passagers, ou des irruptions momentanées; qui ne faisoient pas toujours autant de dommages, qu'on seroit porté à le croire. Ce n'étoit pas sur les campagnes que s'exerçoit le brigandage des gouverneurs de province. C'étoit sur les villes. Cependant le gouvernement n'étouffoit pas toute industrie. Peuples tributaires des anciens empires de l'Asie. Ils étoient vraisemblablement exposés à de grandes vexations. Mais ils étoient d'ailleurs indépendans. Ils mettoient un haut prix aux choses de luxe, qu'ils fournissoient aux cours des grands empires. Alors il n'y avoit point de proportion entre le prix des choses de luxe & celui des choses nécessaires. Raison de cette disproportion. Autre raison de cette disproportion. La grande population & le bas prix des choses nécessaires faisoient la richesse & la puissance des anciens empires.

CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet. *Pag. 87.*

C'est le luxe qui a rendu le despotisme destructeur. Trois espèces de luxe. Luxe de magnificence des Assyriens. Il n'étoit pas contagieux. Il n'étoit pas à charge au peuple. Le luxe de commodités est dispendieux. Il est contagieux; ruineux; d'autant plus qu'on veut jouir des commodités avec magnificence. Le luxe de frivolités achève la ruine des fortunes & des mœurs. La maniere simple dont vivoient les anciens, prouve qu'ils ne connoissoient ni le luxe de commodités ni celui de frivolités. Cette simplicité faisoit tout à la fois la richesse de l'état & celle des particuliers. Les empires ont été successivement moins riches, à proportion qu'on a vécu avec moins de simplicité. Depuis les Perses, on voit croître le luxe en Asie, & on ne voit pas croître les richesses. Les arts de luxe

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

Quand on a observé les loix positives, il ne faut plus que quelques abstractions, pour concevoir l'état de nature. Ce que c'est que l'état de nature. Loix naturelles qui sont le principe de toute justice. Erreurs des hommes à ce sujet. Les peuples les plus barbares n'ignorent pas entiérement la loi naturelle. Les loix positives peuvent expliquer, ou modifier la loi naturelle.

CHAPITRE XV.

Comment se fait le contrat social. Les hommes sont égaux au moment qu'ils achevent le contrat social. Comment ils deviendront inégaux. En quoi ils doivent continuer d'être égaux. Les abus qui s'introduisent, n'autorisent aucun membre de la société à troubler l'ordre établi. Les loix positives sont censées les conditions expresses du contrat social. Idée complete du juste & de l'injuste. La volonté de Dieu se manifeste dans la loi naturelle. Les nations sont par elles-mêmes dans l'état de nature. La loi naturelle est la regle de ce qu'elles se doivent mutuellement. Cette loi se nomme droit de la nature *ou* droit naturel. *Le droit de premier occupant, dépouillé du titre que donne la culture, est un droit sans fondement. Un état n'a par lui-même aucun droit sur les terres, ni sur les citoyens d'un autre état. Le droit du plus fort est une contradiction dans les termes. Comment le droit de conquête*

CHAPITRE XVI.

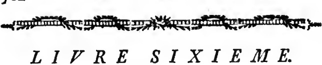


LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.



LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I.

❦

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE I.

Des Carthaginois jusqu'à leur alliance avec Xercès.
Pag. 403.

CHAPITRE II.

De Carthage & de la Sicile jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette île.
Pag. 411.

CHAPITRE III.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

Fin de la Table du tome cinq.

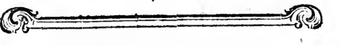


TABLE DES MATIERES,

Du Tome VI.

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique. Pag. 30.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes. *Pag.* 46.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ses suites. *Pag.* 108.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie. *Pag.* 116.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

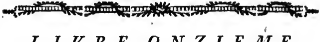


LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

sénat chasse de Rome les philosophes & les rhéteurs. Trois philosophes envoyés à Rome par les Athéniens. Caton veut qu'on se hâte de les renvoyer. Il avoit raison. Goût des lettres grecques parmi les Romains. L'étude de la langue grecque fait négliger la langue latine. Les citoyens rigides deviennent sectateurs du portique. Les jurisconsultes préférent aussi cette secte. Le péripatétisme avoit peu de sectateurs. Lucullus contribua à faire connoître les opinions des philosophes. Comment les Romains choisissent entre les sectes. Choix de Caton d'Utique, de Brutus, de Cicéron. Quelque idée qu'on se fit d'Epicure, il devoit avoir pour partisans les citoyens qui vouloient vivre éloignés des affaires, les débauchés & les ambitieux. Lorsque la doctrine d'Epicure se répandoit, il y avoit longtems que les poëtes combattoient l'idolâtrie. Pourquoi la poésie combattoit à Rome l'idolâtrie qu'elle avoit enseignée aux Grecs. Goût des poëtes pour la philosophie. Avec combien peu de critique les Romains cultivoient la philosophie. Pourquoi la philosophie étoit une profession chez les Grecs, & n'en étoit pas une chez les Romains. Les Romains n'ont pas seulement trouvé une erreur nouvelle.





LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I.

noit de ces pouvoirs. Il exerce la puissance tribunicienne dans tout l'empire. Pourquoi il en prend possession tous les ans. Comment il devient juge souverain dans le civil & dans le criminel. Comment il cache cette usurpation. Comment les tribunaux ne parurent juger qu'en vertu de l'autorité qui leur fut confiée par les empereurs. Pourquoi Auguste affectoit de ne point commander dans Rome. Il refuse la dictature qui lui est offerte. Il passe en Sicile. Il refuse le consulat. Troubles. Agrippa est envoyé pour les dissiper. Auguste le prend pour gendre. Il passe en Asie où il regle tout en souverain. Foiblesse du roi des Parthes. Elle fit la grandeur d'Auguste. Anarchie entretenue dans Rome par la politique d'Auguste. A son retour à Rome, il obtient la puissance consulaire, le droit de faire des loix & la censure. Il réunissoit alors tous les pouvoirs de la souveraineté. Sa conduite circonspecte. La puissance avoit passé du peuple au prince. Vérité qui a été bientôt oubliée. Agrippa associé à une partie de la puissance d'Auguste. Censure d'Auguste & d'Agrippa. Loix contre les célibataires. Loix sur les affranchissemens. Il se démet de l'autorité pour la reprendre, Combien de fois il l'a reprise. Jeux séculaires. Guerres. Epoque où les généraux cessent d'adresser leurs lettres au sénat, & d'obtenir les honneurs du triomphe. Mort d'Agrippa. Tibere devient gendre d'Auguste. Mort de Drusus. Réglement odieux. Tibere obtient la puissance tribunicienne. Il se retire à Rhodes. Il y vit dans la disgrace. Conditions de son retour. Auguste adopte Tibere & Agrippa Posthumus. Il deshérite celui-ci, & l'exile. Tibere commande les armées avec succès. Innovation qui hâtoit les progrès du despotisme.

CHAPITRE II.

Observations sur le gouvernement d'Auguste.
Pag. 501.

CHAPITRE III.

Tibere. *Pag.* 508.

Appréhensions des Romains lorsqu'ils prévoyent la fin d'Auguste. Précautions de Livie pour assurer l'empire à son fils. Meurtre d'Agrippa Posthumus. On se hâte de prêter serment à Tibere. Il se hâtoit lui-même de prendre possession de l'empire. Sa dissimulation dans cette conjoncture. L'empire devint perpétuel dans sa personne. Sa modestie affectée. Auguste avoit ôté au peuple la puissance législative: Tibere lui enleve le droit de nommer aux magistratures. Jalousie des ordres favorable au despotisme. Séditions appaisées en Pannonie & en Germanie. Tibere dissimule ses vices tant qu'il se croit mal affermi. Loi de majesté. Elle devient une source d'abus. La conduite équivoque de Tibere ouvre la porte aux délations. Sous lui la loi de majesté fit un crime des actions les plus indifférentes. Hispon délateur. Germanicus rappellé de Germanie est envoyé en Asie. Il meurt. Pison accusé de l'avoir empoisonné. Désespoir du peuple. Pison se tue. Tibere prend Drusus son fils pour collegue dans le consulat & s'absente. On propose de défendre aux femmes de suivre leurs maris dans les gouvernemens. Cette proposition est rejetée. Abus des asyles. Drusus les réprime en partie. Chevalier romain condamné pour avoir cru prévoir la mort de Drusus.. Conduite de Tibere en cette occasion. Reponse de Tibere sur la proposition qu'on lui fait de réprimer le luxe. Il ne faut qu'attendre pour voir tomber le luxe.

CHAPITRE V.

Claude. *Pag.* 530.

CHAPITRE VI.

Néron. *Pag.* 533.

Fin de la Table du tome VI.



TABLE DES MATIERES,

Du Tome VII.

LIVRE TREIZIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

Othon. *Pag.* 9.

CHAPITRE III.

Vitellius. *Pag.* 16.

Le ſénat rend graces aux légions qui dévaſtent l'Italie. Intempérance & férocité de Vitellius. Son arrivée à Rome. Ses troupes s'amolliſſent. Cécina, Valens & un affranchi partagent ſa faveur. Veſpaſien proclamé en Orient. Ses préparatifs. Antonius Primus, qui arme pour lui, marche en Italie. Etat de l'armée de Vitellius. Elle eſt défaite. Mort de Valens. Combat à l'arrivée de Primus à Rome. Mort de Vitellius.

CHAPITRE IV.

Veſpaſien. *Pag.* 20.

Licence des ſoldats ſous Primus. Mucianus force Primus à ſe retirer. Soulevement des Bataves, des Germains & des Gaulois. Révolte des légions de Germanie contre leurs chefs. Les Druides prédiſent l'empire aux Gaulois. Les légions romaines prêtent ſerment aux Gaulois. Les Gaulois ſe diviſent. Cérialis les ſoumet. Conduite de Domitien. Veſpaſien eſt le premier que la puiſſance ſouveraine ait changé en mieux. Sa généroſité. Ses mœurs ſimples. Sa tolérance. Il réprime la licence des ſoldats. Il réforme le luxe. Il complete & purge l'ordre des ſénateurs & celui des chevaliers. Il n'a pas tenu à lui que le ſénat ne reprit ſon premier luſtre. Son avarice.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.



LIVRE

LIVRE QUATORZIEME.

CHAPITRE I.

Nerva & Trajan. *Page 32.*

On comprend difficilement que Rome pût être long-tems bien gouvernée. Nerva est vertueux, mais trop foible. Il connoît le besoin qu'il a d'un appui, & il adopte Trajan. Sa mort. Trajan est digne du trône. Ce prince à la tête de ses troupes. Ses guerres contre les Daces. Ses conquêtes en Orient. Sa passion pour les conquêtes est blâmable. Son attention à faire respecter les loix par son exemple. Ses soins pour le bonheur des peuples. Son économie & sa vigilance. Sa simplicité. Il ne se croyoit que le magistrat d'une république libre. Il connut l'amitié & la fit connoître. Sa mort.

CHAPITRE II.

Adrien. *Pag. 36.*

Proclamation d'Adrien. Il abandonne les conquêtes que Trajan avoit faites sur les Parthes. Sa libéralité. Il voyage dans toutes les provinces pour soulager les peuples & pour réprimer les abus. Comment il voyageoit. Peu jaloux de ses titres, il étoit populaire jusqu'à oublier son rang. Son amitié n'assuroit pas sa confiance. Quelquefois cruel avec les grands, il étoit toujours humain avec le peuple. Il paroissoit avoir étudié toutes les sciences. Il protégeoit

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VII.

Dans le premier fiecle, l'évangile étoit prêché avec la plus grande fimplicité. Dans le deuxieme il attire l'attention des favans & des philofophes. Alors les fectes de philofophie tomboient dans le mépris. Les hommes les plus éclairés fe convertiffoient. Ils combattoient toutes les fectes de philofophie. Quelquefois ils en corrigeoient le langage, & revendiquoient les vérités qu'elles enfeignoient. C'eft fous différens points de vüe que les peres du deuxieme fiecle louent & blâment les fectes. Ils rejetoient Ariftote. Ils faifoient cas de Platon. Ils ne croyoient penfer comme lui que parce que, felon eux, Platon avoit penfé en chrétien. Par-là, ils fe rapprochoient des philofophes, qui quelquefois fe rapprochoient auffi des chrétiens. Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enfeigne s'accorde avec ce que les philofophes ont dit de mieux. On parloit quelquefois de la religion comme fi elle n'eût été qu'une philofophie plus faine. Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philofophie. Il en nâquit des héréfies.

CHAPITRE VIII.

L'éclectifme étoit la philofophie du troifieme fiecle. Dangers de cette philofophie ténébreufe. Les Eclectiques fe piquoient d'être gens de lettres, &, fur-tout,

---

CHAPITRE X.

LIVRE SEIZIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire romain après la mort de Conſtantin. *Pag.* 214.

Pourquoi il importe de conſidérer la chûte des empires qui ſe ſont précipités les uns ſur les autres. Fauſſes idées que les Romains ſe faiſoient de leur empire. Les anciens empires ne ſont connus que par des traditions vagues. Quelle idée on peut ſe faire de l'ancien empire d'Aſſyrie. De celui de Séſoſtris. Commencement des Parthes. Le Nord & le Midi occupés par des nations bien différentes. Flux & reflux de ces nations. Combien toutes ces nations ſe confondoient. Des peuples du nord de l'Aſie, & de leur genre de vie. Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore de grandes révolutions dans les pays policés. Invaſions des Scythes, lorſque les Médes ſécouoient le joug des Aſſyriens. L'empire des Aſſyriens détruit par les Médes & les Babyloniens, qui ſuccombent ſous les Perſes. Empire d'Alexandre, auquel pluſieurs monarchies ſuccédent. Empire des Parthes, qui ſe rendent redoutables aux Romains. Nouvel empire des Perſes ſur les ruines de celui des Parthes. Combien les peuples de l'Europe ſont différens des peuples de l'Aſie. Nations policées, dès les ſiecles les plus reculés. Cette différence entre les nations de l'Aſie eſt la cauſe des révolutions fréquentes. De l'étendue des monarchies de l'Aſie. Du deſpotiſme de ces monarchies. Par où les peuplades ont paſſé d'Aſie en Europe. Genre de

---

CHAPITRE V.

nie. Magnence perd deux batailles & se tue. Constance donne sa confiance aux délateurs. Il est le jouet de ceux qui l'entourent. Multitude de ses valets. Leur avidité. Les grands avoient la même avidité. Les eunuques commencent sous Constance, à s'élever aux grandes charges. L'intrigue faisoit tout. Gravité ridicule de Constance. Gallus, gouverneur de l'Orient. Education de Gallus & de Julien. Mort de Gallus. Silvain forcé à se soulever, périt par la trahison d'Ursicin. Les Gaules ouvertes aux barbares. Constance donne à Julien le commandement des Gaules. Il entretient les disputes de religion. Il fait un formulaire. Il persécute pour la faire recevoir aux Catholiques. Cependant les Catholiques lui ont donné des louanges. Les Ariens le méprisoient & lui resistoient ouvertement. Insolence d'un évêque arien. Elle est approuvée par Constance. Ce prince changeoit continuellement de sectes. Grand tremblement de terre. Conciles de Séleucie & de Rimini. Les évêques catholiques signent une profession arienne. Ils reviennent de la surprise qu'on leur a faite. Les Ariens ne peuvent s'accorder. Succès de Julien. Il est proclamé auguste. Constance meurt & Julien est reconnu. Sa vie mérite d'être étudiée. Cause de ses erreurs. Sa mort. Court regne de Jovien. Barbares qui ont attaqué l'empire pendant le regne de Constance.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE I.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.
Page 261.

COMBIEN les disputes de religion étoient funestes à l'empire. Tolérance dont Jovien forma le projet. C'est aux circonstances à déterminer ce que la tolérance exige des souverains. Nous ne pouvons pas nous en instruire en observant la conduite des premiers empereurs chrétiens. Valentinien est élevé à l'empire. La tolérance le rend suspect d'indifférence. Son caractere. Il prend pour collegue Valens, son frere. Procope aspire à l'empire & périt. Les barbares tombent de toutes parts sur l'empire. Trahisons des Romains. Schisme à Rome. Mort de Valentinien. Les Huns & les Alains. Les Goths. Les Goths s'établissent dans la Thrace. Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats. Soulévement des Goths. Valens perd la bataille & la vie. En Occident, Gratien avoit, pour collegue, son frere Valentinien II. Sa foiblesse le rend incapable de soins & lui fait commettre des injustices. Défaite des Allemands. Gratien reconnoissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

CHAPITRE II.

Théodose. *Pag.* 270.

Les Goths obtiennent des terres. Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation. Maux de l'église. La modération de Théodose est blâmée. Situation embarrassante de ce prince. Loix qu'il fait contre les hérétiques. Loix contre les idolâtres. Défauts des loix de Théodose. Concile œcuménique de Constantinople. Théodose fait conférer ensemble les chefs de secte & la dispute les aigrit. Gratien devenu odieux, perd l'empire & la vie. Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée. L'armée de Théodose étoit presque toute composée de barbares. St. Ambroise empêche de punir les incendiaires d'une synagogue. Conduite de Théodose avec les idolâtres, pendant son séjour en Italie. Pénitence publique de Théodose. Puissance des moines. Valentinien. Il perd l'empire & la vie. Eugene qui usurpe l'empire a la tête tranchée. Mort de Théodose.

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Rome par Alaric. *Pag.* 282.

Théodose avoit partagé l'empire entre ses deux fils, Arcadius & Honorius. Foiblesse de ces deux princes. Etat de l'empire. Rufin ministre d'Arcadius. Stilicon, ministre d'Honorius. Ces deux ministres ont entretenu les troubles. L'eunuque Eutrope,

---

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Jusqu'aux tems où Attila commence à menacer l'empire. *Pag.* 293.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

centuries, leur furent, sur-tout, favorables. Comment les patriciens & les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple. Pendant un tems, l'autorité du sénat se maintint par le respect que le peuple avoit pour ce corps. Effets avantageux des dissentions. Comment les dissentions dégénerent en factions & produisent l'anarchie, Cette anarchie prépare les citoyens à plier sous le joug d'un maitre. Combien les désordres qui s'introduisent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux. Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie. Circonstances qui achevent la ruine de la république. Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance. Il accoutume le peuple à l'esclavage. Le despotisme se décele sous Tibere. Il se montre à découvert sous Caligula. Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis. Sous Néron il ose tout. Avidité qui croît avec le luxe. Cette avidité ruine la discipline militaire. Alors la sagesse du prince faisoit seule toute la force du gouvernement. C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité, que nous devons apprendre quels sont les droits des souverains. Sort des despotes qui mettent toute leur confiance dans les soldats. Dioclétien ôte aux soldats le pouvoir de vendre l'empire. Comment le gouvernement de Rome se complique, à mesure que l'empire s'étend & que la corruption générale des mœurs en désunit les parties. En changeant tout, Constantin a précipité la ruine de l'empire. Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées. Tout concourt à la ruine de l'empire.

Fin de la Table des tomes V, VI & VII.



